Bibliothèque
ÉCOLE LIBRE
S. Joseph de Lille
I 19 G 40

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ledouteetsesvict00baun

DL
2.159
.R38
1866
=MRS

LE DOUTE

ET

SES VICTIMES DANS LE SIÈCLE PRÉSENT

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

LE DOUTE

ET

SES VICTIMES DANS LE SIÈCLE PRÉSENT

PAR

M. L'ABBÉ LOUIS BAUNARD

Chanoine honoraire d'Orléans
Docteur en Théologie, Docteur ès lettres

THÉODORE JOUFFROY. — MAINE DE BIRAN. — SANTA ROSA ET SILVIO PELLICO.
GEORGES FARCY. — M. E. SCHERER.
LORD BYRON. — FRÉDÉRIC SCHILLER. — HENRI DE KLEIST.
LÉOPARDI. — LES POETES DU DOUTE EN FRANCE.

PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET Cie

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE

1866

Tous droits réservés

INTRODUCTION.

I

Voici un livre qu'il faudrait écrire avec des larmes; car l'histoire qu'il raconte, ce n'est pas une histoire qui nous soit étrangère, faite pour le charme des lettrés ou le loisir des curieux. C'est l'histoire d'un mal qui est le grand mal de ce temps, dont se meurent les âmes de nos frères, et dont je voudrais ici signaler les ravages et dire les victimes, parce que le temps presse, que la contagion gagne; et qu'en dépit de l'orgueil sacrilége des uns comme aussi des décevantes espérances des autres, c'est encore maintenant le tourment des esprits et l'angoisse des cœurs.

Que font ces esprits? Ils doutent. Que font ces cœurs? Ils souffrent.

Vainement a-t-on prétendu que l'état des es-

prits n'est plus aujourd'hui le même, et que l'assurance hautaine d'un dogmatisme impie a remplacé le trouble de l'inquiétude religieuse. Je sais les prétentions de cette école nouvelle, mais qu'est-ce que le doute y perd? Quelles certitudes nous ont garanties ces doctrines? Quel raffermissement peut-il y avoir là pour les intelligences? Et qui jamais a pris ces audaces littéraires pour sa philosophie ou pour sa religion? « Je ne suis qu'un Jupiter assemble-nues, disait « de lui-même un sophiste du siècle précédent. « Mon talent est de former des doutes, mais ce « ne sont pour moi que des doutes (1). » C'est aussi le talent et le plus beau succès des sophistes de nos jours. Ils critiquent, ils contestent, ils nient, ils affirment même, mais ils n'établissent rien. Ni le nouveau criticisme, ni le matérialisme, ni le positivisme ne font autre chose : ils doutent. Certains adeptes s'y trompent, mais les maîtres le savent bien; et quel que soit celui de leurs systèmes qui sème, c'est en définitive le scepticisme qui récolte.

Il ne sert donc à rien de se le dissimuler : il est le roi du jour. « Ces philosophies diverses.

(1) Lettre de Bayle au P. de Tournemine.

« — écrivait M. Lebre il y a plus de vingt ans,
« — toutes ces philosophies si hautaines dans
« leurs prétentions, si chétives dans leurs résul-
« tats, impuissantes à rien fonder, ne sont habiles
« qu'à s'entre-détruire. Il ne reste de tout ce
« labeur d'intelligence qu'une critique insatiable
« qui n'épargne rien. Ce nouveau déluge
« monte, grossit, s'étend et menace déjà de
« son flot amer les plus hauts refuges cherchés
« contre lui.

« Une crise pareille travaille le monde entier.
« Partout, chez les peuples européens, c'est un
« même ébranlement de croyances, une même
« angoisse des âmes, un même désordre des es-
« prits. Un doute dont on voudrait en vain se
« dissimuler la puissance nous obsède.... Dans le
« sanctuaire de la conscience il nous propose
« l'utile à la place du juste, le bien-être au lieu
« du devoir. L'hôte funeste nous suit jusqu'auprès
« du foyer domestique et là il argumente contre
« la famille et la propriété. Tout est mis en
« question, tout devient précaire, tout semble
« menacé. Pour la première fois le scepticisme
« répand ses ombres sur toute la surface de la
« terre, et dans cette obscurité la tristesse, la
« crainte et l'ennui nous prennent. Ce ne sera

« pas un logicien qui terminera ces vastes incer-
« titudes. Ce ne sont pas ici jeux et difficultés
« d'école, mais cruelles et profondes perplexités.
« De grands événements les ont fait naître, de
« grands événements pourront seuls y mettre un
« terme (1). »

Voilà où nous en sommes; et le commerce du monde ne nous en apprend-il pas là-dessus encore plus que les livres? Il ne faut que hanter un cercle, entrer dans un salon ou une académie pour y rencontrer le doute léger ou pédantesque, sarcastique ou rêveur, dogmatique ou discret; mais souverain partout, et partout pénétrant et dissolvant de son souffle les mœurs, les lois, l'histoire, la politique et les arts. Cette crise se révèle-t-elle par de violents accès? Loin de là : le plus souvent on ne discute point, on ne conteste pas; toutes les croyances sincères ont le droit de se produire, toutes les opinions comme tous les symboles sont sûrs d'être respectés, sinon d'être acceptés; mais là s'arrête l'accord. On fait des concessions, mais avec quelles réserves! on est plein de bienveillance, mais les

(1) M. Lebret, Crise actuelle de la philosophie allemande. *Revue des Deux-Mondes*, 1843, t. I, p. 42.

convictions manquent; et après l'entretien en apparence le plus entièrement sympathique, on se sépare, et on reste, par l'esprit et le cœur, dans une division d'autant plus irrémédiable qu'elle se voile et s'atténue de toutes les tolérances, même de celle de la vérité qu'on dédaigne, qu'on contriste, mais qu'on ne maltraite pas.

Ainsi tout se divise, la famille aussi bien que les écoles et le monde. « La famille, s'écriait un jour « M. Michelet, la famille, c'est l'asile où nous vou- « drions tous, après tant d'efforts inutiles et d'illu- « sions perdues, pouvoir reposer notre cœur. Nous « revenons las au foyer, y trouvons-nous le repos? « De quoi allons-nous parler à nos mères, à nos « femmes, à nos filles? Des sujets dont nous par- « lons aux indifférents, d'affaires, de nouvelles « du jour, nullement des choses qui touchent le « cœur et la vie morale, de religion, de l'âme « ou de Dieu. Hasardez-vous à dire un mot « de ces choses à table, à votre foyer, dans le « repas du soir. Votre mère secoue la tête, votre « femme contredit, votre fille tout en se taisant « désapprouve. Elles sont d'un côté de la table, « vous de l'autre. »

Entre vous et elles, qu'y a-t-il donc? Le doute.

Et qui l'a mis? Qui donc de vous ou d'elles a brisé les symboles qui vous eussent unis pour ce monde et pour l'autre? Nous ne le savons que trop : les hommes ne croient plus ; les pères ne savent plus qu'enseigner à leurs fils, les jeunes gens branlent la tête aux leçons de leurs maîtres : « Nous avons autant de peine à être « de vrais croyants que nos pères en avaient « à être des incrédules, écrivait dernièrement « M. Sylvestre de Sacy. Bien des gens, même « parmi ceux qui veulent être religieux, ne « trouvent pas de meilleur moyen que d'y penser « le moins possible et de ne jamais approfondir. »

« Triste ressource, ajoute-t-il, car comment en effet se faire illusion? Mises sans cesse en présence des choses de la foi, les âmes vulgaires peuvent bien fermer les yeux et s'endormir; mais les âmes religieuses — et le nombre en est grand — regardent, s'émeuvent et souffrent. Ainsi, quoi qu'il en ait, notre âge est tourmenté d'un mal ardent et vague que nos pères n'ont point connu. Tantôt il jette un regard de regret vers le passé, tantôt il tourne un regard d'espérance sur l'avenir, et assis sur les débris de ses croyances religieuses et de son ancien bonheur, il cherche de quel côté luira la foi nouvelle.

comme un pâtre couché sur des ruines attend l'aurore qui ne vient pas. »

II

Or, tandis que le doute travaille les esprits, l'angoisse est dans les âmes; et le caractère principal du scepticisme moderne c'est d'être un scepticisme douloureux et souffrant.

Le siècle dernier fut sceptique, mais il ne se plaignait pas; il riait, loin de gémir. La philosophie d'alors était encore si jeune! Elle avait tant de confiance en elle et son avenir! Elle était si heureuse de s'épanouir au soleil, libre et souveraine pour la première fois! Mais quand les scènes lugubres de la Révolution eurent succédé aux rêves des encyclopédistes, quand la fraternité eut rougi de sang humain la France d'abord, puis le monde; quand, au lieu de l'âge d'or promis par la philosophie, la terreur régna seule au nom de la liberté, et que de tous les droits de l'homme, pompeusement promulgués, l'homme ne garda pas même le droit de vivre et de mourir sur le sol de la patrie, dans la maison de

ses pères, il y eut une première époque de découragement.

Une nouvelle école s'éleva sur ces ruines. Elle s'appelait l'école spiritualiste et elle en avait le droit; car elle reconstituait la dignité de l'âme, la religion naturelle, l'immortalité et la sanction morale. Mais elle était aussi l'école rationaliste, s'obstinant à demander à la seule raison la réponse aux questions de la terre et du ciel. C'est ce qui l'égara. Il n'était pas difficile de poser les problèmes, mais les solutions manquaient. Le grand effort de l'étude s'était alors porté sur la psychologie; mais cette psychologie en soulevant le problème de la destinée humaine éveillait des besoins et creusait des abîmes qu'elle se trouva bientôt impuissante à combler. Plus l'investigation avait été profonde, plus profond fut le vide qu'elle laissa aux âmes; et si le matérialisme avait précédemment fait les âmes abjectes, le rationalisme fit les âmes souffrantes et inquiètes.

Qui comptera les victimes de cette *désespérance*, comme l'appelait un de ceux qui en ont le plus souffert? Que de hautes intelligences, que de cœurs généreux y périrent à la peine! On a lu leur histoire, celle de Jouffroy est à peu près connue. Mais il y en a d'autres, comme celles

de Santa Rosa et de Georges Farcy, qui seraient pour notre époque une révélation qu'elle ne soupçonne point! Parmi ceux que je nommerai, quelques-uns moururent jeunes; plusieurs ont survécu pour voir l'oubli se faire sur toutes leurs doctrines. Et certainement ceux-là ne sont pas le moins à plaindre, qui traînent une vieillesse troublée de plus d'incertitudes qu'ils n'en ont amoncelées sur la génération qu'ils s'étaient arrogé la mission de conduire.

Telles furent les successions historiques du doute :

— La première philosophie, celle du dix-huitième siècle, amena la violence impie suivie de l'indifférence.

— La seconde philosophie amena le scepticisme inquiet et douloureux.

Je n'examinerai point si nous entrons maintenant dans une phase nouvelle, trop incomplète encore pour être racontée, et dont Dieu seul prévoit la durée et le terme.

Aussi bien, c'est ailleurs, c'est dans l'analyse de l'âme, dans l'histoire autrement profonde de nos erreurs comme de nos passions, que résident les causes du doute dont il importe ici d'étudier l'influence et de pénétrer le mystère.

III

La première de ces sources du doute, c'est l'ignorance.

Un prêtre qui connaît bien notre jeunesse a dit : « On n'a jamais été assez frappé du prodige « que voici. Il n'y a pas d'homme parmi nous, « instruit ou non, homme fait ou jeune homme, « enfant ou vieillard, qui ne se croie lui seul juge « compétent du christianisme. Cela est-il vrai? « Est-il vrai que ce jugement se porte d'ordi- « naire dans les colléges de treize à quinze ans, « et que l'on vit sur ce même jugement sans y rien « changer pour le fond, souvent pendant toute « sa jeunesse et son âge mûr, et quelquefois jus- « qu'à sa mort? Qui n'a connu cet écolier qui, « l'âge venu, déclare qu'il ne croit plus à rien. « Pour lui maîtres, parents, Église et tradition, « grands hommes, grands auteurs et grands « siècles, Bossuet et Fénelon, Pascal et tous les « autres, tout cela n'est pour lui que mensonge, « sottise, superstition, ténèbres. Lui seul sait à « quoi s'en tenir, et il s'y tient. Cet enfant est

« manifestement ridicule, mais ne sommes-nous « pas nous-mêmes cet enfant? Le prodige est ici : « c'est que ce même jugement porté dans notre « aveugle et maladive enfance, sous l'influence « de l'éducation détestable de l'esprit orgueilleux « du siècle, ce même jugement continue à con- « stituer le fond de notre jugement actuel sur le « catholicisme et le christianisme (1). »

Maintenant faut-il s'étonner que des doutes s'élèvent sur une doctrine mûrie dans de si sérieuses pensées, approfondie, pesée dans de si graves conseils! Doit-on se demander d'où viennent, sur ces questions, toutes les énormités que contiennent aujourd'hui nos livres, nos discours, nos journaux surtout! On en reste confondu, et on ne saura jamais quelles ignorances s'entassent dans ces vastes esprits qui possèdent toute science, excepté celle de la vie et de l'éternité.

Chez les uns, cette ignorance tient au malheur des temps et aux regrettables lacunes qui, par suite, furent laissées dans leur éducation. Qu'on se rappelle seulement où en était la France il y a soixante ans, et sur quelles ruines sont nés et ont grandi nos pères! Hélas! il faut les plaindre.

(1) P. Gratry. *De la Sophistique contemporaine*, p. 89.

car tout leur a manqué : l'instruction, le bon exemple, les traditions de famille, l'enseignement du prêtre, les loisirs de la paix, le recueillement de l'âme qui permet de voir Dieu, et qui met sur le front cette sérénité qui ne s'efface plus. Entre le catéchisme qui fut une lettre morte et une philosophie misérable et sans foi, la religion n'est pas venue s'asseoir dans leur école, prendre place sur leurs bancs, et leur dire la parole du Maître par excellence. De monstrueux préjugés, des railleries odieuses, les souvenirs survivants d'un sensualisme grossier, de petites impiétés en prose et en vers, de grands mots pleins de piéges avec des phrases convenues, voilà la théologie de milliers de chrétiens qui s'honorent de leurs cheveux blancs et qui touchent peut-être aux portes de leur éternité. Un jour — ne fût-ce qu'au dernier de leurs jours, — lorsque la foi aura transporté cette montagne de préjugés, eux-mêmes rougiront de leur étrange ignorance, et ils se diront à genoux : « Nous sommes de grands coupables. » Non, ils n'auront été que de pauvres enfants, des *enfants de cent ans*, comme les nomme l'Écriture, qui ont douté du jour parce qu'ils n'avaient regardé que du côté des nuages et qu'ils « s'étaient mis

quelque chose devant les yeux pour ne point voir. »

Chez les autres l'ignorance tient à l'empoisonnement ou à l'inanité des sources où ils puisent leurs nôtions religieuses. L'apologétique chrétienne a produit de nos jours des œuvres considérables ; et depuis la Révolution, elle peut déjà compter plusieurs phases distinctes qui, en variant le point de vue, l'ont mise en harmonie avec tous les besoins, et à la portée de toutes les natures d'âme. Il y a eu la démonstration scientifique, historique, psychologique, esthétique, sociale ; et ni les grands écrivains ni les grands orateurs ne lui ont fait défaut. Mais on ne le sait que trop, ce n'est pas là que la foule va chercher l'instruction. Les plus lettrés demandent leur pâture intellectuelle aux nouvelles brochures et aux revues en vogue. Les autres se contentent de quelque feuille quotidienne d'un esprit détestable, et vivent, au jour le jour, de tout ce qu'elle leur sert.

Or je défie de trouver rien de plus perfidement combiné que ces feuilles, et surtout que ces revues pour amener le doute inévitablement. Sauf de rares exceptions, vous n'y trouverez pas le blasphème insolent, les violences du langage, le

cynisme de mauvais ton, les systèmes tranchants et les intolérances exclusives. Ce n'est pas de la polémique que font ces écrivains, c'est de la critique. Ils exposent, ils supposent, presque toujours sans conclure. C'est un de leurs principes qu'entre les propositions les plus contradictoires, il n'y a que des *nuances*, et le lecteur s'accoutume à ne voir que des nuances dans des questions comme celles de la Personnalité de Dieu, de la Divinité de Jésus-Christ et du surnaturel. Cela n'empêche pas ces hommes de se dire chrétiens, dans le sens mal défini d'un Christianisme libre qui laisse subsister le nom de tous les anciens dogmes en détruisant la chose. Quant à la vieille religion ils ne l'attaquent pas en face, ils minent sourdement les fondements qui la portent, et conduisent à l'encontre de sa doctrine révélée d'habiles parallèles, jusqu'à ce qu'éclate enfin telle proposition qui la ruine de fond en comble, mais toujours sans paraître intentionnellement dirigée contre elle.

Et ensuite quelles fleurs on jette sur ces ruines! sous quels hommages se cachent ces immolations! Quels regrets hypocrites on verse sur cette tombe que l'on vient de creuser! Quelles adorations on offre à cette poésie qui se faisait

croire de nos pères et qui garde le privilége de nous charmer encore! Avec quelle impudence s'affichent les intérêts sacrés de la vérité, les droits de la tolérance jusque dans les attentats de l'impiété inique et les mensonges patents de la mauvaise foi! Il y a même telle Revue, — la plus répandue de toutes, — où le même volume présentera un article formellement athée à côté d'un article inspiré par la plus solide orthodoxie, fort étonné de se voir en un tel voisinage. Ces concessions sont rares, mais en garantissant au recueil qui les fait une certaine apparence d'impartialité, elles peuvent accréditer l'erreur chez quelques-uns, et être pour le lecteur une séduction de plus.

Ainsi le bien et le mal, le vrai et le faux, le oui et le non se rencontrent, se heurtent, se confondent dans des esprits désemparés, surpris, presque tous incapables d'en faire le discernement, jusqu'à ce qu'enfin déroutés dans ces voies qui se croisent, fatigués de systèmes et de contradictions, ne sachant plus de quel côté se trouve la lumière, les moins violents s'asseyent et se reposent dans le doute comme dans la meilleure sagesse et le plus sûr parti.

IV

A côté de l'ignorance, il faut mettre la fausse science au nombre des principales causes du doute, en ce siècle.

Le premier tort de la science, c'est qu'elle est présomptueuse, et que, comme toutes les grandes puissances, elle est devenue oublieuse de ses propres limites. De l'ordre naturel qui est proprement le sien, elle a fait invasion dans l'ordre surnaturel où elle s'est perdue. Du domaine des faits, la fausse science s'est jetée dans le champ de l'hypothèse. Fière de ses progrès, elle a osé se dire : « Ce progrès n'ira-t-il pas à trouver l'explication du monde surnaturel par ce monde naturel dont nous possédons la clef? Notre foi au mystère est-elle autre chose que l'aveu de notre ignorance des lois de la nature? Le mouvement scientifique se poursuivant toujours, ne peut-on pas prévoir l'époque où tous les faits encore inexpliqués rentrant dans la lumière d'une science plus complète, le voile du temple tombera devant le dernier mystère et le dernier miracle? »

— « Non, répond la vraie science, plus nos « connaissances s'étendent dans les sciences natu- « relles, plus elles doivent, au lieu d'ajouter à « notre présomption, nous donner un sentiment « plus profond de notre ignorance et de notre « incapacité naturelles quant à la science des « choses divines.... Le spectacle de jour en jour « plus étendu de l'univers matériel nous apprend « de plus en plus combien nous savons peu de « l'univers spirituel.... Savoir qu'il y a certaines « choses que nous ne pouvons savoir est en soi « une connaissance aussi précieuse que sûre, et « il n'y a point de plus grand service à rendre « à la science que la juste détermination de ses « limites (1). »

Ainsi les hommes de la science se sont-ils partagés en deux catégories. Les uns, les plus grands, les meilleurs, comme Pascal, Descartes, Leibnitz, Newton, Volta, Ampère, Biot, Cauchy, acceptent ces limites de l'intelligence humaine, les respectent et s'inclinent devant l'infini divin.

Les autres, plus saisis de la puissance de

(1) Le docteur Chalmers, *Natural Theology*, t. II, p. 249-265. Cité par M. Guizot, *Méditations sur la religion chrétienne*, t. I, 4ᵉ médit., p. 127 et suiv.

l'homme que de son infirmité, s'exaltent dans l'orgueil, brouillent tout, se lancent en aveugles dans les suppositions, professent le scepticisme et déclarent premièrement le surnaturel aboli, au nom de la prétendue religion de l'avenir.

En second lieu la science doit être positive, mais certains esprits étroits ont prétendu que cela voulait dire exclusive; et par une confusion aussi déplorable que la précédente, n'acceptant d'autre méthode que la méthode mathématique, ils ont pris le parti de rejeter dans le champ des pures conjectures toute proposition religieuse ou morale impuissante à se réduire en formules exactes, et à atteindre l'évidence de la Géométrie. De là une nouvelle école de sceptiques positivistes aujourd'hui très en vogue. Sont-ils de bonne foi? Ont-ils voulu seulement se donner de grands airs en se montrant difficiles en matière de preuves? La fatale prédominance des sciences mathématiques dans l'éducation les aurait-elle amenés à cet aveuglement de ne reconnaître plus qu'un seul ordre de vérités et qu'un seul procédé de démonstration? N'ont-ils pas vu que pour ruiner la religion, ils ruinaient en même temps toute philosophie, toute morale, toute esthétique, toutes les sciences humaines qui reposent sur

l'instinct, le sentiment, le témoignage, en un mot tout ce qui n'est pas le chiffre? Je ne sais, mais l'énormité de pareilles conséquences les réfute suffisamment; et si de plus ils demandent pourquoi la certitude en matière religieuse n'est pas celle de l'évidence, au sens où ils la prennent, je ne leur produirai point les arguments de Pascal, mais je leur demanderai de méditer cette page d'un écrivain qui certes ne leur sera pas suspect de trop de mysticisme :

« Pour que ce combat dont l'immortalité est « le prix fût possible, il fallait qu'il y eût assez « de ténèbres sur notre âme pour produire le « mérite, assez de lueurs pour éclairer la foi. « Sans ces ténèbres l'évidence de Dieu aurait « foudroyé l'âme de vérité et de vertu, contraint « l'équilibre entre le bien et le mal, entre les « lumières et les ténèbres.... Le péché aurait cessé « d'être possible, et la sainteté d'être méritoire. « L'homme n'aurait pas eu sa part d'action dans « sa propre destinée. En cessant d'être libre, il « aurait cessé d'être homme; sa vertu forcée « l'aurait dégradé de sa vertu volontaire. Voilà « le mot de l'énigme. Le mot est lourd et « dur, mais il est divin. Le soulever depuis le « berceau jusqu'à la tombe, c'est le fardeau et

« l'effort de l'homme. Un jour ce mystère nous « sera révélé dans sa vérité et dans sa plénitude. « Il nous sera permis de le déplorer jusque-là, « mais alors nous n'aurons qu'à le bénir et à « l'adorer (1). »

V

Dans les causes du doute je n'ai tenu compte encore que d'un premier élément, l'élément intellectuel. Mais le doute se complique d'un élément moral bien plus considérable. Il est donc temps de mettre au nombre de ses causes l'intérêt des passions et le désenchantement qu'apporte d'ordinaire le spectacle décevant du monde et de la vie.

Oui, quel que soit l'égarement de la raison humaine, il ne faudrait pas désespérer de son retour si elle n'avait pas un complice dans le désordre du cœur. C'est là le rudiment de la science des âmes. Sans doute cette règle comporte d'honorables exceptions. Sans doute bien des choses resteront des mystères dans les ori-

(1) M. de Lamartine.

gines de l'incrédulité. Mais ce qui ne peut être un mystère pour personne, c'est que notre siècle de scepticisme obstiné est également le siècle du sensualisme sans frein; c'est que tous ces esprits soi-disant incrédules ne sont le plus souvent que des consciences malades; que le nuage s'élève d'ordinaire des orages du cœur; que l'âge des défections dans le Christianisme est précisément l'âge des mauvaises joies de l'âme, et que le motif vrai de ces apostasies, ce n'est pas l'obscurité mystérieuse de notre dogme, c'est l'austérité chaste de la morale chrétienne qui se dresse derrière lui comme une menace qu'il faut à tout prix conjurer. Quelle argumentation n'échouerait devant un mal qui ne vient pas de l'esprit, et qui n'a rien de commun avec le raisonnement? Le remède est ailleurs, et les saints ne l'ignorent point. Quand Dieu met sur la route de leur apostolat quelques-unes de ces victimes de leurs fautes plus que de leur doute, ils ne s'amusent pas à leur faire de beaux discours, mais, les regardant avec une compassion tendre, ils les mènent en un lieu de purification où ils les illuminent en les régénérant. Ils font ce que le Sauveur fit pour l'aveugle-né, lorsque lui ayant mis sur les yeux un peu de boue, —

image de cette autre fange qui nous empêche de voir Dieu, — il l'envoie se purifier à la fontaine de Siloé, où il retrouve en même temps la pureté et la vue: « *Et abii, lavi et vidco!* »

Enfin je n'aurais pas dit une dernière et puissante cause du scepticisme, si je n'avais nommé ce mensonge de la vie qui, en faisant périr en nous la foi humaine, y met la foi divine dans un péril égal.

Pourquoi les illusions de la jeunesse ne durent-elles pas toujours? Pourquoi cette adorable simplicité de l'âme se déflore-t-elle sitôt au contact des hommes, à l'expérience des choses? Pourquoi l'âge ne dure-t-il pas où l'on croit naïvement que nos frères sont bons lorsqu'ils en ont l'air, que les consciences sont droites, que les âmes n'ont point de masque, les visages point de fard, le dévouement point d'égoïsme, et que tout homme est ce juste « qui ne se sert de la parole que pour la pensée et de la pensée que pour la vérité et la vertu? »

« Malheur, a dit le Seigneur, malheur à celui qui scandalise un de ces petits! » Malheur à ceux qui ruinent les illusions vertueuses de ceux qui eussent peut-être gardé toute leur vie cette innocence de l'esprit qui n'est pas moins belle que

l'innocence du cœur! Malheur à ceux qui forcent l'homme à douter de l'homme, car ils l'amèneront peut-être un jour à douter de Dieu!... Ainsi il y avait des êtres francs, ingénus, simples comme la colombe, et qui, dans l'éloignement des tristes réalités où les maintenait leur heureuse ignorance, s'avançaient dans la vie souriants, confiants, portant la bonté dans leurs yeux, se livrant sans réserve, et ne comprenant pas ce qu'on voulait leur dire quand on les invitait à se défier des loups qui viennent déguisés sous la toison des brebis. Il a fallu de longues et fréquentes leçons pour que le désillusionnement se fît enfin dans ces âmes; il a fallu de grands coups pour que les feuilles et les fleurs tombassent toutes de cet arbre qui promettait tant de fruits! Mais lorsque est venu le jour des tristes révélations, lorsque admis au foyer de ce dégoûtant spectacle, on en a vu l'intrigue, les machines et les masques; lorsqu'on a vu le monde en proie aux plus habiles, la fourberie maîtresse sous le nom de la prudence, l'hypocrisie cachée sous le voile de la vertu, la trahison enfonçant sa griffe dans le cœur sous l'étreinte de l'amitié, l'égoïsme savant sur le pavois de l'honneur, la grande renommée achetée par de petits calculs, les con-

victions vendues pour une vile proie de gloire, la générosité ardente dans les phrases et la personnalité tyrannique dans la vie... ; alors s'est faite dans l'âme une révolution qui l'a retournée de fond en comble. « J'ai donc été trompée ! » s'écrie-t-elle d'abord dans une vive douleur suivie d'abattement ; mais bientôt sa fierté se roidit contre sa souffrance, et c'est alors que se justifie le mot de Champfort : « Il faut qu'à trente ans le cœur se brise ou se bronze. »

Il se *brise* parfois. Il y en a chez qui il se brise dans une tristesse qui mène à la mort, ou à une agonie pire que la mort elle-même. Il y en a chez qui il se brise dans l'amour de ce qui seul mérite d'être aimé dans ce monde, parce qu'on l'aime encore dans l'autre. Il y en a chez qui il se brise dans le repentir et dans la charité, comme ce vase que Madeleine répandit sur les pieds de Dieu. Mais il y en a aussi chez qui le cœur se *bronze* dans un scepticisme stoïque qui embrasse toutes choses, les choses de la terre et les choses du ciel, les choses de la vie et celles de l'éternité. Aussi les verrez-vous désormais, ces malheureux, s'enfermer dans une morne méfiance et se faire une fierté de leur doute fatal et de leur dédain vengeur. Vous les verrez se retirer dans un isolement

de principes et d'existence qui désespère le zèle. Car, que peut le zèle pour ceux qui ne croient plus en lui? Je sais bien qu'ils se trompent, que c'est un sophisme de conclure de la fausseté de quelques-uns à la fausseté de tous; que la vérité subsiste malgré tous les menteurs. Mais la foi en cette vérité, d'où leur viendrait-elle, lorsqu'ils ne croient plus aux hommes? Et une fois défloree, cette virginité de l'âme, cette candeur de l'esprit, où se retrouve-t-elle? Ne les prêchez donc pas, mais aimez-les beaucoup, souhaitez-leur de rencontrer quelque grand homme de bien, quelque grand homme de cœur qui leur fasse oublier ces méchants hommes d'esprit; qui les réconcilie avec le genre humain, en leur faisant éprouver ce qu'il a encore de sincère, de vertueux et d'aimable; qui enfin les fasse renaître à l'espérance, en les ranimant dans l'amour. Si ce bonheur leur manque, il ne leur restera plus qu'à traverser la vie avec un sourire amer, et à aller mourir sur le rocher de Brutus, en disant comme lui que la vérité n'est pas, et que la vertu est un mot.

Mais le malheur du doute ne saurait absoudre le *douteur*, et de tout ceci il faut conclure:

Que le doute n'est point raisonnable, parce que, la vérité religieuse étant démontrable, il

reste dans l'ignorance de cette démonstration ou dans la confusion des idées sur ce point.

Que, pour les mêmes raisons, le doute n'est point invincible, et qu'il y a deux portes ouvertes pour en sortir : la recherche de la vérité et la pratique de la vertu.

Que, bien qu'il soit excusable dans quelques individus, il est généralement coupable dans ses causes; qu'il naît parfois de l'erreur, mais qu'il procède souvent aussi de la négligence, de l'orgueil, d'un vice quelconque de l'esprit ou du cœur.

Telles sont donc ses causes. Examinons maintenant ses principaux résultats dans l'ordre intellectuel, moral et social. Nous aurons le secret de l'état de notre siècle, en voyant comment le doute entraîne, comme conséquence, l'affaiblissement des esprits, l'abaissement des âmes, la fièvre des changements, et pour quelques malheureux le dégoût de la vie.

VI

L'affaiblissement des esprits, qui tient à plusieurs causes, dérive en grande partie des incertitudes de la pensée moderne.

« Il y a dans le temps présent, a observé Jouf-
« froy, qui en ceci est un juge d'une grande
« compétence, il y a dans le temps présent absence
« de *criterium* en matière de vrai et de faux, de
« bien et de mal, de beau et de laid. Tout principe
« ayant été détruit, toute règle fixe du jugement
« se trouve supprimée. Or, qu'arrive-t-il de là?
« C'est que chaque individu a le droit de croire
« ce qu'il veut, et d'affirmer avec autorité ce qu'il
« lui plaît de penser. *Individualisme et anar-*
« *chie*, voilà ce qui doit être et ce qui est, voilà
« où il était nécessaire que nous en vinssions...
« La conviction qu'il n'y a pas de *criterium* de
« vérité engendrant le mépris de la réflexion, il
« en résulte cette ignorance profonde que nous
« voyons et qui compose, avec la présomption,
« les deux traits caractéristiques des intelligences
« de ce siècle. Et de là vient que, dans la plu-
« part des productions de notre temps, on ne sait
« qu'admirer davantage, ou de la prodigieuse
« fatuité avec laquelle les idées les plus usées ou
« les plus absurdes sont émises, ou de l'absence
« complète de toutes les connaissances positives
« qui pourraient autoriser tant de confiance (1). »

(1) Jouffroy. *Cours de droit naturel*, t. I, p. 287 et suiv.

Individualisme et anarchie! Voilà bien, en effet, la vraie situation dans les lettres, les arts, toutes les sciences morales qui, manquant de principes, manquent par cela même de tenue et de fécondité. — Dans les lettres, plus de règles et plus de traditions; mais la licence de tout dire, conséquence nécessaire du droit de tout penser; toute retenue bannie, toute précision absente, toute doctrine flottante, l'à peu près des idées, la confusion des choses, enfin la fantaisie naturellement maîtresse là où le doute est roi. — Dans les arts, plus d'écoles, plus d'esthétique sûre; plus de grandes inspirations, parce qu'il n'y a plus de croyances; mais la théorie sceptique de l'art pour l'art devenue dominante partout, et partout éteignant dans le sein de la muse la dernière étincelle de divinité. — Enfin, dans les diverses branches des sciences morales, dans l'histoire, dans la politique, le règne du fatalisme, qui n'est pas autre chose que le scepticisme mis en œuvre et appliqué aux faits: le culte du succès, l'indifférence systématique pour le bien et le mal. Voilà l'état des esprits. Or, qu'est-ce que cela, encore une fois, sinon le doute, non plus le doute théorique, mais le doute réalisé dans tout ce qui nous est donné

pour charmer, éclairer et relever la vie, et qui par notre faute ne fait que l'attrister, l'égarer et la corrompre !

Il y a quelque chose de plus regrettable encore que la pauvreté des esprits, c'est l'énervement moral et l'abaissement des caractères. Tel est l'effet du doute. Là où il pose son doigt, il détend le ressort de l'âme, et les cœurs ne battent plus, ou ils battent mollement. C'est Jouffroy qui dit encore : « Personne n'a plus de caractère dans « ce temps, et par une bonne raison, c'est que « des deux éléments dont le caractère se compose, « une volonté ferme et des principes arrêtés, le « second manque et rend le premier inutile. » Qui ne comprend cela? On ne voue pas sa vie à des vertus pénibles ou à de grands sacrifices sur la foi d'un peut-être. Aussi bien, qui ne sent que l'absence de toute conviction est devenue l'absence de toute énergie, de toute virilité? Où sont maintenant les cœurs que visite la flamme sacrée de l'enthousiasme? Où est le culte généreux de son drapeau et de sa cause? Dans la majorité des hommes qui nous entourent, où est l'amour dévoué du beau, du bien, de l'honneur à outrance, à tout prix? Où sont les courageuses ardeurs de la pensée, de la parole? Où est le sentiment pas-

sionné du devoir, depuis qu'on ne sait pas même ce que c'est que le devoir? Il n'y a pas longtemps qu'on s'en doutait encore, mais on ne le sait plus. On est même convenu de rire de certains courages, et quant aux délicatesses sublimes de la vertu, elles aussi sont traitées de poésie, c'est-à-dire de rêverie et de délire. De même que toute science réside dans le chiffre, toute moralité est dans la réussite. Le désintéressement est un rêve d'enfant, et c'est être un enfant que d'aimer quelque chose qui ne soit pas une proie d'orgueil ou de plaisir. On se vante d'être positif, et c'est être positif que d'avoir blasé sa vie, cautérisé sa conscience et pétrifié son cœur! Le grand mal est que ces cœurs sont quelquefois des cœurs de vingt ou trente ans, de pauvres cœurs atrophiés dans leur plus vive ardeur, et que le doute condamne impitoyablement à traîner avant l'âge cette longue chaîne d'illusions déçues et d'espérances trompées qui est bien le plus lourd fardeau de cette vie.

Ce que deviennent les mœurs dans cette oscillation générale des idées, et cet abaissement profond des caractères, on le devine bien. C'est un axiome vulgaire que les croyances sont la règle et le mobile de la vie; n'avoir point de

principes et n'avoir point de conduite sont devenus synonymes dans le langage usuel. Ne soyons donc point surpris qu'on se permette tout, quand on doute de tout, et ne cherchons point ailleurs la cause principale d'une corruption sans honte, parce qu'elle est sans frein. Qui donc l'arrêterait? quelle force la réprimerait, quand la sanction morale a perdu son empire? L'intérêt et la passion ne reculent point devant une ombre, et de l'orgueil du scepticisme à l'abjection des sens la distance est petite. Qu'est-ce que Dieu? se demande-t-on; qu'est-ce que le ciel ou l'enfer? Qu'est-ce que le bien et le mal?... Quand la foi est soumise à de pareilles questions, c'en est fait de la foi, et le doute sur l'autre vie a pour première conséquence de nous précipiter dans le déshonneur de celle-ci.

Et maintenant on s'étonne des révolutions! On n'a plus de principes, plus de fond où jeter l'ancre, et on s'étonne de voir la société livrée aux caprices des flots et des souffles populaires! On annonce la fin des dogmes religieux, et on ose parler de dogmes politiques! La conscience publique fait chaque jour litière de l'autorité divine, et l'on veut qu'elle s'incline sous l'autorité de l'homme! On a appris au peuple à insulter ses

prêtres, et l'on exige de lui qu'il respecte ses maîtres! Les masses n'espèrent plus aux promesses de l'autre monde, et on leur interdit de chercher les biens de celui-ci à travers l'émeute, la spoliation et l'anarchie!... Ah! que de fois, au lendemain de nos bouleversements, encore meurtris de la chute de nos espérances, n'avons-nous pas accusé la versatilité du caractère français! Que ne dit-on point chaque jour de cette incorrigible légèreté d'esprit, de cette inconstance « impatiente de ce qui est, avide de ce qui « n'est pas, devant laquelle il n'y a point d'in- « stitution qui puisse durer et de gouverne- « ment qui puisse vivre (1)? » On ne dit que trop vrai; mais si le mal est maintenant plus grave que jamais, si tout nous manque à la fois dans cette mobilité, cela ne viendrait-il pas de ce que le doute a miné, par ses infiltrations, le sol de la patrie, que nous sommes sur un sable mouvant bouleversé par chaque orage, et qui cache le gouffre près de s'ouvrir sous nos pas?

Enfin, il peut se faire que le scepticisme jette tant de trouble dans l'esprit et empoisonne la

(1) Jouffroy, *Cours de droit naturel*, p. 387.

vie de telles amertumes qu'elle devienne insupportable; et le dernier effet du doute est le dégoût de l'existence avec la tentation et le besoin d'en sortir.

J'avoue que peu y succombent. Il y en a chez qui le doute se résout en sensualisme et en indifférence. Il y en a chez qui il se tourne en stoïcisme et en positivisme. Quelques-uns encore le portent dans leur sein douloureusement toute leur vie comme un feu qui les brûle sans les consumer entièrement. Mais d'autres se rencontrent, plus ardents, plus extrêmes, plus logiques peut-être, qui, un jour poussés à bout par leurs incertitudes, prennent tristement le parti de la mort contre la vie, et, pressés d'échapper à l'angoisse du doute, s'ouvrent cette porte sombre et froide du suicide qui de nos jours a vu passer tant de jeunes ombres!

La leçon qui sort de là, c'est que l'arbre est mauvais qui porte de tels fruits; c'est que l'homme étant fait pour la paix et le bonheur, il ne peut être condamné à ces tristesses inquiètes: que ces voies douloureuses sont des routes de mensonge: qu'il doit y avoir, dès lors, une issue pour en sortir, que Dieu a dû y pourvoir; et que s'il y a

quelque part une doctrine, une religion qui seule donne à l'esprit la pleine satisfaction et qui seule soit bonne et bienfaisante au cœur, c'est une preuve sensible qu'elle seule aussi est vraie.

VII

C'est cette conclusion que je présenterai à la fin de ces études.

Maintenant il est temps de faire comparaître les plus illustres d'entre les victimes du doute pour leur faire porter, en faveur de la religion, le témoignage de leurs souffrances, de leurs remords et de leurs regrets. Voilà ce que je voudrais faire dans un livre simple et vrai, duquel la charité ne serait pas absente.

Je partagerai en deux groupes les sceptiques souffrants : les philosophes et les poëtes ; les sceptiques de l'école et les sceptiques de la vie. Ce seront les deux principales divisions de cet ouvrage.

Je n'analyserai ni ne réfuterai directement les

systèmes; ce n'est pas un livre de philosophie que j'écris. Je ne jugerai les idées que pour apprécier les âmes. Dans les diverses écoles philosophiques et littéraires où je pénétrerai, je prendrai quelque martyr du mal que je décris, et je demanderai à ses œuvres, à sa vie, à sa mort, l'aveu de ses combats et le secret de ses souffrances.

Le plus souvent aussi, j'opposerai au malheur de l'homme qui s'égare le contraste d'un croyant qui, dans la même carrière, dans le même pays, à la même époque, a trouvé dans la foi l'aliment de sa force et la source de son bonheur.

De la sorte, la démonstration par les faits sera complète; et si l'histoire du cœur est la plus émouvante de toutes les histoires, pourquoi ces vies intimes racontées sincèrement n'auraient-elles pas aussi la puissance de toucher en même temps que celle d'instruire?

J'ambitionne toutefois un meilleur prix, et je voudrais que le funeste égarement des uns fût un avertissement salutaire pour les autres.

Ceux qui cultivent près de Naples la verte campagne qui, de Torre del Greco, s'étend jusqu'au Vésuve, lisent cette inscription gravée par

Fonseca, à l'endroit où la lave engloutit autrefois les maisons de leurs pères :

CAVETE POSTERI, VESTRA RES AGITUR!

Si une leçon semblable ressortait de ces pages. Dieu les aurait bénies.

Orléans, ce 1er mars 1866.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

THÉODORE JOUFFROY.

« Comment vivre en paix quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas; quand tout est énigme, mystère, sujet de doutes et d'alarmes? Vivre en paix dans cette ignorance est chose contradictoire et impossible. »
(JOUFFROY, *Mélanges philos.*, p. 338.)

I

Ceux d'entre nous qui ont aujourd'hui soixante ans se souviennent-ils de l'élan qui, au commencement de ce siècle, poussait vers l'étude et la science des idées la brillante génération dont nous sommes les fils? Il y avait, au lendemain de la Révolution, une renaissance générale des choses de l'intelligence, et comme un *recommencement* universel. L'esprit français ressemblait à une terre fertile où l'on a bivouaqué, et qui, une fois délivrée du pied qui la fou-

lait, appelle toutes les cultures, impatiente de produire. Aussi, dès qu'on y mit la main, ce fut de toutes parts une furie de végétation. Il y eut alors de grands poëtes, de savants historiens, d'illustres orateurs et d'éminents critiques. Qui ne connaît leurs noms? Qui ne sait l'émulation unanime de la jeunesse, les luttes de l'opinion, et le mouvement passionné des écoles?

La philosophie eut sa part de ces enthousiasmes. Avec Royer-Collard et Maine de Biran, elle se dégage peu à peu de la psychologie sensualiste de Condillac, et bientôt inaugure un spiritualisme dont le règne, quoi qu'on dise, n'est pas fini encore. Les questions qu'elle se posait, une école rivale, l'école théologique ainsi qu'on l'appelait, se flattait d'y répondre au nom d'une doctrine qui ne venait pas de l'homme, et dont Joseph de Maistre, de Bonald, de Chateaubriand et plus tard Lamennais étaient les quatre prophètes, non toujours écoutés, mais universellement respectés. Toutefois, comme on le devine bien, entre les maîtres du passé et les révélateurs prétendus de l'avenir, le partage n'était pas égal. C'était vers la nouveauté que se portait le courant; et cette jeune France, sortie du vieux matérialisme du dix-huitième siècle, sans trop savoir encore ce que serait le dix-neuvième, ressentait en son sein le tressaillement que dut éprouver le premier homme, quand l'étincelle de la vie fut allumée en lui et que l'argile prit une âme.

Après cette première phase de résurrection, l'école spiritualiste entra dans une seconde période, que signale l'avénement de l'éclectisme. M. Royer-Collard s'était inspiré surtout de Thomas Reid et de l'Écosse;

M. Cousin rattacha bientôt son enseignement à celui de l'Allemagne et d'Emmanuel Kant. Tout au plus jusqu'ici avait-on déblayé le terrain encombré par les anciens systèmes, et dressé les échafaudages de la science des idées. M. Cousin se fit fort de bâtir un monument qui remplacerait le vieux temple, en prenant de ses ruines ce qu'elles avaient de bon : et l'éclectisme parut.

On s'aperçut bientôt que c'était le scepticisme sous un nom fastueux. Partant de ce principe que l'erreur n'est que la vérité incomplète, que le tout est de savoir discerner l'une de l'autre, ce système, renouvelé des Grecs d'Alexandrie, livrait l'esprit à des recherches impossibles et le cœur à d'inexprimables angoisses. Mais l'éloquence du maître couvrait de voiles si brillants le vice de ses doctrines, que beaucoup se laissèrent prendre à cette séduction. M. Royer-Collard, malgré l'autorité de sa grave parole, avait professé à peu près dans le désert; et le jeune docteur Cousin n'arrivait à sa chaire qu'en fendant le flot chaque jour croissant des auditeurs conquis par son beau langage, plus encore que par ses idées. Ses disciples étaient presque ses courtisans.

Or, au pied de cette chaire entourée de tant de sympathies et d'honneur, on eut bien vite remarqué, à la rentrée des cours de 1814, un jeune montagnard arrivé du Jura depuis quelques semaines. C'était une âme franche, un caractère de roche, voulant énergiquement, cherchant le bout de toutes choses, naïf, candide encore, croyant au beau et au vrai sans arrière-pensée, capable d'enthousiasme et portant sur son front cette grâce de la vertu qui faisait dire à

Rousseau « qu'un jeune homme qui a conservé son innocence jusqu'à vingt ans, est, à cet âge, le meilleur et le plus aimable des hommes. »

Ce qui le distinguait parmi ses camarades de l'École normale, c'était l'exaltation d'un esprit vigoureux et nourri de raison, avec une âme ouverte à la mélancolie et un cœur qui ne pouvait se passer de mysticisme; se plaisant dans les synthèses, mais capable d'analyse; recherchant les sommets supérieurs des choses, pour voir de haut et respirer dans le grand air. Une certaine sauvagerie, qui à l'école l'avait fait surnommer *le Sicambre;* l'humeur libre, un peu fauve, comme qui dirait d'un chamois des gorges jurassiennes, une bonté qui se portait vite à l'attendrissement, l'adoration de l'honnête ou de ce qu'il croyait tel, l'indignation contre le mal armée d'une ironie qui s'attaquait au vif, une faculté de poésie grandiose et élevée, reflétant la grande nature comme un lac qui réfléchit un paysage de montagnes; des études historiques larges et bien nourries, un trésor de souvenirs, du fond desquels se dressaient et reparaissaient sans cesse son pays, sa famille, la foi de son enfance; une confiance opiniâtre en la raison humaine d'où sa perte est venue; une parole sûre d'elle-même, un style où a passé le souffle de Pascal; point ou peu d'ambition, mais un prosélytisme philosophique immense; en somme, un fort esprit et un très-beau caractère servi par un grand cœur : Jouffroy était tout cela. La philosophie d'alors ne devait pas connaître de plus sincère néophyte, de plus ardent zélateur, ni le scepticisme de plus noble victime.

II

Le christianisme que Jouffroy apportait à l'École normale n'était pas seulement une poésie de souvenirs, c'était un christianisme positif, pratique, de conviction et d'action ; c'était conséquemment un christianisme heureux.

« Né de parents pieux et dans un pays où la foi « catholique était encore pleine de vie au commence- « ment de ce siècle, raconte-t-il lui-même, j'avais été « accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de « l'homme et le soin de son âme comme la plus « grande affaire de ma vie, et toute la suite de mon « éducation avait contribué à fortifier en moi ces « dispositions sérieuses. Pendant longtemps, les « croyances du christianisme avaient pleinement ré- « pondu à tous les besoins et à toutes les inquiétudes « que de telles dispositions jettent dans l'âme. A ces « questions, qui étaient pour moi les seules qui mé- « ritassent d'occuper l'homme, la religion de mes « pères donnait des réponses, et ces réponses j'y « croyais, et, grâce à mes croyances, la vie présente « m'était claire, et par delà je voyais se dérouler « sans nuage l'avenir qui doit la suivre. Tranquille « sur le chemin que j'avais à suivre en ce monde, « tranquille sur le but où il devait me conduire dans « l'autre, comprenant la vie dans ses phases et la « mort qui les unit, me comprenant moi-même, con-

« naissant les desseins de Dieu sur moi et l'aimant « pour la bonté de ses desseins, *j'étais heureux* de ce « bonheur que donne une foi vive et certaine en une « doctrine qui résout toutes les grandes questions « qui peuvent intéresser l'homme (1). »

Ces jours heureux de Jouffroy, hâtons-nous de les saluer, nous ne les reverrons plus. Que se passa-t-il en lui au sortir de l'enfance? Ses aveux ne nous le laissent qu'à peine soupçonner. Mais il paraît certain qu'une curiosité présomptueuse et précoce l'initia de trop bonne heure aux incrédulités de son malheureux temps. Une sorte de journal intime qu'il écrivait dès lors parle de certaines lectures faites au collége de Dijon, dans les dernières années de ses études classiques, et qui furent le premier ébranlement de sa foi (2). Puis l'orgueil s'en mêla. On avait exalté outre mesure ce jeune homme de talent et d'avenir. Le sentiment de son mérite lui inspira bientôt celui de l'indépendance. L'École fit le reste, et à peine fut-il installé à Paris qu'il se sentit atteint par le souffle du scepticisme, qui de toutes parts « battait les murs « et ébranlait les fondements du paisible édifice au « sein duquel s'était abritée sa jeunesse (3). »

A partir de ce moment son histoire intime est un drame; et quel drame que cette lutte dont l'enjeu n'était rien moins que l'avenir éternel, et dont il a raconté les péripéties dans des pages célèbres! D'une part, c'est

(1) Jouffroy, *Nouveaux mélanges philos.*, p. 81 et 82.

(2) M. J. Tissot, dans la notice qu'il a consacrée à Jouffroy dans la *Biographie universelle*, parle de ses assiduités dans les cabinets littéraires et du peu de choix que mit le jeune homme dans ses lectures.

(3) *Nouveaux Mélanges philos.*, p. 82.

« l'ardeur de sa curiosité qui ne peut se dérober aux « objections puissantes semées comme la poussière « dans l'atmosphère qu'il respire. De l'autre, c'est « son enfance et ses poétiques impressions, sa jeu- « nesse et ses religieux souvenirs; la majesté, l'anti- « quité, l'autorité de cette foi qu'on lui avait ensei- « gnée, toute sa mémoire, toute son imagination « soulevées et révoltées contre cette invasion d'une in- « crédulité qui les blessait profondément; son cœur « enfin ne pouvant défendre sa raison (1).» Quel douloureux spectacle nous présentent tour à tour ces alternatives de foi et de scepticisme vainqueur, ce flux et reflux de l'âme qui ne sait où se prendre; et qui peut dire combien l'infortuné en souffrit? Il a décrit ce martyre; c'est lui qui, dans son beau et triste langage, nous a raconté « cette mélancolique « révolution qui fuit le grand jour de la conscience, « ces scrupules, ces saintes et vives affections qui la « lui rendaient trop redoutable pour qu'il s'en fût « avoué les progrès; la pente sur laquelle l'intelli- « gence avait glissé; le frémissement et la répulsion « de la pensée qui recule devant le mot quand la « chose est accomplie; *cet état si peu fait pour la fai- « blesse humaine* (2)! » On croirait lire l'histoire des adieux d'un Werther, qui craint de s'arracher à ce qu'il ne peut plus aimer, et qui, regardant tour à tour ses armes et le ciel vengeur, hésite jusqu'au bout entre la vie et la mort.

D'ailleurs le suicide moral était entièrement accompli chez Jouffroy. Seulement, comme il dit, il s'était

(1) Jouffroy, *Nouveaux Mélanges philos.*, p. 83. — (2) *Ibid.*, p. 84.

fait sourdement et était tenu secret encore, quand un jour enfin, forcé de se l'avouer et de sonder la plaie saignante de son âme, il le fait « dans une page égale aux plus belles qu'aient produites en ce genre les lettres françaises, depuis Pascal, mais dont on ose à peine louer le charme passionné, le poétique éclat, quand on songe de quel prix cette beauté littéraire a été payée, et quelles angoisses il a fallu traverser pour que le souvenir même lointain eût encore cette émotion et cet accent (1). »

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le « voile qui me dérobait à moi-même ma propre in- « crédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans « cette chambre étroite et nue où, longtemps après « l'heure du sommeil, j'avais continué de me pro- « mener; je vois encore cette lune à demi voilée par « les nuages qui en éclairaient par intervalles les « froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, « et je ne m'en apercevais pas. Je suivais avec anxiété « ma pensée, qui, de couche en couche, descendait « vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une « après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient « jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment « en moment les détours plus visibles. En vain je « m'attachais à ces croyances dernières, comme un « naufragé aux débris de son navire; en vain, épou- « vanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, « je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers « mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui

(1) *Voy.* M. Caro, *Philosophes contemporains.* Jouffroy. *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1865, p. 340.

« m'était cher et sacré : l'inflexible courant de ma « pensée était plus fort. Parents, famille, souvenirs, « croyances, il m'obligeait à tout laisser. L'examen « se poursuivait plus obstiné et plus sévère à me- « sure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que « quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de « moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout. « Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, « je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir « ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, « et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dé- « peuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec « ma fatale pensée qui venait de m'y exiler et que « j'étais tenté de maudire (1). »

Ainsi s'était consommé, dans l'âme de Jouffroy, non-seulement un grand sacrifice, mais, il faut le dire aussi, un déplorable attentat. Pourquoi la compassion que ces lignes inspirent n'a-t-elle pas permis d'en voir l'illusion et l'erreur funeste? Non, le courant de la pensée qui poussait vers le doute le malheureux étudiant n'était pas, quoi qu'il dise, un courant inflexible, une pensée fatale. En dépit de ses prétentions, l'examen ne se poursuivait ni sévère ni complet, tant qu'il ne tenait compte que des forces de l'homme et ne recourait pas aux révélations de Dieu. Jouffroy était à plaindre, mais il n'avait pas le droit de se désespérer : il n'avait pas encore épuisé toutes les ressources, il n'avait pas prié, il n'avait pas cherché, il n'avait pas scruté les puissances divines qui l'auraient soutenu. Même la raison seule, mais la raison

(1) Jouffroy, *Nouveaux Mélanges*, p. 83.

totale, impartiale et droite, eût suffi à le rendre à la foi de l'Église, comme nous le ferons voir; et en lisant cette page éloquente mais triste, je m'en rappelais une autre d'une non moindre éloquence, mais d'une meilleure doctrine. Je me rappelais ce qu'avait éprouvé Pascal dans cette nuit fameuse, où lui aussi, avant tous les héros de l'inquiétude moderne, il subit les angoisses de la passion spirituelle, et d'où il sortait en s'écriant, comme un triomphateur effaré, dans l'action de grâces de sa victoire : « Certitude, certitude, sentiment, joie, paix! »

C'était donc librement et volontairement que, dans cette soirée fatale, Jouffroy consommait l'apostasie coupable de sa foi et de son cœur. Il n'en souffrait pas moins, il souffrait de ses regrets; et que regrettait-il alors? C'était, avec son Dieu, son père mort jeune encore, mais dans une religion ferme comme son caractère et pure comme sa vie. C'était sa digne mère, simple et noble paysanne à qui il devait tout, dont il avait les traits, les yeux profonds, la distinction agreste mais délicate et fière. C'était le collége de Nozeroi, où il avait porté sa première innocence. C'était l'image de son oncle, le vieil abbé Jouffroy, son premier et cher maître dans les sciences divines et humaines. C'était enfin, peut-être, le collége de Dijon où, chaque jour, il jetait sur des notes intimes sa reconnaissance d'enfant, dans un épanchement chrétien et vertueux. Ces souvenirs précieux sont les racines humaines qui retiennent la foi dans le sol de notre âme; et même quand la foi meurt, quand elle ne donne plus ni ses

fleurs ni ses fruits, elle tient par ce côté, et on ne l'extirpe pas sans de grands déchirements.

III

« Les jours qui suivirent cette découverte furent « les plus tristes de ma vie. »

A côté de cet aveu qui n'a rien d'étonnant, on n'est pas peu surpris d'entendre Jouffroy ajouter : « Bien que mon intelligence ne considérât pas sans « *quelque orgueil* son ouvrage, mon âme ne pouvait « s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse « humaine (1). »

Ainsi dès le début se révèle dans Jouffroy un double sentiment qui remplira sa vie et en dessinera le double caractère : un sentiment douloureux, qui le rend digne d'intérêt et de plainte sympathique; un sentiment orgueilleux, qui le rend digne de condamnation et de blâme.

Mais si fier qu'il fût de sa démolition, il fallait toutefois penser à reconstruire. C'était là pour son âme une question de vie ou de mort; il le sentait et le disait :

« Si en perdant la foi j'avais perdu le souci des « questions qu'elle m'avait résolues, sans doute ce « violent état n'aurait pas duré longtemps; la fatigue « m'aurait assoupi, et ma vie se serait endormie

(1) Jouffroy, *Nouveaux Mélanges philos.*, p. 84.

« comme tant d'autres, endormie dans le scepticisme. « Heureusement il n'en était pas ainsi; jamais je « n'avais mieux senti l'importance des problèmes « que depuis que j'en avais perdu la solution. J'étais « incrédule, mais je détestais l'incrédulité; ce fut « là ce qui décida de la direction de ma vie. Ne pou- « vant supporter l'incertitude sur l'énigme de la des- « tinée humaine..., je résolus de consacrer tout le « temps qui serait nécessaire, et ma vie, s'il le fallait, « à cette recherche. C'est par ce chemin que je me « trouvai amené à la philosophie, qui me sembla ne « pouvoir être que cette recherche même (1). »

— Pourquoi l'homme est-il ici-bas; à quelle fin, dans quel but? — Comment doit-il user de sa liberté, et dans quel sens doit-il diriger sa conduite? — Toute son existence est-elle renfermée dans les limites de cette vie, et pourquoi cette foule de désirs et de facultés que cette vie ne contente pas? — L'autre vie, si elle existe, que sera-t-elle? Sera-t-elle immortelle ou limitée? Quel y sera le sort de l'homme? Comment s'opérera le passage de la vie présente à cette nouvelle existence? Y reverra-t-il ses parents, ses amis, ses enfants? Les bons y seront-ils sur le même pied que les méchants? — Ce monde qui nous enveloppe, ces astres qui nous éclairent, cette terre et toutes les choses qui la couvrent, quel en est l'ouvrier? Où réside-t-il? Comment est-il, et que veut-il de nous? — Qu'est-ce que l'humanité? Quel est le terme mystérieux de ces deux filiations de créatures humaines, dont l'une se perd dans la nuit du passé et l'autre

(1) *Nouveaux Mélanges philos.*, p. 84.

dans celle de l'avenir? Où est le commencement, et la fin de cette chaîne? Quelle est la raison d'existence de l'espèce? Où va sa destinée? Où vont ces peuples qui se succèdent? Pourquoi pas un seul, pourquoi plusieurs? D'où vient qu'ils ne se ressemblent pas; qu'ils ont des génies, des langues, des visages différents? L'espèce est-elle tout entière sur la terre, ou la retrouve-t-on partout, dans tous les mondes; ou ces mondes ont-ils chacun la leur? — L'homme lui-même, quel est-il? Qu'est-ce que l'âme dont on lui parle? Qu'est-ce que le corps qu'il touche et qu'il voit? Quelle est l'union et la dépendance de ces deux natures, et comment se forme-t-elle à l'heure de la naissance, et comment se rompt-elle à celle de la mort? — Enfin parmi les hommes les uns sont riches, les autres sont pauvres; les uns gouvernent, les autres obéissent; les uns sont heureux, les autres sont souffrants; les uns possèdent, les autres ne possèdent pas: d'où viennent ces différences? Quel est cet ordre fondé et maintenu par des lois qui imposent des devoirs et qui donnent des droits? Comment tout cela s'est-il établi? Est-ce le hasard, est-ce l'usage, est-ce la nécessité, est-ce la raison? Cela est-il bon, cela est-il mauvais? Où prendre une règle pour en juger? Quels seront l'autorité et le fondement de cette règle (1)?

Telle était l'étendue, et tels sont presque les termes du programme que Jouffroy dressait de ses prochaines recherches philosophiques. Il embrassait toute science, et l'on ne peut se défendre d'une sorte

(1) *Voy.* Jouffroy, *Nouveaux Mélanges*, p. 104 et suiv.

de vertige en songeant que c'est dans le fond de cet insondable abîme qu'allait se précipiter un homme de vingt ans!

Était-ce chose possible? et ce vaste programme ne se ruinait-il pas lui-même par son immensité? En formulant ainsi dans leur intégrité les problèmes naturels que tous nous devons résoudre, Jouffroy ne prouvait-il pas le besoin que nous avons de la révélation, par l'impuissance manifeste où nous sommes d'y répondre par notre seul effort? C'est la première réflexion qui naît à cette lecture. On se demande, instinctivement et préalablement, s'il est possible que toutes ces questions si vitales ne soient que des hypothèses, cruellement laissées à l'examen privé de tout homme venant en ce monde; si Dieu a pu jeter de telles énigmes en pâture à des intelligences que lui, le Père des lumières, aurait ainsi livrées à une aberration presque inévitable; et le double sentiment qu'on éprouve en lisant l'énorme questionnaire est une juste frayeur de l'immensité de la tâche, et un doute fondé que cette tâche soit la nôtre.

Il est vrai que Jouffroy était alors plein de confiance dans ses moyens de solution. Il n'en voulait qu'un seul.

« Les convictions, dit-il, renversées par la raison « ne peuvent se relever que par elle. » Et ailleurs : « N'ayant plus les lumières de la foi pour résoudre « le problème de la destinée humaine, il ne me res- « tait plus que les lumières de la raison pour y pour- « voir (1). »

(1) *Nouveaux Mélanges*, p. 84 et 85.

Certes, dût-on s'étonner de ma proposition, je tiens que ce sont là des lumières suffisantes pour conduire à la foi, et j'estime, pour ma part, non-seulement puérile mais sacrilége la guerre que certains insensés déclarent à la raison au nom de la religion. Le chrétien peut accepter le défi de Jouffroy. La raison bien comprise eût certainement amené, soit directement par elle-même, soit indirectement, la solution des problèmes qu'elle s'était posés. Mais j'entends par ce mot la raison tout entière, allant, comme dit Fénelon, jusqu'au bout d'elle-même; là, arrivée à ce point, reconnaissant et constatant elle-même ses limites, appelant conséquemment une lumière supérieure dont elle se prouve le besoin, dont elle contrôle les titres, et ne craignant pas dès lors d'écouter une parole de laquelle elle est sûre, parce qu'elle s'en est démontré la certitude logique et rationnelle à elle-même. M. de Rémusat a dit : « Il y a dans la raison quelque chose d'au delà d'elle. Elle en sait plus qu'elle n'en voit, elle donne plus qu'elle ne possède, et par ses limites mêmes trahit son origine. Celui qui l'exposa sur cette terre a laissé dans son berceau des marques de haute naissance et quelques lettres demi-effacées de la langue qu'il parle et qu'elle ne sait pas. » Que M. de Rémusat nous permette d'ajouter que, pour lui apprendre cette langue, il lui faut une mère; cette mère c'est l'Église : il faut donc que la raison se laisse élever par elle. C'est la seule raison raisonnable que celle-là, si j'ose parler ainsi; la seule raison complète, la seule lumineuse. L'autre est une raison mutilée et boiteuse, qui ne peut aller au but et qui se brise dans l'effort, parce que, quand le pied lui

manque, elle refuse de se laisser emporter sur des ailes.

Jouffroy ne tarda pas à faire l'expérience de cette infirmité. Sa première déception, dès qu'il eut touché le seuil de la philosophie, fut de voir que l'enseignement donné dans la Faculté et à l'École normale ne disait pas un mot de la grande question qui tourmentait son âme. Tout le débat s'agitait autour de la psychologie. On tenait passionnément pour Royer-Collard ou pour Laromiguière; mais on ne sortait pas de l'origine des idées, grave question sans doute, mais dont le néophyte n'apercevait pas alors l'importance pratique. M. Cousin, « un homme jeune encore, mais « qui depuis n'a jamais été plus remarquable par « son éloquence qu'il ne l'était alors, » tombé dans la mêlée, avait ramassé les armes de M. Royer-Collard, et le débat restait le même. « Aucune vue « d'ensemble sur la carte du pays à parcourir. » Nulle percée lumineuse sur l'existence et ses devoirs, nulle théodicée, nulle morale, nulle synthèse : combien ce champ parut rétréci à Jouffroy! Quel désenchantement d'abord, puis quelle tristesse de se voir emprisonné pendant dix-huit mois dans cette question partielle, lui qui, dit-il, « s'était persuadé qu'il allait « rencontrer une science régulière, le conduisant par « des chemins sûrs et bien tracés à des connaissances « certaines sur les choses qui intéressent le plus « l'homme (1); » lui dont « l'intelligence, excitée par « les besoins et élargie par les enseignements du « christianisme, avait prêté à la philosophie le grand

(1) Jouffroy, *Nouveaux Mélanges*, p. 87.

« objet, les vastes cadres, la sublime portée d'une « religion (1). » — « Toute la philosophie était dans un « trou où l'on manquait d'air, s'écrie-t-il douloureu- « sement, et où mon âme, récemment exilée du chris- « tianisme, étouffait (2). » Vainement M. Cousin fouil- lait-il avec vigueur les replis de la pensée, exposant, discutant sur des questions particulières tous les sys- tèmes des écoles. « M. Cousin, jeune comme nous, « raconte son disciple, et comme nous nouveau venu « dans la philosophie, partageait notre inexpérience. « Ce que nous ignorions, il l'ignorait; ce que nous au- « rions voulu apprendre, il aurait voulu le savoir (3). » Aussi bien avoue-t-il que, sans les engagements qui l'enchaînaient dès lors à l'Université, il « aurait laissé « là le maître et les leçons. » Mais il était élève de l'École normale, et « soit qu'on goûtât ou qu'on ne « goûtât pas la philosophie, il fallait écouter (4). » D'ailleurs « l'autorité des maîtres, la ferveur des « disciples, lui imposaient, de sorte qu'il n'osait « montrer ni sa surprise ni son désappointement (5). » Il se laissa donc faire. « M. Cousin me donna ce « qu'il put me donner, dit franchement Jouffroy, et « je sortis de ses mains, sachant très-peu, mais ca- « pable de chercher et de trouver, et dévoré de l'ar- « deur de la science et de la foi en moi-même (6). »

(1) Jouffroy, *Nouveaux Mélanges*, p. 88. — (2) *Ibid.*, p. 83. (3) *Ibid.*, p. 89. — (4) *Ibid.*, p. 88. — (5) *Ibid.*, p. 89. — (6) *Ibid.*, p. 88.

IV

C'est sur ces entrefaites et dans le courant de l'année 1817 que, son noviciat universitaire terminé, Jouffroy fut nommé maître de conférences à l'École normale et professeur de philosophie au collége Bourbon. Ce jeune maître improvisé, incertain de ses voies, ignorant de son but, investi tout à coup d'une puissance doctrinale et presque sacerdotale sur des âmes semblables à la sienne, eut l'honnêteté de s'effrayer de sa tâche et la sincérité d'avouer son épouvante. « On avait beau me « dire que l'enseignement dont on me chargeait était « élémentaire ; c'était précisément à cause de cela « qu'il m'effrayait. Cet enseignement avait son pro- « gramme ; ce programme, il fallait en un an le rem- « plir ; et que comprenait-il? non pas une question ni « deux, non pas même une de ces sciences comprises « dans le sein de la philosophie ; mais trois de ces « sciences : la psychologie, la logique et la morale ; « encore celle-ci devait-elle être suivie des linéaments « d'une quatrième, la théodicée. C'était là ce qu'on « demandait à moi, un esprit de vingt ans, à qui on « n'avait enseigné ni l'une ni l'autre de ces sciences, « et qui, dix-huit mois auparavant, n'en avais aucune « idée! En vérité, il y avait lieu de trembler, et ce- « pendant il était impossible que je reculasse (1). »

A ce découragement eut bientôt succédé une ivresse

(1) *Nouveaux Mélanges*, p. 95.

studieuse, dans laquelle Jouffroy semblait vouloir oublier tout pour se refaire lui-même, et se refaire tout seul une science totale et des convictions neuves. Étrange contradiction! singulier entêtement de l'orgueil philosophique! c'est dans le moment même où il se sent le plus écrasé par le sentiment de son insuffisance, que Jouffroy s'émancipe de toute doctrine auxiliaire et s'isole de tout ce qui n'est pas lui-même! « J'avais donc jeté les livres où je ne rencontrais rien « qui me fût clair, dit-il, ou qui me parût méthodi- « quement cherché et scientifiquement trouvé. J'avais « trouvé plus court de bâtir à neuf que de construire « avec des matériaux empruntés (1)! — Les livres, les « cours, ajoute-t-il quelques pages après, ne me fu- « rent plus rien. Si j'ouvrais les philosophes, si je « continuais d'assister le plus souvent que je pouvais « aux leçons de M. Cousin, c'était plutôt pour ap- « prendre où étaient les questions que pour en obte- « nir la solution. J'en vins même à me convaincre « que je ne comprenais véritablement que ce que j'a- « vais trouvé moi-même. Je perdis toute foi à l'ins- « truction transmise (2). »

Il y avait bien de l'orgueil dans cet isolement, et il allait devenir, pour le jeune philosophe, un péril intellectuel d'autant plus considérable qu'il le livrait aux hasards de sa propre pensée. Mais plus elle se sentait seule, plus cette pensée superbe se concentrait en elle-même pour y chercher les réponses dont elle revendiquait la responsabilité, afin sans doute d'en porter tout l'honneur.

(1) *Nouveaux Mélanges*, p. 97. — (2) *Ibid.*, p. 99.

Quelles années pour l'ardent et patient solitaire que celles qui s'écoulèrent de 1817 à 1822! Que d'heures silencieuses consommées dans le labeur éternellement renaissant de l'*organisation des sciences philosophiques!* « C'étaient donc des journées, dit-il, « des nuits entières de méditation dans ma chambre. « C'était une concentration d'attention si exclusive « et si prolongée sur les faits intérieurs où je cher- « chais la solution des questions, que je perdais tout « sentiment des choses du dehors, et que, quand j'y « rentrais pour boire et manger, il me semblait que « je sortais du monde des réalités et passais dans ce- « lui des illusions et des mensonges (1). »

Parmi les veilles consacrées à ce rude travail, il y avait des moments de jouissances intimes. C'étaient ceux où parfois « jaillissaient des éclairs dans la nuit « profonde qui couvrait pour lui la philosophie, » et où il croyait voir la carrière se dessiner, « comme le « font aux premières lueurs du crépuscule les lignes « obscures et indécises d'un pays où l'on voyage (2). » C'étaient ceux où « le plaisir de trouver la vérité lui « redonnait un bonheur que lui avaient procuré jadis « les mathématiques pures (3). »

Mais il y avait aussi des tristesses soudaines, des souvenirs pleins de regrets, des brises du passé traversant le présent comme un souffle de la patrie absente, comme un rayon céleste à travers les barreaux d'un cachot obscur. Il a décrit ces heures où « son âme, « dit-il, par des retours violents cherchait à rega-

(1) *Nouveaux Mélanges philos.*, p. 97. — (2) *Ibid.*, p. 90.
(3) *Nouveaux Mélanges*, p. 101.

« gner les rivages qu'elle avait perdus, et retrouvait « dans la cendre de ses croyances passées des étin- « celles qui semblaient par intervalles ranimer sa « foi (1). » Il avait beau vouloir ajourner l'examen des questions religieuses qu'il semblait redouter, elles revenaient à lui comme une vision inexorable, et ne lui permettaient pas de se confiner tranquillement dans la spéculation des faits psychologiques. Alors n'y tenant plus, obsédé par ses regrets, par ses remords peut-être, Jouffroy abandonnait sa table et ses notes : « Quand j'avais quelques heures à rêver la « nuit à ma fenêtre, ou le jour sous les ombrages des « Tuileries, des élans intérieurs, des attendrissements « subits me rappelaient à mes croyances passées, à « l'obscurité, au vide de mon âme et au projet tou- « jours ajourné de le combler (2). »

Le professeur se remettait ensuite à son travail; mais son cœur, malgré lui, s'échappait du côté des montagnes paternelles, et c'est alors que le philosophe, devenant poëte, jetait dans une lettre ces mélancoliques peintures qui le rajeunissaient dans d'heureux souvenirs :

« Qui vous dira la fraîcheur de nos fontaines, la « modeste rougeur de nos fraises? Qui vous dira les « murmures et les balancements de nos sapins, le « vêtement de brouillard que chaque matin ils pren- « nent, et la funèbre obscurité de leurs ombres? Et « l'hiver, dans la tempête, les tourbillons de neige « soulevés, les chemins disparus sous de nouvelles « montagnes, l'aigle et le corbeau qui planent au plus

(1) *Nouveaux Mélanges*, p. 84. — (2) *Ibid.*, p. 101.

« haut de l'air, les loups sans asile hurlant de faim « et de froid, tandis que les familles s'assemblent au « bruit des toits ébranlés et prient Dieu pour le voya- « geur? O mon pays que je regrette, quand vous « verrai-je? »

V

Ce fut en 1820 que la mort de son père et des nécessités impérieuses de santé rappelèrent Théodore Jouffroy dans ses montagnes du Jura, et le ramenèrent à l'étude plus approfondie de la destinée humaine. Lui-même nous apprend qu'une maladie nerveuse, résultant du travail obstiné auquel il se livrait depuis quatre ans, l'obligea à aller prendre dans son pays un repos indispensable.

Le tempérament physique de Jouffroy était faible; sous les apparences d'une constitution robuste et d'un développement plus que viril se cachait la délicatesse frêle et nerveuse d'une femme. A voir sa grande taille, son attitude noble, son vaste front porté haut, tout chargé de pensée et d'inspiration, on prenait l'idée d'une forte intelligence servie par des organes qui n'étaient pas indignes d'elle. Mais de près l'étude détaillée de sa physionomie, la couleur de son teint, la profondeur de son regard, habituellement humide, révélaient les impuissances autant que les ardeurs d'une âme qui s'était accommodée d'un corps et le consumait de sa flamme. Aussi n'était-ce qu'avec une compassion inquiète que ses contemporains considé-

raient « ce mélancolique jeune homme, dont la figure grave et belle avait des expressions si douces et si fières, si sereines et si tristes; dont les yeux, d'un bleu pâle et d'une lenteur réfléchie, ne se laissaient pas détourner des contemplations intérieures, et dont les joues amaigries étaient creusées par le mal qui consumait déjà une vie destinée à finir si vite (1). »

Il ne lui fallut pas moins de deux années entières pour se remettre de ce mal, si tant est qu'il s'en remit jamais. Elles ne furent pas perdues pour ses méditations. Dès qu'il fut loin de Paris, dans la grave solitude peuplée de ses souvenirs, et dans le recueillement que commandent le sentiment et les appréhensions d'une santé délabrée, le jeune homme entendit les rappels de Dieu. Puis, n'y a-t-il pas des lieux naturellement éloquents, où tout parle, interroge et demande qu'on réponde? Jouffroy le pensait ainsi, et, sans doute, c'est de lui-même et de ses impressions qu'il rend compte dans cette page :

« Dans le sein des villes, l'homme semble être la « grande affaire de la création; c'est là qu'éclate « son apparente supériorité; c'est là qu'il semble do- « miner la scène du monde ou, pour mieux dire, « l'occuper à lui seul. Mais lorsque cet être si fort, si « fier, si plein de lui-même, si exclusivement pré- « occupé de ses intérêts dans l'enceinte des cités et « parmi la foule de ses semblables, se trouve par « hasard jeté au milieu d'une immense nature, qu'il « se trouve seul en face de ce ciel sans fin, en face

(1) M. Mignet. Notice lue dans la séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques du 25 juin 1853.

« de cet horizon qui s'étend au loin et au delà du-
« quel il y a d'autres horizons encore, au milieu de
« ces grandes productions de la nature qui l'écra-
« sent, sinon par leur intelligence, du moins par
« leur masse; puis lorsque, voyant à ses pieds du
« haut d'une montagne, et sous la lumière des as-
« tres, de petits villages se perdre dans de petites
« forêts, qui se perdent elles-mêmes dans l'étendue
« de la perspective, il songe que ces villages sont
« peuplés d'êtres infirmes comme lui; qu'il compare
« ces êtres et leurs misérables habitations avec la na-
« ture qui les environne, cette nature elle-même avec
« notre monde sur la surface duquel elle n'est qu'un
« point; et ce monde, à son tour, avec les mille au-
« tres mondes qui flottent dans les airs et auprès du-
« quel il n'est rien : à la vue de ce spectacle, l'homme
« prend aussi en pitié ses misérables passions tou-
« jours contrariées, ses misérables bonheurs qui
« aboutissent inévitablement au dégoût, et alors
« aussi la question de savoir ce qu'il est et ce qu'il
« fait ici-bas lui vient; et alors aussi il se pose le
« problème de sa destination (1). »

Telles furent en effet les préoccupations solennelles et pressantes qui naquirent pour Jouffroy du spectacle de ses montagnes. C'est bien dans ces pensées qu'on nous l'a représenté, gravissant avant l'aube la cime de la Dôle où le Doubs prend sa source, et songeant à la source invisible des choses. L'aspect du soleil levant le rappelait à l'idée d'une meilleure lumière; la vue d'un pâtre debout, silencieux, les bras

(1) *Mélanges philosophiques*, p. 314.

croisés, appuyé sur son bâton au penchant des collines, le rappelait à ces questions de la vie et de la mort que la grande nature éveille dans l'âme, et « « que le pâtre entend autant que le philosophe et « autant que le poëte (1). »

Mais c'était surtout lorsque, descendu de ces hauteurs, Jouffroy rentrait aux Pontêts, son village natal, que les sollicitations religieuses lui arrivaient de tout ce qu'il voyait et de tout ce qu'il aimait. « Tout con- « courait, dit-il, à faire prendre à mon esprit cette di- « rection (2). » Ses combats intérieurs recommencèrent alors plus violents que jamais, et si l'on veut comprendre quelque chose à ces luttes où l'homme a le triste pouvoir de résister à Dieu, il faut lire ces lignes dans lesquelles, sans le savoir, l'infortuné Jouffroy se juge et se condamne :

« Je me retrouvais sous le toit où s'était écoulée « mon enfance, au milieu des personnes qui m'a- « vaient si tendrement élevé, en présence des objets « qui avaient frappé mes yeux, touché mon cœur, « affecté mon intelligence dans les plus beaux jours « de ma première vie. Chaque voix que j'entendais, « chaque objet que je voyais, chaque lieu où je por- « tais mes pas, ravivaient en moi les souvenirs éteints, « les impressions effacées de cette première vie. Mais « en rentrant dans mon âme, ces souvenirs et ces « impressions n'y trouvaient plus les mêmes noms. « Tout était comme autrefois, excepté moi. Cette « église, on y célébrait encore les saints mystères

(1) M. Dubois, cité par M. Sainte-Beuve. *Portraits littéraires*, t. I, p. 310.

(2) *Nouveaux Mélanges phil.*, p. 102.

« avec le même recueillement; ces champs, ces bois, « ces fontaines, on allait encore au printemps les « bénir; cette maison, on y élevait encore, au jour « marqué, un autel de fleurs et de feuillage; ce curé « qui m'avait enseigné la foi avait vieilli, mais il « était toujours là, croyant toujours; et tout ce que « j'aimais, et tout ce qui m'entourait avait le même « cœur, la même âme, le même espoir dans la foi. « Moi seul l'avais perdue; moi seul étais dans la vie « sans savoir ni comment ni pourquoi; moi seul si « savant je ne savais rien; moi seul étais vide, agité, « privé de lumière, aveugle et inquiet (1). »

Une semblable crise appelait un dénoûment pressant, immédiat, et c'est à procurer ce dénoûment que Jouffroy résolut de consacrer les loisirs forcés de la convalescence. « Devais-je, s'écrie-t-il, pouvais-je « demeurer plus longtemps dans cette situation? » Il en fallait sortir, en trouvant la vérité à quelque prix que ce fût. Mais là encore deux voies se présentaient à lui : il y avait à gauche la raison séparée, la raison exclusive, orgueilleuse, tronquée, refusant de se compléter par la révélation; il y avait à droite la raison totale, conséquente, lumineuse, continuée par la foi, toute la raison humaine à laquelle se superpose la raison divine. Jouffroy pouvait choisir, et que d'avances amies devaient incliner son choix vers le christianisme! Elles ne furent point écoutées, et avec un orgueil que les faits justifiaient mal : « Puisque la « foi, dit-il, ne pouvait se relever, avais-je du temps « à perdre pour essayer d'appliquer à ces grandes

(1) *Nouveaux Mélanges*, p. 103.

« questions, devenues des énigmes pour mes yeux, « cette raison qui maintenant savait chercher la vé- « rité et la trouver (1)? »

Les résultats obtenus ne tardèrent pas à montrer la présomption de ces dernières paroles. — La raison savait peut-être chercher la vérité, mais quant à la trouver, il devint manifeste qu'elle ne le savait point, quand, au bout de ces deux années de méditation proclamées par lui-même « les plus heureuses et les plus « fécondes de sa carrière philosophique, » on entendit Jouffroy confesser hautement que la grande solution n'avait pas fait un pas! Toute cette histoire de sa vie dont j'ai détaché quelques pages, ce long et éloquent aveu de ses souffrances, ce tableau de ses besoins et de ses incertitudes, ne devaient être que le péristyle d'un immense travail qui, sous le titre fastueux d'*Organisation des sciences philosophiques*, devait en effet embrasser toute science, et donner satisfaction à cette soif de vérité, de bonheur et de paix. Mais ô déception! ô manifeste impuissance de cette philosophie! De tout cet édifice pompeusement promis, le philosophe ne sut achever que le seul portique, avec quelques pierres d'attente qui indiquent en même temps la grandeur de ses projets et la stérilité de ses efforts! Autant, dans ce travail, la première partie, la peinture de son âme, est large, vraie, émouvante; autant la seconde partie, la partie didactique, positive et doctrinale, est sèche, pauvre, écourtée, dénuée de style et d'âme. Jouffroy se traîne comme il peut, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé fort péniblement au chapitre

(1) *Nouveaux Mélanges*, p. 103.

de la *morale*, il termine brusquement, après qu'il en a seulement écrit le titre, puis s'arrête épuisé au seuil de la carrière.

Encore que nous apprend-il dans cette deuxième partie? Qu'a-t-il résolu? qu'a-t-il organisé dans cet essai d'organisation universelle? En voici l'analyse :

Dans le premier chapitre : *de la Psychologie*, il montre successivement que nous avons une personnalité propre, que le moi humain comprend une dualité qui est le corps et l'âme; que ces deux parties de notre être sont distinctes mais unies, et qu'elles fournissent l'objet à deux sciences distinctes : la psychologie et la physiologie; qu'enfin la psychologie embrasse, dans ses études, diverses facultés de l'âme dont le jeu est observé par la conscience.

Dans le second chapitre consacré à *la Logique*, Jouffroy a observé que la logique comprend et pose trois questions : La vérité est-elle? Qu'est-ce que la vérité? Et comment la découvrir?

Quant à leur solution, ce n'est plus son affaire. « Je n'espérais nullement arriver à ces réponses, dit-« il découragé : il me paraissait évident qu'il y avait « là plus d'énigmes que la raison n'en pouvait ré-« soudre (1). » Et ailleurs, désespérant de la vérité elle-même : « Au-dessus de toutes les sciences humaines « plane un doute, car il est possible que tout ce qui « nous paraît vrai ne le soit pas. Mais faire de la solu-« tion de ce doute l'objet d'une science humaine c'est « se moquer, et les philosophes qui ont sérieusement « poursuivi la solution de ce doute n'étaient pas dans

(1) *Nouveaux Mélanges*, p. 109.

« leur bon sens (1). » Et dans un autre endroit : « Com-
« ment ne s'aperçoit-on pas, dit-il, que cette préten-
« tion n'est autre chose que celle de démontrer l'in-
« telligence humaine par l'intelligence humaine? ce
« qui est et sera éternellement impossible. Nous
« croyons le scepticisme à jamais *invincible*, parce
« que nous regardons le scepticisme comme le dernier
« mot de la raison sur elle-même. »

Ainsi Jouffroy était-il descendu au fond de l'abîme. Ainsi la raison laissée à ses propres forces avait-elle fini par se ruiner elle-même, et ce scepticisme final donnait encore une fois raison au mot célèbre des *Lettres* de Fénelon : « Je ne compte que sur la grâce
« pour diriger la raison même dans les bornes étroites
« de la raison. Une philosophie naturelle est un ro-
« man de philosophie (2). »

Voilà l'emploi que fit Jouffroy de cette période, qui aurait pu devenir une époque salutaire, un de ces temps que Dieu appelait *les jours de sa visite*. Il y eut visiblement, pendant ces deux années de séjour aux Pontêts, de larges courants de grâce, et je ne sais quel bain d'atmosphère chrétienne dans laquelle cette âme malade aurait pu se retremper et guérir. L'orgueil ne l'a pas voulu. Ces heures bénies passèrent, et je doute que jamais il en soit revenu de semblables dans la vie de Jouffroy. C'est que parfois Dieu se lasse. La vérité est pareille à cette fontaine guérissante dont parle l'Évangile : c'est quand l'ange l'a remuée, c'est quand elle a été agitée, préparée par le remords et la dou-

(1) *Nouveaux Mélanges*, p. 159.
(2) Fénelon, 3e lettre sur la Religion.

leur, qui sont eux aussi des puissances de Dieu, qu'il faut que l'on s'y plonge ; car l'ange peut-être ne repassera plus.

VI

Quand Jouffroy revint à Paris, au mois de novembre 1822, sa situation et celle de son enseignement dans l'Université venaient de recevoir une atteinte qui pouvait paraître mortelle. Devenue suspecte de carbonarisme, l'École normale était supprimée et dispersée, et Jouffroy se démettait de ses fonctions de professeur au collége Bourbon.

Dans cette disgrâce, il eut une consolation qui était en même temps un sympathique hommage rendu à son beau talent. C'est alors en effet qu'on vit se former autour de lui un groupe de jeunes gens d'élite qui, pendant près de six ans, furent son auditoire et l'écho discret de sa pensée. Quelques-uns de ces jeunes hommes, aujourd'hui des vieillards, se rappellent encore avec émotion cette chambre mystérieuse de la rue du Four-Saint-Honoré, où l'on se rendait le soir, un à un et sans bruit, car le moindre éclat aurait inquiété la police. Il y avait des hommes de toutes les conditions, publicistes, savants, médecins, hommes d'État, étudiants, orateurs, presque tous pleins de justes espérances et d'avenir. On peut citer les noms de MM. Vitet, Duchâtel et Sainte-Beuve. Une cotisation mensuelle de trente francs, payée par chacun des auditeurs, était un témoignage également

honorable de la pauvreté du maître et de la délicate sympathie des disciples. Lorsque les initiés, au nombre de vingt ou vingt-cinq, avaient rempli le petit appartement de Jouffroy, la porte se refermait, on se rangeait en silence, et le jeune maître debout, adossé à la cheminée, commençait à demi-voix son discours sur les choses de l'âme. On l'écoutait avec cette attention bienveillante qu'on a si bien nommée un applaudissement silencieux; car Jouffroy possédait à un rare degré le talent de bien dire. La grandeur du sujet, les ombres croissantes du soir, l'expression de maladie et de mélancolie que le jeune docteur portait dans ses grands traits; cette auréole dont, en France, on entoure le front de tous ceux qui sont opprimés ou qui paraissent l'être; cette éloquence contenue d'abord, puis débordant du sujet, comme poussée par lui; la communion d'idées et d'espérances qui formait une sorte de chaîne électrique entre tous les membres de ce cénacle; le sentiment commun de l'oppression de la pensée, exagéré, mais sincère, et prompt à décerner à toute la petite école le rôle de victime : tout cet ensemble d'ardeur, de générosité, de compassion, d'opposition, de recueillement philosophique et d'émotion morale ne tardait pas à porter un sourd enthousiasme dans cette conspiration de la libre pensée.

C'était d'ailleurs une conspiration pacifique, et bien rarement Jouffroy, contraint à la prudence, se permettait de mêler à ses spéculations sur la psychologie des considérations d'un ordre moins théorique sur les choses du temps. Il n'en était pas de même dans les colonnes du *Globe*, ouvertes aux colères d'une polémique haineuse, injuste par conséquent, et souvent

sacrilége. Les trop fameux articles *Comment les dogmes finissent*, — *La Sorbonne et les philosophes*, — marquent une mauvaise époque dans l'histoire de Jouffroy. Comment cette fine nature, calme, méditative, plaintive et élevée a-t-elle pu s'oublier dans des emportements qui maintenant encore donnent tant d'embarras à ses panégyristes? On est mal venu à alléguer ses rancunes, l'ardeur aveugle du combat, la prétendue légitimité des représailles, l'exaspération d'une âme ulcérée mais excusée par la disgrâce; la religion n'était pas coupable de ses malheurs. Il lui devait un respect que d'autres adversaires, dans cette même école, ne lui refusaient pas; et ce n'était point sur ce ton sarcastique et railleur qu'il devait complaisamment raconter aux chrétiens la fin de leurs dogmes.

Et d'ailleurs quel moment il choisissait pour célébrer la ruine du christianisme, lorsque tout au contraire annonçait sa résurrection et sa vie! Quelle réfutation ne recevait pas ce détestable pamphlet des événements mêmes qui se passaient sous ses yeux! N'était-ce pas alors que ce dogme immortel venait de recevoir, dans les prisons, dans les champs de l'exil et sur les échafauds le plus beau témoignage, le témoignage du martyre? N'était-ce pas alors qu'il recevait de Chateaubriand, de de Maistre, de de Bonald, de Lamennais, de bien d'autres, le témoignage de l'éloquence et du génie? N'était-ce pas le temps enfin où la croix, se levant de tous les décombres où on la croyait ensevelie, voyait les populations accourir à ses pieds, la porter en triomphe et lui rendre sa place à leur foyer et dans leurs cœurs?

Jouffroy s'était trompé : ce qu'il avait pris pour le soir, c'était le matin; ce qu'il croyait être le crépuscule, c'était l'aurore; et, par toutes ces colères, le scepticisme n'avait prouvé que son aveuglement et sa faiblesse. De tout ce sang, de toute cette boue, que l'on avait jetés à la face de l'Église, l'Église était sortie dans ce rajeunissement de forces et de sainteté qui la faisait marcher reine des temps nouveaux; et sept années plus tard Jouffroy, mieux éclairé, se donnait à lui-même ce démenti formel qui sera son expiation : « Ceux-là sont bien aveugles qui « s'imaginent que le christianisme est fini, quand il « lui reste tant de choses à faire. Le christianisme « verra mourir bien des doctrines qui ont la préten- « tion de lui succéder (1). »

Lorsque Jouffroy prononçait ces remarquables paroles, il avait repris avec plus d'honneur que jamais son enseignement public. C'était en 1830. La révolution de Juillet, consacrant le triomphe des idées libérales, avait relevé d'abord la chaire de Jouffroy, en le nommant professeur d'histoire de la philosophie moderne. De la situation compromise et suspecte où il était naguère, il se vit bientôt porté aux plus hautes dignités universitaires. A quelque temps de là on le nomma député, et les amis de la science purent craindre que son souci des choses intellectuelles ne se noyât bien vite dans l'ivresse du succès, le mouvement politique et le débordement des affaires.

Il n'en fut pas ainsi. C'est au contraire du sein de ce bouleversement que la question de l'avenir éternel

(1) *Mélanges philosophiques*, p. 345.

se dressa devant Jouffroy, plus pressante que jamais. Il crut qu'il était temps de la traiter en public, et, à peine intronisé dans sa chaire nouvelle, le professeur annonça que l'objet de son cours serait la recherche de notre destinée future. L'heure était opportune; et quelle ne dut pas être l'émotion de tout cet auditoire, encore tout frémissant des passions de la veille, quand, abordant le sujet de la patrie qui ne change pas, on l'entendit ouvrir de la sorte ses leçons, devant ces héros de Juillet dont il relevait le regard au-dessus des trônes croulés et des pavés vainqueurs: « Rien, disait-il, ne donne le sentiment de la des- « tinée humaine comme ces temps de crise où elle « fait un grand pas; et si j'ai choisi pour sujet de ces « leçons le problème moral, c'est qu'il m'a paru que « dans un moment où s'agitent, au sein de cette « grande ville et de cette grande nation, les destinées « de l'humanité, il serait convenable, il était impor- « tant de traiter dans cette Faculté *le problème de la « destinée de l'homme* (1). »

Il allait donc encore attaquer ce problème pour la troisième fois! C'est sous ce titre que fut recueilli et publié son cours de 1830. Il commence, selon sa coutume, par poser la question, l'inexorable question, par montrer son urgence, son importance unique, ses racines et son développement dans la vie. Cette première partie est d'une haute éloquence :

« Comment voulez-vous, dit-il, que l'homme vive « en paix, quand sa raison, chargée de la conduite

(1) *Mélanges philosophiques*. Du problème de la destinée humaine, p. 299.

« de la vie, tombe dans l'incertitude sur la vie elle-
« même, et ne sait rien de ce qu'il faut qu'elle sache
« pour remplir sa mission? Comment vivre en paix
« quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va,
« ni ce qu'on a à faire ici-bas? quand on ignore ce
« que signifient et l'homme, et l'espèce, et la création?
« quand tout est énigme, mystère, sujet de doutes et
« d'alarmes? Vivre en paix dans cette ignorance est
« chose contradictoire et impossible (1). »

« Cependant, se demande-t-il quelques pages plus
« haut, en jetant les yeux sur la société qui nous en-
« toure, qu'y voyons-nous? Où sont les hommes
« préoccupés du grand problème de la destinée hu-
« maine, les hommes que ce problème tourmente, les
« hommes que ce problème agite et élève, les hommes
« à qui ce problème prenne une de leurs pensées et
« dérobe une des minutes de leur temps (2)? » Puis, avec un mépris qui rappelle les colères superbes de Pascal et l'amertume de Lamennais, ravalant jusqu'à l'animalité brute cet inerte troupeau qui traverse la vie sans en chercher le but : « A voir, dit-il, le spec-
« tacle que nous présente la foule, et ces milliers
« d'êtres qui vivent au jour le jour, poursuivant les
« objets divers de leurs passions, très-contents quand
« ils les ont atteints, très-désappointés quand ils leur
« ont échappé, mais, heureux ou trompés, se prenant
« le lendemain d'ambitions toujours nouvelles, de dé-
« sirs toujours renaissants, et poursuivant intrépide-
« ment leur rôle sans songer jamais à se demander

(1) *Mélanges philosophiques.* Du problème de la destinée humaine, p. 338.

(2) *Ibid.*, p. 308.

« le sens de cette pièce qui leur donne tant de mal et « dans laquelle ils figurent sans savoir pourquoi; à « voir, dis-je, cette réalité de la vie humaine, on croi- « rait que, si le privilége de comprendre que nous « avons une destinée est le fait qui distingue l'homme « de l'animal, ce n'est guère que par exception qu'il « prend le rang supérieur qui lui a été assigné (1). »

Alors Jouffroy décrivait, avec un art profond, l'ensemble des circonstances qui élèvent l'esprit de l'homme à cette pensée morale qu'il appelle la pensée humaine par excellence : Pourquoi suis-je ici-bas, et quel est le sens définitif du rôle que j'y joue? Il citait premièrement le mal, la douleur et nos pâles bonheurs plus tristes que la douleur même. Il citait le spectacle de l'immense création nous apportant la révélation de notre petitesse. Il suivait dans l'histoire la marche mystérieuse des sociétés humaines, et l'homme, comme perdu dans cet océan sans rives, cherchant à s'orienter du milieu de ces vagues qui l'emportent avec elles comme une goutte d'eau. Enfin c'était la science, la science cosmogonique particulièrement, qui, en exhumant des entrailles de la terre l'histoire du globe que nous habitons, provoquait, elle aussi, l'attention de l'esprit devant le problème que Jouffroy promène ainsi sur nos têtes comme un nuage. Encore une fois, personne n'a mieux exposé que lui, avec un sentiment plus profond, plus convaincu, l'urgence de cette question en présence de laquelle les autres ne sont rien; et on comprend par-

(1) *Mélanges philosophiques*. Du problème de la destinée humaine, p. 308.

faitement l'impression qu'il devait produire à la Sorbonne. Je ne m'étonne donc point que, le jour où le professeur, racontant les métamorphoses successives du globe, se demanda si « le temps ne viendrait « pas aussi où notre race serait effacée, et où nos os- « sements déterrés ne sembleraient plus aux espèces « alors vivantes que les ébauches grossières d'une « nature qui s'essaye, » un vrai transport se soit produit parmi les assistants, et qu'ils se soient levés par un seul mouvement, comme sous le coup d'une épouvante sacrée.

VII

D'où lui venait cette éloquence, sinon de ses convictions? D'où lui venaient ses convictions, sinon de ses expériences, hélas! et de ses tourments?

« La philosophie, disait-il dans ce même temps, « est une affaire d'âme comme la poésie et la re- « ligion; si on n'y met que son esprit, il est possible « qu'on devienne philosophe un jour : on ne l'est pas « encore (1). » A ce titre, il l'était; car aucune âme ne fut plus agitée que la sienne par la tempête qu'il soulevait chez les autres. C'était lui, c'était son cœur plein de doutes et d'effroi qu'il mettait ainsi à nu dans ces douloureux appels à la lumière absente.

(1) *Mélanges philosophiques*. Du problème de la destinée humaine, p. 324.

Que cet homme a dû souffrir! « Oh! disait-il « un jour, les doutes que la question de l'avenir pro- « voque, si l'homme n'en trouve pas immédiatement « la solution dans les croyances établies, les doutes « qu'elle provoque sont terribles ! »

Puis nous faisant entrer plus confidentiellement dans le fond de sa vie : « Je sais que bien des « hommes, disait-il, après avoir connu le problème, « semblent le perdre de vue et ne plus guère s'en « inquiéter; mais ne vous y trompez pas, messieurs : « une fois cette idée venue, elle ne peut plus périr; « on peut s'en distraire, il est vrai, mais s'en dé- « faire, jamais !... Cette question est comme le « flambeau dans la fable de Psyché. Avant cette « formidable révélation l'homme obéissait à ses ins- « tincts, et, sans prévision, sans inquiétude, arri- « vait ou n'arrivait pas au but où ils le poussaient. « Quand il l'atteignait, il était heureux; quand il « ne l'atteignait pas, il souffrait. Mais ces malheurs « passagers, bientôt effacés par l'apparition de pas- « sions nouvelles, ne ressemblaient en rien à cette « tristesse profonde, à cette incurable mélancolie qui « s'empare de celui qui a conçu la question de la « destinée humaine et entrevu les ténèbres qui l'en- « veloppent. Alors une nouvelle corde est ébranlée « au fond de l'âme, et toutes les distractions du « monde n'empêchent pas que cette corde ne soit là « et que le moindre événement ne la fasse vibrer (1). »

Il fallait donc conclure. Plus la question est ins-

(1) *Mélanges philosophiques.* Du problème de la destinée humaine, p. 321.

tante, plus la réponse doit être prompte, et Jouffroy indiqua deux sources de solution. Il y avait d'abord la révélation chrétienne, et c'est à ses réponses qu'il rendait hommage, lorsqu'il lui décernait cet éloge souvent cité, mais qu'il faut relire encore :

« Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux « enfants et sur lequel on les interroge à l'église. « Lisez ce petit livre, qui est le catéchisme : vous y « trouverez une solution de toutes les questions que « j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au « chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où « elle va, il le sait; comment elle va, il le sait. « Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a « songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra « après sa mort: il vous fera une réponse sublime « qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas « moins admirable. Demandez-lui comment le monde « a été créé et à quelle fin; pourquoi Dieu y a mis « des animaux, des plantes; comment la terre a été « peuplée; si c'est par une seule famille ou par plu- « sieurs; pourquoi les hommes parlent plusieurs « langues; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se « battent, et comment tout cela finira : il le sait. « Origine du monde, origine de l'espèce, question « de races, destinée de l'homme en cette vie et en « l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs « de l'homme envers ses semblables, droits de « l'homme sur la création, il n'ignore rien, et quand « il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le « droit naturel, sur le droit politique, sur le droit « des gens : car tout cela sort, tout cela découle avec « clarté et comme de soi-même du christianisme.

« Voilà ce que j'appelle une grande religion ; je la « reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse « aucune des questions qui intéressent l'huma- « nité. »

Eh bien, c'est de cette réponse complète, universelle, que Jouffroy ne veut point, pour ce motif unique qu'elle vient de l'autorité et non de la raison ; que, par conséquent, elle n'est pas philosophique, et que le catéchisme n'est pas le livre des adultes. Mais cette autorité n'est-elle pas rationnelle? A-t-il examiné ses lettres de créance? Ne se soumet-elle pas d'abord au contrôle de la raison avant que la raison ne doive se soumettre à elle? A-t-il fait ce contrôle, et s'il ne l'a pas fait, est-il vraiment philosophe, a-t-il droit de rejeter une bonne réponse seulement parce qu'elle est vieille et qu'elle ne vient pas de lui? Mais non, l'orgueil l'emporte encore cette fois sur la sagesse. La sagesse avoue bien « qu'il serait plus commode « pour l'homme, comme dit Jouffroy, que celui qui « a tout créé et qui sait le secret de son œuvre eût « daigné nous dire le mot de cette grande énigme. » Mais l'orgueil s'obstine à « n'aborder le problème « qu'avec l'arme mâle et sainte de la science. » Ce n'est pas qu'il ait grande confiance dans la science: « Je ne vous promets ni des solutions complètes, ni « des solutions incontestables, » dit-il. D'où vient que ces solutions sont celles qu'il préfère?... Étrange aveuglement d'un si brillant esprit! Il sera dit de lui qu'il aura entrevu toutes les vérités dans la lumière du cœur, mais pour les rejeter dans l'orgueil de la raison ; qu'il leur aura chanté une longue élégie sans leur rendre sa foi ; que toute sa vie se sera passée

à regretter ce qu'il aurait si facilement retrouvé; à pleurer dans le désert, mourant de soif, à côté de la source qu'un ange lui montrait.

La science ne lui donna point ce qu'il n'avait pas voulu recevoir de la foi. Il en fut de ce cours sur *la destinée humaine* comme de son traité sur *l'organisation des sciences philosophiques*. La première partie, l'exposition du drame, avait été saisissante, éloquente, pathétique; la seconde partie, où devait être le nœud de la pièce, est faible, aride, traînante, et le dénoûment manque entièrement. Dans cette seconde partie intitulée: *Méthode pour résoudre le problème*, Jouffroy montre d'abord que toute la morale et la théodicée présupposent la question de la destinée humaine. C'est ce qu'il appelle fixer le sens du problème. Puis il fait voir que la meilleure voie pour le résoudre est l'observation de la nature de l'homme. Mais que révèle cette nature? Ici s'arrête son travail: « Voilà le cadre de la science, messieurs, s'écrie-t-il, son cadre rigoureux et vrai. » Puis il descend de sa chaire au moment où l'on croit qu'il s'apprête à le remplir. De tout ce grand monument promis par la science, la science n'a dressé que les échafaudages :

> .... Pendent opera interrupta, minæque
> Murorum ingentes!

Tel fut l'enseignement philosophique de Jouffroy pendant les années de sa plus grande gloire. Les esprits qui venaient s'illuminer près de lui, en sortaient pleins de feu sur ces débats si graves; mais que les âmes étaient tristes! Parmi celles-ci il y en

avait quelques-unes qui, avec Ozanam, lui écrivaient leurs regrets de le voir ainsi troubler par ses paroles la sainte foi qu'ils tenaient du prêtre et de leurs mères. Jouffroy ne s'en blessait pas : il acceptait l'observation, il tâchait d'y répondre dans les leçons suivantes, et voyant dans cette protestation des croyants un signe des temps nouveaux : « Messieurs, disait-il, il y a « cinq ans, je ne recevais que des objections dictées « par le matérialisme ; les doctrines spiritualistes « éprouvaient la plus vive résistance : aujourd'hui « les esprits ont bien changé, l'opposition est toute « catholique (1). » Mais il y en avait d'autres moins croyants, moins heureux, plus pénétrés de ses doutes

(1) Le P. Lacordaire. *Notice sur Ozanam.* Voici comment Ozanam raconte lui-même cette protestation, dans une lettre :

« Jouffroy, l'un des plus illustres rationalistes de nos jours, s'était permis d'attaquer la révélation, la possibilité de la révélation même. Un catholique, un jeune homme, lui adressa quelques observations par écrit; le philosophe promit d'y répondre; il attendit durant quinze jours pour préparer ses armes sans doute, et au bout de ce temps, sans lire la lettre, il l'analysa à sa manière et essaya de la réfuter. Le catholique, voyant qu'il était mal compris, présenta une seconde lettre au professeur; celui-ci n'en tint pas compte, il n'en fit point mention et continua ses attaques, jurant que le catholicisme répudiait la science et la liberté. Alors nous nous réunîmes, nous dressâmes une protestation où étaient énoncés nos vrais sentiments; elle fut revêtue à la hâte de quinze signatures et adressée à M. Jouffroy. Cette fois il ne put se dispenser de nous lire. Le nombreux auditoire, composé de plus de deux cents personnes, écouta avec respect notre profession de foi. Le philosophe s'agita en vain pour y répondre, il se confondit en excuses, assurant qu'il n'avait point voulu attaquer le christianisme en particulier, qu'il avait pour lui une haute vénération, qu'il s'efforcerait à l'avenir de ne plus blesser les croyances. Mais surtout il a constaté un fait bien remarquable, bien encourageant pour l'époque actuelle : « Messieurs, nous a-t-il « dit, il y a cinq ans, je ne recevais que des objections dictées par « le matérialisme; les doctrines spiritualistes éprouvaient la plus « vive résistance : aujourd'hui les esprits ont bien changé, l'oppo- « sition est toute catholique. » (*Lettres de F. Ozanam*, t. I. *Lettre X*, 25 mars 1832.)

éloquents que de ses timides réponses, qui « sem-« blables, comme il dit, au maître d'une maison le « lendemain de l'incendie, n'avaient plus ni foyer, « ni abri, ni avenir. » Et ceux-là descendaient les degrés de la Sorbonne inquiets, branlant la tête, regardant ironiquement la croix des églises, et se disant avec un de leurs jeunes poëtes :

Et moi, tel qu'un aveugle aux murs tendant la main,
A tâtons, dans la nuit, je cherche mon chemin....
Le doute aussi m'accable, hélas! et j'y succombe.
Mon âme fatiguée est comme la colombe
Sur le flot du déluge égarant son essor :
Et l'olivier sauveur ne fleurit pas encor.... (1)

VIII

De telles études au sein de telles souffrances usent vite. La santé de Jouffroy, déjà fort ébranlée, s'était épuisée entièrement dans ce travail solitaire du mineur qui creuse son filon loin des libres champs de l'air où tout respire. Le ciel de Pise auquel, dès 1837, il était allé redemander des forces, ne lui avait rendu qu'un souffle faible et court. En 1839, il dut quitter sa chaire. En 1841 il renonça à paraître à la Chambre des députés, dont il faisait partie depuis dix ans. Il revit ses chères montagnes; mais elles ne purent rien pour le sauver; et quelques mois après qu'il les

(1) Hégésippe Moreau. *Myosotis*. Un quart d'heure de dévotion.

eut visitées pour la dernière fois, Jouffroy haletant, ruiné par une fièvre opiniâtre, dévoré d'autres inquiétudes qu'il n'exprimait point, disait à un ami qui voulait lui donner des espérances de salut: « Mon ami, soyez sûr que je suis mal, très-mal: « cela tient à différentes causes. »

Il y avait un an que Jouffroy était nommé inspecteur général de l'Université. C'est en cette qualité qu'en 1840, présidant la distribution des prix au collége Charlemagne, il fit un discours qui devait être le dernier. Sa voix était éteinte, son visage amaigri, ses traits exténués; mais rarement son âme avait jeté une flamme plus vive que dans ce discours de fête, qui semblait être plutôt un triste adieu. Cet homme de quarante ans, se tournant vers les enfants qu'il allait couronner, leur parlait de la vie comme un vieillard et leur disait:

« Il y a aujourd'hui vingt-sept ans que mon cœur « battait pour la dernière fois dans une enceinte « semblable à celle-ci. J'en sortis chargé de cou- « ronnes pour entrer dans la vie. Cette vie, je l'ai « en grande partie parcourue; j'en connais les pro- « messes, les réalités, les déceptions; vous pourriez « me rappeler comment on l'imagine, je veux vous « dire comment on la trouve.... On la croit longue, « elle est très-courte: car la jeunesse n'en est que la « lente préparation, et la vieillesse que la plus lente « destruction. Dans sept à huit ans, vous aurez en- « trevu toutes les idées fécondes dont vous êtes ca- « pables, et il ne vous restera qu'une vingtaine « d'années de véritable force pour les réaliser. Vingt « années! c'est-à-dire une éternité pour vous, et en

« réalité un moment. Croyez-en ceux pour qui ces « vingt années ne sont plus : elles passent comme « une ombre, et il n'en reste que les œuvres dont on « les a remplies. »

Il leur disait plus loin : « Le sommet de la vie « vous en dérobe le déclin. De ses deux pentes, vous « n'en connaissez qu'une, celle que vous montez : « elle est riante, elle est belle, elle est parfumée « comme le printemps. Il ne vous est pas donné, « comme à nous, de contempler l'autre, avec ses « aspects mélancoliques, le pâle soleil qui l'éclaire et « le rivage glacé qui la termine. Si nous avons le « front triste, c'est que nous la voyons (1)! »

Jouffroy voyait donc sa fin; mais il est juste de dire qu'elle était consolée par l'entrevue plus claire de cet autre monde, dont sa raison avait agité le problème, mais dont il sentait la promesse dans son cœur :

« Votre âge, disait-il dans ce mémorable discours, « votre âge se trompe encore d'une autre façon sur « la vie : il y rêve le bonheur, et celui qu'il y rêve « n'y est pas. Ce qui rend la jeunesse si belle et qui « fait qu'on la regrette quand elle est passée, c'est « cette double illusion qui recule l'horizon de la vie « et qui la dore. Ces nobles instincts qui parlent en « nous et qui vont à des buts si hauts; ces puissants « désirs qui vous agitent et qui vous appellent, com- « ment ne pas croire que Dieu les a mis en vous « pour les contenter, et que cette promesse, la vie la « tiendra? Oui, c'est une promesse. C'est la pro- « messe d'une grande et heureuse destinée, et toute

(1) *Voy.* ce discours au *Moniteur universel* du 24 août 1840.

« l'attente qu'elle excite en votre âme sera remplie;
« mais si vous comptez qu'elle le sera en ce monde,
« vous vous méprenez. Ce monde est borné, et les
« désirs de votre nature sont infinis. Quand chacun
« de vous aurait à lui seul tous les biens qu'il con-
« tient, ces biens jetés dans cet abîme ne le comble-
« raient pas.... Nous n'emportons de ce monde que
« la perfection que nous avons donnée à notre âme;
« nous n'y laissons que le bien que nous avons fait. »

Il conclut ainsi : « Faites en sorte de ne pas laisser
« éteindre dans votre âme cette espérance que nous
« y avons nourrie, cette espérance que la foi et la
« philosophie allument, et qui rend visible, par
« delà les ombres du dernier rivage, l'aurore d'une
« vie immortelle (1). »

Ainsi résolvait-il d'instinct et péremptoirement, emportait-il d'assaut, si j'ose dire, ce redoutable problème de la destinée humaine dont il avait traîné la chaîne depuis vingt ans.

C'était dix-huit mois seulement avant sa mort que Jouffroy se réconciliait ainsi avec l'espérance. Elle ne le quitta plus. Comme une fidèle amie du dernier jour, elle adoucit le passage en lui donnant la main, et l'aida à porter le poids d'une longue épreuve. La maladie fut pour lui une bonne conseillère; loin de s'irriter contre elle, il l'accueillit doucement comme une envoyée de Dieu et son précurseur attendu. De telles dispositions sont bien près d'être chrétiennes, et certes ce n'était pas le stoïcisme qui dictait cette lettre si sereine:

(1) *Voy.* ce discours au *Moniteur universel*, août 1840.

« Je ressens, écrivait-il le 20 décembre 1841, je « ressens tous les bons effets de la solitude. En se « retirant de son cœur dans son âme, de son esprit « dans son intelligence, on se rapproche de la « source de toute paix et de toute vérité, qui est « au centre, et bientôt les agitations de la surface « ne semblent plus qu'un vain bruit et une folle « écume.... La maladie est certainement une grâce « que Dieu nous fait, une sorte de retraite spirituelle « qu'il nous ménage pour nous reconnaître, nous « retrouver, et rendre à nos yeux la véritable vue « des choses. »

C'est dans cette *retraite spirituelle* qu'il reçut la visite d'un de ses compatriotes qui était son ami, Mgr Cart, évêque de Nîmes, dont il goûtait particulièrement l'entretien religieux, animé de cet esprit de mansuétude qui a fait de lui un second François de Sales. Jouffroy lui dit: « Monseigneur, je ne suis pas « de ceux qui pensent que les sociétés modernes peu- « vent se passer du christianisme, je ne l'écrirais plus « aujourd'hui. Vous avez, Monseigneur, une belle « mission à remplir. Ah! continuez à bien enseigner « l'Évangile! »

Le malade avait une petite fille de douze ans qui se disposait à faire sa première communion. C'était pour le philosophe une consolation hautement manifestée de voir son enfant se préparer à cette grande solennité de sa vie. Elle lui amena le prêtre qui lui faisait le catéchisme, et c'est ainsi que fut introduit M. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas : « Nous nous sommes entretenus de philosophie et de « religion, a raconté celui-ci. Il a été question du

« dernier ouvrage de M. de Lamennais qui vient de « paraître (1). Jouffroy a déploré sa défection et m'a dit « avec un profond soupir : Hélas! monsieur le curé, « tous ces systèmes ne mènent à rien. Mieux vaut mille « et mille fois un bon acte de foi chrétienne (2). »

M. de Noirlieu ajoute qu'il « sortit de chez le ma- « lade avec de bonnes espérances. » Mais elles ne devaient pas se réaliser entièrement. Il ne put le revoir; et peu de jours après, le 1er mars 1842, le malheureux Jouffroy, surpris par l'asphyxie en buvant une potion, entrait dans cette autre vie dont le problème l'avait inquiété si longtemps.

« Je crois, a dit le prêtre qui l'a visité, que la foi « s'était ranimée dans le cœur de ce pauvre Jouffroy, « qui avait été fort pieux dans sa première jeunesse. » C'est l'espérance que veulent garder de lui tous ceux qui ont suivi cette vie et cette mort. Quels que soient les regrets que fait éprouver la lecture de ses œuvres, orgueilleuses sans doute, mais gémissantes, on ne se défend pas d'une compassion sympathique pour cette grande infortune. Certes, l'on n'oublie point qu'il fut grandement coupable, mais on se rappelle surtout qu'il fut très-malheureux ; et que s'il fit beaucoup de mal, il en fut la première et la plus triste victime. Il ne s'est point éloigné de la foi de ses pères sans de longues luttes et d'inexprimables angoisses; la séparation faite, il en saigna longtemps. Pourquoi a-t-il constamment refusé d'en guérir? Pourquoi cet égaré n'a-t-il jamais voulu revenir sur ses

(1) *Esquisse d'une philosophie.*
(2) Lettre de M. de Noirlieu à Mgr l'archevêque de Paris.

pas, et, repoussant la main qui lui était tendue, s'est-il obstiné à aller jusqu'au bout, pleurant et criant, comme un jeune aveugle, sur le bord des abîmes! Ainsi Jouffroy a-t-il passé au milieu de nous, objet à la fois de terreur et de pitié, comme ces coupables sacrés de l'antiquité païenne poursuivis par un mal qui ne venait pas de l'homme; et sa tombe placée au faîte de ce siècle, comme le tombeau d'Achille sur le cap Sigée, y restera longtemps, pour dire aux passagers qui s'aventureront dans les mêmes parages, que les plus vaillants succombent dans cette lutte où l'on s'attaque au ciel même, et que nul n'est fort contre Dieu.

CHAPITRE II.

MAINE DE BIRAN.

« Le plus grand bienfait de la religion est de nous sauver du doute et de l'incertitude, qui sont le plus grand tourment de l'esprit humain, le vrai poison de la vie. »

(MAINE DE BIRAN, *Pensées*, p. 333.)

I

Il y a quelques années fut publié sous le titre de : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées*, un livre qui excita une grave attention parmi tous les esprits sérieux de notre temps. C'était l'histoire d'une âme, histoire fort simple, mais fort belle. La *Vie* faisait connaître, dans un style d'une irréprochable distinction, bien moins les événements que le mouvement moral d'une existence mêlée aux affaires publiques, mais vouée, par ses tendances, à la méditation des choses intellectuelles. Les *Pensées* rendaient compte de ces méditations. Toutes les observations philosophiques de l'auteur, toutes les vicissitudes de doute et de foi, de bonheur et de tristesse, de découragement et d'ardeur qu'il avait traversées, trouvaient leur confident

dans le journal intime où, à partir de l'année 1794 jusqu'à celle de sa mort, ce sage inventoriait l'état de son esprit et le résultat de ses recherches.

C'est cet homme et ce livre que je voudrais opposer à la vie et aux œuvres de Théodore Jouffroy.

Il y a peu à revenir sur les phases parcourues par Maine de Biran sur les chemins de la vérité. Elles ont été relevées avec tant de précision par M. Ernest Naville, éditeur de ses œuvres, qu'il ne nous reste qu'à les indiquer sommairement.

De 1794 à 1804, le philosophe est de l'école de Condillac, et, sauf de légères modifications, il professe le sensualisme de Destutt de Tracy et de Cabanis : « Quel que soit le mécanisme par lequel nous avons « des idées, il est démontré que leur origine est dans « les sens. »

Dix ans plus tard, Maine de Biran inaugure le règne de la volonté dans l'âme et du stoïcisme dans sa philosophie : « Il faut que la volonté préside à tout « ce que nous sommes, voilà le stoïcisme. Aucun « autre système n'est plus conforme à notre nature. »

Enfin ce principe d'action lui paraît défectueux par de nombreux côtés. La volonté appelle un secours supérieur qui est la grâce. Le philosophe est entré dans le christianisme : « Le stoïcien est seul ou avec « sa conscience de force propre qui le trompe. Le « chrétien ne marche qu'en présence de Dieu, et « avec Dieu, par le Médiateur qu'il a pris pour guide « et pour compagnon de sa vie présente et future. »

Ainsi, sensation, volonté, grâce divine; vie du corps, vie de l'âme, vie de Dieu; sensualisme, stoïcisme, christianisme : tels sont les trois principes et les trois

systèmes qui se sont disputé et partagé l'empire de l'existence morale de Maine de Biran, jusqu'à ce que la religion l'eût définitivement assis dans une foi et une paix qui précédèrent de bien peu la paix de la tombe.

Ce n'est pas cette progression du philosophe en elle-même qui fera l'objet de cette étude, mais les dispositions morales qui l'ont élevé à la foi par l'amour. L'histoire intellectuelle de Maine de Biran a été racontée, mais a-t-on jusqu'ici suffisamment suivi l histoire de son cœur? Il est pourtant manifeste, et je le prouverai, que c'est surtout par le cœur que Maine de Biran a été ramené dans le christianisme, et c'est par là aussi qu'il offre avec Jouffroy un contraste saisissant et plein d'instructions. Comme nous l'avons démontré, Jouffroy s'est égaré pour s'être obstiné à prendre exclusivement sa raison pour guide, au mépris des religieuses avances de son âme, dont les aspirations ont été refoulées par lui douloureusement. Maine de Biran, au contraire, nous fera voir comment on revient à Dieu, au Vrai, en se tournant vers Lui par l'âme tout entière, tenant compte de ses besoins comme de ses pensées, de ses instincts comme de ses idées, et de ses sentiments comme de ses raisonnements. Sa sagesse n'est donc pas un mysticisme étroit, exclusif, partial; c'est la sagesse complète, intellectuelle et morale, à la fois sentiment et science, vertu plus que lumière, allant vers la vérité par ce double effort, et, selon le mot de Platon, y arrivant plus vite, parce qu'elle a deux ailes.

Dans l'ascension de cette âme, telle qu'elle nous est dépeinte dans le journal intime de Maine de Biran, on voit progressivement:

Comment cette âme se recueille;
Comment elle s'épure;
Comment elle s'élève.

Ce sera aussi le sujet de cette étude. Il peut se faire qu'il y ait une histoire plus éclatante et plus dramatique que celle-là : il y en a peu, je crois, d'où puissent rejaillir une plus douce lumière et un plus utile exemple.

II

Qu'est-ce que Maine de Biran? C'est d'abord un *solitaire*.

La première condition qu'exige la vérité pour se faire goûter au cœur, c'est une séquestration qui permette au sage de s'isoler de la foule, même au sein de la foule. Maine de Biran eut éminemment cette faculté. « J'erre comme un somnambule dans le monde des « affaires, » répétait-il volontiers. Et cependant quelles affaires, quel monde et quelle époque que celle qu'il traversa! Né le 29 novembre 1766, mort en 1824, il a vu de très-près la Révolution française; il a été soldat dans les gardes du corps; il a payé bravement et périlleusement de sa personne aux journées des 5 et 6 octobre 1789; il a administré le département de la Dordogne; il l'a représenté au conseil des Cinq-Cents; il a vu l'Empire naître, grandir et se précipiter; il fut appelé à faire entendre à l'Empereur les plaintes et les vœux de la nation fatiguée, à la journée de fructidor. Royaliste dévoué, il a été député, puis questeur de la

Chambre depuis 1812 jusqu'à l'époque de sa mort ; il a siégé longtemps aux rangs les plus élevés dans les conseils de l'État. Toutes ces révolutions, toutes ces fonctions, le solitaire les traversait, comme Archimède traversait le siége de Syracuse, bravement ou tristement, mais sans se laisser distraire de sa méditation.

Ce n'était pourtant point affaire de misanthropie, ni goût de sauvagerie : car nul philosophe ne fut plus sociable que Maine de Biran; nul n'aima plus les hommes et n'en fut plus aimé. « Une grande obligeance dans les relations sociales qui le faisait rechercher; un vif besoin de plaire qu'il tenait d'une nature sensible, et qui coûta plus d'un gémissement au philosophe; une habitude du monde à laquelle il devait cette urbanité parfaite qui faisait de lui un type survivant de l'ancienne société française; avec cela une figure charmante, à laquelle étant jeune il attachait quelque prix ; un esprit fort aimable, le talent de la musique, l'élégance des manières, le charme de la conversation, une foule d'aperçus heureux qui sortaient de source : tout semblait faire de lui un homme du monde dans le meilleur sens de ce mot (1). » Mais une voix intérieure lui reprochait ses instincts de sociabilité, et le rappelait sans cesse du mouvement du dehors dans le monde des idées : « Pourquoi vais-je « dans le grand monde, se disait-il le soir des plus « brillantes fêtes? Est-ce que je suis un homme de « salon? Quel rapport y a-t-il entre ces hommes et « moi? O misère que cette vie de Paris, où je perds

(1) Voy. *Vie de Maine de Biran*, par M. Ern. Naville, p. 74 et *passim*.

« tout ce que je vaux (1) ! » Et tout ce gémissement s'achevait par cette saillie qui n'est que le relief un peu forcé de sa pensée : « Un vrai philosophe, s'il « en existait aujourd'hui, ne pourrait vivre qu'au « fond des déserts (2). »

Sa Thébaïde à lui était la terre de Grateloup, située à une lieue et demie de Bergerac, et non loin du berceau de Montaigne et de Fénelon. Depuis que la mort de ses parents l'en avait rendu maître, Maine de Biran l'avait refaite à son image, sévère, grande, simple, silencieuse. « Son habitation, rapporte son historien, s'élève isolée, entourée de bouquets d'arbres et de prairies, vers le sommet d'une éminence. Au pied de la colline un cours d'eau serpente dans un paisible vallon. De la terrasse du château la vue s'étend sur un terrain accidenté couvert de riches cultures ou planté d'arbres vigoureux, qui, sans offrir les beautés grandioses des contrées alpestres, ne manque ni de charme ni de variété. C'est un aspect qui porte à l'âme de douces impressions : il ne rappelle que l'éternelle majesté de la nature et les paisibles travaux des habitants des campagnes (3). »

C'est là que le solitaire passa les dangereuses années de la Terreur. C'est là que, depuis encore, il se réfugia souvent, à l'abri des orages de la politique, distrait uniquement et délicieusement par le bonheur domestique que lui donnaient son épouse et trois jeunes enfants, à qui cette mère parfaite ne devait pas être conservée bien longtemps. Là, entre ses grands arbres,

(1) *Pensées de Maine de Biran*, p. 290, 291 et *passim*.
(2) *Pensées*, p. 127. - (3) *Vie de M. de Biran*, p. 11.

ses livres, sa famille, « il se livrait avec une indicible ardeur à la philosophie, donnant le reste de ses journées à la vie de famille, à la société de ses voisins, et même à sa harpe longtemps délaissée. » Pendant les plus mauvaises phases révolutionnaires il écrivait de là : « Dans les circonstances actuelles et vu ma ma-
« nière de penser, la vie que j'ai adoptée est la seule
« qui puisse me convenir. Isolé du monde, loin des
« hommes si méchants, cultivant quelques talents que
« j'aime, moins à portée que partout ailleurs d'être
« témoin des désordres qui bouleversent notre mal-
« heureuse patrie, je ne désire rien autre chose que
« de pouvoir vivre dans ma solitude (1). »

Celle-ci le payait bien de cette fidélité, en lui ouvrant ses trésors de bonheur et de paix profonde : « Je
« me suis promené seul quelques moments avant le
« coucher du soleil, écrit-il le 27 mai 1794; le temps
« était très-beau. La fraîcheur des objets, le charme
« qu'offre leur ensemble dans cette brillante époque
« du printemps qui se fait bien sentir à l'âme, mais
« qu'on affaiblit toujours en cherchant à la décrire :
« tout ce qui frappait mes sens portait à mon cœur
« je ne sais quoi de doux et de triste. Les larmes
« étaient au bord de mes paupières. Combien de sen-
« timents ravissants se sont succédé ! Si je pouvais
« rendre cet état permanent, j'aurais trouvé sur cette
« terre les joies du ciel (2). »

Mais la solitude avait, pour cette âme recueillie, d'autres révélations que celles de la nature. C'était le monde intérieur qui lui apparaissait dans cet isole-

(1) Voy. *Vie de M. de Biran*, p. 12. — (2) *Pensées*, p. 119.

ment silencieux : car qu'est-ce encore une fois que Maine de Biran ? Un solitaire premièrement, puis un *contemplateur*.

C'était le nom qu'on avait donné jadis à Molière, lequel passait sa vie à observer les hommes afin de pouvoir les peindre au vif dans ses écrits. Quant à Maine de Biran, ce qu'il observait, c'était lui, et en lui non un homme, mais l'homme, l'humanité dans laquelle se réfléchissent toutes les choses visibles et invisibles : « Je crois, écrivait-il, que le seul qui soit « sur la route de la sagesse et du bonheur, c'est celui « qui, sans cesse occupé de l'analyse de ses affections, « n'a presque pas un sentiment, pas une pensée dont « il ne se rende compte à lui-même.... Je suis tou- « jours occupé de ce qui se passe en moi (1). » — « Je « m'amuse, dit-il ailleurs, à voir couler les diverses « situations de mon âme comme les flots d'une ri- « vière tantôt calme et tantôt agitée, mais toujours « se succédant sans aucune permanence (2). » Plus loin il se compare aux harpes éoliennes, dont les cordes frémissent aux moindres souffles et rendent des sons harmonieux (3). Enfin, à ce bienfait d'une nature profonde, attentive, sensible, où toutes les impressions sont vives et instantanées, ajoutez le travail de la méditation, et vous comprendrez comment peu d'autres ont possédé, à l'égal de cet homme, ce pouvoir d'abstraction et de concentration qui permet d'ausculter, jusque dans les tressaillements les plus secrets de l'Être, le mouvement d'une vie où n'arrivent plus les bruits de la terre et des sens. « Revenons mainte-

(1) *Pensées*, p. 140. — (2) *Ibid.*, p. 120. — (3) *Ibid.*, p. 146.

« nant à notre science chérie, » disait le psychologue à ses savants amis, qui, comme M. Ampère, s'écartaient quelquefois de l'unique question. Et comme l'un d'eux cherchait à distraire l'entretien de tout sujet abstrait, par ménagement pour une santé alors affaiblie et chancelante : « Ma santé! dit le malade, il « doit bien être question de ma santé ! Il ne doit être « question entre nous que de ce qui est éternel(1). »

Il ne faudrait pas croire pour cela que le penseur ne descendît jamais de ce faîte solitaire de la philosophie, pour se mêler aux choses et aux hommes de son temps. Loin de là ; mais il faut dire que les hommes qu'il recherchait n'étaient généralement pas de ceux qui pouvaient le distraire de sa contemplation. Lorsque Maine de Biran séjournait à Paris, chaque semaine, le vendredi, son hôtel réunissait un cercle de familiers. Il s'y rencontrait bien quelques personnages politiques, comme M. Lainé, son plus intime ami. Mais les places principales étaient pour les représentants de la philosophie : MM. Royer-Collard, Ampère, de Gerando, Georges Cuvier, Plantat, Stapfer, Guizot, Cousin, lequel n'était encore qu'une jeune espérance. Celui qui était leur hôte et qu'ils appelaient leur *maître*, n'était encore connu que par quelques mémoires sur des sujets abstraits de psychologie. Mais son intelligence allait visiblement plus haut que ses écrits ; et lorsque, dans cette grave académie de savants, il prenait la parole pour traiter quelque point de sa *science chérie*, sa supériorité n'était plus contestable. M. Royer-Collard disait le

(1) *Vie de M. de Biran*, p. 35.

mot célèbre : « Il est notre maître à tous ! » Un autre s'imaginait que la philosophie religieuse avait besoin de lui (1). M. Cousin le regardait déjà comme « le plus grand métaphysicien qui ait honoré la France depuis Malebranche. » Et une femme célèbre présageait et annonçait que ce serait un grand jour pour la philosophie, que celui où ce sage livrerait au public le fond de sa pensée et le testament de ses croyances (2).

Maintenant il faut savoir ce qu'étaient ces croyances et ce qu'elles sont devenues. Il faut examiner comment, parti du déisme, Maine de Biran arriva par ses réflexions jusqu'au christianisme ; car c'était primitivement un déiste que ce gentilhomme du dix-huitième siècle.

Nous avons vu comment un incrédule comme lui, s'étant donné la tâche de chercher la vérité par la seule raison, avait échoué dans un doute funeste. Maine de Biran la chercha dans son intelligence, mais guidée par son cœur. Jouffroy demandait la foi à la *démonstration* comme il l'entendait; Maine de Biran la demanda à l'*observation* de sa propre nature. Jouffroy s'était dit : Quelle est la vraie doctrine? Maine de Biran se demanda de plus : Quel est le vrai bien? Ainsi Maine de Biran n'est pas un philosophe abstrait et théorique qui veut se faire un système; c'est plus que cela, c'est un homme qui, comme nous tous, s'est dit : Je voudrais être heureux par la possession du bien et de la vérité. Ce qui ne rend pas heureux

(1) M. Stapfer.

(2) Mme Swetchine, citée par M. Nicolas. *Étude sur M. de Biran*, p. 1.

ne saurait être bon, et ce qui n'est pas bon ne saurait être vrai. — Voilà toute sa logique, telle qu'elle nous est donnée, non-seulement par son histoire, mais par ses *Pensées*. C'est dans cet examen qu'il s'est recueilli. Nous allons voir maintenant que c'est dans cette poursuite qu'il s'ÉPURE.

III

« Nettoie à Dieu son temple, » avait écrit Bossuet dans ses *Méditations*. Et au commencement d'un de ses plus beaux discours, le grand évêque, décrivant cette épuration morale, prononçait ces paroles :

« Dans ce grand et infini voyage où nous devons « marcher sans repos et nous avancer sans relâche, « je remarque trois états et comme trois lieux où nous « avons coutume de nous arrêter. — Ou bien nous « nous arrêtons dans le plaisir des sens; ou bien « dans la satisfaction de notre esprit propre et dans « l'exercice de notre liberté; ou bien enfin dans la « vue de notre perfection. — Ou nous nous arrêtons « au-dessous de nous, ou nous nous arrêtons en nous-« mêmes, ou nous nous arrêtons au-dessus de nous.

« Ame, ne sens-tu pas je ne sais quoi de pressant « qui te pousse au-dessus de toi, que tu n'es pas « faite pour toi-même ? Un bien infini t'appelle : « Dieu même te tend les bras (1). »

Telles sont exactement les voies que parcourut

(1) Bossuet, *Panégyrique de saint Benoît*.

l'âme de Maine de Biran avant d'atteindre au bien infini qui l'appelait. Elle le chercha d'abord au dehors dans la jouissance, au dedans dans l'orgueil. Mais ni le *sensualisme* ni le *stoïcisme* pratique ne purent posséder cette âme, qui les secoua tour à tour et se dégagea des sens, du monde et d'elle-même pour s'élever au-dessus.

Il y a deux périodes dans l'époque sensualiste de Maine de Biran. Durant sa première phase, il chercha le bonheur dans le plaisir, et le plaisir dans la *mondanité*, comme lui-même l'appelle. C'est le temps de sa vie de soldat, vie dissipée où sans doute ses instincts d'honnêteté le préservèrent de l'extrême désordre, mais ne purent garder son cœur contre la fascination du grand monde de Paris. Lui-même parle de ces années où il « avait, dit-il, la fatuité de « croire qu'il produisait de l'effet partout où il se « montrait, et se faisait un mérite des moindres « choses (1). »

Cette période dura peu. Son âme était trop haute pour séjourner longtemps dans ces régions inférieures, et le premier signe par lequel le divin se trahit chez Maine de Biran, c'est le sentiment précoce de la contingence et de l'instabilité des plaisirs extérieurs, comme de toute chose ici bas. A l'âge de vingt-huit ans il écrivait déjà : « Ce que le monde « nomme plaisir, je l'ai goûté dans toute son étendue. « Insensé que j'étais ! J'allais à l'opposé du bonheur, « je courais après lui et je le laissais par derrière. « Que les hommes sont aveuglés (2)! » C'est la première

(1) *Pensées*, p. 334. — (2) *Ibid.*, p. 120.

pensée de son journal intime, et, quelques années plus tard, il se représente lui-même « errant dans une fête plein de trouble et d'ennui, souffrant dans cette foule comme un galérien du bagne, ne pouvant être ému par aucune des beautés qui frappaient ses yeux, rentrant chez lui dans un désenchantement total, regardant un instant les fusées et le bouquet d'un feu d'artifice qui tombait en pluie d'or, et se disant alors en fermant sa fenêtre : « C'est une belle « chose qu'une fête.... quand on en est revenu; » puis lisant un fragment de Bergasse sur Dieu, la parole et les athées (1).

Le sensualisme pratique de Maine de Biran, en donnant à ce mot son sens le moins grossier et le plus épuré, entre alors dans une phase où il change d'objet. Le bonheur n'est plus cherché dans le plaisir du monde; Maine de Biran le demande aux impressions agréables de la sensibilité, au calme d'une existence égale, équilibrée, partagée entre les livres, les douceurs de la famille et les joies renaissantes de l'immortelle nature. C'était bien là encore la philosophie pratique de la sensation; mais c'était la sensation exquise et délicate, telle que peuvent la rechercher les âmes reposées et ennemies de l'excès. Posséder quelque chose et jouir paisiblement du peu qu'on possède, ne se créer de besoins que dans la mesure du possible, prendre chaque jour qui vient comme un bienfait du ciel, chaque événement de la vie comme une bonne fortune; cultiver l'amitié, les champs et son esprit; se faire ainsi une sagesse moyenne

(1) *Pensées*, 29 août 1814, p. 149.

composée d'optimisme, de dilettantisme, de sybaritisme moral et d'harmonie constante : qui ne connaît ce rêve éternellement repris par les cœurs refroidis et les siècles lassés, depuis le siècle d'Auguste jusqu'au dix-huitième siècle, depuis Horace jusqu'à Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre?

« Je rentre à Grateloup, écrit Maine de Biran pen-
« dant les troubles des Cent-Jours ; je rentre à Gra-
« teloup où je reçois les marques d'intérêt et d'affec-
« tion de mes voisins et de mes amis.... Enfin, je
« suis chez moi.... Je n'ai rien admiré pendant que
« j'étais en place. Ce que j'aime et admire dans ma
« solitude, c'est une belle nature champêtre, les bois
« verdissants, les prés, les arbres que j'ai plantés et
« qui me prêtent aujourd'hui leur doux ombrage.
« J'en jouis pleinement (1). » — Et le 13 mai suivant :
« Je suis heureux, écrit-il, de l'air embaumé que je
« respire, du chant des oiseaux, de la verdure ani-
« mée, de ce ton de vie et de fête exprimé par tous
« les objets. Mon âme tout entière semble avoir passé
« dans mes sens (2). » — « Ma grande ambition, avait-
« il dit ailleurs, serait de me maintenir dans une si-
« tuation moyenne. Celle-là m'offre l'image d'une
« paix si douce ! Je cherche la situation qui soit la
« moins sujette aux variations, mais je la cherche en
« vain (3). »

Et en effet le vrai bien est-il dans une idylle et notre cœur est-il créé pour la médiocrité? Attendre

(1) *Pensées*, 12 avril 1815, p. 173. — (2) *Ibid.*, p. 183.
(3) *Pensées*, p. 140.

tout son bonheur de la nature physique ou de la nature morale, de l'impression vivifiante d'une belle journée, des douceurs bourgeoises du foyer domestique ou du jeu régulier et calme de l'organisme, n'est-ce pas se faire le jouet d'une mobilité continue, et, de plus, coucher son âme dans un lit de Procuste? N'est-ce pas un esclavage? se demande bientôt Maine de Biran lui-même. Il souffre donc, il se plaint, et c'est le gémissement d'une âme supérieure se déprenant peu à peu de la médiocrité et de l'instabilité que, dès 1811, il répète à chaque page de son journal intime : « Je ne suis point heureux par les choses « extérieures, ma vie se décolore peu à peu. Les « objets changent, pendant que nous aussi nous « changeons. Quel sera le point d'appui fixe de notre « existence? Où rattacher la pensée, pour qu'elle « puisse se retrouver, se fortifier, se complaire ou « s'approuver dans quelque chose que ce soit (1)? »

C'est alors que, lassé de chercher le bonheur dans les jouissances du monde et dans celles de la nature, Maine de Biran se jeta dans une autre illusion qui eut plus de durée. Au sensualisme succéda un *stoïcisme* superbe s'obstinant à chercher dans soi-même et soi seul ce que les choses extérieures ne lui pouvaient point donner : « Il faut voir, écrit-il le 9 juillet « 1816, il faut voir ce qu'il y a en nous de libre et « de volontaire, et s'y attacher uniquement. Les biens, « la vie, l'estime ou l'opinion des hommes ne sont en « notre pouvoir que jusqu'à un certain point. Ce n'est « pas de là qu'il faut attendre le bonheur. Mais les

(1) *Pensées*, 29 août 1819, p. 305.

« bonnes actions, la paix de la conscience, la re-
« cherche du vrai, du bon, *dépendent de nous*, et
« c'est par là seulement que nous pouvons être heu-
« reux, autant que les hommes peuvent l'être (1). »

Jouffroy avait dit de même dans un autre ordre d'idées : « Les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle. » — « Ma raison savait maintenant chercher la vérité et la trouver. » Entre le stoïcisme de l'un et le rationalisme de l'autre il y a de grandes analogies. L'un est l'orgueil du cœur, comme l'autre est l'orgueil de l'esprit; et de même que Jouffroy par son rationalisme s'était égaré sans retour sur le chemin de la vérité, Maine de Biran se serait fourvoyé à jamais dans la recherche du bonheur, s'il avait persisté dans cette phase stoïcienne.

Mais il la traversa et n'y demeura point. Altéré de bienveillance, mais désintéressé de toute vaine gloire; peu sensible aux caresses de la publicité, jusqu'à refuser de faire imprimer ses ouvrages, Maine de Biran était assez grand pour être humble. Il n'avait pas d'ailleurs ce fatal engagement de système et d'école qui rive le maître à son enseignement passé, et le rend esclave de l'autorité même exercée sur les autres. Aussi bien, à mesure qu'il reconnaît son erreur, il y renonce, se désiste, et c'est ainsi qu'il marche et s'épure toujours. Il s'était réfugié dans le stoïcisme, mais bientôt il voit que cette vie personnelle ne saurait le remplir. Les appuis intérieurs s'écroulent à leur tour, sa volonté le trahit, sa confiance

(1) *Pensées*, p. 212.

l'abandonne, ses affections gémissent : « Une vie si « malheureuse, si elle durait, s'écric-t-il, ne vaudrait « pas le néant. Et aujourd'hui l'attrait, le charme de « la vie *n'est plus en moi ni hors de moi* (1). » Plus il marche, plus en lui l'idéal s'élève, plus ce *moi* lui paraît haïssable, ruineux, laissant pénétrer le mal par toutes ses fissures. Enfin il le condamne par cet arrêt décisif et en sort par cet aveu et ce religieux appel : « L'orgueil, s'écrie-t-il, fera le supplice de « ma vie, tant que je ne chercherai pas *plus haut* « un esprit qui dirige le mien ou se mette à sa « place (2). »

Enfin, dans ce grand travail d'épuration morale il ne faut pas oublier l'action des événements, les leçons du malheur, et ces grandes tempêtes que Dieu envoie parfois à travers le bonheur pour déchirer le voile qui en cache la misère et la caducité. Dans le temps que Maine de Biran se livrait avec le plus de douce confiance aux meilleures affections, la compagne de sa vie, la mère de trois enfants qui étaient venus animer et réjouir sa demeure, fut retirée de ce monde, le 23 octobre 1803. La blessure fut profonde, dit son historien, et ne se cicatrisa jamais entièrement. Ce souvenir demeura jusqu'à la fin une de ces chères tristesses qu'on ne changerait pas contre les joies les plus brillantes de ce monde. Mais ce fut surtout en lui une de ces tristesses fécondes qui renouvellent dans les larmes, et desquelles il disait : « Il faut pour être heureux que l'homme tienne à « quelque chose qui n'est pas lui, qui est plus que

(1) *Pensées*, p. 267, et *Vie*, p. 80. — (2) *Ibid.*, p. 321.

« lui, qui le soutienne quand il chancelle, qui reste « quand il passe. Voyez les consolations de la philo- « sophie stoïcienne et comparez-les avec celles de la « religion! » — « C'est donc avec raison que Fénelon « l'a dit : « Notre cœur blessé dans la partie la plus « intime de ses attaches les plus douces, les plus « honnêtes, les plus innocentes, sent bien qu'il ne « peut plus se tenir à lui-même, et s'échappe de lui « pour aller à Dieu (1). »

IV

Deus! Ecce Deus! Maine de Biran n'avait plus que le dernier pas à franchir. Le but était devant lui, et déjà il indiquait le terme de ce mouvement progressif et ascensionnel qui aboutit à Dieu. Il avait déjà fait la première démarche qui est de se dégager du terrestre et de l'humain, de purifier le regard afin de voir la lumière. Cette première démarche en préparait une autre : il avait secoué la poussière de ses ailes, il s'était épuré, comme nous l'avons dit, il était temps de s'élever, et une fois *sorti du temps et du changement*, nous l'allons voir *entrer dans l'infini de Dieu*.

Le 28 mai 1818, Maine de Biran écrivait cette note décisive, où se trouve, avec les motifs de sa conversion, le manifeste irrévocable de sa vie nouvelle :

(1) *Pensées*, p. 312 et 313.

« Ne trouvant ni en moi ni hors de moi, dit-il, « dans le monde de mes idées ni dans celui des « objets, rien qui me satisfasse, je suis plus enclin « depuis quelque temps à chercher dans les notions « de l'Être absolu, infini, immuable, ce point d'appui « fixe qui est devenu le besoin de mon esprit et de « mon âme. Les croyances religieuses et morales que « la raison ne fait pas, mais qui sont pour elle une « base et un point d'appui nécessaires, se présentent « comme mon seul refuge, et je ne trouve de science « vraie que là précisément où je ne trouvais autrefois, « avec les philosophes, que des rêveries et des chi- « mères. Mon point de vue a changé *avec mes dispo- « sitions et mon caractère moral* (1). »

Ces dernières lignes disent bien quelle sorte de transformation s'était opérée dans cet homme. Comme sa conversion naissait principalement des dispositions du cœur, il est à observer qu'elle procède exactement en sens inverse de l'esprit; car au lieu que l'esprit commence par la foi pour aboutir à la prière et à l'amour, le cœur de Maine de Biran commence par l'amour, s'élève à la prière, avant de se fixer dans la foi et l'action. Aimer Dieu, le prier, et enfin le servir, tels furent en lui les trois degrés de ces élévations dont parle le Psalmiste : *Ascensiones in corde suo disposuit.*

Maine de Biran a donc commencé par aimer, et le commencement de l'amour en lui, ce fut le désir. « On n'entre dans la vérité que par la charité (2), » avait écrit Pascal. — Comment cela se peut-il faire?

(1) *Pensées*, p. 267 et 268. — (2) Pascal. *Pensées.*

comment peut-on aimer, quand on ne croit pas encore? comment peut-on aimer ce qu'on ne connaît pas? — C'était d'abord l'objection de Maine de Biran. — Mais, se répond-il ensuite, ne le connaît-on pas, du moins comme idéal, comme type mystérieux, mais type subsistant de toute perfection? A ce titre, ne peut-il pas être l'objet de notre désir, ou, ce qui est la même chose, l'objet de notre amour? car désirer, c'est aimer. « On peut donc, conclut-il, on « peut donc commencer par aimer l'*inconnu*, quand « on sent que rien ici-bas ne peut satisfaire les « besoins de l'âme, et c'est en se détachant de tout « objet sensible que l'âme se fixe sur Dieu qui est « sa fin, son principe, sa vie tout entière. » .

Il le déclare donc, et ce qui était naguère pour lui un paradoxe, est devenu désormais un principe fécond duquel la lumière allait s'étendre à tout l'ordre surnaturel : « Toute morale, dit-il, comme toute « religion, commence par l'amour, et il ne peut y « avoir de connaissance du vrai, du bon, du beau, « du juste, du devoir, sans amour de ce vrai, de ce « bon, de ce devoir. Ce sentiment d'amour est le prin- « cipe et la base de toute notion morale (1). » — « Tout le christianisme, c'est qu'il faut aimer, c'est « par l'amour seul que nous nous unissons à l'Es- « prit (2). »

« C'est par l'amour moral que l'âme tendant, « comme par un instinct de l'ordre le plus élevé, « vers le beau, le bien, le parfait, qui ne se trou- « vent dans aucun des objets que les sens et l'i-

(1) *Pensées*, p. 374. — (2) *Ibid.*, p. 410.

« magination peuvent atteindre, prend son vol plus « haut que toute cette nature sensible, et, avec les « ailes de la colombe, va chercher, dans une région « plus épurée, le bonheur, le repos qui conviennent à « sa nature. Il n'y a que le vrai amour qui puisse « donner la joie (1). » — « L'amour et l'amour seul « est le vrai bien de la vie (2). »

Que si cette joie de l'amour divin se fait attendre, s'il se sent triste parfois, — qui est-ce qui ne se sent triste? — l'espérance le console de ce que la charité ne lui donne point encore : « J'éprouve dans chaque lieu « les tristesses de l'exil.... Pourquoi donc désirerais-je « de changer de situation? Il faut attendre patiem- « ment le moment de la délivrance. Ce sera en Dieu « seul que nous goûterons une joie parfaite, que « nous serons quittes de tout embarras, dans une « pleine liberté, délivrés de toute peine d'esprit et « de corps, jouissant d'une paix solide, intérieure « et extérieure, d'une paix affermie de toutes « parts (3). » Et plus haut, s'inspirant de la pensée de Fénelon : « Le cœur est comme un arbre dessé- « ché jusqu'à la racine. Mais attendez que l'hiver « soit passé et que Dieu ait fait mourir tout ce qui « doit mourir, alors le printemps ranime tout (4). »

Puisqu'il voulait renaître, et qu'il savait maintenant que toute grâce et toute vie étaient dans le sein de Dieu, qu'avait-il de mieux à faire que de puiser à ce sein, d'aspirer cette vie? C'est ainsi que Maine de Biran,

(1) *Pensées*, p. 399. — (2) *Ibid.*, p. 112. — (3) *Ibid.*, p. 300.
(4) *Ibid.* Fénelon cité, p. 277.

s'élevant de plus en plus, fut bientôt amené de l'amour à la prière qui est la voix de l'amour : « Premièrement *désirer*, sentir ses besoins, sa misère, « sa dépendance, et faire effort pour s'élever plus haut. « Secondement *prier* afin que vienne l'Esprit de sa- « gesse ou que le royaume de Dieu arrive ; prier, « tenir l'œil tourné vers la source d'où vient la lu- « mière : ainsi l'homme se trouve en possession d'un « trésor infini, inépuisable (1). » — « Qui donc me « donnera les ailes de la colombe, les ailes de la « prière (2) ? » — « Que j'ai besoin de prier ! » dit-il une autre fois. Puis aussitôt après, quand il s'est retrempé dans le rafraîchissement de la présence de Dieu : « Journée de bien-être, écrit-il, de calme et de « raison, effet de la prière (3). »

Ce n'était donc pas chez lui seulement une théorie, mais l'homme de désirs était vraiment devenu un homme de prière. Il ne renonça point à sa psychologie, il lisait encore les livres, mais à ceux qui discutent il préférait désormais ceux qui élèvent à Dieu, les psaumes qu'il cite partout, les écrits spirituels de Fénelon, le livre de l'*Imitation* et le saint Évangile, dont il s'était fait une règle de lire un chapitre chaque jour. « La prière, écrit-il, les exercices spirituels, la « vie contemplative, ouvrent le sens supérieur, déve- « loppent cette face de l'âme tournée vers les choses « du ciel et ordinairement si obscurcie. Les premiers « chrétiens et les hommes qui ont mené une vie « vraiment sainte ont connu ces moyens (4). » C'est ce

(1) *Pensées*, p. 384-385. — (2) *Ibid.*, p. 302. — (3) *Ibid.*, p. 328. (4) *Ibid.*, p. 325.

que dans le même endroit il appelle le *régime* de la vie morale; et devinant la règle de l'oraison matinale et quotidienne qui est le rudiment de cette vie des âmes : « Je ne sentirai de progrès, écrit-il le 20 dé- « cembre 1823, qu'autant que s'élevant dès le matin « vers le ciel, mon âme y cherchera tout son aliment, « son pain quotidien et son repos (1). » — « Agir, médi- « ter, prier sans cesse, dit-il, voilà les seuls moyens du « renouvellement de l'homme intérieur.... Ce renou- « vellement s'obtient surtout par une méditation « soutenue, par la prière fervente où l'âme humaine « s'élève jusqu'à la source de la vie, s'y voit de la « manière la plus intime, s'y trouve identifiée par « l'amour (2). »

Ce que Maine de Biran avait désormais à faire, paraissait n'être plus que la conséquence facile de ce qu'il avait cru, espéré et aimé. « Agir, méditer, prier, « ainsi qu'il venait de dire, voilà les seuls moyens du « renouvellement de l'homme intérieur. » Maine de Biran méditait, Maine de Biran priait : il était donc tout simple qu'il agît dans le même sens, et qu'il fît enfin de son christianisme un christianisme pratique, en mettant sa conduite d'accord avec sa foi. Lui-même ne disait-il pas : Il faut que la foi naisse du sentiment, de la *pratique* et de la grâce surnaturelle (3)? N'avait-il pas écrit cette belle maxime : « Ce sont les « œuvres qui font naître l'amour, et l'amour produit « les croyances (4) ? » Il avait soif de la grâce, et la grâce coulait à pleins bords dans l'Église; il avait éprouvé

(1) *Pensées*, p. 410. — (2) *Ibid.*, p. 414. — (3) *Ibid.*, p. 407.
(4) *Pensées*, p. 347.

le bienfait de la prière : l'Église en était le temple. Il ne lui restait donc qu'à entrer dans l'Église, en chanter le *Credo*, en recevoir les Sacrements, et y reposer, sur le sein du vrai Maître des âmes, sa tête fatiguée de tant de tristes pensées et de veilles inquiètes.

Comment croire, après cela, que cette démarche si simple, si logique, si clairement indiquée, Maine de Biran fut trente ans avant que de l'accomplir? Comment comprendra-t-on ce langage, ces élans, cette fréquentation de nos auteurs mystiques avec une existence vide de pratique religieuse? Qui pourra croire enfin que, jusqu'à ses derniers jours, il oscille, va, revient, cherche, doute, souffre sans relâche, et ne s'approche de l'autel qu'au moment de partir pour l'éternité?

« Ah! disait-il lui-même, que ne puis-je avoir la force « de m'appliquer uniquement à ce qui me perfec- « tionne, à me faire bien vivre et à me préparer à « bien mourir! » — « Je me prépare sans cesse à agir, « avouait-il, mais sans arriver à aucun résultat. »

Accusons donc de ces retards la pusillanimité que lui-même se reproche; mais tenons compte avant tout des lenteurs de l'esprit, qui arrêtait sans cesse et qui paralysait les élans de son cœur. Qu'on étudie son âme, qu'on l'analyse afin d'y faire la lumière et d'appeler le remède, pour la remettre, ainsi éclairée et guérissable, entre les mains de Dieu, voilà ce que j'ai loué de cette riche et profonde méthode psychologique. Mais on comprend également que si elle est la voie, elle ne doit pas être le but; que même elle ne peut être la voie exclusivement; enfin que cette méthode ne peut devenir continue sans être un péril ou du moins une entrave. Il est facile de voir qu'elle doit

premièrement absorber et retenir l'esprit dans un détail d'analyse éternel, lequel en effet condamne Maine de Biran au supplice d'Ixion, tournant sur lui-même sans avancer jamais. On comprend, en second lieu, que cette observation manque de certitude dans ses résultats, qu'elle est plus induction que démonstration, qu'elle découvre plus de besoins qu'elle n'indique de remèdes, qu'elle soulève plus de problèmes qu'elle ne donne de réponses. Enfin elle ne peut être une méthode complète, applicable à tout ordre de vérités religieuses : car si la Religion est un sentiment qui se révèle à la conscience, elle est aussi un fait, elle est une doctrine, et ni le dogme ni l'histoire ne relèvent, que je sache, de l'expérimentation de la conscience intime.

De là, dans le christianisme de Maine de Biran, les immenses lacunes qui se font regretter dans l'ordre doctrinal et historique. Il a trouvé en lui le besoin de la grâce et celui du bonheur. Mais ce bonheur absent, qu'est-ce qui nous l'a fait perdre? Qu'est-ce qui nous l'a rendu? Cette grâce nécessaire a-t-elle sur la terre un courant extérieur, un milieu social, un signe, un ministère? Chute, péché, rédemption, Église, sacrements: questions capitales dont Maine de Biran ne dit absolument rien, parce qu'il n'en sait rien. C'est à l'autorité qu'il fallait s'adresser ; c'est elle seule, comme il le disait, « qui résout les problèmes que la philoso-« phie propose. » Le cœur le sollicitait de s'en remettre à la foi; mais l'esprit demeurait sinon rebelle, du moins curieux, voulant tout examiner et tournant sur lui-même, pendant que l'âme procédait par un élan rapide, élevé et direct. Ils tendaient au même

but, mais avec un mouvement de vitesse inégal : le mouvement du cœur se faisait en ligne droite, le mouvement de l'esprit décrivait une spirale.

Il devait arriver tard, mais enfin il arriva.

V

Maine de Biran allait avoir cinquante-huit ans. Ce n'était pas un âge avancé, mais la vieillesse était venue pour lui avant le temps. Il voyait déjà « des- « cendre, comme lui-même s'exprime, les grandes « ombres qui allaient bientôt l'envelopper. » Les forces morales diminuaient en même temps que les forces physiques, et il se plaignait tristement « de ne « plus sentir en lui ce pressentiment de durée et de vie « qui porte à entreprendre. » — « On se croit, on se « dit malade, on se soigne, répétait-il. Vaines précau- « tions ! La maladie qu'on porte en soi est incurable ; « il faut s'y résigner et attendre patiemment la fin, « la mort qui est le seul remède (1). »

Un séjour à Saint-Sauveur et un autre aux Eaux-Bonnes en 1819 avaient un peu retardé la ruine de sa santé. Mais de retour à Grateloup, Maine de Biran s'était retrouvé aux prises avec toutes ses misères, et il se disait avec Job : « *Cunctis diebus quibus nunc* « *milito*, *expecto donec veniat immutatio mea.* J'at- « tends, j'espère aussi tous les jours mon changement

(1) *Pensées*, p. 284.

« qui ne peut manquer d'arriver à la mort, quand « l'âme sera délivrée de ce corps périssable, et libre « de toutes ses entraves. Jusque-là je n'ai qu'à me « résigner. *Gloriabor in infirmitatibus meis* (1). »

Ces infirmités ne firent que s'accroître dans les années suivantes : « J'ai été constamment dans un « état maladif, écrit-il à la fin de juin 1820; toutes « les membranes muqueuses sont affectées et pro- « duisent des désordres. La fièvre, la toux, un abat- « tement singulier qui se communique à l'âme et lui « ôte toute énergie de pensée et de volonté.... Comme « une plante qui se dessèche, j'attends l'influence « du soleil, je souffre violence (2). »

Il venait d'écrire ces lignes douloureuses, quand, le 27 du même mois de juin 1820, il apprit la mort du jeune Loyson, maître de conférences à l'École normale, frappé subitement dans la maison que lui-même habitait à Paris. Il perdait dans Loyson un véritable ami d'intelligence et de cœur. Une paternité d'âme l'inclinait vers ce jeune homme de talent et d'avenir, philosophe et poëte, dont en outre la vie « était pleine de souffrance, et dont les sentiments « mélancoliques, dit-il, étaient comme le présage de « sa fin prématurée (3). » Maine de Biran ne vit dans ce départ de son ami qu'une invitation à le suivre, et il lui adressa, dans son journal intime, cet adieu consolé par l'espérance : « Il est en paix, écrit-il, j'espère

(1) *Pensées*, p. 311. — (2) *Ibid.*, p. 330.

(3) Charles Loyson, l'ami de Maine de Biran, était l'oncle paternel du P. Hyacinthe, l'éloquent conférencier de Notre-Dame; et ceux qui ont pu entendre le premier retrouvent son accent dans la grande et profonde parole de son neveu.

« que cette âme si belle jouit maintenant de la plé-
« nitude de vie, de lumière. O mon ami ! si comme
« nous l'avons pensé quelquefois ensemble, les âmes
« ont un mode de communication intime et secrète,
« auquel les corps ne participent pas, votre âme doit
« avoir des moyens de se faire sentir à la mienne,
« et de lui inspirer des sentiments meilleurs, des
« croyances plus fixes (1). »

Les croyances chrétiennes se fixaient, en effet, de plus en plus dans son âme. Il y avait, dans l'année, tels jours solennels, comme le vendredi saint, qui ne s'écoulaient jamais sans laisser une trace de joie ou de remords : « Il se passe toujours en moi des choses
« extraordinaires à cette époque de l'année, écrit-il
« le 31 mars 1820 ; *mais je n'ai point de but.* Je
« cherche des sentiments et des impressions au sein
« de cette religion que je voudrais aimer, et où je
« sens confusément qu'est placée toute consolation,
« toute espérance (2).» Il avait dit de même dans une semaine pareille, quelques années auparavant : « Il
« y a dans l'air qu'on respire, à cette heureuse époque
« de l'année, quelque chose de spirituel qui semble
« attirer l'âme vers une autre région, et lui donner
« la force de se dégager en quelque sorte des liens du
« corps pour commencer une plus haute destinée (3). »

Un autre jour, jour semblable, vendredi saint 5 avril 1822, il médite un passage de saint Jean Chrysostome sur Jésus-Christ en croix, et quelques lignes au-dessous il place ces paroles : « Puissé-je consommer

(1) *Pensées*, p. 335. — (2) *Ibid.*, p. 321.
(3) *Pensées*, 29 avril 1816, p. 201-202.

« tranquillement mon sacrifice par la plus com-
« plète abnégation de moi-même (1)! »

L'heure du sacrifice n'était pas éloignée, et Maine de Biran en sentait les approches : « L'homme exté-
« rieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle,
« écrit-il le 19 mars 1824; le moi divin aspire à
« sortir de cette boue et à rompre ses liens (2). » Et comme il ressentait vivement les aiguillons du mal qui le consumait : « Délivrez-moi du mal, s'écrie-
« t-il le 27 mars, et donnez à mon âme la force qu'elle
« n'a pas en elle-même pour s'élever vers vous et
« trouver son repos. Donnez-moi, Seigneur, et je
« vous rendrai. Soutenez-moi contre ma faiblesse,
« sans vous je ne puis rien (3). »

A partir de ce moment, les pensées du journal deviennent de plus en plus rares, courtes, entrecoupées, comme les dernières syllabes d'un malade qui s'éteint. Elles deviennent aussi de plus en plus religieuses; chaque ligne est une prière plaintive mais résignée. Il s'écrie avec Job : *Et factus sum mihimet ipsi gravis.* Il dit avec David : *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum.* Puis le 17 mai 1824, se traînant vers son journal pour la dernière fois, il y dépose, de sa main tremblante, les conclusions suprêmes de sa philosophie.

Ce sont d'abord quatre sentences morales que l'éternité prochaine semble déjà consacrer de son autorité :

« Il faut toujours être deux, et l'on peut dire de
« l'homme même individuel : *Væsoli!*

(1) *Pensées*, 5 avril 1822, p. 375-376. — (2) *Ibid.*, p. 418.
(3) *Pensées*, p. 420.

« Contre les affections déréglées et la douleur il « faut la force de Dieu.

« Contre les égarements de la raison humaine il « faut la lumière de Dieu.

« La sagesse, la vraie force, consiste à marcher en « présence de Dieu, à se sentir soutenu par lui. « Autrement, *væ soli !* »

Puis résumant en trois lignes ses illusions passées, ses croyances présentes, ses espérances de l'avenir :

« Le stoïcien est seul, dit-il solennellement, ou « avec sa conscience de force propre qui le trompe.

« Le chrétien ne marche qu'en présence de Dieu « et avec Dieu, par le *Médiateur* qu'il a pris pour « guide de sa vie présente et future (1). »

Ce fut son dernier mot, et ce dernier mot était le nom de son Sauveur. Maine de Biran venait de jeter l'ancre dans le port. La philosophie séparée, jugée en dernier ressort et condamnée sans appel, se rattachait à la révélation et par elle à l'espoir de la claire vision dont l'aube semblait déjà teindre ce front mourant.

C'était le 17 mai 1824 que Maine de Biran écrivait ce testament de sa foi. Là s'arrête le journal. Le malade passa encore deux longs mois à souffrir, à prier, à attendre, et le 20 juillet il remettait entre les mains du Médiateur divin l'âme inquiète qui n'avait cessé d'aspirer vers lui.

On n'a point de détails sur ses derniers instants. On sait seulement que sa fin fut chrétienne et pieuse, et qu'il y eut entre lui et ce Dieu tant cherché une rencontre finale et un embrassement dans la sainte com-

(1) *Pensées*, p. 421, fin.

munion de l'Église catholique. Quelques lignes trop courtes insérées dans une feuille religieuse du temps nous apprennent qu'un prélat, qui était son ami, l'ayant visité souvent pendant ses derniers jours, lui ouvrit ces trésors de pardon et de consolation dont il n'avait peut-être pas assez connu le prix.

« Maine de Biran remplit d'une manière édi-
« fiante ses devoirs de chrétien, et reçut les sacre-
« ments des mains de son pasteur, M. le curé de
« Saint-Thomas d'Aquin (1). »

VI

Maine de Biran avait fait peu de bruit pendant sa vie, et le jour de ses obsèques M. Royer-Collard et M. Cousin suivirent son cercueil presque seuls avec sa famille. Dix ans s'écoulèrent encore sans que ses écrits confiés à divers savants fussent livrés au public. M. Cousin commença en 1834 et ne termina qu'en 1841 une première édition des *OEuvres philosophiques*. M. Ernest Naville, protestant génevois, publia les *Pensées* en 1857, puis, deux années après, les *OEuvres inédites*. C'est alors que l'opinion s'émut en sens divers autour de ce nom et de ces livres, comme dans l'antiquité on se battait sur la tombe des chefs les plus vaillants pour s'arracher leurs armes.

Nul ne pouvait contester que Maine de Biran n'eût

(1) *Ami de la Religion* du 24 juillet 1824.

fini par la profession philosophique et pratique du christianisme. Aussi bien M. Cousin déclara que « le philosophe de la volonté devait finir par le mysticisme, en invoquant, dit-il, une intervention divine, une grâce mystérieuse qui descend d'en haut sur l'homme (1). » Une pareille prophétie lui était d'autant plus facile qu'il avait, le premier, reçu le journal manuscrit de Maine de Biran. Mais il l'avait rendu aux mains de la famille, ne trouvant pas à propos de le publier. M. Cousin craignait-il que ce livre fît peu d'honneur à son maître ?

M. Jules Simon, dans la *Revue des Deux-Mondes* 15 novembre 1841, rendit compte de la publication récente de M. Cousin, et loua Maine de Biran de sa passion pour la psychologie. Il le loua beaucoup moins de son christianisme, qu'il affecta de confondre avec son royalisme : « Conservateur, disait-il, royaliste et catholique ne se séparaient guère alors. » Selon lui, Maine de Biran n'est « qu'un esprit timide et assez peu instruit, forcé dans ses discussions avec M. Cousin à revenir toujours au fait de la conscience, et pour le reste à la foi du charbonnier. » Il va jusqu'à écrire que le christianisme de Maine de Biran « ne se trouve que dans quelques phrases échappées à sa plume, qui trahissent une sorte de croyance à des communications directes entre Dieu et l'homme (2). » De telles énormités n'ont qu'une excuse dans un critique si honnête : M. Jules Simon écrivait son

(1) M. Cousin. Préface des *Œuvres philos. de Maine de Biran*, p. XXXVIII et XLI.

(2) M. Jules Simon. Philosophes français. *Revue des Deux-Mondes*, 1841, p. 653.

article en 1841, et les *Pensées* n'avaient pas paru encore. Il n'avait pas lu le *Journal*.

M. Sainte-Beuve l'a lu. Il lui a consacré une de ces élégantes *causeries du lundi* aux couleurs chatoyantes, où chacun peut trouver la nuance qu'il préfère. Malgré certaines critiques dont quelques-unes sont sévères, il a bien reconnu les vertus propres et les tendances de ce livre : la richesse des vues, la sincérité parfaite, l'honnêteté, la bonté, la profondeur à force de candeur, un sentiment moral qui anime et personnifie ses recherches, qui les rend touchantes et qui y donne — avec plus de douceur et d'affection — quelque chose de l'intérêt qu'auront éternellement les angoisses et les fluctuations orageuses de Pascal à la poursuite du bonheur. « Bien des esprits, dit-il, suivront et partageront ainsi désormais les vicissitudes morales de Maine de Biran. Ces tourments sont d'une noble espèce, et l'humanité a, de tout temps, estimé ceux qui y furent sujets et qui se sont montrés capables de ces belles croix(1). »

En relisant son article, M. Sainte-Beuve a-t-il vu qu'on pourrait en tirer une conclusion chrétienne? Je l'ignore, mais comme chez lui c'est une habitude de ne jamais conclure, particulièrement en ce sens, il termine son étude par cette curieuse fin de non-recevoir : « Quand on a bien lu ce livre, il naît, selon l'esprit et les dispositions qu'on y apporte, une foule de réflexions sur les pro-

(1) M. Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, XXII. 6 avril 1857, p. 255-259.

blèmes les plus importants et les plus déliés de notre condition humaine. Mais la nature si délicate de ces problèmes fait qu'il vaut mieux que chacun tire sa leçon comme il l'entend et boive l'eau de la source à sa manière. Je me suis borné à faire mon office et à montrer le chemin (1). »

Mais ce chemin mène à un but et ce but a un nom : c'est le christianisme, et les vraies conclusions sont celles du P. Gratry, de M. Nicolas et de M. Naville.

D'abord, dans l'ordre moral, la leçon principale qui ressort de ce livre, celle qui domine les autres, c'est qu'un cœur droit, honnête, délivré des attaches aux choses périssables, soulevé par une prière humble et persévérante, aidé d'ailleurs des secours qui l'environnent dans un milieu chrétien, peut, en partant du degré le plus infime de la pensée, remonter graduellement jusqu'à la vérité, qui vient au-devant de lui, parce qu'elle a déclaré qu'elle ouvre à ceux qui frappent à la porte, et que les cœurs purs verront Dieu.

Dans l'ordre intellectuel, le livre de Maine de Biran offre deux conclusions non contradictoires, mais différentes. Il prouve la puissance comme aussi l'impuissance de la philosophie; il constate également son étendue et ses limites.

Certes, quand on voit un homme comme Maine de Biran traverser cinquante années d'études, de souffrances, d'expériences, de recherches, de sollicitudes anxieuses, pour parvenir à peine dans ses derniers moments à retrouver les bases de la philosophie

(1) M. Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, XXII. 6 avril 1857, p. 264.

chrétienne, à reconnaître la distinction des trois vies *animale*, *humaine* et *divine* qui sont le rudiment de la science catholique, on ne peut s'empêcher premièrement de confesser, avec le P. Gratry, qu'il y a dans cette sagesse séparée et dans cette méthode subjective de psychologie expérimentale une infirmité chronique, irrémédiable. Même fût-elle plus puissante, plus décisive et souveraine, elle ne saurait encore devenir la méthode populaire et universelle. Trois ou quatre hommes peuvent bien, dans le long cours des siècles, se condamner à ces veilles et battre leur esprit, comme une pierre de silex, pour en faire sortir après beaucoup de temps une étincelle de vérité. Mais il est évident que l'humanité en masse n'a ni le temps, ni le génie, ni le courage de s'enfoncer dans ce travail de beaucoup de peine et de peu de profit; et que Dieu a dû faire luire, au lieu de l'étincelle, un foyer de lumière éclatant, manifeste, accessible à tous, tel que l'autorité, dans l'Église catholique, nous en offre le bienfait. A la masse des hommes il faut une doctrine enseignée et toute faite; et eût-il les forces vives d'une raison opiniâtre, élevée, maîtresse d'elle-même, quel est celui d'entre eux qui, dans son court passage ici-bas, avec sa tâche de chaque jour, irait se consumer dans de telles recherches pour mourir, ainsi que Maine de Biran, une heure après avoir trouvé la vérité, ou, ce qui serait plus triste encore, une heure avant de la découvrir.

Mais ceci supposé, une fois admise l'impossibilité de l'étude individuelle pour la masse des hommes; une fois reconnue, même pour l'élite des esprits,

l'impuissance de la science séparée de la foi, il est facile de trouver, dans Maine de Biran, la part belle encore de la vraie philosophie, son devoir, ses fonctions, son rôle d'introductrice à la théologie, ainsi qu'on l'appelait au moyen âge. On peut dire d'elle, comme du Précurseur dans l'Évangile, qu'elle n'est pas la lumière, du moins toute la lumière, mais elle rend témoignage à cette lumière divine qui éclaire tout homme venant en ce monde. Elle l'appelle, l'entrevoit, la prophétise, la montre à ceux qui ne la connaissent pas : *Ecce Agnus Dei;* elle prépare ses voies : *Parate vias!* et lui laisse l'empire dont elle a dressé pour elle le trône dans les âmes.

Voilà jusqu'à quel point de foi et de religion l'observation de soi-même, de son cœur et de ses besoins, avait conduit cet homme; et ce qui fait le prix singulier de ses *Pensées*, c'est la révélation des affinités secrètes que le christianisme rencontre dans les âmes. Le jour où ce livre entrait dans la publicité, le christianisme recevait une démonstration d'un nouveau genre. Sans nul dessein préconçu, l'expérimentation de près de trente années avait prouvé qu'il y a entre la foi chrétienne et notre âme bien comprise une telle harmonie, qu'il devient impossible de creuser le fond de l'une sans y trouver la place toute faite pour l'autre. Ainsi la Religion se montrait-elle, dans ce livre, comme une seconde nature superposée à l'autre, la nature chrétienne, pour me servir de l'expression célèbre de Tertullien. La connaissance de soi-même conduisait logiquement à la connaissance de Dieu, selon le titre profond d'un livre de Bossuet, et le *Nosce teipsum* du pythagoricien trouvait son complé-

ment formulé dans cette belle prière de saint Augustin : *Noverim te, Deus! noverim me!*

Voilà la philosophie rattachée et complète, celle que Maine de Biran a connue, professée, celle qu'il a pratiquée, quoique trop tardivement, celle qu'il nous a apprise par ses délais autant que par ses belles démarches, la philosophie religieuse, psychologique dans ses bases, scientifique dans ses procédés, chrétienne dans ses résultats, se reliant au dogme et soulevée par lui jusque dans le sein de Dieu, père de toute lumière. Ce fut la philosophie du passé, celle de saint Thomas, de saint Anselme, de Bossuet, de Leibnitz, de Fénelon. Ce sera la philosophie de l'avenir, si l'avenir veut faire faire un grand pas aux esprits.

« Oh! que nous sommes loin, s'écrie M. Naville à la dernière page de son Introduction aux OEuvres de Maine de Biran, que nous sommes loin d'avoir solidement implanté dans le sol de la science ces vérités évangéliques, que le cœur réclame, que la conscience accepte, qui éclairent l'esprit, étendent son horizon, et tout ensemble le préservent des abîmes! Que nous sommes loin de voir régner une philosophie digne de ce nom, qui nous laisse le Dieu vivant et vrai, créateur du monde et de l'humanité, l'ordre moral dans toute sa pureté sainte, un soulagement à nos souffrances, un pardon à nos fautes, la prière et les fermes espérances de l'avenir!

« Reprenons donc, poursuivons l'œuvre si excellente de la science chrétienne! Que la pensée qui a transformé le monde verse toujours plus ses eaux profondes et pures dans le domaine propre de la

philosophie. Dans cette œuvre aidons-nous, avec respect, mais avec liberté, du travail des siècles et des efforts des docteurs de l'Église. Aidons-nous des recherches de toutes les intelligences, de toutes les âmes sincères qui, comme Maine de Biran, sont venues à la foi sans déserter la science.... et munis de ces ressources, marchons en avant (1)! »

(1) M. Ernest Naville. *Œuv. inéd. de M. de Biran*, Introd., p. CCXII et suiv.

CHAPITRE III.

SANTA-ROSA ET SILVIO PELLICO.

« O mon ami ! que nous sommes malheureux de n'être que de pauvres philosophes pour qui le prolongement de l'existence n'est qu'un espoir, un désir ardent, une prière fervente ! Je voudrais avoir les vertus et la foi de ma mère ! »

(SANTA-ROSA, *Lettre à M. Cousin.*)

Ce n'est point par hasard ni pour le médiocre intérêt d'un contraste, que je rapproche deux noms que leurs destinées semblent tout d'abord rejeter aux antipodes l'un de l'autre. Entre Santa-Rosa et Silvio Pellico les différences sont grandes, mais les analogies n'en sont pas moins faciles à saisir. Leur point de départ est le même. C'est dans le même pays, c'est pour la même cause que tous deux ont combattu, l'un avec l'épée et l'autre avec la plume. Tous deux ont également aimé la liberté, tous deux souffrirent pour elle; et ce que l'un expia dans des prisons fameuses, l'autre le paya chèrement dans un exil couronné par une mort qui ne fut pas sans quelque gloire.

De pareilles fortunes sont devenues peu rares

dans le temps où nous sommes. Les mêmes champs de bataille où ces hommes étaient hier, peut-être nous y serons demain. Or dans cette vaste mêlée d'idées et d'opinions où il ne peut être donné à tous d'être vainqueurs, il importe de savoir s'il reste quelque part un refuge pour les vaincus, et si en perdant tout nous ne nous réservons pas, outre l'honneur, quelque chose qui est plus haut que l'honneur et qui dure plus que lui.

Entre Santa-Rosa et Silvio Pellico la différence est là. Le lendemain de sa défaite, le ministre piémontais s'est jeté de désespoir dans le rationalisme, et il s'y est perdu. L'autre, le prisonnier, le poëte, le sceptique de la veille, s'est retourné avec espérance vers la rive éternelle ; et sans rien abdiquer de ce qui honore l'homme et le citoyen, il y a rattaché son existence renouvelée dans une beauté morale, une élévation de pensée et un dévouement de cœur qui sont les véritables vertus patriotiques pour ce monde et pour l'autre.

L'histoire de ces deux hommes nous présentera, par contraste, le tableau complet du doute. Le premier nous apprendra par quel malheur on y tombe, avec quelles tristesses on y demeure ; le second nous fera voir avec quel courage et quelle joie on en sort.

I

Le comte Sanctorre de Santa-Rosa fut un des patriotes les plus entreprenants et les plus convaincus de la jeune Italie. Né le 18 novembre 1783, dans la petite ville de Savigliano, il portait dans sa tête l'énergie naturelle aux hommes de la montagne. Sa mère était fort jeune, quand elle le mit au monde. Son père, colonel au régiment de Sardaigne, désirant faire de son fils un soldat comme lui, l'emmena parmi ses hommes dès l'âge de dix ans. Il périt à Mondovi ; mais son enfant avait hérité de son âme, et tout jeune Santa-Rosa avait déjà fait contre tous les oppresseurs le serment d'Annibal. Il quitta donc le service dès qu'il vit le Piémont entre les mains de la France, et se mit à étudier, méditer et attendre.

Cependant il fallait vivre. Le comte de Santa-Rosa était loin d'être riche ; et il en aurait eu peu de souci pour lui-même. Mais ayant épousé, vers 1807, la fille du comte Vial Derossi, laquelle lui apportait plus de vertus que de fortune, force lui fut d'accepter les fonctions de sous-préfet de la Spezia. Mais, dans cette place, le rôle de mandataire de la France répugnait à ses principes et blessait sa fierté. A la Restauration, il en secoua le joug, et on le revit, pendant la crise des Cent-Jours, venir reprendre son poste dans l'armée piémontaise où il fit une campagne avec le grade de capitaine aux grenadiers de la garde. La garde

sarde ne fut pas appelée à Waterloo, et tout étant rentré, après la chute de l'Empereur, dans l'ordre et dans le droit, l'officier, incapable de subir le désœuvrement de la vie de garnison, entra dans l'administration au ministère de la guerre.

L'existence politique de Santa-Rosa date de cette époque. Libéral passionné, il applaudit à la révolution napolitaine, et voyant que l'Autriche profitait de ce mouvement pour essayer de mettre la main sur l'Italie, lui-même se mit à la tête du parti réformiste dont le double but était de secouer le joug de l'Autriche et de donner au pays une constitution libérale.

Les commencements de l'insurrection parurent heureux. On vit se grouper sous la bannière de la réforme les hommes éminents de la cour et de l'armée, le marquis de Saint-Marsan, Provana de Collegno, le comte de Sisio, le prince de la Cisterna, le général Gifflenga, et, au-dessus d'eux, le jeune prince de Carignan, Charles-Albert de Savoie, qui n'avait que vingt ans. Par Santa-Rosa un mouvement éclate le 10 mars 1821. L'armée s'insurge partout sous prétexte de soustraire à l'influence de l'Autriche le gouvernement du roi qui, le 13 mars, abdique et se retire à Nice. Le prince de Carignan, institué régent, proclame la Constitution, et nomme Santa-Rosa ministre de la guerre. Mais peu après tout change. Le jeune prince renonce forcément à son titre, la *Junte* se dissout, le nouveau roi, Charles-Félix, destitue le ministre qui d'abord lui tient tête, et livre, le 8 avril, bataille aux Autrichiens dans cette plaine de Novare qui a été tant de fois fatale aux Piémontais. Mais réduit à ses seules forces qui diminuaient chaque jour, abandonné des

uns et trahi par les autres, le ministre succomba. Il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Gênes et de faire voile pour l'Espagne avec trois de ses amis, pendant que la cour de Turin le condamnait à mort et le faisait pendre en effigie. Enfin, traqué de toutes parts, il quitta Barcelone et se réfugia à Paris, où il arriva secrètement et se tint caché sous le nom de Conti.

Cette révolution n'avait duré que trente jours. Quand on l'étudie de près, on se convainc qu'elle n'était véritablement mûre ni dans les esprits ni dans les faits. Aussi devait-elle échouer contre l'épreuve du temps et de l'expérience. Aujourd'hui que ses doctrines ont fini par prévaloir, on la juge avec plus de faveur, et un homme qui, de nos jours, a joué à Turin un rôle tristement célèbre, M. Farini, lui fait une large part d'éloges dans sa récente *Histoire d'Italie*. Mais il n'en est pas moins certain que l'opinion publique lui fut sévère, et il est remarquable que Santa-Rosa lui-même n'en avait recueilli que d'irrémédiables regrets.

« Je me rendrai cette justice à moi-même, écrit-il, « que je n'ai pas connu un seul instant ni l'intérêt, « ni la peur, ni aucune passion dégradante; mais je « restai au-dessous des circonstances. A mesure que « les événements s'éloignent de moi, le souvenir de « mes fautes se présente à mon imagination avec plus « de vivacité. Je pense toujours en frémissant à cette « malheureuse affaire de Novare, où l'armée constitu- « tionnelle fut mise si promptement en déroute. C'est « ma seconde blessure. O mon ami, elle saignera tou- « jours; elle me fait languir misérablement (1). »

(1) Lettres de Santa-Rosa publiées par M. Cousin. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1840. Lettre du 26 août 1824, p. 676.

Il écrivait encore dans le même sentiment : « Il y « a, mon ami, des pensées qui poursuivent un homme « toute sa vie. Tu me comprends et tu dois me « plaindre. Que de reproches je me fais, et à quel prix « je voudrais racheter ces trente jours de carrière po- « litique, marqués de tant d'erreurs (1). »

Disons, pour être juste, que dans cette révolution l'homme valait mieux que l'œuvre. Une brochure éloquente que lui-même publia sous le titre de la *Révolution piémontaise,* rend bien compte de ce que fut l'activité de sa vie; mais ce sont ses lettres intimes qui révèlent son âme. Quelle était donc cette âme, sa foi, son espérance? sur quel fond de croyances a-t-il bâti sa vie? puis quel souffle les a jetées bas? quelles ruines sont demeurées, et quels regrets, quels remords sont sortis de ces ruines? M. Cousin le premier en a montré quelque chose dans une belle notice, mais il n'a pas tout dit, il ne le pouvait peut-être pas : combien je le regrette! Toutefois les lettres incomplètes qu'il a mises au jour nous en apprennent assez pour nous faire pénétrer dans le mystère moral le plus douloureux de tous, celui d'une belle âme qui s'isole peu à peu de l'atmosphère divine et qui étouffe dans le vide.

(1) Lettres de Santa-Rosa publiées par M. Cousin. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1840. Lettre du 26 août 1824.

II

Santa-Rosa avait commencé par être profondément et pratiquement catholique. Sa foi lui était venue des leçons de son professeur, le célèbre abbé Valsperga de Caluso, et surtout de l'exemple religieux de sa mère, chrétienne admirable que ce soldat, ce proscrit, ce libre penseur ne put jamais oublier. On verra qu'en effet il procède de sa mère dans ce qu'il a de meilleur, que sa religion se confondait avec le culte de cette pieuse femme; et que pour redevenir chrétien, il n'aurait eu plus tard qu'à se ressouvenir et à se retremper dans ses sources natales.

Il paraît bien cependant que, même avant sa fuite en pays étranger, le contact des sociétés secrètes avait altéré ces bonnes impressions ; mais rien ne put les effacer entièrement. Un de ses biographes lui rend le témoignage qu'il passait en Italie pour un homme de grande piété ; et que même on l'avait vu, dans un séjour en Suisse, défendre le dogme catholique contre les attaques des ministres protestants. A ses yeux l'argument tout à fait concluant en faveur de la religion, c'est qu'elle est souverainement une religion d'amour; et tout lui répugnait de ce qui, contrairement à cet esprit de charité, portait, dans la défense des principes religieux, le caractère de l'aigreur et de l'absolutisme. L'*Essai sur l'indifférence* lui déplaisait par son ton d'acrimonie bilieuse; et comparant ce livre

d'ailleurs si éloquent à l'idéal chrétien que lui présentait l'Évangile, il en portait ce jugement que le temps n'a pas cassé : « L'orgueilleux Lamennais ne me fait « aucun bien.... Ce superbe sceptique me repousse « au lieu de m'attirer. J'aime mieux ma chère Église « catholique (1). »

Pour lui, toute sa religion résidait dans son cœur, parce que, dans cette nature, le cœur emportait tout. Il y a de ces êtres que l'on dirait pétris d'une essence de flamme, et qui, à la manière des astres du firmament, ne sont qu'ardeur et lumière. Le comte de Santa-Rosa était de cette famille d'âmes. La religion, la patrie, la famille, l'amitié, l'exaltaient également. Tout sentiment en lui se tournait en passion ; et si, comme saint Augustin l'a dit excellemment, l'amour est la pesanteur et la gravitation de l'âme, ici ce devait être une force précipitante : car le contre-poids manquait. Il le sentait lui-même : « Je crois, écrivait-il, que « je serai longtemps jeune par la tendresse du cœur et « les enchantements de l'imagination.... Je sens que « je suis jeune et que je ne suis pas fini. Il n'y a en « moi que le cœur de bien achevé (2). »

Aussi ce cœur était-il de ceux qui toujours ouverts débordent en tendresse sur tout ce qu'ils rencontrent. Dans l'étude si remarquable que M. Cousin a consacrée à son ami, il nous le montre, à Paris, logé près des toits, dans une pauvre chambre garnie de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, avec un de ses amis de Turin qui, sans s'être personnellement compromis

(1) Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 14 août 1822.
(2) 7 juillet. *Ibid.*, p. 660.

dans la révolution, avait volontairement quitté son pays pour le suivre. « Quel est donc, se demande-t-il, cet homme avec lequel on préfère l'exil aux douceurs de la patrie et de la famille? Il est impossible d'exprimer le charme de son commerce. Ce charme était pour moi dans l'union de la force et de la bonté. Son cœur était un foyer inépuisable de sentiments affectueux. Il était bon jusqu'à la tendresse pour tout le monde. Rencontrait-il dans la rue quelque malheureux? il partageait avec lui le denier du pauvre. Son hôtesse, une vieille femme que je vois encore, était-elle malade? il la soignait comme s'il eût été de sa famille. Quelqu'un avait-il besoin de ses conseils? il les prodiguait, et tout cela par un instinct irrésistible dont il n'avait pas même la conscience. Aussi était-il impossible de le connaître sans l'aimer. Je doute que jamais créature humaine, même une femme, ait été autant aimée. Il avait à Turin un ami à qui il avait pu confier sa femme et ses enfants, et un autre l'avait accompagné dans l'exil (1). »

Comme preuve du sentiment que cet homme inspirait, M. Cousin rapporte qu'un pauvre Piémontais qui l'avait autrefois servi dans l'armée, ayant connu sa détresse, venait, lui ou sa femme, dans le misérable grenier où il logeait, et plus tard dans sa prison de la salle Saint-Martin, lui apporter le fruit de ses économies, avec le respect d'un ancien serviteur et la tendresse d'un ami. — Il faut citer ces traits qui achèvent le portrait. Avant de raconter comment l'esprit s'égara, c'est une consolation de rappeler que le cœur fut

(1) M. Cousin. *Revue des Deux-Mondes*, ibid., p. 646.

bon, parce que le cœur a droit de grâce aux yeux de Dieu, et que ce Dieu est celui qui, voyant à ses pieds une grande misère dans un amour contrit, a pardonné beaucoup à qui avait beaucoup aimé.

III

Cet homme étant ainsi fait, il était aisé de prévoir que celui qui s'emparerait de son cœur deviendrait maître de sa foi. C'est ce qui arriva. Certes, le catholicisme est loin d'être l'ennemi des sages libertés. Mais il faut bien convenir que ce n'était pas à l'Église qu'allaient les sympathies de l'école libérale, sous la Restauration. Le libéralisme français avait fait alliance avec la philosophie alors dans sa fleur, et l'inclination qui portait le comte de Santa-Rosa vers le camp des libéraux le jeta naturellement dans le courant de leurs croyances comme de leurs opinions. Déjà il connaissait M. de Sismondi et le colonel Fabvier. M. Victor Cousin, ayant lu le livre sur la *Révolution piémontaise*, désira faire la connaissance de l'auteur. Il le vit, le félicita, et le fascina si bien par les séductions de son immense talent, que, dès la première visite, le proscrit tomba sous le charme et se livra à lui avec cette ardeur d'aimer qui est plus spécialement la pente des malheureux.

Des relations habituelles de sympathique confiance s'établirent dès lors entre ces hommes, que bien des affinités rapprochaient l'un de l'autre. M. Cousin avait

trente ans à cette époque. L'autre avait neuf ans de plus, mais il était demeuré dans cette jeunesse d'âme qui garde éternellement la puissance d'aimer. Santa-Rosa subissait l'exil pour ses idées. M. Cousin était en disgrâce pour les mêmes idées. Suspect de libéralisme, il venait de descendre de sa chaire de la Sorbonne et de voir son cours suspendu en même temps que celui de son collègue M. Guizot. Une fortune pareille supportée pour la même cause forma un nouveau lien entre le professeur déchu et le ministre proscrit. Chaque soir, Santa-Rosa s'échappait de sa retraite, gagnait la rue d'Enfer où demeurait le jeune maître qui, fort malade alors, se consolait de ses souffrances en traduisant Platon. Le proscrit restait là jusqu'à onze heures ou minuit, partagé entre le charme de la conversation et les soins affectueux qu'il ne cessait de prodiguer à son cher malade. « Je n'ai jamais vu, raconte M. Cousin, de plus touchant spectacle que celui de cet homme si fort de corps et d'âme, se métamorphosant en une véritable sœur de charité, tantôt silencieux, tantôt gai, retenant sa parole et presque son souffle pour ne pas ébranler la frêle créature à laquelle il s'intéressait. La bonté de la faiblesse n'est guère séduisante, car on se dit : C'est peut-être de la faiblesse encore. Mais la tendresse de la force a un charme presque divin. »

On comprend que bientôt une communion d'idées s'établit dans cette grande intimité de chaque jour. Sans être un homme de lettres, Santa-Rosa avait fait d'excellentes études. Il savait plusieurs langues, il écrivait fort bien : « Il avait l'esprit juste et droit

comme le cœur, rapporte M. Cousin; il détestait le paradoxe; et, dans les matières graves, les opinions hasardées, arbitraires, personnelles, lui inspiraient une profonde répugnance. — Avide de comprendre et de savoir, ajoute-t-il, il dévorait dans mes livres tout ce qui tenait à la morale et à la pratique. Il possédait naturellement la bonne métaphysique dans une âme généreuse bien cultivée. Personne au monde ne m'a tant encouragé et soutenu dans ma carrière philosophique. »

Quant à Santa-Rosa, il avait, au contraire, une extrême défiance de lui-même: « Moi, mon ami, » dit-il dans une sincérité touchante qui l'honore, « moi, j'ai de la santé, un cœur tendre qui se pas- « sionne, une imagination faite pour ce cœur. J'ai « l'esprit juste, mais nulle profondeur, et j'ai une « instruction si incomplète, ou pour mieux dire je « suis si ignorant sur un grand nombre de points « importants, que cela devient un obstacle presque « insurmontable à la plupart des travaux que je « pourrais entreprendre (1). »

Ce sentiment qu'il avait de son insuffisance devait lui devenir funeste, car il appelait le joug. Il avait d'abord accepté celui de l'Évangile, et il l'avait lui-même déclaré doux et léger. Mais le premier effet de ses amitiés nouvelles fut de le mettre en défiance contre ce qu'il avait nommé sa *chère Église catholique*. Ce ne sont d'abord que des insinuations qui se glissent dans ses lettres. « N'êtes-vous pas effrayé, dit-il,

(1) Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 12 juin, *Revue des Deux-Mondes*, p. 659.

« de voir en Europe les grandes vérités religieuses « et morales abandonnées, presque sans défense, « aux coups de deux sortes d'hommes également « funestes à l'ordre et au bonheur des sociétés (1)?» Les catholiques sont une de ces deux sortes d'hommes. Ainsi voudrait-il se faire une foi religieuse qui ne fût pas la leur, et comme il ne se sent pas capable de cette œuvre, c'est alors qu'à la place du Révélateur divin il fait appel à un révélateur humain parfaitement dévoué, mais parfaitement faillible, et demande au philosophe de lui donner un symbole: « O mon ami, dit-il dans une lettre suppliante, j'ai « dans l'esprit que votre philosophie, dans l'état « où sont les choses, ferait un grand bien aux « hommes (2). »

« Cher ami, ajoute-t-il quelques lignes plus bas, « c'est un devoir de faire entendre sa voix quand « on a la conscience de sa force.... C'est d'une ma- « nière bien autrement élevée que vous pouvez servir « la société humaine. » — Enfin: « Tu es pour moi « une sorte de conscience, » lui déclare-t-il un jour.

Et cela était vrai. Jamais disciple ne montra à un maître mortel une soumission plus humble. Il y eut à cette époque un moment d'abandon, où, faisant abdication totale de sa personne, Santa-Rosa remettait au jeune docteur Cousin la dictature absolue de son intelligence. Il ne faisait qu'une réserve en faveur de la question de l'immortalité, demandant qu'à tout prix on sauvegardât imprescriptiblement les droits

(1) Lettre de Santa-Rosa, p. 658.
(2) *Ibid.* Alençon, 12 juin. *Revue*, p. 659.

de l'espérance. Il en avait tant besoin ! Il y avait un si vif sentiment de ce besoin dans cette protestation et cette invitation adressée à son ami :

« Moi qui ai la conscience d'un prolongement in-
« défini de mon existence morale, de mon existence
« de volonté et de liberté, qui l'ai pour vous et pour
« moi, je désire vivement que votre passage sur la
« terre soit marqué par votre influence sur le bonheur
« des autres passagers, nul grand bien n'étant sans
« récompense. Vous voyez, mon ami, que je vous
« aime tout de bon et comme un vrai dévot que je
« suis (1). »

Or, ce fut précisément sur l'immortalité que porta, entre les deux amis, le débat et le dissentiment. C'était inévitable, car l'immortalité est comme l'Océan : sur quelque courant d'idées qu'on lance sa barque, c'est à elle qu'il faut forcément aboutir.

Il paraît que, dans ce débat, comme sur toute question, le jeune maître, essentiellement novateur, se risquait à l'aventure dans les systèmes hardis et les témérités du sens propre. Santa-Rosa, lui, tenait pour les grandes et antiques croyances du genre humain. « Il me gourmandait souvent, écrit M. Cousin, sur
« plusieurs de mes opinions et me ramenait souvent,
« des sentiers étroits et périlleux des théories per-
« sonnelles, à la grande route du sens commun et de
« la conscience universelle. » Gardé par ces principes et ces traditions, comme dans une forteresse, Santa-Rosa pouvait être invincible. Mais malheureu-

(1) Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 12 juin. *Revue*, p. 659.

sement le cœur avait avec l'ennemi de secrètes intelligences; il désarma l'esprit qui, à la fin, faiblit et se rendit de confiance : la foi fut ainsi vaincue.

IV

Elle parut cependant se relever dans un péril extrême.

En 1822, Santa-Rosa s'était réfugié à Auteuil, chez M. Viguier, pour éviter les recherches de la police française, quand, au bout de quelques mois, un jour, ayant osé sortir de cette retraite pour se rendre au chevet de son ami malade, il fut reconnu à Paris, arrêté, conduit à la Préfecture, et écroué ensuite dans la salle Saint-Martin, sous la menace d'être livré à la police du Piémont, c'est-à-dire à l'échafaud. Comme cela arrive toujours, la perspective de la mort le ramena des rêves creux de la philosophie aux réalités du christianisme. « Pendant les deux mois qu'il passa à la salle Saint-Martin, nous apprend son confident, je ne l'ai entendu se plaindre ni du sort ni de personne. Il se prépara à bien mourir, et ne lut plus que la Bible. »

Mais cette disposition religieuse, née de la crainte, s'évanouit avec elle. Elle avait seulement prouvé une fois de plus que, quelles que soient les prétentions de la libre pensée, elle ne parvient pas à s'asseoir finalement dans sa sagesse : on vit en philosophe, on préfère mourir en chrétien.

Le comte fut élargi, d'après une ordonnance de non-lieu rendue par le juge d'instruction. Mais comme la présence de l'ancien agitateur italien à Paris inquiétait le gouvernement, un arrêté ministériel de M. de Corbière l'interna à Alençon, sous la surveillance de la police du lieu.

Le poids de l'ennui s'y fit bientôt sentir douloureusement. Dès la première lettre, il se plaint de sa prison; et en effet, s'il faut l'en croire sur parole, la ville d'Alençon n'était pas de nature à le réconcilier avec l'exil : « Je suis logé, mon cher ami, dans la *rue aux* « *Cieux*.... J'ai deux chambres assez grandes; mais « une triste vue sur la rue et sur une petite vilaine « cour a remplacé le lac, les Alpes, Vevey et Clarens « que j'avais sous ma fenêtre, il y a un an. J'ai voulu « voir les environs. J'ai rencontré la Sarthe croupis- « sante et des champs peu fertiles. A force de cher- « cher, j'ai trouvé un peu d'ombre à l'abri de quel- « ques pommiers (1). » Dans la lettre suivante, le réfugié n'y tient plus : « Je cède à la nécessité, mon « ami; mais Alençon est une des plus tristes néces- « sités des quatre-vingt-quatre départements du « royaume. Je suis si seul (2) ! »

M. Cousin comprit que sa présence pourrait être le remède de cette solitude. Il partit, malgré un état de santé déplorable, et, bravant les soupçons ombrageux de la police, il vint à Alençon s'établir auprès du proscrit. Il avait pris une des deux chambres de son ami, pour être plus à portée de l'entretenir souvent.

(1) Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 2 juin. *Revue*, p. 657.
(2) *Ibid.*, 12 juin. *Revue*, p. 658.

Et comme le philosophe était constamment malade, Santa-Rosa l'entourait de soins presque maternels : « Je n'en ai jamais connu de pareils, dit-il lui-même. Il serait impossible de décrire la tendresse qu'il me témoigna. Ce mois passé ensemble acheva de nous unir. Je pus lire dans son âme et lui dans la mienne ce qu'il y avait de plus caché. »

Là, la question vitale de l'existence future se présenta de nouveau, et ce fut dans ces dernières confidences de l'amitié que se livrèrent, sur ce terrain, les assauts décisifs dont l'intérêt n'était autre que l'Éternité. Le proscrit s'y tenait comme à la dernière ancre qui le rattachait à la foi. M. Cousin doutait et ne se privait pas de faire part à son ami de ses incertitudes : « Ce fut pendant ce mois, a-t-il écrit lui-même, que je composai l'argument du *Phédon* sur l'immortalité de l'âme. Santa-Rosa aurait désiré que je visse aussi clair que lui dans les ténèbres de cette difficile question.... Sa foi aussi vive que sincère allait plus loin que celle de Socrate et de Platon. Les nuages que j'apercevais encore sur les détails de la destinée de l'âme après la dissolution du corps, pesaient douloureusement sur son cœur, et il ne reprenait sa sérénité, après nos discussions de la journée, que le soir, lorsque, ensemble, errant à l'aventure autour d'Alençon, nous assistions au coucher du soleil, et confondions nos espérances pour cette vie et pour l'autre dans un hymne de foi muette à la divine Providence. »

Telles paraissent en effet avoir été les conclusions du débat. Ils se dirent finalement que l'immortalité était une espérance, une probabilité, mais qu'elle n'é-

tait pas une certitude; le cœur l'implore, la veut, mais l'esprit n'arrive pas à se la démontrer; de sorte que le plus sûr en pareille matière est de fermer les yeux et de s'en fier en aveugle à ce que la Providence en décidera pour nous.

Santa-Rosa reçut la dédicace de la traduction du *Phédon*. Quel autre livre convenait mieux aux dispositions d'âme de ces deux philosophes, comme aussi à leur situation présente, que cet entretien sublime sur l'immortalité, recueilli dans une prison sur les lèvres d'un sage condamné, lui aussi, pour ses opinions, par l'État athénien? Or, dans cet argument dédié à son ami et écrit sous ses yeux, M. Cousin disait:

« La philosophie démontre qu'il y a dans l'homme un principe qui ne peut périr. Mais que ce principe reparaisse dans un autre monde avec le même ordre de facultés et les mêmes lois qu'il avait dans celui-ci; qu'il y porte les conséquences des bonnes et des mauvaises actions qu'il a pu commettre; que l'homme vertueux y converse avec l'homme vertueux, que le méchant y souffre avec le méchant, c'est là une *probabilité* sublime qui échappe peut-être à la rigueur de la démonstration, mais qu'autorisent et consacrent et le vœu secret du cœur et l'assentiment universel des peuples. Elles ne sont pas d'hier, elles ne s'éteindront pas demain ces naïves et nobles croyances, qu'un indestructible besoin produit, répand, perpétue parmi les hommes, comme un héritage sacré. Et, en vérité, ce serait une philosophie bien hautaine que celle qui défendrait au sage, à l'heure suprême, d'invoquer ces traditions vénérables, et d'essayer de s'en-

chanter lui-même de la foi de ses semblables et des espérances du genre humain (1). »

On voit que l'*argument* ne faisait que reproduire la doctrine qu'avaient conclue les deux amis de leurs entretiens philosophiques d'Alençon. C'est le même scepticisme voilé des mêmes apparences religieuses ; c'est le même désespoir formulé et poétisé dans la langue de l'espérance. D'un côté comme de l'autre, l'immortalité avec ses conséquences et sa sanction morale, cessant d'être une vérité philosophiquement prouvée, s'évaporait en une rêverie indémontrable, et passait, de la région des dogmes arrêtés et des solutions précises, dans celle des sentiments plus élevés que solides, plus respectables que raisonnables.

Étrange conclusion ! Cruelle philosophie qui consacre de la sorte l'antinomie fatale de l'esprit et du cœur, dont l'un ne peut démontrer ce que l'autre sollicite, et le condamne à n'avoir que des aspirations au lieu de solutions, des désirs au lieu d'espérances certaines ! Il n'y a rien de plus triste que cela, et rien de plus faux. Ainsi que l'a écrit un des plus graves publicistes de ce temps : « L'âme humaine ne se laisse pas diviser et réduire à telle ou telle de ses facultés, qu'on choisit et qu'on exalte en condamnant les autres au sommeil. L'homme n'est pas seulement un être sensible et poétique qui aspire à s'élancer par l'imagination et par l'amour au delà du monde matériel et actuel : il pense en même temps qu'il sent; il veut connaître et croire aussi bien qu'aimer; ce n'est pas assez pour lui que son âme s'émeuve et s'élève, il a besoin qu'elle se fixe

(1) M. Cousin. *Œuvres de Platon*, t. I. Arg. du *Phédon*, p. 179.

et se repose dans des convictions en harmonie avec ses émotions. » — « Je ne sais à quel point, ajoute le même écrivain, les esprits éminents peuvent ainsi combler, par leur sincérité et leur ferveur sensible, le vide de leurs croyances; mais les hommes ne se paient pas d'aspirations stériles et de beaux doutes, et les problèmes naturels de la destinée à venir seront toujours le grand fardeau des âmes (1). »

Santa-Rosa ne tarda pas à s'en apercevoir. M. Cousin, ayant quitté Alençon, était à peine de retour à Paris quand une lettre de son ami lui apprit qu'en dépit de leurs belles conclusions, le solitaire n'avait pas trouvé une grande paix dans le scepticisme mystique où il l'avait laissé. Comme l'immortalité n'était plus à ses yeux, et selon ses propres termes, *qu'un espoir*, *qu'une prière*, Santa-Rosa s'était mis sincèrement à prier. « Je t'ai bien recommandé à Dieu, écri-« vait-il. Depuis longtemps je n'avais si vivement « senti sa présence dans mon cœur. J'ai appelé sur toi « toutes les bénédictions du ciel : qu'il te protége, qu'il « te donne la force de supporter le bonheur comme le « malheur. Tout vient de lui, tu le sais bien (2).... »

Mais qu'est-ce que la prière et qu'est-ce que l'espérance là où la foi n'est pas? Cette lettre commencée dans une sorte de confiance religieuse et sereine s'achève dans un gémissement à demi étouffé : « Homme « si aimé par tes amis, tu offenses Dieu si tu con-« temples ton existence d'un œil sombre. Il est de « cruelles douleurs que tu ne connais pas et qui font

(1) M. Guizot. *Médit. sur la Relig. chrét.*, t. I, 1re médit., p. 7 et 8.
(2) Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 14 août 1822, p. 663.

« l'effet d'un poison lent. L'organisation de mon « corps ne s'en est point ressentie, elle est forte; mais « l'âme!... »

L'âme était bien malade, et j'en trouve la preuve dans une lettre, la plus éloquente de toutes, qui, achevant sa pensée, mettait à nu la blessure de cette âme perplexe. Cette lettre est capitale. On regrette que M. Cousin n'en ait cité qu'un fragment, mais il est décisif. Après une lacune dont le sens général et le sentiment plaintif se laissent soupçonner, ce sentiment éclate tout à coup dans ce cri que bien des douteurs ont jeté, mais que nul autre, que je sache, n'a poussé avec cette intensité d'éloquente douleur :

« O mon ami! que nous sommes malheureux de « n'être que de pauvres philosophes pour qui le pro- « longement de l'existence n'est qu'un espoir, un dé- « sir ardent, une prière fervente! Je voudrais avoir les « vertus et la foi de ma mère! Raisonner c'est douter, « et douter c'est souffrir. La foi est une espèce de « miracle. Lorsqu'elle est forte, lorsqu'elle est vraie, « qu'elle donne de bonheur! Combien de fois, dans « mon cabinet, je lève les yeux au ciel et je demande « à Dieu de me révéler et surtout de me donner l'im- « mortalité (1)! »

J'insiste sur ce passage, parce que tout est là. Si les larmes sont le sang de l'âme, comme le dit saint Augustin, il y a de ce sang dans ces lignes. Elles disent tout ce qu'on regrette dans le malheur du doute, elles disent tout ce qu'on y souffre, elles disent tout ce

(1) Lettre de Santa-Rosa. Bourges, 15 sept. *Revue des Deux-Mondes*, p. 665.

qu'on possède en possédant la foi. Mais ce qu'elles ne disent pas assez, c'est par quelle route on peut y revenir, quand on l'a perdue. Elles semblent ignorer que pour s'y retrouver il ne suffit pas de lever les yeux et de crier : « Seigneur ! » mais qu'il faut prendre le chemin que ce Seigneur a tracé, qu'il a parcouru lui-même pour nous l'enseigner, parce qu'il est la voie, la vérité et la vie ; et que, sans lui, hommes et guides, passagers et pilotes, s'en vont aux abîmes, s'y meurtrissent, s'y perdent et ne se relèvent plus.

V

La lettre que je viens de citer était écrite de Bourges. Divers démêlés avec M. de Corbière, et surtout les ombrages toujours croissants de la police, avaient fait transporter le réfugié italien dans cette dernière ville, où sa situation se trouva aggravée par une reclusion plus sévère. Son cœur ardent se broyait sous le poids de l'isolement, et il ne le supportait que par l'espoir d'attirer son fils auprès de lui : « Si mon fils « veut me suivre, écrivait le malheureux père, il « pourra seul m'aider à supporter une horrible exis- « tence (1). »

Ce bonheur tant rêvé ne lui fut pas accordé. Il y avait à peine deux mois qu'il était interné à Bourges, quand il reçut la permission et peut-être l'invitation

(1) Lettre de Santa-Rosa. Bourges, 6 septembre, p. 665.

de passer en Angleterre : « Je suis sûr de regretter Alençon plus d'une fois; mais c'est la Providence qui me pousse en Angleterre, et j'obéis. » C'était le 1er octobre 1822 qu'il écrivait ces mots. Le lendemain, il partait de Bourges, arrivait à Paris sous l'escorte d'un gendarme, et ce fut en présence de ce gendarme qu'il fit à son ami des adieux qui devaient être des adieux éternels.

En effet, ces deux hommes ne se revirent plus, mais ils ne s'oublièrent jamais. Leur attachement réciproque avait quelque chose de profond, d'inviolable, de sacré, qui rappelait les fidélités antiques. Dans le cœur de Santa-Rosa, l'amitié était un sentiment complexe dans lequel se fondaient, en un mélange égal, la confiance, la reconnaissance et le dévouement, l'admiration pour le maître, la tendresse pour le frère, et ces mille choses de l'âme dont on ne sait au juste ni la source ni le nom : « Adieu, mon cher ami, écrivait « le réfugié, je vous aime, parce que vous m'aimez, « parce que vous êtes platonicien et parce que vous « êtes Parisien; et plus encore par une raison occulte « qui vaut mieux que toutes les autres, parce qu'elle « ne s'exprime pas (1). » — « Je suis *enamouré* de « Paris, dit-il ailleurs. Il y a une bonne partie de moi-« même dans cette ville, que j'ai toujours voulu haïr « et que j'ai fini par aimer d'amour (2). »

Il faut même convenir que le langage de l'amitié prend quelquefois dans ses lettres un singulier accent. Échappe-t-il complétement à l'exagération ?

(1) Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 12 juin 1822. *Revue*, p. 659.
(2) *Ibid.*, 20 août 1822.

L'ardeur italienne n'a-t-elle pas porté quelque chose de sa flamme toute méridionale dans ces épanchements? Je ne sais, mais l'amitié le jette dans des rêveries que l'on ne croirait pas être du domaine de ce sentiment délicat, mais viril, grave, contenu, austère.

« Hier, j'ai été faire une petite promenade autour « d'Alençon, disait-il dans une de ses lettres précé- « dentes. J'ai salué le soleil couchant pour toi. O cher « ami, tu me manques bien. Quelle divinité nous a « réunis? Je t'ai vu, je t'ai aimé, et que je l'ai bien « senti le jour de ton départ d'ici! Te souviens-tu « avec quelle rapidité s'est formée notre confiante « amitié? Il faut qu'elle nous donne de beaux jours. « J'aurais besoin de te savoir heureux, tranquille, « serein. *J'ai de la foi en toi.* Aussi je te désire heu- « reux un peu par égoïsme. Heureux, tu t'occuperais « avec plus de succès d'adoucir mes profonds cha- « grins. Tu es mon dernier attachement de cœur (1). »

Il dit de même ailleurs : « Tu m'as bien embelli « ma promenade d'avant-hier. Je l'ai commencée en « t'écrivant, dans ma tête, une lettre charmante. Il « ne m'en est rien resté, ou presque rien. Mais j'ai eu « une heure qui m'a rappelé ma vie de dix-huit ans, « et je te l'ai due, mon bon ami. Cela ne te fait-il pas « plaisir, et n'aimes-tu pas que je te le dise (2)? »

Ailleurs encore : « Mon sentiment pour toi ne « finira qu'avec l'existence, et j'espère, avec Socrate, « qu'elle ne finira pas de longtemps (3). » — Enfin, quelques heures seulement avant de se mettre en

(1) Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 20 août 1822. *Revue*, p. 664.
(2) *Ibid.* Bourges, 15 sept. *Revue*, p. 665.
(3) Lettre du 12 février 1823. *Revue*, p. 671.

route pour son nouvel exil : — « Mon ami, tu es « une grande partie de mon existence morale. Si tu « savais avec quel serrement de cœur je t'écris! Il y « a bien peu de personnes, non, je crois qu'il n'y en « a qu'une sur la terre à qui j'écrive avec plus d'é- « motion qu'à toi (1). »

Comment M. Cousin répondait-il à ces effusions confiantes? Quelles étaient ses lettres? quels en étaient la doctrine, l'influence, l'esprit? C'est ce que lui, et lui seul, eût pu nous révéler; il ne l'a pas fait, et nous ne connaissons de cette correspondance que les lettres de Santa-Rosa, sans aucune des réponses que lui fit son ami. Celui-ci avait d'ailleurs donné de son amitié des preuves décisives, meilleures que des écrits; et ce qu'on est heureux d'admirer sans réserve, c'est le dévouement fidèle qu'il prodigua au proscrit, à travers la disgrâce, les menaces de la force et le danger constant de la compromission.

Que, dans cette liaison d'intelligence et de cœur, on sache donc distinguer l'ami du philosophe. Sans doute, M. Cousin a eu le tort d'initier l'infortuné Piémontais à ses incertitudes et de jeter le trouble dans une âme sereine. Que ce soit prosélytisme, ou seulement influence, ce tort est considérable; et je prétends ne l'infirmer en aucune manière. Puisqu'il était le maître, le consolateur, le sage, il était digne de lui de relever son disciple, et de ne pas arracher la patrie de l'autre monde à qui ne possédait plus de patrie en celui-ci. Mais il faut se rappeler que lui-même ne croyait guère alors, et qu'il ne pouvait donner que ce qu'il avait.

(1) Lettre de Santa-Rosa. Bourges, 1er oct. *Revue*, p. 668.

Plus tard, il a mieux vu dans la grande question, et ses écrits postérieurs prouvent que l'ancien chef d'école a raffermi sa foi dans la destinée future, si même il ne l'a pas fixée entièrement (1). Les années recueillies ont succédé pour lui aux jours ardents, la vieillesse s'est faite, et avec elle sont venus les calmes méditations, les avertissements auxquels personne n'échappe, les séparations qui forcent de regarder en haut, et le jour éternel s'est fait voir plus clairement à chaque pas de la vie qui rapprochait de sa lumière. Que M. Cousin nous permette donc de le penser. Ce qu'il a fait alors, il ne le ferait plus maintenant. Il comprendrait que les âmes qui ont le bonheur de croire ont droit au respect, et qu'il est inhumain de leur ravir le don qui ne se remplace pas. Il comprendrait que les épanchements de l'amitié, tout confiants qu'ils soient, s'alimentent d'espérance et non pas de désespoir; qu'il ne faut y verser que ce qu'on a de bon; et que prendre une main qui repose dans la nôtre, pour l'attirer à soi, quand on est sur le gouffre, ce n'est pas aimer, c'est haïr.

VI

Le comte quitta donc la France, et arriva à Londres dans les premiers jours d'octobre 1822. La misère et la tristesse l'y attendaient. Après les premiers

(1) Voy. *Du Vrai, du Beau et du Bien*, 16e leçon, p. 419.

moments employés à se faire une situation supportable, l'infortuné tomba dans une mélancolie qu'il essayait de secouer, mais pour y retomber ensuite plus profondément. Il n'osait plus écrire, et quand il le faisait, c'était pour répéter à chaque ligne qu'il souffrait : « J'ai eu des journées où je me suis cru « réellement perdu. Bon Dieu! n'est-ce pas là se « sentir mourir? » Il pensait fréquemment à sa famille absente : « J'ai reçu des nouvelles de ma « femme, écrit-il; elle et mes enfants se portent à « merveille. Mais mon aîné Théodore m'inquiète. Il « a besoin d'instruction, de surveillance, il a besoin « de son père, en un mot. Et cependant il m'est im- « possible de l'appeler auprès de moi. Mes faibles « ressources s'épuisent rapidement (1). » — Il revient à cette pensée au mois de mai suivant : « Si je puis « gagner de quoi vivre, j'appellerai ma famille auprès « de moi, au printemps prochain. Ces pauvres créa- « tures associées à ma malheureuse destinée, tu les « verras à leur passage à Paris (2). »

Aucun de ces projets ne devait réussir. Forcé de gagner une vie telle quelle, en rédigeant des articles politiques, et en donnant aux Anglais des leçons de français et de littérature italienne, c'était à peine si l'ancien ministre pouvait pourvoir à ses premiers besoins. Il errait tristement dans Oxford-Street ou dans Hyde-Park, tout plein de ses pensées et de ses inquiétudes; car il y avait en lui quelque chose de plus précaire que la vie physique, c'était la vie mo-

(1) Lettre de Santa-Rosa. Londres, 10 déc. 1822. *Revue*, p. 670.
(2) *Ibid.*, 16 sept. 1823. *Revue*, p. 678.

rale : « Ne va pas t'alarmer trop, écrit-il, ou plutôt « alarme-toi sérieusement, toi qui sais et qui sens « que toute la vie est dans l'existence intérieure. »

Ce qui le préoccupait, c'était l'éternelle question de la vie à venir, débattue tant de fois avec M. Cousin. Le malheureux se demandait si, après tant de souffrances, le jour ne se lèverait pas enfin où il serait heureux. Arrivé à ce sommet de l'existence où l'on ne reste guère, n'en descendrait-il que pour entrer dans le néant, contre lequel protestait son être tout entier?

« Je vais avoir quarante ans, » écrit-il dans une lettre que sa solennité semble désigner comme son testament philosophique; « je vais avoir quarante « ans, j'ai beaucoup désiré le bonheur; j'avais une « immense faculté de le sentir. Mon amère destinée « est venue à la traverse. J'ai cependant un avenir. « J'ai des enfants, j'aime et j'estime leur mère; mes « enfants me rendront heureux ou malheureux. Au « reste, si je succombe à mes maux, je ne crains pas « le vide, l'horrible néant auquel je ne veux et ne « peux croire, et que je repousse dès à présent et à « jamais, *par volonté, par instinct, à défaut de démons-* « *tration positive* (1). »

Je ne puis citer ce texte sans m'en rappeler un autre qui forme avec celui-ci un éloquent contraste. C'est dans les mêmes circonstances d'âge, de souffrances, de désirs, que, peu d'années après, un illustre chrétien écrivait, lui aussi, ses pensées dernières. Lui aussi atteignait sa quarantième année. Retenu

(1) Lettre de Santa-Rosa. Londres, 30 sept. 1823. *Revue*, p. 674.

malade à Pise où il se sentait mourir, lui aussi se souvenait de sa femme, de son enfant, et se retenait à la vie par ces liens qui y rattachaient Santa-Rosa. Mais il était croyant; ce qui pour le philosophe n'était qu'un souhait du cœur, un idéal de l'esprit, pour le chrétien c'était un dogme incontestable, une espérance certaine. Il se résignait donc, et des rives de l'Arno où les forces espérées ne lui étaient pas revenues, le bon et pieux Ozanam écrivait cette prière :

« J'accomplis aujourd'hui ma quarantième année, « plus de la moitié du chemin ordinaire de la vie. Je « sais que j'ai une femme jeune et bien-aimée, une « charmante enfant, d'excellents frères, une seconde « mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des « travaux conduits précisément au point où ils pou- « vaient servir de fondement à un ouvrage longtemps « rêvé. Laquelle faut-il que je vous immole de ces affec- « tions mondaines? Si je vendais mes livres pour en « donner le prix aux pauvres, si je consacrais le reste « de ma vie à soulager les indigents, seriez-vous sa- « tisfait, Seigneur, et me laisseriez-vous la douceur « de vieillir auprès de ma femme et d'élever mon en- « fant? C'est moi que vous voulez : je viens, Seigneur, « je viens (1).»

Quelles paroles ! quelle âme ! quelle révélation jaillit de ces deux textes! quelle différence dans les sentiments exprimés ! et quel abîme sépare le sceptique qui appelle, hésite, souffre, aspire, et l'heureux enfant de Dieu qui regarde son père, lui parle cœur

(1) Lettre d'Ozanam, citée par le P. Lacordaire.

à cœur, s'incline sous sa main, se repose sur sa promesse et lui immole sa vie en tombant entre ses bras !

Il est juste d'ajouter que Santa-Rosa avait lui-même des retours heureux vers son ancienne foi. A la suite de l'espèce de testament philosophique que j'ai cité plus haut, vient un passage meilleur qui se présente là, non pas incidemment, mais comme l'expression d'une pensée religieuse qui devait devenir sa pensée publique et solennelle. Santa-Rosa projetait d'écrire un grand ouvrage. Il devait y traiter « de la liberté dans ses rapports avec les formes de gouvernement. » Il en avait arrêté le plan et les doctrines. Les doctrines politiques n'en pouvaient être douteuses. Mais quelles seraient les doctrines religieuses de ce livre? Après l'oscillation de toute sa vie, comment cet homme allait-il se poser, et donner de lui-même un témoignage authentique, qui l'engageât devant les hommes et l'avenir?

Santa-Rosa trancha nettement la question. Mis en demeure de faire une profession de foi, il déclara qu'il ne tiendrait pas ses croyances de la nouvelle école, qu'il serait publiquement de la religion de sa mère, et que son seul souvenir serait pour ses écrits une censure à laquelle il ne pouvait songer à se soustraire : « Si j'écris, je mettrai ma con-« science dans mes livres, et j'aurai aussi ma pa-« trie devant les yeux. Le souvenir de ma mère « sera aussi une divinité qui me commandera plus « d'un sacrifice. Ce sentiment est un des mobiles « de mon existence intérieure. Bien ou mal, cela « est. Il m'est impossible d'appartenir tout entier

« aux nouvelles mœurs et à la nouvelle époque par « cette raison toute-puissante (1). »

Le livre n'a pas paru, mais ces lignes peuvent suffire. Elles en sont la préface, elles en font présumer l'esprit et les tendances ; et même ne rétractent-elles pas bien des doutes flottants à la surface de l'âme, mais qui peut-être n'avaient pas de racines au fond? Il y a, dans la vie intellectuelle d'un homme, une heure décisive : c'est celle où il produit, pour lui ou contre lui, de sa pensée personnelle un monument qui parle, qui reste et qui le juge. Son livre c'est son âme; et qu'elles qu'aient été jusqu'alors les incertitudes de l'opinion sur lui, son livre c'est sa foi. La foi définitive de Santa-Rosa nous est donc ainsi révélée authentiquement; et ce qui est remarquable et deux fois péremptoire en faveur de la religion, c'est qu'il se retourne vers elle dans les deux circonstances les plus graves de sa vie, et que c'est dans son respect qu'il se propose d'écrire, de même que naguère c'était entre ses bras qu'il se préparait à mourir.

VII

Ce moment suprême n'était pas éloigné. La vie que Santa-Rosa menait en Angleterre ne lui paraissait plus tenable : « Est-ce vivre, s'écriait-il, que de se lever « chaque matin pour se fuir soi-même jusqu'au soir?»

(1) Lettre de Santa-Rosa. Londres, 30 sept. 1823. *Revue*, p. 674.

Fatigué de l'existence, le réfugié résolut de la retremper dans l'action ou d'en finir avec elle par un beau sacrifice offert à une cause sainte. Une première lettre datée du 26 août 1824 laisse déjà entrevoir ses desseins : « Je me suis relevé, dit-il, du triste « état où j'ai vécu depuis mon arrivée en Angleterre. « Je ne m'en suis pas relevé par une résolution, mais « bien par une action commencée, et dont la suite ne « dépend plus que de moi.... Aussitôt que je saurai « le résultat de ma démarche, je te l'écrirai. Tout me « condamne, je le sais ; mais si je péris, ô mon ami, « ce n'est pas de légères blessures (1). »

Une seconde lettre datée du 31 octobre ne laisse plus de doute sur l'objet de sa résolution. C'était au commencement de la lutte des Grecs pour leur indépendance. Une flamme d'enthousiasme pour cette guerre lointaine courait dans toutes les veines de la jeune Europe, et l'on s'y enrôlait comme dans une croisade. Santa-Rosa y courut au nom de la liberté :

« Demain, mon ami, je pars pour la Grèce avec « Collegno.... Je sens pour la Grèce un amour qui a « quelque chose de solennel; la patrie de Socrate, « entends-tu bien? Le peuple grec est brave, il est « bon, et bien des siècles d'esclavage n'ont pas pu « détruire son beau caractère. Je le regarde d'ailleurs « comme un peuple frère. Dans tous les âges, l'Italie « et la Grèce ont entremêlé leurs destinées; et ne pou- « vant rien pour ma patrie, je considère presque

(1) Lettre de Santa-Rosa. Nottingham, 26 août 1824. *Revue*, p. 676.

« comme un devoir de consacrer à la Grèce quelques « années de vigueur qui me restent encore (1). »

Santa-Rosa partit de Londres le 1er novembre 1824. Le 4 décembre, les passagers à bord de *la Little Sally* saluaient de loin les montagnes du Péloponèse. Santa-Rosa seul, appuyé sur un canon, contemplait tristement le pays qui se présentait de plus en plus distinctement à la vue. Le soir il disait à Collegno : « Je « ne sais pourquoi je regrette que le voyage soit déjà « fini. La Grèce ne répondra pas à l'idée que je m'en « fais. Qui sait comment nous y serons reçus? Qui « sait quel sort nous y attend (2)? »

Il débarqua le 10 décembre à Napoli de Romanie, visita Épidaure, l'île d'Égine et Athènes, et contribua beaucoup à préparer la défense de cette capitale contre les dispositions menaçantes des Turcs. De brillantes promesses lui avaient été faites à son départ de Londres, mais le nom de l'ancien ministre insurgé de Turin pouvant compromettre les intérêts des Grecs auprès des puissances alliées, tout lui fut refusé; et il dut se résigner à prendre l'uniforme de simple soldat grec, et à servir ainsi sous le nom de Derossi. C'était le nom de sa femme, et il ressentait une douceur mélancolique à le porter.

Ces défiances ombrageuses de la part de ceux-là mêmes qu'il venait affranchir assombrirent ses derniers jours. Éteindre l'enthousiasme en lui, c'était tuer le cœur; et la mort, que du reste il n'avait jamais redoutée, lui apparut dès lors comme une délivrance.

(1) Lettre de Santa-Rosa. Londres, 31 oct. *Revue*, p. 678.
(2) Relation de Collegno.

Au moment de son départ, il écrivait déjà à un de ses amis : « Quand on a une âme forte, il convient de tra-« vailler, d'écrire ou de mourir : *Quando si ha un « animo forte, conviene operare, scrivere o morire.* »

Ce dernier dénoûment se représentait à lui dans un pressentiment dont il n'était pas le maître. Comme il portait constamment sur lui le portrait de ses enfants, M. Collegno raconte qu'une goutte d'eau ayant effacé à demi la figure de Théodore, le père ne put s'empêcher de regarder cet accident comme un mauvais présage: « Tu pourras en rire, écrivait-il « à un ami de Turin, mais je sens d'après cela que « je ne dois plus revoir mes fils : *Tu me riderai, « ma sento dopo di cio' ch'io non devo rivedere i miei « figli.* »

Il ne disait que trop vrai. Il s'était déjà mêlé à plusieurs actions où sa bravoure habituelle prenait de plus en plus le caractère de la témérité et du désespoir. Resté dans Navarin, il y défendait vaillamment la ville contre les Turcs, quand, le 7 mai, on craignit que l'ennemi ne s'emparât de l'île de Sphactérie, qui couvre le port. On y envoya donc cent hommes de renfort, parmi lesquels se trouvait le comte de Santa-Rosa. Celui-ci disposa tout pour le moment de l'attaque. Un officier français l'invitant à se retirer derrière une batterie: « Non, je resterai ici, je veux voir les Turcs de plus près, » répondit l'intrépide Italien.

Une heure et demie après, Soliman prenait l'île malgré la résistance acharnée de la troupe grecque; et lorsque Collegno, profitant d'un armistice, se rendit dans la tente d'Ibrahim-Pacha afin de s'in-

former du sort de son ami, un soldat répondit qu'on avait vu Santa-Rosa parmi les morts.

Plus de dix ans après, le nom de Santa-Rosa était à peu près oublié, quand parurent les lettres que j'ai souvent citées. En présence de la tombe refroidie de son ami, le souvenir de M. Cousin se reporta naturellement à leurs longs entretiens sur l'immortalité, aux doutes dont ce noble cœur avait beaucoup souffert; et comme ce grand problème avait été le tourment obstiné de sa vie, il voulut le poser de nouveau sur sa fosse. Il ne le résolut pas plus qu'autrefois; mais il se rappela le doute éloquent de Tacite dans le fameux épilogue de la vie d'Agricola : *Si, ut sapientibus placet, non cum corpore extinguuntur magnæ animæ, placidè quiescas.* Et dans une page trop manifestement imitée de celle-là, il formula les mêmes vœux assombris des mêmes voiles :

« Qu'importe, disait-il à la fin de son Étude, qu'importe la gloire et le bruit misérable qui se fait dans ce monde, si quelque chose de lui subsiste dans un monde meilleur, si l'âme que nous avons aimée respire encore avec ses sentiments, ses pensées sublimes, sous l'œil de celui qui la créa! O espérance divine, que tu fais battre mon cœur au milieu des incertitudes de l'entendement! O problème que nous avons si souvent agité ensemble! O abîmes couverts de tant de nuages mêlés d'un peu de lumière!... Après tout, mon ami, l'homme n'est pas un orphelin : il a un père dans le ciel. Que fera ce père de son enfant, quand celui-ci lui reviendra? Rien que de bon. Quoi qu'il arrive, tout sera bien. »

Qu'est-ce que cela voulait dire, sinon que la vie future demeurait un problème pour l'intelligence, et que s'il n'y a rien de plus souhaitable qu'elle, il n'y a rien aussi de moins prouvé? Ainsi M. Cousin résumait-il finalement dans une tirade émue, les aspirations du scepticisme mystique que nous connaissons déjà, et il y ensevelit cette mémoire aimée comme dans un linceul.

VIII

Le meilleur moyen de montrer l'égarement de Santa-Rosa serait de faire voir la vraie route, par la trace de ceux qui l'ont trouvée et suivie; d'opposer un exemple à son exemple funeste, de répondre aux faits par des faits, et de placer en regard de cette vie fourvoyée le spectacle d'une vie qui a su retrouver la vérité avec le bonheur. Je l'aurais demandé à Silvio Pellico. Enfant de la même patrie, ouvrier de la même œuvre, martyr de la même cause, il nous serait apparu ressuscitant dans les fers cette foi que Santa-Rosa vit mourir dans l'exil. Mais cette comparaison, qui ne l'a faite déjà au fond de ses souvenirs? Qui, par exemple, n'a lu le livre des *Prisons*, et n'en a senti descendre quelque chose qui ressemble à ces clartés mystérieuses du soir, dont Dante dit quelque part qu'elles portent à prier?

Toutefois, il faut rappeler qu'avant ses infortunes ce n'était pas un bien ferme croyant que ce poëte et que ce journaliste, voué à l'intempérance du plus

mauvais libéralisme. Il le déclare aux premiers chapitres de ses *Prisons :* « Mille doutes sophistiques « assiégeaient ma foi. » Dans ses lettres, il revient sur cet ébranlement de ses croyances : « J'ai grande pitié « de ceux qui ont besoin d'être rappelés à l'Église. J'ai « trop connu leurs inquiétudes et leurs douleurs pour « ne pas les plaindre de toute mon âme. » Et un jour, rendant compte des voies par lesquelles Dieu l'avait fait passer pour le ramener à lui, il dictait ces paroles pleines d'enseignement :

« Quoique dans les années qui ont précédé ma « captivité, la fortune et les hommes s'empressaient « à me sourire, cependant les incertitudes de mon « esprit ne cessaient de me tourmenter. Livres, re- « cherches, systèmes, je dévorais tout.... A une âme « agitée comme était la mienne, il fallait la solitude, « le temps et la douleur. J'étudiai, et je vis qu'un « catholique peut, comme le grand Volta, dire hum- « blement son chapelet, et rester une intelligence « saine, clairvoyante et robuste.... Lorsque j'eus « trouvé Dieu, je m'appuyai sur Lui, et j'espère ne « plus l'abandonner, ni dans les souffrances, ni dans « les consolations (1). »

Non plus que les souffrances, les consolations ne lui manquèrent pas, et ce fut le premier bienfait de la religion envers le prisonnier : « Mon père, écrit-il « sous les plombs de Venise, tous mes maux sont « devenus légers depuis le jour où j'ai acquis ici le « premier des biens, la religion, que le tourbillon du « siècle m'avait presque fait perdre (2). »

(1) *Lettres de Silvio Pellico*, trad. par M. A. Latour. — (2) *Ibid.*

Est-ce à dire pour cela que le patriotisme était éteint en lui? Loin de là, Silvio aimait beaucoup l'Italie, il saignait de ses blessures, et la plus vive douleur de ses dernières années fut de voir les mauvaises passions et les excès de l'impiété déshonorer la cause de l'indépendance. Il voulait l'affranchissement de son pays; mais répudiant cette unité factice qui déjà alors était le rêve de quelques-uns : « Penses-tu, disait-il, que Silvio Pellico soit encore « le jouet de cette illusion, qu'on peut former un « faisceau des diverses nations de l'Italie? Noble « ami, je gémis de voir que mon pays gâte ses des- « tinées, en élevant son regard vers une œuvre im- « possible. Qui donc finalement profitera de cette « erreur? Un soldat hypocrite. »

Puis, comme cette sagesse n'était pas plus goûtée alors qu'aujourd'hui, il ne s'emporte pas, il plaint ceux qui s'abusent, et n'écoutant que sa charité : « Il faut être indulgent même envers les malveillants, » disait-il. L'idéale beauté de la cité qui demeure le consolait des changements de la patrie terrestre.

Les deuils de la famille trouvèrent leur soulagement puisé aux mêmes sources. On cite un grand mot de Gœthe, quand on vint lui apprendre la mort de son fils : « En avant! marchons par-dessus les tombeaux! » Chez Silvio Pellico c'était le même cri, non stoïque, mais chrétien : « Par delà les tombeaux! »

Le premier qu'il vit s'ouvrir fut celui d'une jeune sœur, Mariette Angiola, qu'il aimait d'une particulière tendresse. Une de ses plus douces espérances,

au sortir de la prison, était de revoir cette enfant et de l'embrasser. Mais elle, considérant que son frère languissait dans une dure captivité, prit une résolution sublime. Elle pensa que son âme aussi était malade, captive de l'erreur, et, pour mériter de Dieu le salut de son frère non moins que sa délivrance, elle s'offrit au Seigneur, dans le cloître d'abord, ensuite dans la mort. Dieu exauça la sainte. Elle prit le voile, mourut; Silvio se convertit et revint dans ses foyers. Il n'y revit pas sa sœur, mais il ne crut pas l'avoir perdue entièrement. « La bonne Mariette me « manque, écrivait-il alors; oh! comme j'aurais voulu « poser mon regard attendri sur cette chère sainte « sœur! Mais je fais taire mes regrets en répétant « sans cesse : Elle n'est pas loin de nous; elle jouit « aussi de notre bonheur actuel. C'est un ange, qui a « contribué à m'obtenir les grâces que j'ai reçues. « Elle veille, elle prie constamment; elle est ravie « en extase dans la contemplation de bontés dont « nous comble le Seigneur. Pleurons-la, puis rions « de nos larmes d'enfant,et, comme elle, réjouissons- « nous dans le Seigneur (1). »

Quelques années après, c'était son vénéré père que la mort lui enlevait. « L'âme en saigne, écrivait l'ex- « cellent Pellico, mais Dieu n'exige pas que nous « soyons insensibles. O mon Frederico! faisons- « nous des saints! Oh! que de sacrifices! à force « d'en faire, la vie se décolore, et l'on se voit dès « lors bien plus assailli des désirs de la vie future « que de la vie présente (2). »

(1) *Lettres de Silvio Pellico*. Lettre XLIV. — (2) *Ibid*. Lettre CXXIV

Tous les étais de la vie paraissaient en effet tomber à ses côtés. Silvio restait debout, de plus en plus confiant au milieu de ces ruines. On eût dit un navire, qui, toutes voiles au vent, sentait se détacher ses ancres une à une, et s'ébranlait déjà pour s'éloigner de terre.

Cette confiance sereine n'avait rien cependant qui ressemblât à de l'insensibilité. « D'autres afflictions « me déchirent, disait-il en parlant de ses anciens « compagnons de captivité. J'envierais jusqu'à ceux « qui sentent peu; mais non, je ne les envie pas : « ils aiment peu. Mieux vaut remercier Dieu de nous « avoir donné un cœur d'une trempe aimante et « sensible. »

Mais heureusement pour lui, c'était plus haut que la terre qu'il avait appris à aimer, et lorsqu'un de ses amis expirait entre ses bras, il disait sur lui : « Heureux celui qui passe de cette vie pleine de dou- « leurs à une vie céleste. En attendant, aimons-nous « bien dans ce pauvre monde, aimons-nous pour « l'éternité (1). »

Le délabrement d'une poitrine épuisée l'avertissait depuis longtemps que cette éternité allait s'ouvrir pour lui. Il la saluait de loin : « Je suis un homme « de peu d'haleine, répète-t-il dans ses *Lettres*, un « homme assis à deux pas de la tombe, et qui sourit « aux voix qui lui disent : Lève-toi (2) ! »

Ces voix se firent entendre à lui au mois de janvier 1854. Les dernières paroles qu'il dicta furent

(1) Lettre CXXVIII de Silvio Pellico, p. 243.
(2) Lettre CXXIV de Silvio Pellico, p. 233.

celles-ci : « Adieu, sœur! Adieu, frère! Adieu, mon « incomparable bienfaitrice (1). Oh! oui, adieu, al- « lons tous à Dieu : *In manus tuas, Domine, commendo « spiritum meum!* »

Quelques instants après l'espérance pour lui était devenue le bonheur.

Je me souviens d'avoir vu dans un de nos musées une médaille remarquable représentant un soleil dans un cercle de nuages avec cette belle devise : *Adversa coronant.* C'est en effet une belle couronne que l'adversité, et les hommes dont j'ai parlé l'ont portée tous les deux. Mais entre l'un et l'autre quelle différence de force et de magnanimité! Santa-Rosa la porte avec gémissement, et presque avec désespoir, comme ferait une victime; Silvio Pellico la porte fermement, et fièrement comme un martyr. Pourquoi Santa-Rosa, son frère en douleurs, n'a-t-il pas fait de même? Lui qui disait si bien que *la philosophie n'est pas de savoir beaucoup, mais de se placer haut,* se serait placé au-dessus de ces révolutions et de ces afflictions qui ne sauraient atteindre la haute région de l'âme. Lui, le proscrit de Turin, se serait recomposé une meilleure patrie avec ses croyances. Lui, le condamné à mort, en eût rappelé devant Dieu, au nom de la vie à venir. Catholique jusqu'à la fin, comme il l'avait été dans ses plus saines années, il serait peut-être mort de même, bravement, généreusement, sur un champ de bataille, car la religion s'accommode très-bien de l'héroïsme; mais en tom-

(1) Madame la marquise de Barolo.

bant, le chrétien eût fait comme ce soldat qu'on nous a représenté couché, blessé, mourant sur une plage lointaine, et envoyant de là vers la terre natale sa dernière pensée. Il eût envoyé, lui, son tendre et beau regard vers la patrie immortelle, et à côté de l'image de ses enfants absents, il eût cherché l'image de celui qui a souffert pour attirer à lui les hommes qui lui ressemblent.

CHAPITRE IV.

GEORGES FARCY.

« Je me plains de moi-même qui ai dissipé mon temps, affaibli mes forces, rejeté ma pudeur naturelle, tué en moi la foi et l'amour. »

(GEORGES FARCY.)

Georges Farcy, en même temps philosophe et poëte, forme naturellement le lien entre les sceptiques de l'école et les sceptiques de la vie.

Il était de l'école par son éducation et ses premiers travaux. Après une jeunesse passée sous la tutelle d'une vieille grand'mère, et dans un pensionnat du faubourg Saint-Jacques, d'où il se rendait aux classes du collége Louis-le-Grand, l'orphelin est admis à l'École normale, en 1819, un peu après Jouffroy, et au-dessous de lui sans doute, mais comme lui à la fois penseur et écrivain, passant ses journées à traduire les éléments de la *Philosophie de l'esprit humain* par Dugald-Stewart, et la nuit rêvant déjà quelques pages romanesques où se révèlent, non moins que l'atticisme de son goût, les penchants un peu aventureux de son cœur. M. Cousin eut bien vite

distingué ce jeune homme, qui devait être l'Alcibiade de son académie : il l'aima pour son cœur plus encore que pour sa riche intelligence; Farcy le paya de retour. Aussi bien quand l'École normale fut dissoute, le disciple ne voulut pas abandonner son maître. Il prit une petite chambre à côté de la sienne dans la rue d'Enfer, afin de suivre ses leçons et de consoler sa disgrâce. M. Cousin l'eut rapidement gagné à ses doctrines; Farcy devint éclectique, sceptique, je ne sais quoi; et quand enfin il vit le monde s'ouvrir devant lui, laissant complétement de côté les théories de l'école, il n'en retint qu'une seule, celle de la libre pensée, qu'il se hâta de traduire par la libre existence.

Dans l'instabilité de cette vie dévoyée, il est facile de distinguer quatre phases qui ne sont que quatre manières d'être, ou quatre applications du scepticisme pratique.

Georges Farcy commence par une période d'émancipation morale, qui est presque toujours la première conséquence que l'on tire du doute. Il était précepteur auprès du jeune fils de madame de Narischkin quand, las d'une position qui lui semblait une honte et une servitude : « Laissez-moi, je veux être libre, » écrit-il en septembre 1826; puis le voici qui s'embarque pour cette Italie où son âme allait faire un lamentable naufrage. « Que j'y ai mal employé de temps « et de forces! disait-il lui-même dans une de ses « lettres; ai-je mérité ma liberté? Quand je pense que « je n'avais plus alors que des réminiscences d'en- « thousiasme, que je regrettais la vivacité et la fraî- « cheur de mes sensations d'autrefois.... Mais la pu-

« reté d'âme, mais les croyances encore naïves, mais « les rêves qui embrassent tout parce qu'ils ne re- « posent sur rien, c'en était déjà fait pour moi. Je « ne voyais qu'un présent dont il fallait jouir, parce « que je n'avais ni richesses ni bonheur à faire par- « tager à personne, parce que l'avenir ne m'offrait « que des jouissances déjà usées, avec des moyens « plus restreints; *et ne pas croître dans la vie, c'est « déchoir.* »

Hélas! la déchéance était déjà accomplie, et si vous voulez savoir où Farcy a laissé les épaves de son âme, vous relirez ses vers, vous parcourrez les lettres où il dit en parlant de cette fatale Naples où il se plaisait trop : « Il y a là une atmosphère de volupté grossière « qui relâcherait les cœurs les plus forts. Ceux qui « viennent en Italie pour refaire leur santé doivent « porter leurs projets de sagesse ailleurs. » C'est là, au sein de cette ville qui, au dire des anciens, avait été bâtie sur le tombeau d'une sirène, que la ruine de sa vertu suivit celle de sa foi. Vous la visiterez peut-être un jour avant de mourir. Et si, dans ce beau golfe, en vue de Procida, de Capri, d'Ischia, la vague voluptueuse vient jeter à vos pieds une branche verte encore, qui a perdu ses fleurs, flétrie, souillée d'écume, pensez à Georges Farcy et pleurez sur cette âme.

Quand on a parcouru cette première période, et qu'on en est sorti saturé et blasé sur toutes les émotions de l'esprit et du cœur, il n'est pas rare qu'on se rejette de la vie de plaisir dans la vie des affaires. Il ne s'agit plus alors de rêver et de chanter, mais de gagner et de jouir; l'âme s'est rétrécie en se refroidissant, l'idéal a baissé, du Panthéon on l'a fait

descendre à la Bourse, et les spéculations de l'argent et de la banque remplacent désormais celles de la pensée et de la poésie qu'on laisse aux idéologues, aux enfants et aux femmes.

Georges Farcy descendit cette seconde pente. Il alla d'abord chercher fortune à Londres, et ne l'y trouvant point, il s'associa je ne sais quel exploitateur habile et fit voile avec lui pour le nouveau monde. « J'ai quitté Londres, le lundi 2 juin 1828, « dit-il dans une lettre. J'ai encore une fois éprouvé « combien les émotions, dans ce qu'on appelle les « circonstances solennelles, sont rares pour moi. J'ai « quitté l'Angleterre pour l'Amérique avec autant « d'indifférence que si je faisais mon premier pas « pour une promenade d'un mille. Il en a été de « même pour la France.... »

La fortune le trompa comme avait fait le plaisir. A peine eut-il touché terre à Rio-Janeiro qu'il regretta le temps, la peine et l'argent qu'il y était venu perdre. « L'amour de m'enrichir m'a séduit, écrit-il, « j'ai résisté à mes penchants qui me portaient à la « vie solitaire et contemplative.... Si je m'étais décidé « à quelque dépense, j'avais la Grèce sous les yeux « où je vivais avec Mollière (le Philhellène), avec qui « j'aimerais mieux une mauvaise tente qu'un palais « avec l'autre. J'ai sacrifié tous mes goûts, et me « voilà à deux mille lieues de mon pays, sans res- « sources, sans occupation, forcé de recourir à la « pitié des autres.... Enfin, pour terminer peut-être « ma peine et cette plate comédie, voici un duel qui « m'arrive pour demain avec un mauvais sujet.... Je « dois avouer que *je ne sais* comment les dieux pren-

« dront cette dernière folie. *Je ne sais*, oui, c'est le « seul mot que je puisse dire. »

C'était le dernier mot de sa philosophie, et il faut convenir que ce n'était pas la peine d'avoir été le traducteur de Dugald-Stewart et l'élève chéri du maître de l'éclectisme, pour aboutir à ce doute duquel procédait le malheur de sa vie. Voilà pourquoi, en effet, Georges Farcy était las et ennuyé de lui-même. Il était de ces jeunes hommes, comme notre siècle en rejette par milliers chaque jour de l'école dans la rue, esprits sans fixité parce qu'ils n'ont pas de foi, et dont la volonté, dénuée de point d'appui, ne peut soulever le saint fardeau du devoir humble et fidèle ! Qu'il faut plaindre ces jeunes hommes ! Ils sont désabusés avant d'avoir vécu ! ils n'ont pas de souvenirs et ils n'ont pas le courage de se faire un avenir ! leur vie s'épuise sans cesse en désirs toujours mourants, en projets sans consistance : génération étrange qui s'avance, tête baissée, vers un terme inconnu, pleine d'aspirations, vide de résolutions : car « un « goût vague, ainsi que Farcy l'écrivait, ne suffit pas « à lui seul, et c'est pourquoi, ajoute-t-il, il est si aisé « au premier venu de me faire abandonner ce qui « tout à l'heure me semblait être ma vie. » Ainsi cet infortuné s'est-il peint lui-même à Rio-Janeiro, manquant à la fois de convictions et de forces, se reposant dans ce qu'il nomme « le sombre plaisir d'un « cœur mélancolique, » et se levant la nuit pour savourer sous le ciel étoilé des tropiques « le calme « doux et la pénétrante tristesse qui tombe alors « sur le cœur, goutte à goutte, comme la fraîcheur « du soir. »

La France revit Farcy en 1829. Il obtint de professer la philosophie dans une institution de libre exercice à Fontenay-les-Roses. Il s'était loué près de là, dans le vallon d'Aulnay, une petite maison où il semblait se plaire. Le malheureux poëte avait changé de chimère, sa vie était entrée dans une troisième phase. Après les aventures romanesques et les ambitions de fortune déçues, c'était la vie champêtre qui avait ses préférences. Nous aurons l'occasion de remarquer encore ces rêves idylliques chez les pauvres égarés qui demandent à la nature ce qu'ils ne veulent pas demander à Dieu et à l'Église.

C'est là, dans le court espace de calme extérieur que la campagne procura à cette âme lassée, qu'il écrivit cette note; elle était en même temps sa confession sommaire et son testament moral :

« Je rends grâces à Dieu :

« De ce qu'il m'a fait homme,

« De ce qu'il m'a fait Français,

« De ce qu'il m'a fait plutôt spirituel et spiritua-
« liste que le contraire, plutôt bon que méchant,
« plutôt fort que faible de caractère. »

Mais Farcy ajoutait :

« Je me plains du sort,
« qui ne m'a donné ni génie, ni richesse, ni nais-
« sance.

« Je me plains de moi-même,
« qui ai dissipé mon temps, affaibli mes forces, re-
« jeté ma pudeur naturelle, tué en moi la foi et
« l'amour. »

Ces remords prouvaient du moins que la foi, la loi

morale, pouvaient ressusciter dans cette âme sincère. Il en avait conservé l'idéal dans son cœur, et, à la veille de mourir, il lui fit son adieu dans cette belle pensée :

« Chacun de nous est un artiste qui a été chargé « de sculpter lui-même sa statue pour son tombeau, « et chacun de nos actes est un des traits dont se « forme notre image. C'est à la nature à décider « si ce sera la statue d'un adolescent, d'un homme « mûr ou d'un vieillard. Pour nous, tâchons seu- « lement qu'elle soit belle et digne d'arrêter les re- « gards. »

Mais lui-même de quelle argile allait-il pétrir cette statue de sa vie et à quelle ressemblance? Comment allait se poursuivre cette existence si jeune, et cependant brisée et reprise tant de fois? La révolution de Juillet trancha le nœud de l'énigme.

Farcy venait d'écrire sur son journal la célèbre épitaphe des compagnons de Léonidas, quand le canon de l'insurrection se fit entendre dans la rue. Il était, depuis longtemps, un des zélateurs du libéralisme dans la presse, et l'ayant vivement défendu avec la plume, il jugea qu'il était temps de le soutenir avec les armes. « Qui donc se dévouera, dit-il à un ami, si « nous qui n'avons ni femme ni enfants, nous ne bou- « geons pas? » Il prit donc un fusil, un sabre, un pistolet, s'en fut trouver quelques-uns de ses collaborateurs au journal *le Globe*, MM. Cousin, Magnin, Dubois et Gérusez, leur fit ses adieux et sortit pour se battre.

Il se porta vers le Louvre, du côté du Carrousel, contre les soldats royaux qui faisaient un feu nourri

dans la rue de Rohan. C'est là, au coin de cette rue et de celle de Montpensier, qu'une balle l'atteignit en plein dans la poitrine. Farcy n'eut que le temps d'apprendre que la Révolution était victorieuse, et il mourut le même jour, mercredi 29 juillet, avant d'avoir atteint sa trentième année!

Quelques-uns ont pensé que Farcy, las de vivre, avait cherché la mort. Brizeux a dit de lui :

> O Farcy! le linceul aujourd'hui te recouvre,
> Et j'en ai peur, c'est lui que tu cherchais au Louvre!

Il est du moins certain que son âme était rongée par le mal de ce siècle. Quel remède eût été capable de le guérir? « Qu'a-t-il manqué à cet enfant privilégié du ciel? se demandait un jour, devant une tombe semblable, une femme tristement célèbre. Qu'eût-il fallu pour que cette sensitive si souvent froissée et repliée sur elle-même s'ouvrît aux rayons d'un soleil bienfaisant? C'est précisément le soleil de l'intelligence, c'est la foi! C'est une religion, une notion nette et grande de sa mission dans le monde, des causes et des fins de l'humanité, des devoirs de l'homme par rapport à ses semblables, et des droits de ce même homme envers la société universelle. »

Voilà ce que Georges Farcy a malheureusement méconnu. A défaut d'un type supérieur, surnaturel et divin, il n'a modelé sa vie, selon sa belle image, que sur un exemplaire misérable et étroit; et, au lieu de la faire de marbre, il l'a pétrie de fange, hélas! trempée de larmes. C'est pour avoir ainsi livré au scepticisme son intelligence, sa jeunesse aux folles jouis-

sances, son cœur aux convoitises, sa vie en holocauste à la Révolution, qu'il n'est resté de lui qu'une pâle mémoire, une inquiétude à ceux qui s'intéressent aux âmes, et pour toute gloire un nom déjà à demi effacé sur le pied d'une colonne.

CHAPITRE V.

M. E. SCHERER.

« Ah! soyez-en sûr! l'incrédulité tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre! Le surnaturel est la sphère naturelle de l'âme. »

(M. Scherer, *Mélanges*, p. 182.)

Près de trente ans séparent les hommes que je viens de nommer de ceux qui fourniront le sujet de cette étude. Dans cet intervalle, tout a changé entièrement. Ce n'est plus le rationalisme spiritualiste avec ses jeunes ardeurs de tout refaire par lui, c'est le criticisme ardent à démolir ce qui est; et il semble d'abord que ce n'est point au sein d'une pareille école que l'on doive chercher des victimes du doute. Comment le positivisme aurait-il l'inquiétude douloureuse de ces problèmes, dont il est par essence la négation radicale, et desquels il professe que l'étude est vaine, parce que leur objet n'est pas? De là, chez un grand nombre des nouveaux doctrinaires, le dédain a succédé à la mélancolie, la morgue à la tristesse, la négation au doute; et si quelque chose peut être plus étonnant que leurs assertions elles-mêmes, ce doit être l'assurance imperturbable et froide avec laquelle es énoncent ces hautains révélateurs de la science.

Mais tous ne pouvaient pas se tenir dans ce rôle, par cela seul que c'est un rôle, et un schisme s'est fait dans le positivisme. Après les positivistes grossièrement athées et matérialistes, sont venus les positivistes idéalistes; les artistes et les poëtes après les algébristes et les praticiens. Si tous étaient d'accord que l'idée religieuse n'avait aucune réalité objective, quelques-uns voulaient tenir compte de ces aspirations invincibles de l'âme, rêves creux, mais rêves sublimes, vides d'objet sans doute mais non vides de résultats, n'atteignant pas leur but mais provoquant le mouvement, et devenant ainsi le mobile du progrès et le domaine de l'idéal dans l'âme et dans la vie.

Je n'ai pas entrepris d'expliquer ces inconséquences ni de concilier ces contradictions. Ce que je veux constater, c'est d'abord que l'impiété a beau feindre la paix pour faire croire à sa force, elle se trouble tout à coup, s'arrête, regarde en arrière, n'ose revenir sur ses pas pour reprendre une meilleure route, mais hésite, et se voyant si seule, si loin des saints et de la vérité, ne marche plus qu'en tremblant, fait des concessions pour pallier ses fautes, proteste de son respect pour cacher ses remords. « La plus « rude des peines, avoue M. Renan, la plus rude « des peines, par lesquelles l'homme arrivé à la vie « réfléchie expie sa position exceptionnelle, est sans « doute de se voir ainsi isolé de la grande famille « religieuse où sont les meilleures âmes du monde, « et de songer que les personnes avec lesquelles il « aimerait le mieux être en communication morale « doivent forcément le regarder comme pervers. Il « faut être bien sûr de soi quand les femmes et les

« enfants joignent leurs mains pour vous dire : Voyez « comme nous (1) ! » Il faut l'être davantage encore quand, regardant s'éteindre à côté de vous ces femmes et ces enfants qui croient, et les suivant d'un long regard d'envie plus loin que le temps, on est forcé de se dire, sans aucune espérance : « Je ne « souhaiterais pas leur vie, mais je suis jaloux de « leur mort. A voir ces fins glorieuses et calmes, « l'âme se relève et se fortifie; on reprend quelque « estime pour la nature humaine, on se persuade « que cette nature est noble et qu'il y a lieu d'en « être fier (2). »

Ce qu'en second lieu je voudrais démontrer par un exemple, c'est que l'antinomie inventée et proclamée par les nouveaux sceptiques entre la *Foi* d'un côté et la *Science* de l'autre, entre ce qu'ils nomment l'*Idéal* et la *Réalité*, constitue dans l'âme humaine un état je ne dis pas seulement illogique, contradictoire, absurde, mais un état violent, contre nature, impossible. M. Scherer confirmera par sa vie et ses œuvres cette vérité déjà démontrée par Jouffroy, Santa-Rosa et d'autres.

I

Il y a peu de jours je lisais dans un livre récent de M. Scherer, à propos d'une belle lettre de Mme de

(1) M. Renan. *Études religieuses*. Préface, p. xv.
(2) *Ibid.*, p. 312.

Sismondi, recommandant à son fils le respect de la religion :

.... « Hélas! prisonniers aveugles et travaillant au « renversement du passé, nous faisons une œuvre « que nous ne connaissons pas. Nous cédons à une « puissance dont il semble parfois que nous soyons « les victimes aussi bien que les instruments. La « terrible dialectique dont nous chiffrons les for- « mules nous broie en même temps que nous en « broyons les autres. C'est l'avenir sans doute, c'est « l'avancement des sociétés, c'est l'idéal qui se réa- « lisent ainsi par des forces inconscientes; nous « avons besoin de le croire. Malheur à nous si nous « en doutions, et néanmoins quand la lutte s'arrête « un moment, quand le penseur redevient homme, « quand il regarde en arrière, quand il voit les ruines « qu'il a faites et écoute les gémissements qu'il « a arrachés ; oh! qu'il trouve alors son sentier « rude et sauvage, et qu'il donnerait volontiers la « jouissance de la conquête pour l'une de ces douces « fleurs de piété et de poésie qui embaument encore « le sentier des humbles (1)! »

Ces lignes font bien connaître ce qu'est M. Scherer. Le criticisme sceptique n'a peut-être pas de nos jours de dialecticien plus opiniâtre ni de victime plus souffrante. Il a parcouru toutes les phases du système et il en a tiré toutes les conséquences. Mais s'il n'a pas reculé devant les négations, il n'a rien dissimulé non plus des déchirements de son âme, de ses ombres, de ses défaillances, de ses perplexités nettement for-

1) M. Scherer. *Nouvelles Études sur la litt. contempor.*, p. 155.

mulées, éloquemment avouées. Il n'est pas de ces aveugles qui rient dans leur détresse et qui s'asseyent en chantant; il n'élève la voix que pour demander sa route, et mendier ce pain sacré de la vérité dont nous sommes affamés, tous tant que nous sommes. Logicien inflexible, il a suivi sa ligne jusqu'au bord des abîmes où elle le menait, et c'est là ce qui le rend plus apte que tout autre à représenter le système d'idées qu'il préconise. C'est qu'il l'a épuisé, qu'il l'a vu se fondre goutte à goutte dans ses mains, comme une boule de neige entre les doigts d'un enfant; qu'enfin c'est logiquement qu'après être parti d'un principe erroné, il en est arrivé à substituer d'abord le *sentimentalisme* rationaliste au *protestantisme,* puis à mettre le *scepticisme* à la place de l'un et de l'autre.

Le point de départ de M. Edmond Scherer fut donc le protestantisme. Tout son malheur vient de là.

M. Scherer, maintenant rédacteur distingué du journal *le Temps*, avait été appelé vers l'année 1844 à professer la théologie protestante dans le séminaire évangélique de Genève. Un de ses disciples d'alors nous a appris comment son entrée à l'école fut un triomphe (1).

Jusque-là M. Scherer passait pour un fervent de l'Église réformée. La chaire protestante, dans laquelle il montait sous de si heureux auspices, était regardée

(1) *Voy.* le curieux écrit de M. Astié : *Les deux théologies nouvelles dans le sein du protestantisme français.* Paris, 1862. Et : *M. Scherer, ses disciples et ses adversaires.* Paris, 1864.

comme la forteresse du piétisme génevois contre le vieux socinianisme de l'Église officielle. Désireux de justifier sa grande réputation, le professeur se mit donc en devoir d'établir avant toute autre chose l'authenticité et l'inspiration de la Bible, puisqu'elle est la seule base du protestantisme, l'unique autorité sur laquelle il repose.

La tâche n'était pas facile, et M. Scherer ne tarda point à s'en apercevoir. D'une part, il ne pouvait se résoudre à bâtir sa doctrine théologique sur le sable mouvant; de l'autre, il ne pouvait, en restant sur le terrain du protestantisme, arriver jusqu'au tuf solide pour y asseoir une démonstration. Dans ces perplexités, on le vit successivement invoquer comme appui la tradition de l'Église et la critique savante. Mais qu'est-ce qu'une tradition sans organe certain, sans témoin infaillible, sans gardien officiel? Qu'est-ce que dit la critique à la masse ignorante, pauvre, occupée, distraite, et dès lors que peut-elle pour le salut du monde? M. Scherer comprit que ces deux fondements étaient également ruineux, et il y renonça. Il restait bien encore la ressource finale d'une autorité doctrinale, infaillible, et le professeur protestant s'y trouvait amené par l'insuffisance même des bases religieuses étudiées par lui. Il y eut certainement, dans cette première phase de la vie intellectuelle de M. Ed. Scherer un moment où l'Église catholique-romaine se présenta à lui comme la seule issue à ses perplexités. Mais, ainsi que Jouffroy, il passa devant elle en détournant la tête. Toutefois, il lui rendit, sans le vouloir ni le savoir, un magnifique hommage; car chassé, par la force de sa dialec-

tique, de retranchements en retranchements et mis au pied du mur de l'Église catholique, il n'eut d'autre moyen de lui échapper que de délaisser du même coup les voies de la logique, de la critique et de l'histoire. N'était-ce pas reconnaître que pour répudier la religion, il fallait premièrement répudier la raison ? C'est alors en effet qu'il abdiqua la méthode de l'*intellectualisme*, comme disent ses disciples, se jeta tête baissée dans le *sentimentalisme*, et proclama nettement que : « il n'y a qu'une manière de connaître le divin, c'est de l'éprouver. »

Cette déclaration fut une révolution, et elle décida de sa vie comme de son âme. Quand l'école le vit rejeter toute autre preuve que la preuve expérimentale intime, l'école s'en émut. La jeunesse lui garda d'ardentes sympathies; mais quelques-uns de ses confrères, et peut-être de ses rivaux, s'obstinèrent à ne voir dans ce changement de méthode qu'un aveu d'impuissance, une menace pour l'orthodoxie de l'enseignement, une grave atteinte à la doctrine elle-même, et M. Scherer fut dénoncé comme un homme dangereux. L'éloquent professeur descendit donc de sa chaire, mais il ne renonça à aucune de ses idées. Comme le plongeur de Schiller, il résolut de sonder jusqu'au fond cette doctrine du sentiment intime où déjà bien des âmes étaient venues retremper leur piété languissante, et qui avait valu au pasteur Vinet de pieuses admirations et une mémoire aimée (1).

(1) Voir, sur cette première phase de la vie de M. Scherer, un article du P. Daniel : Un *Rationaliste protestant*, dans les Études religieuses, juillet 1862.

II

C'est ainsi que M. Scherer entra dans la seconde phase « d'une vie intellectuelle assez agitée, » comme lui-même la nomme.

Les idées de M. Scherer ont été développées dans son livre des *Mélanges de critique religieuse*, publié en 1860. C'est un recueil d'articles écrits pour des Revues de 1851 à 1859. Ces articles sont assez différents de sujet, mais ils diffèrent peu de ton et de doctrine. De plus, comme ils ont vu le jour à diverses époques, cette différence de dates permet de suivre pas à pas les progrès et les développements logiques de son système.

Le premier de ces articles est intitulé : *De la crise de la Foi*. C'est tout un manifeste, non sans analogie avec le fameux article de Th. Jouffroy : *Comment les dogmes finissent*. M. Scherer commence par opposer l'une à l'autre la foi naïve et la foi *consciente*, qu'il appelle également *réfléchie* et *critique*, et il regarde le doute résultant de cette lutte comme une nécessité de notre âge troublé : « Les objections remplissent l'at-« mosphère intellectuelle, et ainsi l'homme est fatale-« ment amené à éprouver entre sa foi et son intelligence « une opposition qui s'appelle le doute. » Puis l'auteur pousse un cri qui a bien l'air d'un regret : « La « naïveté de la foi est comme l'innocence d'Éden : « une fois perdue, on ne la retrouve plus (1). »

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 2.

Mais n'y a-t-il pas là déjà une grave erreur, et n'est-ce pas une doctrine aussi fausse que cruelle de regarder le doute comme une étape fatale dans la marche de l'esprit, sans que nul de ceux qui pensent puisse se soustraire à cette crise de souffrances et de ténèbres? Cela ne viendrait-il pas de ce qu'on a supposé entre la foi de l'enfance et celle de l'âge mûr un abîme sur lequel on a suspendu le doute, comme un pont sur un gouffre? Or, il n'y a rien de plus faux que cette supposition. Entre la foi naïve et la foi consciente, pour me servir des termes de M. Scherer, il n'y a pas opposition, mais seulement évolution et progression logique. C'est la même croyance qui, implicite d'abord, se développe, se précise, s'enrichit de nouvelles vues, se corrobore de nouvelles preuves, jusqu'à ce qu'elle arrive, sans interruption, mais par une succession naturelle et graduée, à cette obéissance raisonnée et raisonnable que commande l'Apôtre. L'Écriture la compare à la marche du soleil qui passe des ombres de l'aurore à l'éclat du midi, dans un ciel sans nuage (1).

S'il en est autrement, si le doute s'interpose entre la vérité et l'âme, alors le mal est venu non de Dieu mais de l'homme, le nuage s'est formé des vapeurs de la terre, et il faut l'attribuer à l'une des quatre causes criminelles mais libres que nous avons signalées au commencement de cet ouvrage.

La première question qui s'agite dans le livre de M. Scherer est une question de méthode : dans la re-

(1) Justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem. (*Prov.*, IV.)

cherche de la vérité religieuse, laquelle doit être préférée, de l'autorité ou de la liberté? M. Scherer a fait son choix, et voilà pourquoi il déclare à toute autorité dogmatique une guerre à outrance.

Il la poursuit d'abord comme le fétiche du passé et le lâche oreiller de ceux qui aiment mieux s'endormir sur une doctrine toute faite que de se faire la leur à la sueur de leur front. « L'autorité, dit-il, ou la « règle extérieure occupe nécessairement dans l'âme « humaine tout l'espace que n'y occupe pas l'esprit. « Là où l'homme est spirituellement mineur, il tombe « par le fait même sous l'action pédagogique de l'au- « torité. Là où l'homme devient capable de l'indé- « pendance morale, le règne de l'autorité cesse.... « L'homme tend à s'affranchir de l'autorité, et cette « tendance est la loi de l'histoire de l'humanité. Seu- « lement de temps en temps l'humanité s'aperçoit que « ses anciens vêtements sont devenus trop étroits, ses « formules insuffisantes, et alors elle les déchire (1). »

Il la poursuit jusque dans le protestantisme. Car, reprend M. Scherer, « Le protestantisme n'a fait que « changer d'autorité. A la place de l'Église il a mis « l'Écriture, il a opposé le livre seul au livre inter- « prété par l'Église... Le seul bien de la Réforme, « c'est qu'elle a été libératrice par tendance, malgré « elle. Non-seulement elle n'a point eu conscience du « principe dont elle émane et auquel elle tendait, « mais il est certain qu'elle aurait reculé si elle en « eût eu conscience. Système de transition et de « transaction, elle hésite entre ces deux tendances.

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 46.

« Elle se voit tiraillée entre un passé auquel elle « veut se rattacher et un avenir qu'elle prépare à « son insu. Les yeux bandés, elle sème les germes « d'un monde nouveau. Réformation, elle est grosse « d'une révolution (1). »

Cette révolution, il la salue d'avance, car le terrible logicien ne recule devant aucune ruine. Périsse tout le vieux monde plutôt que son idée ! M. Scherer désormais n'est pas plus protestant qu'il ne fut catholique; et comme il a célébré les funérailles de l'autorité dans le catholicisme, le voici qui mène le deuil de l'Église officielle. « L'esprit humain, dit-il dans le même « volume, l'esprit humain ne se résigne pas à la con- « tradiction. Dès qu'il s'y est engagé, il aspire à en « sortir. Aussi les jours du protestantisme sont-ils « comptés; du protestantisme, dis-je, comme sys- « tème positif, comme institution. Comme principe, « il est immortel. Dieu veuille, lorsque le jour de la « liberté viendra, qu'elle trouve les âmes assez fortes « pour la supporter, et que devant le cadavre de « l'Église qui a été notre mère et notre nourrice, nous « puissions nous écrier, non pas : Tout finit; mais « bien : Tout commence (2)! »

Ainsi M. Scherer, ennemi persistant de toute autorité, n'acceptera d'autre méthode que celle de la critique libre. Mais cette indépendance absolue est-elle sage? Est-elle bien dans l'ordre et des desseins de Dieu et des besoins de l'homme?

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 33.
(2) *Ibid.*

Non, dirons-nous d'abord, il n'est pas démontré que l'autorité soit moins nécessaire aujourd'hui qu'elle ne le fut jamais; nous ne sommes ni plus sages ni plus heureux que nos pères, nous n'avons rien à croire, que je sache, qui vaille mieux que ce qu'ils ont cru eux-mêmes; nous sommes encore maintenant des êtres enseignés, les écoliers de Dieu, comme s'exprime l'Apôtre, *docibiles Dei;* et si nous en doutions, c'est M. Scherer lui-même qui nous le rappellerait, au risque de se contredire : « Nous voulons, dit-il, « trouver la vérité sans la chercher, la posséder sans « l'acquérir; nous exigeons qu'elle se présente à « nous pure de tout mélange, revêtue de formes pré- « cises, marquée de signes irrécusables. L'incertitude « nous est importune et le doute nous trouble. Le pro- « testantisme et le catholicisme se sont constitués dog- « matiquement sous l'empire du même besoin (1). »

Non, dirons-nous ensuite, la critique indépendante n'est pas et ne peut être la méthode providentielle pour arriver au vrai, parce qu'elle ne sera jamais la méthode commune, facile, universelle. Je n'en appellerai pas à l'expérience et au témoignage de tous les temps; je citerai M. Scherer, et c'est encore lui-même qui parle contre lui-même. « J'ai beau avoir « confiance au progrès, avoue-t-il, je ne réussis point « à me représenter une époque où le gros des hommes « aurait pris l'habitude de peser avant de décider. » Mais le salut du monde, que devient-il alors? que faites-vous du *gros des hommes*, comme vous les nommez? que faites-vous du peuple, de la foule, des

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 33.

pauvres, des ignorants, de ceux qui gagnent leur pain avec leurs bras et qui ne pourront gagner ce pain de la vérité, ce pain au-dessus de toute substance qu'ils demandent chaque jour? Et même ce petit groupe de prédestinés, qui sont les initiés de la nouvelle école et qui composent la petite aristocratie de la libre pensée, qu'en faites-vous?

Hélas! la critique savante a autant de victimes et de dupes que de disciples. M. Scherer a cité dans le courant de son livre trois ou quatre noms illustres, Bunsen, Lamennais, Francis Newman, Sterling, Colenso; il a mis son talent à glorifier outre mesure ces prétendus pionniers de la vérité, qui ont délaissé la route de l'autorité pour se frayer un sentier à travers les abîmes. Or il se trouve que tous ces chercheurs infatigables n'ont trouvé que le doute au fond de leur critique, comme un résidu chimique au fond d'une cornue. Leur vie s'est consumée comme une folie d'enfants qui courent à perdre haleine pour saisir l'horizon qui fuit devant eux. Ils sont tombés au bout, de fatigue et de désespoir, ne léguant à tous ceux qui les suivent de près que le dramatique exemple d'un effort insensé!

M. Scherer s'est donc trompé. Autant une critique sage, réglée, subordonnée, contenue dans des limites d'orthodoxie précise, est bonne et salutaire; autant une critique émancipée, effrénée, en révolte contre toute autorité doctrinale, est funeste et féconde en naufrages. M. Scherer en deviendra un déplorable exemple. Mais d'abord à cet exemple j'en opposerai un autre, puisé dans les entrailles de notre société moderne si fière, mais si souffrante. Je présenterai le

témoignage d'Augustin Thierry fatigué de systèmes, appelant l'autorité comme on appelle une mère, venant, à la fin de ses jours, abriter sous son aile son libre et beau génie, et dépeignant ainsi ce besoin d'enseignement religieux et chrétien auquel personne n'échappe :

« Vos raisonnements m'offusquent, me dépas-
« sent, m'effrayent. Je suis un rationaliste fati-
« gué qui me soumets à l'autorité de l'Église catho-
« lique.... J'ai besoin d'une autorité infaillible, j'ai
« besoin d'un repos pour mon esprit. J'ouvre les
« yeux et je ne vois qu'une seule autorité, celle de
« l'Église catholique; je crois à ce que l'Église ca-
« tholique m'enseigne, je reçois le *Credo* (1). »

III

Tout n'est pas dit encore, et, pour en finir avec la question de méthode, après avoir rejeté la voie de l'autorité pour prendre celle de la critique, M. Scherer formule ainsi le principe théologique qui doit reconstituer tout ce qu'il a détruit :

« La théologie moderne est partie de ce principe
« que la religion étant moins une connaissance qu'un
« sentiment, elle doit être ramenée à un autre critère
« que la seule intelligence, — et en second lieu, que
« la révélation étant adressée à l'homme doit être

(1) *Voy* avec de plus amples développements : *Lettre du P. Gratry à Mgr l'archevêque de Paris, dans la Connaissance de Dieu*, t. I, appendice.

« faite pour l'homme, et par conséquent doit lui être « accessible ; en d'autres termes, qu'elle n'est vraie « qu'autant qu'elle peut être comprise, et qu'elle « n'est religion qu'autant qu'elle répond à notre « nature religieuse. »

La méthode de M. Scherer est nettement indiquée, et le procédé duquel il prétend se servir c'est d'une part la critique *rationaliste*, et de l'autre la critique *sentimentaliste :* Dieu compris par l'esprit, Dieu rendu sensible au cœur : voilà ce qu'il veut chercher et ce qu'il prétend trouver dans la religion de son choix.

Mais cette prétention est-elle raisonnable, et, pour commencer par la critique rationaliste, Dieu peut-il être entièrement, directement compris par l'intelligence humaine? Ce Dieu ne peut-il pas nous révéler des mystères ? Ne peut-il pas nous donner de cette révélation des signes non douteux ? Faut-il rappeler encore ce que j'ai dit de la sagesse et de la bonté miséricordieuse du mystère ? Je n'ai plus à y revenir, mais comment s'empêcher de citer, à l'encontre de ce criticisme exclusif, cette étonnante prière du chef le plus renommé de cette fatale école? « O Père « céleste, s'est écrié M. Renan, tu n'as pas voulu que « ces doutes reçussent une claire réponse, afin que « la foi au bien ne restât pas sans mérite, et que la « vertu ne fût pas un calcul. Une claire révélation « eût assimilé l'âme noble à l'âme vulgaire ; l'évi- « dence en pareille matière eût été une atteinte à « notre liberté. C'est de nos dispositions intérieures « que tu as voulu faire dépendre notre foi. Dans tout « ce qui est objet de science et de discussion ration- « nelle, tu as livré la vérité au plus ingénieux : dans

« l'ordre moral et religieux tu as jugé qu'elle devait « appartenir aux meilleurs. Il eût été inique que « le génie et l'esprit constituassent ici un privilége, « et que les croyances, qui doivent être le bien « commun de tous, fussent le fruit d'un raisonnement « plus ou moins bien conduit, des recherches plus « ou moins bien favorisées. Sois béni pour ton « mystère, béni pour t'être caché, béni pour avoir « réservé la pleine liberté de nos cœurs (1). »

Le sentimentalisme, pris exclusivement et sans aucun contrôle, n'est pas une voie plus sûre pour arriver au vrai. J'ai déjà dit, en parlant de Maine de Biran, les vertus de cette méthode psychologique, mais j'en ai également fait connaître les lacunes et les défectuosités. Sans doute la vérité doit avoir avec l'âme de profondes harmonies et des affinités qui les fassent s'appeler et se reconnaître entre elles. Je puis même ajouter que, pour qui l'observe de près, cette méthode n'est pas une simple induction; c'est une preuve que j'oserais presque appeler mathématique, c'est la démonstration par coïncidence, appliquée aux choses de la religion et de l'âme. C'est une géométrie qui part de ce principe que la vraie religion sera nécessairement celle qui se superposera le plus exactement à tous les besoins de l'homme, puisqu'elle est faite pour lui. Et si l'on peut montrer qu'il n'y a pas une seule de nos révélations qui ne soit invoquée par les aspirations légitimes de l'âme; si l'on peut démontrer que cette âme est créée avec une telle virtualité religieuse qu'elle demeure incomplète, dimi-

(1) M. Renan. *De l'avenir de la métaphysique.*

nuée, haletante, tant qu'elle ne s'est pas trempée dans ces sources de beauté, de lumière et d'amour; si, par contre, on fait voir que notre nature se complète, dans cet embrassement fécond de l'âme et de la foi, et qu'elle trouve là seulement sa plénitude et son rassasiement, il faudra bien reconnaître, dans ce procédé, une méthode puissante, rigoureuse même, à l'égal des autres méthodes, et se dire avec Pascal que : « le cœur a ses raisons que la raison ne com- « prend pas. »

Mais ce qui n'est pas, ce me semble, d'une évidence moindre, et ce que M. Scherer paraît trop ignorer, c'est que pour constater que la foi s'adapte à l'âme, *porte partout et d'aplomb* sur elle, comme il s'exprime, il faut qu'auparavant cette foi soit connue, précisée, enseignée par une autorité. Car cette méthode peut bien mettre en lumière nos besoins d'intelligence et de cœur, puis vérifier plus tard si l'objet correspond à ces aspirations supérieures de l'âme; mais cet objet lui-même, elle ne peut que le désirer, le soupçonner vaguement peut-être, mais non le découvrir.

Je pourrais remarquer encore que cette méthode interne, parfaite, pour appeler et contrôler la foi, mais impuissante à la découvrir *à priori*, n'est pas moins impuissante à la démontrer aux autres, théoriquement du moins, et le serait davantage encore à la défendre, à cause de sa nature entièrement relative, subjective et personnelle.

Enfin joignez à cela que le sentiment est chose essentiellement changeante; que, dans le même individu, il se modifiera avec les circonstances et tournera à chaque souffle, et vous pourrez entrevoir que

de variations et de révolutions de croyance et de culte vont naître de ses caprices, s'il règne seul en maître. Du sentimentalisme on devra aboutir à l'individualisme et à un morcellement qui réalisera l'adage des anciens : « *Tot capita, tot sensus.* »

IV

C'est précisément où devait en venir M. Scherer. Suivons-le dans son œuvre de démolition. Sa première opération est de soumettre la Bible à la critique du sentiment.

Qu'est-ce que l'inspiration biblique? se demande-t-il. — Mais pour M. Scherer, que peut-elle être, sinon l'accommodation de la parole à l'âme, et le sentiment même que cette âme en éprouve? La pierre de touche est là, il n'y en a pas d'autre : « Ce qui « ne va pas à l'âme, ce qui n'éclaire, ne touche, ne « sanctifie pas l'homme, ne saurait faire partie de « la vérité religieuse; cela n'est pas inspiré (1). » « Il n'y a qu'une manière de connaître le divin, c'est « de l'éprouver.... Laissez, laissez de côté les démons- « trations, toujours plus ou moins illusoires, et per- « mettez à la Bible de parler pour elle-même et de « plaider sa propre cause (2). » — « C'est à l'âme que « l'Évangile s'adresse tout entier, c'est par son affinité « essentielle avec elle qu'il fait valoir ses droits (3). »

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 21.
(2) *Ibid.*, p. 46. — (3) *Ibid.*, p. 29.

— Il ajoute plus loin : « L'impression produite par « toutes ces paroles n'est pas une idée, c'est un fait. « C'est un fait que ce jour jeté dans les abîmes du « cœur. La parole qui nous amène si irrésistiblement « à Dieu ne peut venir que de lui.... Telle est l'inspi- « ration.... Les Écritures n'ont pas plus besoin d'at- « testation pour le cœur que le rayon lumineux n'en « a besoin pour l'œil, le tranchant du glaive pour le « cœur qu'il déchire. Nous avons entendu, nous « avons vu, nous avons touché le Verbe éternel. Les « preuves de la divinité de la parole ne sont pas seu- « lement superflues ici, elles sont ridicules (1). »

Ce principe étant posé, tout croule, et l'Écriture, une fois entrée dans ce crible, n'en sortira que pulvérisée.

Et d'abord, dans la Bible, tous les livres n'allant pas également à l'âme, comme dit M. Scherer, il faudra donc choisir, et choisir à son gré? Sans doute, répond-il : « Le fidèle fait, à part soi, et en dépit de « lui-même, une différence entre les auteurs cano- « niques, entre les divers écrits de ces auteurs et « entre les diverses parties de ces écrits (2). » A chacun d'y puiser le divin, comme il le sent et autant qu'il le sent. L'*assimilation fragmentaire* et libre remplace désormais l'admission en bloc de toute l'Écriture, et ce dogmatisme usé dans lequel les Églises voulaient cristalliser et immobiliser le vieux christianisme.

— Mais le divin n'existant que là où on l'éprouve, ce n'est pas à chaque livre que cette critique s'applique, mais bien à chaque page, à chaque ligne, à chaque

(1) M. Scherer, *Mélanges de critique relig.*, p. 49.--(2) *Ibid.*, p. 53.

mot? — Oui encore, répond hardiment M. Scherer. Aussi bien le fidèle « lit plutôt le Nouveau Testament que l'Ancien. » Mais dans l'Évangile lui-même, « le discours de la montagne, le huitième chapitre de la première Épître aux Corinthiens sur la charité se légitiment à la conscience comme parole divine, tandis qu'il est difficile d'en dire autant de la généalogie des douze tribus dans les chroniques, et de celle de Jésus-Christ dans Matthieu et dans Luc. L'inspiration ne se sent pas, et partout elle est nulle dans les détails nautiques du voyage et du naufrage de saint Paul, dans les commissions à Timothée ou dans les salutations qui terminent la lettre aux Romains (1). »

Chacun choisira donc selon son sentiment, et qu'on juge ce que devient dès lors le livre sacré ! Ce n'est plus l'assimilation fragmentaire qu'il faut dire, mais l'assimilation moléculaire indéfinie. C'est chaque goutte de la substance des saintes Écritures qu'il faudra faire passer dans le creuset de la conscience pour savoir si elle contient en composition quelque élément divin.

— Mais, — troisième conséquence — dès lors que l'inspiration se reconnaît seulement par l'impression religieuse produite à la lecture, il peut se rencontrer, et de fait il existe des livres de main d'homme qui portent avec eux cette impression du beau, du grand, du vrai, aussi bien que la Bible. A ce titre, ces ouvrages seront donc inspirés à l'égal de l'Écriture? — Sans doute, dit M. Scherer. « Le croyant re-

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 53.

« connaît l'esprit de Dieu ailleurs que dans les pages « du recueil canonique. L'esprit dont l'Écriture est « animée n'est pas emprisonné sous la couverture de « ce livre. L'esprit de la Bible est l'esprit éternel de « Dieu, l'esprit promis à tous par Jésus-Christ, l'es- « prit qui a de tout temps suscité des prophètes, « l'esprit qui a toujours soufflé où il voulait, l'esprit « qui a animé Augustin, saint Bernard, A-Kempis, « Arndt, Vinet. Prétendre enfermer l'esprit de Dieu « dans la Bible, ou nier l'identité de la Bible avec « l'esprit des saints de tous les temps, c'est un at- « tentat contre cet esprit même, c'est un mensonge « de la théologie contre la foi. La Bible a si peu le « monopole de l'inspiration qu'il y a des écrits non « canoniques dans lesquels l'inspiration est bien « plus sensible que dans tel écrit biblique (1). »

— Mais, s'il en est ainsi, pourquoi déterminer le canon des livres saints ? Quel est son avantage, je ne dis pas seulement sur tel recueil apocryphe, mais sur tel livre humain qui porte avec lui dans l'âme grâce, parfum ou lumière ?

C'est M. Scherer lui-même qui pose cette question, et qui y répond par cette quatrième conséquence et conclusion suprême :

« La littérature canonique, dit-il, n'est autre chose que la littérature classique du christianisme. » Puis, comme s'il redoutait d'avoir par là prêté trop de prestige à la Bible, il a soin de nous apprendre que, pour être classique, elle n'en est pas plus parfaite pour cela ; que sa perfection est toute relative ; qu'elle

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 52.

n'est pas le terme d'un développement, mais seulement le principe ; qu'en vieillissant elle a pris des infirmités, et qu'en la lisant il faut « faire la part de l'âge, des circonstances et du milieu. » Puis, pour nous mettre à l'aise avec cette majesté déchue et découronnée, voici ce qu'il déclare : « Le respect que « l'on porte à la Bible est parfaitement compatible « avec cette accommodation inconsciente et spontanée, « en vertu de laquelle le lecteur fait, dans l'œuvre « divine, la part de ce qui est humain, temporaire et « imparfait (1). » On voit que M. Scherer traite la parole de Dieu fort démocratiquement, et sa vénération se réduit à peu près à cette naïveté que disait le bon la Fontaine, en rendant le Nouveau Testament à un ami qui l'avait engagé à le lire : « J'ai lu votre Nouveau Testament, c'est un assez bon livre. »

Maintenant, je le demande, où est le christianisme? où est la révélation ? où est la religion ! Que reste-t-il du livre saint? Où sommes-nous descendus de conséquence en conséquence? Où sommes-nous tombés d'abîmes en abîmes? Où nous a amenés la critique du sentiment? Ne croirait-on pas voir ce malheureux Indien qui, pour s'être embarqué près de la cataracte, sur une pirogue trop frêle, ne peut plus résister au courant qui l'entraîne, et roule de chute en chute dans le gouffre sans fond?

Nous sommes inclinés à plaindre M. Scherer; mais qu'il nous soit permis de nous plaindre, nous aussi, de le voir traîner de la sorte, dans la vulgarité des petites œuvres humaines, le livre d'or, le livre divin,

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 56.

tout inondé de lumière et imprégné d'amour, sur lequel se sont reposés tant de fronts chargés de peines, qu'ont baisé tant de lèvres, qu'ont mouillé tant de larmes ! Je me souviens d'avoir lu, dans les Pères du désert, que, si ce livre béni venait à tomber à terre, par hasard ou par faute, le religieux coupable ou seulement témoin de la profanation devait se prosterner et recueillir sur son cœur les pages inspirées, que l'on avait coutume de placer dans le lieu même où le corps de Dieu reposait. Eh bien, le vrai fidèle qui lit M. Scherer et qui le voit profaner, confondre dans la poussière de nos feuilles d'un jour, le livre immaculé qu'il adore, éprouve, au fond de son âme, le besoin d'une réparation dont celle-ci était l'image. Il voudrait le relever de son mieux dans son amour, lui rendre la meilleure place dans sa foi et dans sa vie ; et l'impression qu'il recueille de ce spectacle sacrilége, c'est une reconnaissance ineffable pour l'Église qui, comme une mère qu'elle est, lui a appris à lire, à comprendre, à aimer le livre incomparable, dont l'accent est au-dessus de tout accent humain : *Non mortale sonans*.

« Malheur, a dit Byron dans un de ces rares instants où les rayons de la foi perçaient les ombres froides de son scepticisme, malheur à quiconque ouvre ce livre pour douter ! » Le malheur de ce doute, il est clair que M. Scherer ne le voulait pas d'abord. Son point de départ premier était le christianisme; son but était, je pense, d'arriver par le chemin nouveau du sens intime jusqu'au sanctuaire où Dieu vit et règne sous le voile de la divine parole. Mais à mesure qu'il avance, le sol se dérobe sous ses pas, tout s'éva-

nouit entre les doigts de la critique, les précisions s'effacent, l'inspiration n'est plus que l'émotion donnée à la fibre chrétienne, l'autorité s'effondre dans une anarchie absolue sur laquelle surnagent les vagues lueurs et les formes brouillées du sentiment. Le grand livre, la lettre de Dieu à sa créature chérie, est tout au plus un livre de haute littérature, qui n'est pas même exempt de la scorie qui se mêle à toute œuvre de main d'homme. Le palladium de la foi est entre les mains du doute ; l'individualisme indéfini devient le dernier mot des croyances, et chacun prend ou se fait sa route isolément vers un monde idéal dont il n'est pas bien sûr, sous un ciel où il n'y a pas une étoile qui reste et qui brille pour lui.

V

Ainsi l'application de la nouvelle critique est-elle faite à l'Écriture. Mais quel résultat donne-t-elle dans les doctrines? Voici bien ce qu'elle détruit; qu'élève-t-elle à sa place? Quelles sont ses croyances en philosophie aussi bien qu'en religion? C'est ici que nous entrons en plein rationalisme, et de là dans un scepticisme dont nous allons entendre les poignantes douleurs.

Le sentimentalisme de M. Scherer le conduisit naturellement à un large éclectisme entre les dogmes soumis à son libre examen et à l'expérimentation de sa conscience intime. On ne s'étonne donc pas de

l'entendre proclamer qu'il n'y a rien d'absolu dans les philosophies comme dans les religions; que tout cela est purement relatif et subjectif, que l'erreur et la vérité ne sont pas tout d'une pièce, mais qu'elles se mêlent, ainsi que la lumière et l'ombre se confondent dans le crépuscule (1). M. Scherer est un des chefs les plus hardis de cette école de la *nuance* qui, en effet, professe ne voir qu'une nuance, même entre les contraires; variété délicate de cette école hégelienne où l'on affirme l'identité de l'être et du néant, la *synthèse de la thèse et de l'antithèse*, ainsi qu'ils disent dans un jargon qui n'aurait jamais dû déshonorer la France.

Dans ce libéralisme de pensée fort accommodant, tout change d'aspect. Christianisme et judaïsme, protestantisme et catholicisme, « ne sont plus op-« posés, comme la vérité et l'erreur, comme le Christ « et l'Antechrist; mais ce sont des conceptions plus ou « moins exactes d'un objet commun, des phases dans « un grand mouvement de spiritualisation progres-« sive. » La différence ne porte que sur des *symboles*, lesquels sont parfaitement insignifiants en eux-mêmes. « Il n'y a pas jusqu'aux idées de mérite, de récompense et de châtiment qui ne soient symboliques (2). » La morale elle-même est chose relative, et, suivant M. Scherer, il n'y a plus « qu'une chose « constante, universelle : c'est le sentiment général « de l'obligation et de la distinction abstraite entre « le bien et le mal (3). » Le reste, — et le champ

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 11.
(2) *Ibid.*, p. 11. — (3) *Ibid.*, p. 17.

est vaste, — le reste est une affaire purement facultative, parfaitement variable de pays à pays, de siècle à siècle, d'homme à homme (1). Que dis-je? La certitude absolue n'est qu'un rêve, et il n'y a rien, selon lui, de si certain aujourd'hui qui ne puisse être douteux ou renversé demain (2). Je défie le scepticisme d'aller plus loin que cela, et si M. Scherer a le goût des belles ruines, il peut être content : il n'a rien laissé debout, et comme l'ange de l'Apocalypse sur les débris du monde, il peut regarder et se dire : *Factum est*, c'est fait! Ce n'est plus la religion seule qu'il vient de démolir, c'est la philosophie; le même principe dissolvant a miné la certitude après l'autorité, et c'est une des belles preuves de notre sainte foi qu'on ne puisse l'ébranler sans que tout s'écroule avec elle.

Mais c'est ici que commencent, avec l'inconséquence et la contradiction, l'embarras de l'esprit et l'angoisse du cœur. Car, dans ce vide absolu de toute croyance certaine, qu'est-ce que va devenir cette virtualité religieuse avec tous les besoins supra-sensibles que M. Scherer lui-même avait constatés d'abord? Si d'une part le dogme, la foi et le mystère sont rejetés par la raison comme « un non-sens de l'ancienne théologie, » d'autre part la conscience ne les réclame-t-elle pas comme une nécessité impérieuse, irrésistible, de notre nature religieuse?

Question formidable, douloureuse contradiction dans laquelle se débat le livre de M. Scherer, aussi bien que sa vie. Lui-même s'en émeut, cette anti-

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 12.—(2) *Ibid.*, p. 283.

nomie le trouble, et ici il commence à douter de son système, et à prendre un accent de poignante amertume qui a quelque ressemblance avec le désespoir.

C'est dans un dialogue sur le *surnaturel* que s'agite le débat, et c'est peut-être de tout le livre le chapitre le plus décisif et le plus éloquent. M. Scherer y donne la réplique à Montaigu, personnage fictif, auquel il ne manque pas de prêter le beau rôle. Quand Montaigu, l'organe de la raison, a dit : « Le surnaturel n'est pas la religion, c'est la mytho- « logie, le résidu faux de toutes les religions ; aussi « la croyance en est-elle affaiblie dans les esprits ; » son interlocuteur, organe du sentiment, répond par cette belle plainte :

« Il est vrai, nous ne croyons plus au miracle; « vous auriez pu ajouter que nous ne croyons guère « à Dieu non plus. Et les deux choses se tiennent. « On parle beaucoup aujourd'hui de spiritualisme « chrétien, de religion de la conscience, et vous- « même vous semblez voir dans l'abandon des mira- « cles un progrès de la religion. Ah! que ne puis-je « dire avec assez de force combien l'expérience de « mon cœur proteste contre une pareille opinion! « Quand je sens vaciller en moi la foi au miracle, « je vois aussi l'image de mon Dieu s'affaiblir à mes « regards : il cesse peu à peu d'être pour moi le « Dieu libre, vivant, le Dieu personnel, le Dieu avec « lequel l'âme converse comme avec un maître et « un ami. Et ce saint dialogue interrompu, que nous « reste-t-il? Combien la vie paraît triste alors et « désenchantée! Réduits à manger, dormir et gagner « de l'argent, privés de tout horizon, combien notre

« âge nous paraît puéril, combien notre vieillesse « triste, combien nos agitations insensées! Plus de « mystère, c'est-à-dire plus d'inconnu, plus d'infini, « plus de ciel au-dessus de nos têtes, plus de poésie! « Ah! soyez-en sûr, l'incrédulité qui rejette le mi- « racle tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la « terre. Le surnaturel est la sphère naturelle de « l'âme. C'est l'essence de sa foi, de son espérance, « de son amour. Je sais bien que la critique est spé- « cieuse, que ses arguments paraissent souvent vic- « torieux; mais je sais une chose encore, et peut- « être pourrais-je en appeler ici à votre propre « témoignage, l'âme se trouve avoir perdu le secret « de la vie divine. Elle est désormais sollicitée par « l'abîme; une chute toujours plus rapide l'entraîne « loin de Dieu et de ses saints anges; elle perd « tour à tour piété, droiture, génie; bientôt elle gît « à terre, oui, et parfois dans la boue (1). »

— « Oui, répond Montaigu dont le rationalisme « semble se rendre ici aux prières de la conscience, « oui, il nous faut un Dieu vivant et présent, et le « surnaturel seul nous le donne. Le Dieu qui ne « peut ou ne veut descendre sur notre terre et y ma- « nifester sa puissance et sa gloire, ce Dieu est le « Dieu du déisme, un machiniste caché dans les « cieux, une abstraction de l'esprit, un Dieu mort. »

— « Plaisantez-vous, lui dis-je, et ne voyez-vous « pas dans quelle contradiction vous vous jetez? « Tout à l'heure vous présentiez le miracle comme « un élément hétérogène dans la religion, et main-

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 182.

« tenant vous en faites le fondement même de la « foi (1)? »

Voilà donc le rationalisme et le sentimentalisme pris en flagrant délit d'opposition formelle. Ce n'est pas une fiction que ce dialogue, c'est celui de la conscience religieuse en lutte contre l'esprit; et quel libre penseur ne l'a entendu dans ses heures de bonne foi et de silence intérieur? Il demande une décision, il cherche une conclusion à ses perplexités. — M. Scherer n'en sait pas, et, en désespoir de cause, il se jette dans une distinction qui laisse subsister la difficulté entière : La foi, comme sentiment, vit de surnaturel; la science, fille de raison, rejette le surnaturel. Voilà toute la réponse; mais n'est-ce pas plutôt la question elle-même, et M. Scherer fait-il autre chose que formuler une contradiction?

« Je ne me contredis pas, réplique Montaigu : car « je parlais tout à l'heure de la religion d'après son « *idée*, et je parle maintenant de la foi, c'est-à-dire « de la religion telle qu'elle se produit dans la *réa-* « *lité*.... Un fait se produit de nos jours, c'est l'an- « tagonisme entre la foi et la critique. Nous ne pou- « vons renoncer à l'une sans abdiquer le bien, qui « n'est autre que la vérité même de la vie; et nous « ne pouvons renoncer à l'autre sans tomber dans la « superstition. En perdant la *foi*, nous perdons notre « âme; en abandonnant la *connaissance*, nous aban- « donnons la dignité d'êtres raisonnables. Et cepen- « dant la connaissance tend à dissoudre la foi, et la « foi ne se maintient que par l'oubli ou le dédain de

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 183.

« la connaissance, de sorte que nous sommes ré-
« duits, comme Jacobi, *à être chrétiens par le cœur et*
« *païens par l'intelligence* (1). »

Cela est-il assez clair, et se fait-on une idée de l'état moral d'un homme consumant toute sa vie dans des aspirations sublimes, mais insensées, que la connaissance critique refoulera à mesure; se débattant fatalement entre des désirs aussi élevés qu'irrésistibles et une réalité ironique qui le repousse, comme le vieux nocher de la fable repoussait sur la grève désolée du Styx les milliers d'âmes en peine qui tendaient les mains vers la rive opposée? Se figure-t-on ce malheur, ne constituant pas seulement un accident, une crise, mais un état constant, une loi psychologique? Ah! une destinée d'homme ainsi organisée serait contre la Providence le plus horrible blasphème; un pareil être serait, dans la création, une monstruosité; et sa vie serait plus qu'un douloureux labeur, ce serait un martyre, ce serait le supplice de Tantale, avec ce trait de cruauté de plus, qu'il serait une injustice et que Dieu se serait fait un barbare plaisir d'infliger à ses fils une soif noble et sainte qu'il leur serait impossible d'étancher jamais.

VI

Il fallait sortir de là et prendre son parti de la science ou de la foi. Nous avons vu déjà qu'il eût été fa-

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 184.

cile de les concilier, sans déroger aux principes de la saine raison ni à ceux du sentiment. Mais M. Scherer voulait l'évidence totale, l'évidence impossible, et il crut l'obtenir en désertant finalement la voie du sens intime pour se jeter uniquement dans celle d'un *rationalisme* exclusif et sans frein.

Il se fit donc alors dans la méthode philosophique de M. Scherer tout un changement de front, qui marque la troisième phase de sa vie intellectuelle. Le sentimentaliste n'est plus que rationaliste. « Il y a « des hommes qui s'attachent au vrai uniquement « parce qu'il est vrai; il y en a d'autres qui font du « bien, du beau, de l'utile, le signe auquel ils le re- « connaissent (1). » C'est ainsi qu'il avait fait lui-même jusqu'ici, mais désormais ces signes ne prouvent rien à ses yeux : « C'est en vain que j'alléguais le bonheur « de croire, la beauté de la foi, les vertus du fidèle, « dit-il dans ses *Mélanges;* la vertu, la beauté, la « félicité ne sont pas encore la vérité, et la vérité « n'est-ce pas l'objet propre de la croyance (2)? »

Elle ira donc toute seule à la recherche du vrai, cette raison boiteuse à qui manque l'appui de la conscience et du cœur : car « le véritable sage, dit-il, c'est le « douteur qui ne cherche que le vrai. » Elle suivra les traces de Sterling, de J.-A. Fronde, de Francis Newman, de Colenso, l'évêque apostat de Natal, dans lequel M. Scherer retrouve, dit-il, l'image de sa propre expérience. Comme ce dernier il dira : « Je suis en- « traîné, je le sais, avec le courant du siècle qui

(1) M. Scherer. *Revue des Deux-Mondes*, loc. cit., p. 406.
(2) Id. *Mélanges*, p. 186.

« grossit chaque jour à vue d'œil. Quelles sont les « conséquences de ce mouvement? Dieu seul peut le « prévoir. Pour moi, m'en remettant à lui, j'ai lancé « ma barque sur les flots, et je sens qu'ils m'entraî- « nent (1). » N'importe qu'il y ait le précipice au bout. « Il est injuste, a déclaré M. Scherer, il est injuste « de repousser les recherches de ce genre, en signa- « lant les conséquences qu'elles doivent avoir, en « déclarant qu'elles conduisent à l'incrédulité et à « l'athéisme.... Notre devoir évident est de suivre la « vérité partout où elle nous conduira, et de laisser « les conséquences entre les mains de Dieu (2). »

Qu'il lance donc sa barque : la dernière ancre est levée, et si vous voulez savoir le naufrage qui l'attend et la belle fin de toute cette critique rationaliste, je vous livre à méditer cette page désespérée qui couronne l'article de M. Scherer sur Colenso :

« La liberté des croyances marquera la fin de « l'époque théologique. Le dogme des dogmes, c'est « le caractère volontaire de la foi. L'Église ne peut « plus imposer son *Credo* sous peine de châtiments « éternels, les croyances enfin ne sont plus qu'af- « faire d'examen et d'appréciation individuelle.... La « doctrine religieuse a toujours aspiré à s'imposer, « elle est désormais réduite à se proposer; elle perd « le privilége de l'anathème.... Tranchons le mot, *la « doctrine religieuse n'est plus qu'une opinion* (3). »

Voilà ce que l'examen, le sentiment, la critique et le rationalisme ont fait de la religion. Il n'y a plus de

(1) M. Scherer. *Revue des Deux-Mondes*, Mélanges, p. 408.
(2) *Ibid.* — (3) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 411.

religion. La science a réussi à la tuer à petits coups, et l'âme qui l'appelle, la cherchant vainement dans ce syncrétisme où l'on a creusé son tombeau, se demande comme Madeleine : « Ils m'ont enlevé mon Dieu, et je ne sais, en vérité, ce qu'ils en ont fait. »

Hâtons-nous d'ajouter que ces immolations de la foi dans une âme ne se font pas sans tristesse, sans combats et sans remords. La conscience outragée reprend fréquemment ses droits, le sens religieux se venge, et c'est dans le fameux dialogue de Montaigu que s'échappe ce long cri dont peu d'autres égalent la douloureuse intensité :

« Vous souffrez, reprit-il, et moi, croyez-vous que je « n'ai pas souffert? Est-il facile ou agréable de se trou- « ver en dehors de la communion de l'Église passée « ou présente? Peut-on voir avec indifférence dispa- « raître les naïves croyances de la jeunesse, que dis-je, « tomber les appuis de la vie morale? Qui ne serait « atteint de défaillance en présence des problèmes « qui se posent, des ténèbres qui s'épaississent « autour de vous? Je suis frappé quelquefois de la « rapidité avec laquelle l'orthodoxie la plus opi- « niâtre est elle-même emportée par l'esprit du temps, « des sacrifices qu'elle fait, sans s'en douter, aux « opinions qu'elle abhorre. D'autres fois, au contraire, « il me semble que l'Église, la société, la civilisation « tout entière reposent encore sur des croyances qui « ne sont plus les mêmes, et alors je me sens isolé, « isolé comme un débris que la mer, en se retirant, « aurait laissé sur le rivage. J'éprouve dans un temple « chrétien ce que le protestant doit éprouver dans

« une cathédrale, lorsqu'on y célèbre le sacrifice de « la messe et le mystère de la transsubstantiation. Je « m'y sens un intrus. Oh! combien j'envie ceux qui « peuvent encore répéter le *Te Deum laudamus*, cet « hymne magnifique au Christ, le Dieu des chrétiens, « dans lequel le fidèle s'associe au chœur des apô- « tres, au collége des prophètes, à l'armée des mar- « tyrs et à l'Église universelle sur la terre (1) ! »

« Je ne dissimulerai point, ajoute M. Scherer, que « ces paroles répondaient à mes propres préoccu- « pations. »

Puis Montaigu reprit :

« Hélas ! l'humanité se relève pour recommencer « sa marche. Comme notre globe, avance-t-elle au « moins dans l'espace, en tournant sur elle-même, et « si elle avance, vers quel but gravite-t-elle ?

« Où va, Seigneur, où va la terre dans les cieux? »

« Montaigu s'arrêta. Je ne crus pas devoir ré- « pondre. Nous étions émus, et nous nous séparâmes. « Cet entretien m'a laissé un indéfinissable senti- « ment de tristesse. Je ne suis pas fait, je l'éprouve, « pour une époque de transformation intellectuelle « comme la nôtre. Mes sympathies sont pour le passé, « et cependant je le sens, il y a dans les choses « humaines une certaine pente qu'on ne remonte pas. « Ainsi je me vois entraîné par les convictions de « mon esprit vers un avenir qui ne m'inspire ni « intérêt ni confiance (1). »

Et quelle sorte de confiance peut lui inspirer l'a-

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique rel.*, p. 186. —(2) *Ibid.*, p. 17.

venir? Qu'est-ce que l'avenir peut récolter que n'ait semé le présent? Et d'ailleurs, qu'est-ce que l'avenir pour nous sinon l'inconnu, et qu'est-ce que l'inconnu sinon la nuit de l'esprit et l'angoisse du cœur? Ces hommes le sentent, ils le disent. Ils ne se dissimulent guère qu'ils se sont trompés de route, mais ils n'ont pas la force de revenir sur leurs pas. La confiance leur manque : « Votre passé était beau, « sans doute, dit M. Scherer, mais où est-il? Vous « avez eu la sagesse, la vertu, la force ; les avez-vous « encore? L'Église ressemble à une matrone vénérable, assise au seuil d'une maison déserte, pleurant « sur l'adolescent qu'elle a nourri et qui l'a quittée « pour aller prendre part aux travaux virils. En vain « elle étend les bras vers lui, en vain elle lui reproche l'abandon où il la laisse, en vain elle lui « rappelle l'innocence et le bonheur de ses premiers « ans, lui parle des périls et des mécomptes de « l'avenir : elle dit vrai, je le veux; mais à quoi « bon? L'homme ne peut pas rester éternellement en « nourrice (1). »

Non certes, mais l'Église est plus qu'une nourrice, elle est une mère. Elle a le pain des forts comme le lait des enfants. La force, la vertu, la sagesse, sont la dot qu'elle tient de son Époux ; elle n'en a rien perdu, que je sache, et elle la garde intacte, inaliénable, pour ceux qui sont ses fils. L'homme n'est pas un pupille qu'elle veut faire vieillir dans une longue enfance : elle aspire à l'élever à la plénitude de l'homme parfait dans le Christ, et, le jour venu, elle-même lui ceint

(1) M. Scherer. *Mélanges de critique relig.*, p. 187.

les armes, le bénit et l'envoie au combat. Quelques-uns y sont blessés, M. Scherer le sait bien ; mais ceux-là peuvent revenir à sa sainte demeure, qui n'est jamais déserte. Elle les attend sur le seuil, elle les reconnaît de loin, elle les attire dans ses embrassements; elle leur ouvre son cœur pour y cacher leur tête; elle essuie la poussière, les larmes, le sang, les sueurs; elle les fait asseoir à sa table, près d'elle, à l'ombre de l'arbre saint planté sur leur berceau. Là, ils guérissent, rajeunissent, revivent dans le pardon, ils chantent dans l'allégresse ; et le chant qu'ils redisent est ce cantique d'action de grâces que le sceptique attristé admirait tout à l'heure, le *Te Deum* que l'Église entonne sur tout pécheur qui ne veut plus l'être, qui est le chant du triomphe et le chant de l'espérance, qui ne dit pas seulement les grandeurs du présent, mais qui exalte encore les joies de l'avenir, de l'éternel avenir : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum !* »

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE.

Cette seconde partie n'est que la conséquence de la première.

J'ai dû parler d'abord du doute des philosophes, et du trouble douloureux que ce doute avait jeté dans leur intelligence. Mais près d'eux, au-dessous d'eux, il y avait une foule de jeunes esprits séduits qui recueillaient à la hâte ce rationalisme sceptique dans les leçons des maîtres; qui ne raisonnaient guère, mais qui allaient tout droit aux conclusions pratiques pour les mettre à profit dans l'habitude de la vie. C'est ainsi que, de l'école, le scepticisme descendit dans les mœurs de notre siècle, et de là dans les lettres, qui en sont l'expression. Le roman s'en empara, l'histoire l'exploita, la poésie le célébra, il inspira les arts. Mais là, non plus, son règne ne fut point un règne heureux; et si bas que le scepticisme traduit en sensualisme eût ravalé les âmes, celles-ci témoignèrent encore, en faveur de la foi et en faveur de la loi, par des protestations et des remords vengeurs.

Ma tâche, dans cette seconde partie de mon travail, sera d'enregistrer ces aveux et ces remords. La vérité en recevra un hommage bien nouveau, mais singulièrement décisif, sorti de pareilles bouches ou de pareilles plumes. M. Vinet a dit : « Les grands révélateurs de la nature humaine, ce sont les poëtes : car les poëtes sont naïfs.... Leurs paroles sont autant d'aveux, de cris de l'humanité, d'éclairs jetés dans les ténèbres. » Je citerai donc les poëtes, mais je ne les citerai pas tous. Il est dans les bas-fonds de la littérature des lieux malsains que les honnêtes gens ne fréquentent pas, et que je ne veux point connaître. Je n'ai pas entrepris de peindre des âmes perdues, mais de montrer comment, dans leur perdition même, elles rendent justice au bien, le regrettent, l'invoquent, et le glorifient parfois, même en le haïssant. « *Anima quæ tristis est super magnitudine mali, et incedit curva, et infirma, et oculi deficientes, et anima esuriens, dat tibi gloriam et justitiam, Domine.* » (Baruch, cap. III.)

CHAPITRE I.

LORD BYRON.

« Il ne peut y avoir aucun doute sur l'immortalité de l'âme. J'ai cherché à douter, mais la réflexion a prouvé mon erreur. »

(Lord Byron.)

I

Le nom de lord Byron se présente le premier parmi ceux qu'entoura, au commencement de ce siècle, la triste et fatale célébrité du doute. Il s'avance à la tête de ce lugubre cortége, le front couronné de fleurs, comme il convient aux poëtes, hélas ! et aux victimes ; car il chanta le mal dont il fut la proie, et même il est vrai de dire que son immense talent a porté le scepticisme à une sorte de grandeur, dont il importe ici de sonder les fondements et de mesurer les proportions.

Je viens de relire Byron. Il est étrange de voir ce que le travail des années et les leçons de la vie apportent de révélations dans cette lecture. Ceux qui l'ont faite trop jeunes, ceux qui n'ont recueilli que les lointains échos de cette gloire de poëte, ceux en-

core qui le jugent uniquement sur la foi de ses panégyristes de la jeune école, s'attendent à rencontrer une sorte de Titan dévoré par son doute, mais supérieur à lui; portant bravement le poids de ses incertitudes, et se tenant debout sur les décombres de toute religion, comme le sage antique sur les débris de l'univers.

Il n'y a rien de semblable dans lord Byron. C'est un esprit superbe, mais c'est par-dessus tout un cœur gémissant et une âme troublée. Comme j'espère le faire voir, il tremble plus qu'il ne doute, il se plaint plus qu'il ne blasphème. Encore son blasphème, quand on y regarde de près, n'est-il autre chose que l'aveu de sa défaite, le cri de son impatience en face de cette vérité qui l'a blessé au cœur, et qui, comme l'Apostat, le fait s'écrier en arrachant le trait: « Tu as vaincu ! »

Assurément encore ceux-là se trompent grandement qui veulent faire de Byron un sceptique par système, un pyrrhonien d'école. Lord Byron ne mérite

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Il n'y a pas de place pour la philosophie dans cette vie fiévreuse où à peine trouverait-on quelques heures de recueillement. C'est une course emportée à travers les plaisirs, telle qu'il nous a dépeint la course de son Mazeppa dans les steppes de l'Ukraine. « Dans « l'été de ma jeunesse, a-t-il écrit lui-même, j'ai pris « pour sujet de mes chants un exilé volontaire *fuyant* « *les ténèbres de son propre cœur* (1). » Voilà le dernier

(1) *Pèlerinage de Child'-Harold*, ch. III, st. 3. Trad. de M. Laroche, p. 100.

mot de son doute. Nul principe n'y préside. Seulement il s'est dit que, doutant de tout, il lui serait aisé de jouir de tout, sans contrôle ni sanction, et c'est pour arriver à cette belle conséquence qu'il met en question le Maître divin qui le gêne, et qu'il lui tourne le dos, afin de ne pas le voir, et, s'il lui était possible, afin de n'être pas vu de lui.

J'ai hâte toutefois de le dire à sa décharge. Cet homme d'aventures fut condamné, par le malheur de sa situation, à ne connaître jamais, même dans son jeune âge, ni foyer ni autel. Abandonné par son père presque dès sa naissance, il fut laissé aux soins d'une mère bonne, comme elles le sont toutes, mais sans autorité, et particulièrement sans cette douceur patiente par où règnent les mères. On ne voit poindre aucun rayon chrétien sur son berceau, on cherche inutilement une pieuse influence sur ses premières années. L'orgueil en fait sa proie, et les mauvais plaisirs l'attendent sur le seuil de la vie. A dix ans, il s'entend saluer du titre de lord dans sa petite école primaire d'Aberdeen. A douze ans, son génie sent déjà pousser son aile, et la poésie le visite dans son grand et claustral domaine de Newstead. Mais cette poésie n'est pas une poésie virginale ; Byron ne connut jamais le culte des Muses décentes, et il est triste de dire que le ver est déjà au cœur de ces fleurs de printemps. Sous les graves ombrages de l'école d'Harrow, comme dans la retraite du collége de Cambridge, il porte les violences d'un caractère indomptable et les malsaines odeurs d'une âme qui se gâte. A Londres, où il se retira au sortir du collége, on le trouve vidant sa vie, comme on vide une coupe, entre le jeu,

la poésie, le sarcasme, la colère, la boxe, les chiens, la table, les bacchanales sans nom et les orgies nocturnes. C'est à cet âge, et au sein de cette existence débordée, qu'il se proclame sceptique et nie le monde à venir : je n'en suis pas surpris. Enfin, à dix-neuf ans, il brise violemment le joug de sa famille, et, maître de sa pensée comme de sa fortune, il jette dans le public des poésies condamnées à faire rougir même ses compagnons de débauche. Mais alors l'opinion commence à l'écraser de ses trop justes mépris. Las de lui-même et des hommes, Byron quitte sa patrie, et, le 2 juillet 1809, il s'ouvre, au port de Falmouth, cette carrière d'aventures que le *Pèlerinage de Child'-Harold* a immortalisée (1).

Il traverse l'Espagne, et le voilà à Athènes. Là il

(1) J'ai adouci sciemment les couleurs de cette peinture, parce que je déteste tout ce qui ressemble à l'outrage. Il y a dans l'histoire intime de ces sortes de personnages certains coins de tableaux qu'il ne faut pas découvrir et devant lesquels on passe en baissant les yeux. Puis, c'est une opinion communément reçue que le cynisme de Byron s'est souvent complu à exagérer ses excès dans ses écrits. Mais ceux qui veulent suffisamment connaître de quelles sources infectées peut sortir le doute impie, n'ont qu'à lire le prologue du *Pèlerinage d'Harold*.

Longtemps avant ce poëme, Byron avait tracé de lui-même cette image dont son meilleur ami, le poëte Thomas Moore, garantit la ressemblance :

« Enfant d'après la loi, adolescent par son âge, esclave par son âme de tous les plaisirs dégradants, ayant dépouillé tout semblant de pudeur et de vertu,... capricieux comme le vent, extravagant dans ses goûts,... déjà vieux dans le monde, quoique à peine sorti des bancs de l'école : tel est Damœtas. Il a parcouru tout le labyrinthe du vice, et atteint le but à un âge où les autres ne font qu'entrer dans la carrière. Des passions contradictoires se disputent son âme et lui font vider jusqu'à la lie la coupe du plaisir. Mais blasé par le vice, il ne tarde pas à briser sa chaîne, car ce qui naguère était pour lui le bonheur n'est plus aujourd'hui qu'amertume.» (*Heures de Paresse*. Damœtas, p. 11).

jette librement son sarcasme insultant à tous les dieux tombés et à tous les dieux debout.

« Homme d'un jour, lève-toi, approche, viens.... « Regarde ce lieu, sépulcre d'une nation, séjour de « ces dieux qui n'ont plus d'autels. Les dieux eux-« mêmes succombent. Chaque religion a son tour : « hier Jupiter, aujourd'hui Mahomet. D'autres siècles « amèneront d'autres cultes, jusqu'à ce que l'homme « sache que c'est en vain qu'il fait fumer l'encens et « couler le sang des victimes : faible enfant du doute « et de la mort, de qui l'espérance s'appuie sur des « roseaux (1). »

En face du Parthénon et de sa voûte défoncée, il se prend à rêver le néant comme notre meilleure espérance.

« Voilà le dôme de la pensée, voilà le palais de « l'âme.... Tout ce qu'ont écrit les saints, les so-« phistes et les sages pourrait-il repeupler cette tour « solitaire ?... Le repos nous attend sur les rives de « l'Achéron. Là le convive rassasié de la vie n'est plus « forcé de s'asseoir à ce banquet fastidieux, mais le « silence prépare la couche où l'on repose d'un som-« meil éternel (2). »

Que ces citations suffisent : on sait à quoi s'en tenir sur l'impiété et le scepticisme de Byron. Le spectacle scandaleux a été suffisamment étalé devant le public, et la foule y est venue pour entendre et pour rire. Mais ce qu'on sait beaucoup moins, et ce qui serait cependant le spectacle instructif, serait le tableau de

(1) Byron. *Pèlerinage de Child'-Harold*, ch. II, st. 3.
(2) Byron. *Ibid*, ch. II, st. 6, 7.

cette âme se retournant contre elle-même, et faisant sortir de ses remords, de ses soupirs et de ses doutes l'hymne le plus éloquent à la gloire de celui qu'elle refusait d'adorer, même sous le coup de sa grâce. Cela est admirable, et fait de Byron, sans qu'il le veuille, un des apologistes les plus complets de ce qu'il outrage; puisque, en lui, si j'ose dire ainsi, tout s'arme contre lui, et que, se redressant sans cesse de dessous leurs ruines, on entend protester contre l'erreur et le mal les trois grandes voix de l'esprit, de la conscience et du cœur.

Je vais les interroger toutes trois successivement : car leurs révélations sont pleines de lumière.

II

Je commencerai par le cœur. Le cœur de Byron était ce qu'est le cœur de tout homme : altéré d'infini, incapable d'étancher cette soif divine aux ruisseaux de la terre et aspirant au delà. « Savez-vous, disait « un jour Lamennais à ses disciples, savez-vous « pourquoi l'homme est la plus souffrante des créa- « tures? C'est qu'il a un pied dans le fini et l'autre dans « l'infini, et qu'il est écartelé, non pas à quatre che- « vaux, comme dans les temps horribles, mais à deux « mondes. » Ce fut là le supplice de l'âme de Byron.

« Il ne faut pas, dit Pascal, avoir l'âme fort grande « pour comprendre qu'il n'y a point ici-bas de satis- « faction véritable et solide. » En effet, ce n'est

point assurément chose rare que ce dégoût du créé : peu d'hommes y échappent ; mais chez le plus grand nombre il se fait lentement, il monte peu à peu, et il arrive tard. Chez Byron, c'est le contraire ; et ce qui fait de cet homme un type d'exception, c'est qu'il est saturé presque avant d'avoir joui.

C'est à l'âge de dix-huit ans qu'il traçait de lui-même l'effroyable portrait que j'ai cité tout à l'heure. C'est encore dans cet âge qu'il disait :

« La jeunesse s'enfuit, la vie s'use, l'espérance elle-« même se voile le visage (1). »

C'est alors qu'appuyé sur une tombe solitaire du cimetière d'Harrow, il s'écriait comme eût fait un naufragé de la vie :

« O rêves de mon enfance, combien je vous re-« grette ! Je ne puis vous oublier, puisque devant « moi je n'ai que des ténèbres : le rayon du passé « n'en est que plus cher à mon cœur (2) ! »

Cependant, que lui manque-t-il de ce qui peut rendre heureux ? Le monde s'ouvre devant lui, la nature lui découvre ses rivages les plus charmants, la poésie l'initie à ses mystérieuses ivresses ; il voit, il aime, il jouit ; il possède la fortune, la beauté, le génie, la liberté, la gloire ; et, ce qu'un ancien regardait comme le terme de la félicité, le don de sentir le beau et de l'exprimer comme on le sent :

Qui sapere et fari possit quæ sentiat.

Où donc est le bonheur, et où faut-il le chercher s'il ne se trouve pas là ?

(1) Byron. *Heures de paresse*, p. 11. — (2) *Ibid.*, p. 9.

Des gens se sont rencontrés qui, comme Thomas Moore, ont cru que, dans Byron, cette satiété précoce provenait de l'exubérance extrême de ses plaisirs, auxquels manquait l'aiguillon de la difficulté. C'est possible; mais le plaisir versé à petite dose, cette médiocrité des désirs et des jouissances si chère au dix-huitième siècle, eût-elle été capable de désaltérer l'âme de ce *malade d'infini* comme nous le sommes tous?

« Hélas! répond Byron dans une des plus belles « pages de la poésie anglaise, hélas! nos jeunes « affections s'épanchent en pure perte, ou ne fé- « condent qu'un désert. Il n'en sort qu'un luxe fu- « neste de plantes parasites, qu'une ivraie hâtive « gâtée au cœur bien que charmant la vue, que des « fleurs dans le sauvage parfum desquelles nous ne « respirons que des agonies, des arbres qui distillent « du poison. Ce sont là les plantes qui naissent sous « les pas de la passion, alors qu'elle prend son vol « dans les déserts du monde, haletante et en quête « de je ne sais quel fruit céleste interdit à nos vœux.

« O amour, tu n'es point un habitant de ce monde. « Séraphin invisible, nous croyons en toi : c'est une « religion qui a pour martyrs les cœurs brisés; mais « jamais l'œil ne t'a vu, jamais il ne te verra tel que « tu dois être....

« L'amour est un délire, c'est la démence du jeune « âge; mais le remède est encore plus amer que le « mal. Quand nous voyons s'évanouir l'un après « l'autre les charmes dont nous avions revêtu nos « idoles, quand nous ne voyons que trop clairement « qu'elles n'avaient de mérite et de beauté que dans

« l'œuvre idéale de notre imagination, nous n'en « continuons pas moins à rester sous le charme, et, « après avoir semé le vent, nous recueillons la tem- « pête. Le cœur opiniâtre, une fois son alchimie « commencée, se croit à deux doigts du trésor qu'il « convoite. Il n'est jamais plus riche que lorsqu'il « touche à la misère.

« Nous nous flétrissons dès notre aurore, sans cesse « haletants, défaillants, malades. Notre but nous « échappe, notre soif n'est point étanchée, et cepen- « dant, jusqu'au dernier moment, au bord même de « notre tombe, un doux fantôme nous attire, image « du bonheur que nous avons cherché dès le com- « mencement. Mais c'est trop tard, et nous sommes « doublement maudits. Amour, ambition, avarice, « tout cela est funeste, également funeste. Sous des « noms différents ce sont les mêmes météores, et la « mort est la fumée sombre où s'évanouit leur « flamme (1). »

Sans doute Byron dit vrai, mais il ne dit pas tout. Il ne regarde que la terre, et n'y voyant que l'ombre du bonheur, il en conclut trop vite que la réalité n'est pas. Or, voilà le sophisme et la tristesse de ces pages qu'a désertées l'espérance; il ignore ou il veut ignorer que tout amour, que toute beauté, que tout idéal a un type immortel et un objet vivant; que cet objet n'est pas maintenant à notre portée, mais qu'on peut l'obtenir, qu'on doit le mériter, l'espérer avec confiance; et que, même dans ce monde où tout tombe et fuit, déjà cette espérance entr'ouvre, au-dessus de nos têtes, des

(1) Byron. *Pèlerinage de Child'-Harold*, ch. XVIII, st 120 et suiv.

perspectives heureuses, qui ne sont pas des rêves et qui se dévoileront dans une pleine lumière et une joie sans fin.

Quant à lord Byron qui n'a pas d'espérance, qu'arrive-t-il de lui? C'est que, ne sachant où se prendre dans ce monde ni dans l'autre, riche de facultés qui n'ont pas d'aliment, le poëte, irrité de ce vide pour lequel il n'est point fait, se prend en haine lui-même. Il s'ennuie, et il crée des héros qui s'ennuient, parce qu'on ne peint bien que son propre cœur.

Son *Giaour* s'ennuie, il ne trouve rien de comparable au *désert d'un cœur inoccupé* (1).

Manfred aussi s'ennuie. « Manfred, que désires-« tu? » lui demande un génie. — L'oubli, l'oubli de « moi-même (2). »

Harold s'appelle « le citoyen ennuyé du monde : « *The world's tired denizen.* »

Mais qu'il se nomme Harold, Lara, Manfred, le Corsaire, c'est sous différents noms le même personnage, celui qui dans *Don Juan* parle ainsi de lui-même :

« Dans ma jeunesse, j'écrivais parce que mon âme « était pleine, et maintenant parce que je sens que « l'ennui la gagne. »

Byron ajoute plus bas : « Les poëtes peuvent, « comme bon leur semble, parler de contentement. « Le mot content bien traduit signifie rassasié (3). »

Qu'arrive-t-il encore? C'est que, déshérité de tout amour ainsi que d'espérance et de foi, Byron déteste les autres encore plus que lui-même, et l'ennui le

(1) Byron. *Le Giaour.* OEuvres complètes, p. 191.
(2) *Manfred*, act. I, sc. 1, p. 372.
(3) Byron. *Don Juan*, ch. XIV, st. 79.

conduit à la misanthropie. Qu'est-ce que l'humanité peut conserver d'aimable quand, en elle, on ne voit plus les âmes prédestinées ? Qu'est-ce que les hommes peuvent faire pour donner à un homme la plénitude du cœur, le contentement de la conscience et les vraies joies de la vie ?

« Irai-je de nouveau me plonger dans la foule et y « chercher tout ce que dédaigne un cœur paisible ? « en ces lieux où préside l'orgie, où le rire hausse « vainement la voix, faisant mentir le cœur et grima- « cer les lèvres ? Le sourire y forme le sillon d'une « larme à venir (1). »

Il fuira donc le monde pour jouir de l'égoïste bonheur de la solitude. Il se trouve « assez de vie pour « vivre seul et sans communion avec le reste des « hommes. Là où s'élèvent des montagnes, là seront « pour lui des amis (2). » Puis voici qu'en conséquence, il se met à se bâtir, lui aussi, son idylle, et se prend à envier le sort des ermites de l'Athos, que le voyageur rencontre le soir sous le ciel pur et le long des flots bleus (3).

Il affecte de dédaigner même ce qui console de tout; le bonheur de s'épancher dans le cœur d'un ami : « Le « chameau se courbe sous le fardeau, marche et se tait; « le loup meurt en silence : nous qui sommes formés « d'une meilleure argile, sachons souffrir comme « eux. Ce n'est d'ailleurs que pour un jour (4). »

Il dit avec Manfred : « Je ressemblais au simoun « solitaire, à ce vent dont l'haleine brûle et dévore.

(1) Byron. *Pèlerinage de Child'-Harold*, ch. II, st. 97.
(2) *Ibid.*, ch. III, st. 12. — (3) *Ibid.*, ch. II, st. 27.
(4) *Ibid.*, ch. IV, st. 27.

« Il n'habite que le désert, il ne souffle que sur le « sable, et se délecte sur leurs vagues sauvages et « arides.... Le lion est seul, ainsi suis-je (1). »

C'est sur ce fier modèle que sont taillés les héros de drame ou de roman que Byron a créés : êtres superbes, insociables, qui prennent leur méchant orgueil pour de la grandeur, leur mobilité pour de l'indépendance. Que ces types d'hommes sauvages soient devenus à la mode, que dix-huit cents ans après le précepte de l'amour, on se soit épris d'amour pour la misanthropie, et que ceci ait trouvé sur une terre chrétienne une grande place et de beaux noms, je ne puis le comprendre. Pour ma part, je ne puis voir là autre chose que l'abdication de tout devoir social, et je n'ai que de la pitié pour ce lâche abandon de soi-même et des autres. Ni Harold, ni Lara, ni Manfred, ni Byron, ne réussiront à se faire grands et forts à nos yeux, ils sont petits et faibles : ce sont des déserteurs de la vie militante; et que deviendrait, grand Dieu! notre pauvre société, si de semblables exemples venaient à prévaloir? Heureusement que, grâce à Dieu, il n'en peut être ainsi : car ces types ne sont pas seulement des types mauvais, ce sont des types faux, contre nature, impossibles.

En effet, cet isolement superbe ne sauve rien, ne guérit rien ; car partout où il porte son cœur, l'homme porte son tourment; il ne peut se fuir lui-même, et j'ajoute qu'il ne peut davantage fuir les autres. Bossuet a dit avec sa solennelle gravité : « Il paraît

(1) The lion is alone, and so am. J. (*Manfred*, act. III, sc. I, p. 382.)

manifestement que le plaisir de l'homme c'est l'homme. » Cela est évident. Aussi bien qu'advient-il de ces prétendus transfuges de la vie publique ? A peine l'ont-ils quittée qu'ils demandent à y rentrer. Ces stylites de l'orgueil tiennent mal sur leur colonne : *ils aspirent à descendre*, et Byron nous avoue qu'il n'y a rien de triste au monde comme de n'avoir ici-bas « personne qui nous bénisse et personne à bénir (1). »

Cruel supplice, en effet, que celui que porte avec soi la solitude du cœur ! Il ne la connaissait que trop celui qui, dans une lettre, écrivait ces lignes qui fendent l'âme, quand on pense qu'elles ont été tracées par une main de vingt-trois ans :

« En vérité je suis bien malheureux ! Je passe mes « jours dans l'indifférence; mes nuits sont sans som- « meil. Je vais très-rarement en société; et lorsqu'on « vient me trouver, je m'enfuis. Je crois que je finirai « par devenir fou (2). »

III

Dans Byron le cœur gémit. Mais il y a une voix qui crie encore plus haut, c'est celle de la *conscience*.

En effet, il y a plus que du dégoût dans ses plaintes : il y a du remords. Byron se sent mauvais, il ne s'en cache pas. Est-ce ostentation ? Est-ce mépris de lui-même ou de l'opinion des autres ? N'est-ce pas aussi

(1) Byron. *Pèlerinage de Child-Harold*, ch. II, st. 26.
(2) *Lettres de Byron* en 1811. OEuvres complètes, p. 382.

ce besoin inné de l'aveu dont l'Église catholique a seule le sens pratique? Je ne saurais le dire. Mais chez lui la blessure morale est toute béante, et voilà pourquoi cet homme restera dans notre temps comme le grand révélateur de ce que peut endurer une conscience en révolte contre la loi.

Avez-vous lu la belle description qu'il a faite du groupe de Laocoon enlacé par les serpents? C'est à peine l'image de la torture que subit sous l'étreinte du remords « Harold, dont le cœur voudrait ne plus « rien sentir, déchiré par des blessures qui ne tuent « pas, mais ne guérissent jamais (1). »

Ceux qui seraient tentés de suivre ce prodigue dans ses voies semées de roses, sauront ce qu'il en coûte quand ils liront ces lignes.

Ils liront encore : « En vain des lèvres s'échappent « les éclairs de l'esprit; en vain la gaieté cherche à « distraire le cœur dans ces heures de la nuit qui ne « donnent plus le repos d'autrefois. C'est comme une « guirlande de lierre qui environne une tourelle en « ruine. A l'extérieur, elle est verdoyante et fraîche, « mais par-dessous détériorée et grisâtre (2). »

Il y a bien quelques moments où le poëte, se roidissant violemment contre lui-même, affecte l'attitude d'un stoïcien sans peur : « Qu'il parle, dit-il, celui « qui m'a vu courber le front, ou qui a remarqué que « les tourments de mon âme l'aient rendue plus « faible (3). » Comment serait-il sans peur, puisqu'il n'est pas sans reproche? Il est même remarquable

(1) Byron. *Pèlerinage de Child'-Harold*, ch. IV, st. 160.
(2) Byron. *Poésies diverses*, p. 284.
(3) Byron. *Pèlerinage de Child'-Harold*, ch. IV, st. 134.

que, dans le passage que je cite, l'infortuné Byron confesse ses tourments, tout en réclamant le bénéfice et revendiquant l'honneur de ce qu'il nomme sa force! Mais qui est fort contre soi, qui est fort contre le remords, sinon l'homme généreux qui a eu le courage de réparer le mal et de remonter au bien?

Voilà pourtant l'héroïsme de Manfred, d'Harold, de Lara, de Caïn, types nuancés mais semblables dans les traits généraux de leur physionomie, et qui ne sont au fond que de grands coupables traînant leur vie comme une expiation. Dévorés secrètement par un ver qui ne meurt pas, troublés par de tristes souvenirs, dénués d'espérances, ils me rappellent ces maudits de l'antiquité païenne, qui erraient sur la terre chargés du poids d'un crime dont ils portaient le sceau sur leur front de réprouvés. Les furies les poursuivent comme Œdipe et Oreste ; elles les poursuivent sans relâche, et, si elles dorment un peu, c'est pour se réveiller plus acharnées que jamais.

« Nos douleurs comprimées laissent leurs traces
« après elles. Il ne faut qu'un rien pour faire retom-
« ber sur le cœur le poids que l'on voudrait secouer
« pour toujours. Ce sera un son, une vibration mu-
« sicale, une soirée d'été, un doux printemps, une
« fleur, le vent ou l'Océan qui viendra tout à coup
« rouvrir nos blessures et toucher la chaîne électrique
« dont les sombres anneaux nous enlacent (1). »

Voilà le vrai Byron, tel qu'il a peint les autres, tel qu'il était lui-même, portant la peine du passé, écrasé par le présent, terrifié devant l'avenir, portant sur

(1) Byron. *Pèlerinage de Child'-Harold*, ch. iv, st. 23.

son beau front cette ride anticipée que creusent en de pareils hommes les souffrances de ce monde et le problème de l'autre. Ses amis nous rapportent que c'est ainsi qu'ils l'ont vu : « Triste, mélancolique, « souriant au dehors, déchiré au dedans, et laissant « pénétrer une ombre de tristesse jusque dans les « accès de sa joie la plus folle (1). »

Je pourrais multiplier ici les témoignages ; mais j'ai hâte d'en finir : car ces peintures m'attristent, et je ne comprends rien à la curiosité de ces foules stupides, qui assistent de gaieté de cœur au supplice d'un homme, si coupable qu'il soit. Mais je comprends que l'on aille planter sur les grands chemins des croix qui avertissent ceux qui passent par là que tel lieu est funeste, qu'un homme y a péri, et que d'autres pourraient y trouver le même sort. C'est le but que je poursuis dans cette étude pénible, durant laquelle j'ai senti bien des fois le besoin de m'élever, par un regard de regret et d'action de grâces, vers la région sereine où habite la paix et d'où elle descend fidèlement chez les hommes de bonne volonté.

IV

Maintenant je me demande : chez lord Byron *l'esprit* reste-t-il plus ferme que la conscience et le

(1) Note de Walter Scott sur lord Byron. OEuvres complètes, p. 100.

cœur? A-t-il des convictions ou même des doutes sérieux? Il est manifeste que non, et il sera utile de voir par quelles fluctuations passe cette intelligence, pour aboutir enfin à une profession de foi qui condamne sa vie en donnant gain de cause aux espérances chrétiennes de la vie à venir.

Ainsi que nous l'avons vu, cette question de l'avenir est toujours la première qui se pose en présence de l'incrédulité. Byron avait tout fait afin de s'en distraire, mais il y fut ramené forcément par le spectacle de la mort qui frappa successivement tous ceux qu'il avait aimés le plus. — Que deviennent-ils ensuite? Les reverra-t-il un jour? Ne restera-t-il rien d'eux et de lui qu'un vain nom, « le son d'une lyre devenue muette, » comme lui-même appelle cette gloire posthume? « Frère jumeau de mon cœur, écrit « Byron sur la tombe du jeune Eddlestone, puis-je « croire que tu n'es plus, quand tu vis encore dans « ma mémoire? Eh bien, oui, je rêverai que nous « serons réunis; cette illusion remplira le vide de mon « cœur (1). »

Ainsi à cette époque de la vie de Byron, le monde futur n'est qu'un rêve, mais ce rêve est un besoin; et déjà il est possible de conjecturer que l'esprit répondra aux appels du cœur.

Mais la conversion sera lente; longtemps encore nous voyons lord Byron se débattre contre ce dogme importun de l'existence future, dont les conséquences morales le gênent et l'effrayent. C'est lui qui écrivait un jour à ses amis: « Mes amis tombent de toutes

(1) Byron. *Pèlerinage de Child'-Harold*, ch. II, st. 9.

« parts, et je resterai arbre solitaire avant d'avoir été « flétri. Les autres hommes peuvent se réfugier dans « leur famille ; moi je n'ai de ressources que dans « mes affections, et elles ne me montrent dans le « présent et dans l'avenir d'autre perspective que la « satisfaction égoïste de survivre à mes amis. Je suis « bien malheureux (1).»

Dans cette lettre désolée, écrite en 1811, lord Byron ne tient aucun compte de l'autre vie. En d'autres endroits il semble s'irriter contre elle :

« Enchaîné à la terre, l'homme lève les yeux au « ciel. Être malheureux, ne te suffit-il pas de savoir « que tu es? L'existence est-elle donc un don si pré- « cieux qu'il t'en faille une autre après celle-ci, et « que tu veuilles aller je ne sais où, impatient de « fuir la terre et de te perdre dans les cieux (2)? »

Dans une heure de désespoir, il écrivait cette strophe : « Mourir, hélas ! mourir ! Aller où tous « sont allés et où tous iront un jour! Redevenir le « rien que j'étais avant de naître à la vie et à la dou- « leur vivante (3) ! »

Mais la résignation prépare peu à peu les voies à l'espérance. Il s'écrie dans de beaux vers :

« O mort impitoyable, tout ce que tu pouvais avoir

(1) Byron. Lettre du 11 oct. 1811. En note. OEuvres complètes, p. 91.

(2) Byron. *Pèlerinage de Child'-Harold*, ch. XI, st. 4.

(3) Byron. *Euthanasia*. OEuvres complètes, p. 160 :

Ay but to die, and go, alas!
Where all have gone, and all must go!
To be the nothing that I was.
Ere born to life and living woe!

« de moi tu l'as aujourd'hui : une mère d'abord, puis « un ami, et aujourd'hui plus qu'un ami. — Mais « je m'incline humblement devant le Dieu qui châtie « sur les ruines des cœurs brisés et des espérances « détruites (1). »

Un peu plus loin il se plaint « de notre argile qui « étouffe l'étincelle d'immortalité, lui enviant les « clartés vers lesquelles elle aspire (2). » Il se plaint là encore « de ce lien qui nous retient loin des cieux, dont le sourire nous invite. »

Sa poésie redevenue plus spiritualiste va bientôt retrouver ses ailes. Mais où il faut chercher la vraie pensée de Byron, c'est dans l'intimité confidentielle de ses lettres, dans le *Journal* de sa vie ou dans l'épanchement d'une conversation sérieuse.

Chose fort remarquable et dont les conclusions sont faciles à tirer : c'est surtout dans ses vers que cet homme est sceptique, dans l'entraînement du lyrisme et en face du public. Descendu du trépied, l'homme semble prendre à tâche de réfuter le poëte.

Je lis dans ses réflexions : « Souvent je fus incliné « vers le matérialisme en philosophie, mais jamais « je n'ai pu supporter qu'on l'introduisît dans le « christianisme, qui repose entièrement sur l'âme « comme sur sa base.... J'avoue ma partialité pour « l'esprit (3). »

Dans ses perplexités sa pente était donc du côté du spiritualisme. Mais plus il se recueille, plus il vit,

(1) Byron. *Pèlerinage d'Harold*, ch. II, st. 96, p. 91.
(2) Byron. *Pèlerinage d'Harold*, ch. III, st. 14.
(3) Byron. *Pensées détachées*, t. I, p. 516 : « I own my partiality for spirit. »

plus il voit, plus le monde supérieur vers lequel il s'avance apparaît sensible à ses yeux : « Je suis tou-« jours plus religieux dans un jour de soleil, » disait-il de lui-même. Or, un jour de beau soleil, il s'entretenait de ces choses avec le comte Gamba, qui le rapporte ainsi :

« La première fois que j'abordai le sujet de la religion avec lord Byron, ce fut à Ravenne, en 1820. Nous nous promenions à cheval dans un grand bois de sapins. La solitude de ces lieux invitait aux méditations religieuses : c'était une belle matinée de printemps. — « Comment, dit-il, peut-on douter de l'exis-« tence de Dieu, soit qu'on élève les yeux au ciel, soit « qu'on les abaisse sur la terre ? Comment, en descen-« dant en nous-mêmes, pourrait-on douter qu'il « n'existe pas quelque chose de plus noble et de « plus durable que la poussière dont nous sommes « formés (1) ? »

Enfin, un an après, et trois ans seulement avant sa mort, son *Journal* ne laisse plus de doutes sur ses véritables sentiments.

« Il me semble que si l'on songe un moment à « l'action de l'esprit, *on ne peut avoir aucun doute sur* « *l'immortalité de l'âme.* J'AI CHERCHÉ A DOUTER. Mais « la réflexion a prouvé mon erreur.... Notre état fu-« tur ressemblera-t-il à notre vie présente ? C'est une « autre question. Mais que l'esprit soit immortel, « cela me semble aussi positif que la mortalité du « corps (2).

(1) Byron. *Voy.* OEuvres complètes, p. 630. Note sur le IIIe chant de *Don Juan.*

(2) *Journal de Byron*, 1821. OEuvres complètes, p. 382.

Observons toutefois que Byron n'accepte pas dans son intégrité le dogme de la vie future, tel que la foi nous le révèle. Je vois bien qu'il s'arrangerait du paradis pour tous, mais l'enfer lui fait peur, et il a sur ce point des réserves qui peut-être ne sont pas assez désintéressées pour faire autorité:

« Une résurrection matérielle, dit-il, nous semble « étrange et même absurde, excepté comme punition. « Or toute punition ayant pour but la vengeance « plutôt que l'amendement du coupable, est mauvaise « et immorale..... Ici les passions humaines ont pro- « bablement défiguré les doctrines divines. En somme, « c'est un grand mystère (1). »

L'objection n'est pas forte : mettez le mot « justice » au lieu du mot « vengeance, » et elle s'écroule d'un souffle. Byron n'ignore pas cela, mais qu'importent les raisons ? Byron tremble, voilà tout, et ses hésitations ne sont que des terreurs, et tout son scepticisme est né de ses remords. Sa conviction véritable, sincère, est tout entière dans les premières paroles que j'ai citées de lui. Or ces paroles contiennent son abjuration ; c'est une profession de foi nouvelle, presque chrétienne, puisqu'elle se termine par ces mots bien décisifs sous une pareille plume : « Je me « risque sur cette question, sans recourir à la révé- « lation, *laquelle cependant donne une solution aussi « rationnelle que toute autre.* »

Est-ce tout ? Non-seulement Byron ne repousse pas la foi, il la désire, il l'appelle comme la lumière de son chemin et le baume de ses maux. La main qui

(1) OEuvres de Byron. *Morceaux détachés*, p. 515.

a écrit : *J'ai cherché à douter*, est la même qui ajoute dans le même *Journal* intime : « Je ne désire point « rejeter le christianisme sans examen. Au contraire, « *je suis très-désireux de croire ; car je ne suis point « heureux avec mes incertitudes* (1). »

Ainsi cette âme égarée était une âme inquiète et elle fut, par instants, une âme de bonne foi. Sa sincérité me touche. On voudrait que, saisissant cette lueur passagère, il eût eu le courage de la suivre jusqu'au bout dans les voies religieuses où elle pouvait le mener. Toutefois elle éclaira souvent son beau génie, et ma tâche désormais, comme ma consolation, sera de rechercher dans les écrits de Byron ce qu'on en connaît le moins, ses retours éloquents vers la beauté morale et la beauté religieuse, qu'il n'a pas embrassée, mais qu'il a reconnue, saluée et touchée de l'élan de son cœur, comme parle saint Augustin : *modico ictu cordis*.

V

Byron eut le sentiment de la beauté morale, il en eut même le goût, sinon le culte. D'abord il eut des amis, il les aima *de passion*, ainsi qu'il nous l'apprend, et son histoire nous montre qu'il les aima longtemps.

Puis il avait une fille, à laquelle il bâtit un temple dans ses beaux vers. Et qui ne connaît le nom de

(1) *Conversation de Byron avec Kennedy*, 1823. OEuvres complètes, p. 382.

cette Ada que l'infortuné père ne pouvait embrasser, mais qu'il poursuivait de son regard à travers l'Océan, dont il voyait le berceau dans ses rêves, et qui fut dans son âme ce type idéal, unique, qu'on retrouve dans les vœux ou dans les regrets de tout poëte comme une apparition insaisissable de la beauté et du pur amour.

« Tes traits ressemblent-ils à ceux de ta mère, ma « belle enfant, Ada, fille unique de ma maison et de « mon cœur?... Nul ne t'aime mieux que moi; en- « fant de ma tendresse, doux soit le sommeil de ton « berceau ! Du sein de l'Océan et du sommet des « montagnes où maintenant je respire, j'appelle sur « toi tout le bonheur que moi-même, hélas ! j'aurais « trouvé auprès de toi (1). »

Sans doute, ces sentiments purement naturels ne sont pas la vertu telle que nous l'entendons ; mais ils en sont le lit, si j'ose parler de la sorte, et quand le lit est creusé, la grâce vient et y coule. Puis il arrive parfois que ces pures affections dégoûtent des mauvaises. C'est ainsi qu'il suffit au malheureux Byron de se souvenir de sa sœur Augusta pour revivre de ses meilleurs jours, regretter sa vie troublée et se réconcilier avec le bien, qui se montrait à lui sous cette image chère. Déjà, quand il avait quitté l'Angleterre, il lui avait dit dans un poétique adieu :

« Oh ! bénie soit, ma sœur, ta constante lumière « qui veille sur moi comme eût fait le regard d'un « séraphin.... Tu fus pour moi comm eun arbre chéri « que les vents courbent sans le briser, et qui, tou-

(1) Byron. *Pèlerinage de Child'-Harold*, ch. III, st. 1 et suiv.

« jours fidèle, balance amoureusement son feuil-
« lage sur un tombeau.... Dans ce naufrage où mon
« passé a péri, j'ai appris que ce qui m'était le plus
« cher méritait le plus d'être aimé. Il est pour moi
« une source au désert. Dans mon domaine inculte
« un arbre reste, un oiseau chante dans ma solitude,
« et son chant ne parle que de toi (1). »

Plus tard il lui adresse ces strophes plus belles encore :

« Ma sœur, ma bien-aimée sœur, s'il est un nom
« plus tendre et plus doux que celui-là, que ce nom
« soit le tien ! Des montagnes et des mers nous sépa-
« rent..., mais l'affection est la même. Il reste encore
« deux buts à ma destinée : un monde à parcourir
« et un foyer avec toi.

« Parfois je sens presque comme je sentais dans
« mon heureuse enfance. Les arbres, les fleurs, les
« ruisseaux que j'habitais, avant que mon âme eût
« été sacrifiée aux livres, m'apparaissent comme au-
« trefois. Ce sont des amis que mon cœur ne peut
« voir sans attendrissement; et même, par moments,
« il me semble que je pourrais trouver quelque
« objet vivant à aimer, mais jamais comme toi !

« Ah ! si tu étais seulement avec moi ! La solitude
« que j'aime perd son prix parce que tu n'es pas avec
« moi. Je ne suis pas de ceux qui se plaignent, et
« néanmoins je sens s'émouvoir ma philosophie et
« des larmes mouillent mes yeux attendris. »

Après de remarquables aveux sur les fautes de

(1) Byron. *Pensées domestiques*, Stances à Augusta (Miss Leigh), p. 264.

sa vie, il conclut par ces paroles pleines d'instruction :

« Si j'avais appris plus tôt à fuir la foule, je serais « meilleur que je ne suis aujourd'hui. Les passions « qui m'ont déchiré auraient dormi ; je n'aurais pas « souffert, et toi, tu n'aurais pas pleuré (1). »

On sait que les derniers mots que prononça Byron furent : « Ma fille! ma sœur ! »

Or, dans l'étude d'une âme, il faut toujours tenir compte de ses vertus naturelles, parce que c'est la base sur laquelle Dieu bâtit ou restaure les âmes, et que d'ailleurs ces beaux restes nous donnent sa mesure. Je me souviens d'avoir vu, parmi les ruines du théâtre d'Arles, deux colonnes de marbre demeurées seules debout dans cette jonchée de décombres. Elles sont reliées entre elles par un fragment de corniche, et elles s'élèvent ainsi côte à côte dans le ciel. Cet admirable spectacle m'est revenu en pensée quand j'ai vu se redresser dans l'âme de Byron, parmi tant de ruines aussi, ces deux pures affections de sa fille et de sa sœur. Elles protestent en lui contre la destruction totale de l'être moral, et en même temps elles font soupçonner ce qu'eût été l'édifice complet, si toutes ces facultés gisantes dans la poussière s'étaient relevées vers le ciel, qui n'eût peut-être jamais éclairé d'âme plus belle.

(1) Byron. *Poésies domestiques*. A Augusta, p. 270.

VI

J'arrive à ce que j'ai nommé les retours d'âme de Byron vers la beauté religieuse. Il importe d'en bien établir le caractère. Je n'ai pas la prétention ridicule de croire que Byron fut chrétien dans le sens pratique de ce terme. Il peut se faire que souvent ses admirations aient été affaire d'esthétique plutôt que de religion, et que l'artiste y ait eu plus de part que le sage. Mais il n'en reste pas moins, dans quelques-uns de ses hommages, un accent de conviction dont la source est plus haute que la poésie et l'art.

C'est l'idéal religieux qu'il voit et qu'il salue, par exemple, dans ce portrait du chasseur qui guide son Manfred dans les gorges des Alpes.

« Qu'est-ce que je vois ? Moi et toi ; toi paysan des « Alpes, tes humbles vertus, ton toit hospitalier, ton « âme patiente, pieuse et libre, ton respect de toi- « même entretenu par des pensées d'innocence, tes « jours de santé, tes nuits de sommeil, tes travaux « ennoblis par le danger et pourtant exempts de « crimes, l'espérance d'une vieillesse heureuse et d'un « tombeau tranquille, avec une croix et des fleurs sur « ton vert gazon et l'amour de tes petits enfants pour « épitaphe : voilà ce que je vois. Et puis je regarde « en moi !... (1). »

(1) Byron. *Manfred*, act. II, sc. I, p. 376.

Il est assez remarquable que c'est au catholicisme que lord Byron emprunte ses peintures et ses types pour les scènes religieuses de ses drames ou de ses romans. Notre prêtre, surtout le prêtre qui reçoit l'aveu, le prêtre qui pardonne, ne se présente guère chez lui que dans une vraie grandeur. Il le dépeint rarement sans l'auréole des saints, et il se plaît à courber les têtes les plus hautes sous sa bénédiction.

Le Giaour, par exemple, décharge son cœur plein de remords dans le sein d'un pauvre moine, « dont les « jours se sont dépensés à pardonner aux hommes, « en demeurant lui-même pur de toute souillure. »

Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant dans ce genre, c'est l'admirable fin du poëme de *Parisina*. Il n'y a plus rien ici qui rappelle Manfred, Lara, le Corsaire, tous ces types de rebelles. Byron n'est plus Byron. Il a conçu quelque chose de plus grand que l'orgueil qui refuse de plier, c'est le crime qui s'humilie et s'agenouille. Il glorifie Hugo qui prie et se confesse, et, pour qu'on ne s'y trompe pas, il déclare que ce n'est pas pure affaire de poésie : car c'est bien ainsi que, pour son compte, il entend que l'on meure, quand on veut bien mourir.

« Les cloches du couvent balancées dans la tour « grisâtre font entendre leur tintement lent et mono- « tone, qui va retentir douloureusement dans les « cœurs. Écoutez ! l'hymne résonne dans les airs ! « C'est le chant entonné pour les morts ou pour les « vivants qui bientôt seront morts!... Il touche au « terme de sa vie mortelle, il est agenouillé aux pieds « d'un moine, sur la pierre nue et froide, pendant « qu'il lui fait sa dernière confession, et qu'avec les

« sentiments d'une contrition sincère il écoute, hum-
« blement prosterné, l'absolution qui efface nos mor-
« telles souillures.... Il mourut comme doit mourir
« l'homme qui a failli, sans ostentation, sans orgueil;
« il n'avait point dédaigné l'assistance d'un prêtre.
« ni désespéré de la bonté divine. Et pendant qu'il
« était agenouillé devant le prieur, son cœur était
« pur de tout sentiment terrestre... Plus de reproche,
« plus de désespoir, plus de pensée que pour le ciel,
« plus de paroles que pour la prière (1). »

Je ne me trompe point : il y a dans ces dernières lignes un sentiment profond de la réhabilitation par Dieu dans le repentir et dans le sacrifice noblement accepté. Voilà comment Byron entendait une belle mort, et l'on peut en conclure qu'il eût voulu ainsi consacrer la sienne, s'il avait eu le courage de briser sa chaîne et de revoler vers le Christ dont il ne méconnaissait pas la clémence.

Enfin il n'y a pas jusqu'à ses poëmes les plus orgiaques que ne sillonne çà et là une lueur de christianisme, de catholicisme même. Comme nous venons de le voir, il aimait, lui aussi, la voix céleste des cloches qui recueille et avertit; et au milieu de ce livre innommable de *Don Juan*, on s'étonne de trouver ces strophes délicates que l'on dirait écloses au souffle ardent du Dante dans les élévations mystiques du moyen âge :

« *Ave Maria!* sur la terre et les flots cette heure
« céleste, ô Marie, est la plus digne de toi.

« *Ave Maria!* Bénie soit cette heure ! bénis soient

(1) Byron. *Parisina*, XV, XVI, XVII.

« le temps, le climat, le pays où si souvent j'ai senti « dans tout son charme cette heure si belle et si suave « descendre sur la terre ! La cloche aux sons graves « se balançait dans la tour lointaine ; les mouvantes « vibrations de l'hymne du soir arrivaient jusqu'à « moi. Aucun souffle n'agitait l'air aux teintes de rose, « et cependant les feuilles de la forêt frémissaient « comme si la ferveur de la prière les eût fait tressaillir.

« *Ave Maria !* c'est l'heure de la prière ! *Ave Maria !* « c'est l'heure de l'amour ! *Ave Maria !* O Marie, « permets que nous élevions nos regards vers ton « Fils et vers toi. *Ave Maria !* Oh ! qu'il est beau ce « visage, et ces yeux baissés sous les ailes de la co- « lombe toute-puissante ! Qu'importe que ce ne soit « là qu'une image peinte : non, ce tableau n'est pas « une idole, c'est la réalité même (1). »

Pourquoi faut-il que Byron ne se soit pas maintenu dans ces pures régions où il avait rencontré la plus haute poésie ? Pourquoi cette étincelle d'enthousiasme chrétien n'a-t-elle pas rallumé le flambeau de la vérité dans cette pauvre âme assise à l'ombre de la mort ? — Mais qui ne sait la raison dernière de toutes ces trahisons de la vérité en nous ? C'est d'abord le sot orgueil qui ne veut pas se dédire, c'est la basse convoitise qui veut encore ses proies de plaisir et de gloire ; puis, à la fin de tout, c'est l'endurcissement qui mène au désespoir. Byron en est venu là, et ce que lui-même s'est dit dans ce moment fatal, le dernier mot qu'il a jeté à la face de l'espérance qui lui ouvrait ses bras, lui-même va nous l'apprendre :

(1) Byron. *Don Juan*, ch. III, st. 101, 102, 103.

L'abbé de Saint-Maurice vient trouver le fier Manfred avant sa dernière heure : « Mon fils, lui dit-« il, il est temps de te repentir pour avoir ton pardon. « Réconcilie-toi avec la vraie Église, et par l'Église « avec le ciel.... Ton crime et tes remords, tout cela « passera et fera place à une espérance salutaire.... « L'âme lèvera les yeux, avec une assurance calme, « vers ce fortuné séjour, où peuvent être admis tous « ceux qui en ont la volonté, quelles qu'aient été « leurs erreurs sur la terre, pourvu que le repentir « les ait expiées. Parle, et tout ce que nous pouvons « absoudre te sera pardonné. »

Manfred ne discute plus; mais, à bout de raisons, il répond par cette sombre et solennelle parole :

« Quand le sixième empereur de Rome vit arriver « sa fin, victime de la mort qu'il s'était donnée, « un soldat ému d'une fidèle pitié voulut avec sa « toge étancher le sang qui jaillissait de la gorge « de son empereur. Le Romain expirant le repoussa, « et, jetant sur lui un regard où brillait encore l'éclat « de la majesté : « Il est trop tard, » dit-il. — « *L'abbé :* Où veux-tu en venir? — *Manfred :* Je « réponds avec le Romain : Il est trop tard (1)! »

C'est à Rome même que Byron dictait ce mot fatal, au centre de la *vraie Église*, ainsi que lui-même l'appelle, dans ce pays qu'il aima, et peut-être au lendemain d'un de ces appels à la foi, à la vertu et à l'honneur, qui, comme nous l'allons voir, se firent entendre à lui.

(1) Byron. *Manfred*, act. III, sc. I, p. 382.

VII

En effet, je m'étais quelquefois demandé si Byron n'avait pas rencontré dans sa vie une parole chrétienne pour lui dire comme l'abbé de Saint-Maurice à Manfred : « Il ne saurait être trop tard pour te ré-« concilier avec ton âme et ton âme avec le ciel (1). »

J'ai découvert que cela fut, et ce n'a pas été une des moindres consolations de ce travail. Une jeune femme protestante anglaise, touchée de la grandeur de cette âme d'élite et surtout de ses souffrances, s'était tenu le langage que tient l'abbé dans *Manfred* : « *Cet homme aurait pu être une noble créature....* Il « va périr, et pourtant je voudrais le sauver..... Je « vais faire de nouvelles tentatives, car *de telles âmes mé-« ritent bien d'être rachetées* (2). » Puis cette femme était morte à la fleur de l'âge, en 1819, c'est-à-dire deux ans à peine après que le drame de *Manfred* eût été publié.

En 1821, Byron se trouvait à Pise quand il reçut une lettre datée de Sommerset. Un inconnu de cette ville lui adressait ces lignes :

« Milord,

« Il y a plus de deux ans qu'une femme charmante

1) Byron. *Manfred*, act. III, sc. 1, p. 382 : « It istoo late! It never can be so to reconcile thyself with thy own soul and thy own soul with Heaven. »

(2) Byron. *Manfred*, act. III, sc. 1, p. 383 : « This should have been a noble creature. »

et adorée m'a été enlevée par une maladie de langueur après une trop courte union. Sa douceur était constante, sa force d'âme inaltérable, et sa piété si modeste et si discrète qu'elle se produisait rarement en paroles; mais sa sainte influence s'épanchait en une bienveillance universelle. A la dernière heure de sa vie, après avoir donné un regard d'adieu à son nouveau-né, unique enfant pour qui elle montrait une affection inexprimable, son dernier murmure fut : « Bonheur divin! bonheur du ciel! » Depuis le second anniversaire de sa mort, j'ai pu lire quelques papiers que personne n'a vus durant sa vie et qui contiennent ses plus secrètes pensées. Je me sens poussé à communiquer à Votre Seigneurie un passage de ces écrits qui, sans nul doute, se rapporte à vous : car j'ai plus d'une fois entendu raconter à la chère créature elle-même le plaisir qu'elle avait à vous voir gravir avec agilité les rochers de Hastings.

« O mon Dieu! je me fie sur ton encourageante « parole pour te prier en faveur de celui qui, depuis « peu, m'inspire un si profond intérêt. Il se signale « aussi, comme j'ai lieu de le craindre, par son oubli « de toi autant que par les talents transcendants dont « tu l'as comblé. Mais puisse-t-il s'éveiller au sen- « timent de son péril, et apprendre à chercher, dans « le sein de la vraie religion, cette paix de l'âme qu'il « n'a pu trouver dans les jouissances toujours vides « de ce monde! Oh! fais qu'à l'avenir ses exemples « fructifient et fassent germer plus de bien que jamais « sa conduite et ses écrits n'ont pu faire germer de « mal; que le soleil de justice et de vérité se lève « quelque jour sur cette tête; qu'il y brille d'autant

« plus que les nuages de ses erreurs ont été plus épais.
« C'est là mon espérance ; et puisse aussi le baume
« que porte en soi la lumière adoucir l'agonie à
« laquelle ses vices l'ont livré en proie ! Si ma prière
« doit être rendue plus efficace par mes efforts dans le
« bien et l'ardeur de mon amour pour notre divin
« Maître, quel motif n'est-ce pas pour m'affermir
« encore dans le sentier du devoir !..

« Hastings, 13 juillet 1814. »

« Il n'y a rien, Milord, dans cet extrait qui, sous le point de vue littéraire, puisse le moins du monde vous intéresser ; mais peut-être trouverez-vous digne de réflexion que la foi chrétienne ait éveillé un si profond intérêt pour le bonheur d'autrui dans le sein d'un être plein de jeunesse et de prospérité. Rien ici de poétique, de brillant comme dans l'hommage splendide que vous avez reçu de M. de Lamartine ; mais c'est là le sublime, Milord : car cette intercession a été offerte pour votre salut à la source suprême de tout bonheur. Elle était inspirée par une foi plus sûre que celle du poëte français, et par une charité qui, la soutenant au milieu des langueurs et des souffrances d'une dissolution prochaine, lui prêtait une force surnaturelle. J'espère qu'une prière, dont la profonde sincérité ne peut être révoquée en doute, ne sera jamais inefficace.

« Ce ne serait rien ajouter, Milord, à la gloire dont votre génie vous couronne, que de joindre à tant d'admirations celle d'un individu obscur et ignoré. Je préfère me ranger parmi ceux qui souhaitent et

demandent que la sagesse d'en haut et la paix et la joie puissent descendre dans une telle âme.

« John Sheppard. »

Lord Byron répondit en ces termes :

« Pise, 18 décembre 1821.

« Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'extrait qu'elle contient m'a vivement touché.... Je l'ai lu avec tout le plaisir que comporte un sujet si mélancolique. Je dis plaisir, parce que votre court et simple exposé de la vie et de la mort de la compagne que, j'en ai la confiance, vous retrouverez un jour, ne peut se lire sans exciter l'admiration due à tant de vertu et à une piété si pure et si naïve. Ses derniers moments sont particulièrement remarquables, et je ne sache pas, dans le cours de mes lectures sur l'histoire du genre humain, et encore moins dans mes observations particulières, avoir rencontré chose si belle et si dépourvue d'ostentation.

« Les croyants qui s'appuient fermement sur l'Évangile ont sans contredit un grand avantage, ayant pour se soutenir à travers ce monde l'aide d'une espérance exaltée, qui, au pis-aller, ne peut être suivie d'aucun désappointement....

« Mais mon affaire est de vous remercier de votre lettre et non d'entamer une discussion. Je vous suis obligé de vos souhaits pleins de bonté, et plus qu'obligé pour l'extrait des papiers de l'objet chéri dont vous avez si bien décrit en peu de mots les rares

qualités.... Je n'échangerais pas la prière de cet ange défunt pour toutes les gloires réunies d'Homère, de César et de Napoléon, quand elles pourraient être accumulées à la fois sur une tête vivante. Faites-moi au moins la justice de croire que

Video meliora proboque,

quoique le *Deteriora sequor* ait pu être appliqué à ma conduite.

« Byron. »

A travers l'embarras de cette étrange réponse, ce qui est décisif et ce qu'il faut recueillir, c'est l'aveu qui termine : « Je vois le bien, je fais le mal. » Voilà le dernier mot de Byron. C'est aussi un dernier hommage à la vertu qu'il ne peut s'empêcher d'honorer, alors même qu'elle condamne sa vie : *Video meliora!*

VIII

Comment cela finit-il? Chacun le sait. Fatigué de la vie, Byron chercha la mort que bien des fois il avait appelée dans ses vers. Mais plein d'une légitime horreur pour le suicide, il voulut une mort belle et digne des héros. Ce fut deux ans après la lettre qu'on vient de lire, le 14 juillet 1823, que lord Byron s'embarqua pour la Grèce où l'appelait la cause de la liberté. A peine arrivé là, il se vit défaillir. « Il se sentait troublé par de tristes pressentiments et par ces frissons involontaires qui sont moins des symp-

tômes de faiblesse que des avant-coureurs de la mort. Il vit avec tristesse dans les murs de Missolonghi l'anniversaire de sa trente-sixième année. Il la pleura dans des vers admirables, ses derniers vers, où disant adieu à la jeunesse et à la vie, il ne souhaitait plus que la fosse du soldat (1) : »

Si la vie a pour toi perdu ses plus doux charmes,
Qui t'oblige à porter ce douloureux fardeau?
Le champ d'honneur est là. Cherche au sein des alarmes
Un glorieux tombeau.

A la mort du soldat ici tu peux prétendre;
C'est ici qu'on la donne et reçoit sans effroi.
Vois, choisis où tu veux que dorme enfin ta cendre,
Et puis repose-toi (2).

Cette pensée lui revenait souvent. Il disait à un fidèle serviteur italien : « Je ne sortirai pas d'ici : les Grecs, les Turcs ou le climat y mettront bon ordre. » Ce fut le climat de l'Orient qui eut raison de lui. Il en ressentit bientôt l'influence mortelle, et le jour de Pâques, au moment où les Grecs se répandaient par les rues en chantant : « Le Christ est ressuscité! » on apprenait que Byron était à l'agonie. Le lendemain il expirait, à l'instant qu'un orage éclatait sur la ville et faisait dire aux Grecs : « Le grand homme se meurt! »

Grand homme! Oui, si l'homme se mesure aux dons qu'il a reçus de Dieu plutôt qu'à l'usage qu'il en a su faire. Mais cela ne peut être. On n'est pas

(1) M. Villemain. *Notice sur lord Byron.*
(2) Byron. Traduction de M. Laroche. OEuvres complètes, p. 775.

grand seulement par ce que l'on peut, ni par ce qu'on souffre, si l'action n'est sainte, si la souffrance n'est de celles qui donnent quelque chose d'achevé à la vertu. Or Byron n'a pas su être grand par le courage moral, ni le devenir en faisant de ses remords un repentir, et de ses tourments une expiation sainte. Il l'aurait fait peut-être si Dieu lui eût donné les graves années de l'âge mûr. Mais le temps est-il à l'homme? Toute sa vie se passa donc dans des oscillations entre le bien qu'il voyait et le mal qu'il convoitait, jusqu'à ce qu'ayant ainsi balancé longtemps sa tête entre la terre et le ciel, l'arbre finit par tomber du côté qu'il penchait. Byron mourut en païen. Plaignons-le, mais ensuite n'oublions pas que sa mort a été une leçon aussi bien que sa vie. Il est un de ces hommes dont Pascal a écrit : « En vérité, il est glorieux pour la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables, et leur opposition lui est si peu dangereuse qu'elle sert au contraire à l'établissement d'une de ses principales vérités. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à démontrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés (1). »

Rien ne manque donc à la démonstration religieuse dans cette vie infortunée de désordres accusateurs, de remords éloquents, d'erreurs coupables, de doutes

(1) Pascal. *Pensées*, ch. I.

vacillants, d'hommages instinctifs, d'aveux décisifs et de tortures vengeresses. L'esprit sort de cette lecture plus ferme qu'il n'y était entré; mais que le cœur en sort triste! Car tout en bénissant la religion qui seule fait les sages et les saints, peut-il ne pas regretter qu'elle n'ait pas reçu de Byron cet hommage suprême que lui a rarement refusé le génie, et qu'au moins à sa dernière heure, les voix pieuses qui chantaient : *Le Christ est ressuscité!* n'aient pas chanté aussi la renaissance à Dieu de cet enfant prodigue qui aurait trouvé place dans la maison du père.

CHAPITRE II.

FRÉDÉRIC SCHILLER.

« Souvent les ténèbres du doute ont enveloppé mon cœur; et dans l'angoisse que j'éprouvais, ô mon Dieu, tu le sais, j'ai cherché la lumière. »
(SCHILLER, *Lettres de Jules à Raphaël.*)

Voici pourquoi Schiller m'a paru spécialement propre à représenter, en Allemagne, le scepticisme de la vie, auquel échappe Gœthe par son indifférence et son affectation d'impassibilité :

Schiller entre dans la foi par l'innocence de son jeune âge et l'excellence de l'éducation maternelle. Il en sort par la mauvaise influence du monde extérieur, et par la perversion morale de son cœur qui corrompt l'esprit. Enfin il la retrouve dans l'apaisement des passions et le bonheur domestique, qui l'eussent ramené complétement à Dieu si le protestantisme avait Dieu plus près de lui, et si les illusions du kantisme naissant n'avaient terni l'image de la vérité dans cet esprit alors sincèrement ouvert aux choses divines.

Il a donc parcouru toutes les phases du bien et

toutes celles du mal, et ce qui fait de son histoire une histoire complète et un utile exemple, c'est que, victime du doute, il en montre en lui les causes et les souffrances comme aussi les remèdes. Nous allons donc le suivre dans chacune de ces trois périodes morales.

I

C'est un charmant tableau que celui de l'enfance chrétienne et poétique de Frédéric Schiller, telle qu'elle nous est décrite par ses contemporains. Tous les présages religieux, comme toutes les tendresses, entourent son berceau. Le jour de sa naissance, son père, un brave soldat et un ferme chrétien, le prend entre ses bras et le présente au ciel avec cette prière : « Dieu tout-puissant, accorde la lumière de l'esprit à cet enfant, et supplée par ta grâce à l'éducation que je ne pourrai lui donner. » Sa mère, Élisabeth-Dorothée Kodweiss, fière d'avoir un fils, s'empare de son âme en même temps que de son cœur, et, se faisant de sa maternité un vrai sacerdoce, l'élève dans sa foi, l'épure, l'idéalise, lui verse toutes ces saintes choses par quoi l'homme s'éternise, selon la magnifique expression du Dante. Quand il commence à grandir, un vénérable prêtre, le vieux pasteur Moser, devient son premier maître dans les sciences divines et humaines. Cette existence enfin, si pure, si choyée, se complète dans celle d'une sœur chérie et s'encadre dans la scène d'une nature grandiose, où tout

charmait l'enfant, l'exaltait, et déjà provoquait son génie.

La petite famille, qui d'abord habitait Ludwigsbourg, était venue s'établir dans la petite ville de Lorch, dans le Wurtemberg propre. C'est là, au milieu des fraîches prairies où serpente la Reuss, au pied des hauteurs couronnées de sapins que domine majestueusement le cône de Stauffen, en face des horizons lointains de la forêt Noire, que le jeune poëte vécut sa première vie de bonheur, de pureté et de foi, aimant les livres, les pauvres, aimant Dieu sur toutes choses, et gravissant souvent une montagne du voisinage pour s'agenouiller devant les groupes de bois sculpté représentant les scènes successives de la passion.

Dans le temps que la famille habitait Ludwigsbourg, la mère conduisait chaque dimanche ses enfants au bourg de Marbach, et, chemin faisant, elle avait coutume de leur expliquer l'évangile du jour :

« Une fois, comme nous allions chez nos grands-parents, rapporte Christophine, la sœur de notre poëte et la confidente de sa vie, notre mère nous fit passer par la montagne. C'était un beau lundi de Pâques; et en marchant elle nous raconta l'histoire des deux disciples que Jésus rencontra, puis accompagna sur la route d'Emmaüs. Sa parole et son récit s'animèrent de plus en plus, et quand nous arrivâmes au haut de la montagne, nous étions si émus que nous nous jetâmes tous trois à genoux, et nous nous mîmes à prier. Cette montagne devint pour nous le Thabor. »

Un soir, la veille du jour où le jeune Fritz devait recevoir la confirmation, sa mère le prit à part, et,

mêlant à l'accent de sa fervente piété celui de sa tendresse, le conjura de devenir et de demeurer toujours homme d'honneur et de foi. Schiller, l'ayant écoutée avec émotion, se retira pour prier; puis, quelques heures après, il revint auprès d'elle avec un petit poëme qu'il venait d'écrire et où débordait la piété de son cœur. Ce fut la première pièce de vers qu'il composa. La religion venait de lui révéler son génie et de le sacrer poëte.

Ce n'était pas assez : il voulut être prêtre; il suivit, dans cette intention, les cours de l'*Ecole latine*, et déjà, lorsque, chaque année, le futur théologien se présentait devant le Consistoire pour subir l'examen, les ministres saluaient dans le jeune Schiller une des espérances de l'Église luthérienne. Mais une volonté souveraine et irrésistible changea le cours de sa carrière. Ses succès le signalèrent au duc de Wurtemberg, qui le força d'entrer dans l'école militaire de son petit État. Le jeune homme dut obéir, et c'est ainsi qu'à l'âge de quatorze ans il se vit transplanté tout d'un coup, de l'innocence et de la paix religieuse du foyer domestique, dans cette vie des écoles dont il devait trop tôt connaître les tempêtes.

II

« L'École de Charles, » fondée en 1770 par le duc de Wurtemberg, près de la ville de Stuttgart, où elle fut transférée quelques années après, n'excita d'a-

bord, dans l'âme de Schiller, qu'un douloureux sentiment d'isolement et de répulsion. La science y était tout, la religion n'y était rien. Blessé dans ses plus chères convictions, l'écolier se réfugia d'abord solitairement dans le souvenir de sa mère; puis il s'associa quelques amis d'élite pour prier avec eux; se mit à haïr la science, par dégoût pour les savants impies qui l'enseignaient; se rejeta dans la piété et dans la poésie comme dans son élément; se passionna également pour la Bible de Luther et pour la *Messiade*, dont les premiers chants seulement venaient de paraître; enfin se mit à bâtir, sous cette inspiration, le plan d'un grand poëme, *Moïse*, et d'un drame, *les Chrétiens*, où il voulait glorifier les héroïques combats de la religion naissante. Essais informes, sans doute, poésie rudimentaire qui ne devait pas voir le jour, mais d'où s'exhalait comme une odeur d'encens, avec ces premiers parfums de la jeunesse et ces enthousiasmes naïfs desquels Schiller lui-même faisait dire plus tard au marquis de Posa, dans son drame de *Don Carlos* : « Surtout apprenez-lui à porter toujours respect aux rêves de son enfance. »

C'est quelque temps après, dans la seconde année de son séjour à l'école, que, les passions survenant, Schiller sent les premiers assauts du scepticisme qui inquiètent sa foi. Le chrétien s'en émeut, l'esprit reste fidèle; mais le cœur se trouble, et c'est contre les orages de son cœur qu'il appelle l'assistance de celui qui fait taire les vents et apaise les tempêtes :

« Souvent, s'écrie-t-il alors dans une ode publiée « en 1776, souvent les ténèbres du doute ont enve-

« loppé mon cœur, et dans l'angoisse que j'éprouvais,
« ô mon Dieu, tu le sais, j'ai cherché la lumière. Tu
« m'as soutenu dans les mauvais jours, dans des
« jours où, d'un côté, la superstition lançait ses arrêts
« passionnés; où, de l'autre, l'incrédulité lançait son
« rire moqueur. Me voilà vacillant dans l'orage, hé-
« las! et le faible roseau succomberait dans sa fai-
« blesse, si tu ne prenais pitié, ô mon Père, de tes
« créatures! Garde mon cœur dans ce repos, dans ce
« saint repos où nous sommes plus accessibles à la
« vérité. Le soleil ne se reflète pas dans la mer ora-
« geuse, il ne répand ses lueurs éclatantes que sur
« le miroir des vagues paisibles. Conserve-moi ce
« calme pour que je puisse, ô mon Dieu, recon-
« naître Jésus-Christ que tu nous as envoyé : car là
« est la vérité qui fortifie le cœur et qui élève l'âme.
« Si j'ai la vérité, j'ai Jésus; si j'ai Jésus, j'ai Dieu;
« si j'ai Dieu, j'ai tout. J'entends le son de la cloche
« qui m'appelle au temple : je vais là porter ma
« croyance, m'affermir dans la vérité, me préparer à
« l'éternité. Dirige-moi, mon Père, ouvre mon cœur
« aux impressions de la vérité, afin que je puisse les
« communiquer aux miens, et qu'ils soient heureux! »

Il y avait tout dans cette admirable prière : le doute et ses sources, ses origines morales, ses troubles, puis ses remèdes, les conditions du retour vers la vérité par la voie de l'innocence et de la paix du cœur, la protestation de lui demeurer fidèle; tout ce combat intime se révélait dans cette ode, et faisait de cette âme de seize ans un de ces beaux spectacles auxquels Dieu se complaît, et qui, au commencement de l'ère des martyrs, arrachait à saint Jean cet applau-

dissement solennel : « Je vous écris, jeunes hommes, parce que vous êtes forts, que vous avez vaincu le mal, et que le Verbe de Dieu demeure en vous (1). »

Dieu ne demeura pas longtemps dans l'âme de Schiller. Un jour, le mal fut vainqueur; vers l'âge de dix-huit ans, les passions l'emportèrent, la vertu s'obscurcit, la vérité s'éclipsa, et tout à coup le chrétien se déclara incrédule. Entre l'hymne qu'on vient de lire et les *Lettres* impies *de Jules à Raphaël*, qu'était-il survenu? Je n'ai pas à raconter l'infime vulgarité et la honte déshonorante de ses liaisons d'étudiant : ce que les histoires en disent accuse trop ses mœurs pour ne pas expliquer la défaite de sa foi; et quant à la vérité, elle se justifie et se venge dans cet hommage rendu à ce que le poëte d'alors ne voulait plus adorer, mais à ce qu'il ne pouvait se défendre de regretter et de bénir :

« Heureux temps, écrit-il, jours célestes où, les « yeux fermés, je suivais encore avec ivresse le cours « de la vie. Je m'abandonnais à mes sentiments et « j'étais heureux. Raphaël m'a appris à penser, et je « suis prêt à pleurer sur cette découverte! Tu m'as « enlevé la foi qui me donnait le calme, tu m'as en- « seigné à mépriser ce que je vénérais. Tant d'idées « étaient pour moi sacrées avant que ta triste sa- « gesse les dépouillât de leur charme! Quand je « voyais le peuple se rendre en foule à l'église, quand « j'entendais les membres d'une nombreuse assem- « blée unir leurs voix dans une même prière : Oui, « me disais-je, oui, elle est divine, cette loi que les

(1) S. Joan., *I Epist.*, II, 14. « Scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis, et verbum Dei manet in vobis, et vicistis malignum. »

« meilleurs des hommes confessent, qui subjugue « l'intelligence et console le cœur!

« Ta froide raison a éteint mon enthousiasme. — « Ne crois, m'as-tu dit, qu'à ton jugement. Il n'y a « rien de sacré que la vérité, et ce que ton juge- « ment approuve est seul la vérité. — J'ai obéi, j'ai « sacrifié mes plus douces pensées. Mon jugement « est le seul guide qui me reste pour m'élever à Dieu, « à la vertu, à l'éternité. Malheur à moi si, dans les « actes de ce jugement, je venais à trouver quelque « contradiction; s'il fallait douter de son infaillibi- « lité, si l'une des fibres malades de mon cerveau « troublait sa direction (1). »

Ainsi, de la perversion étaient nés successivement l'orgueil du sens propre, l'incertitude de l'esprit, puis les regrets et l'angoisse douloureuse du cœur. Le jeune homme chercha alors à faire taire son mal en faisant sonner haut les négations radicales et les systèmes extrêmes. En religion, il se déclara panthéiste : « La nature et Dieu sont deux grandeurs égales. La nature est un Dieu divisé à l'infini. » En politique, il se déclara socialiste, et, s'emparant de la fameuse maxime de Rousseau, que l'homme naît bon et que la société le déprave, il composa sur ce thème son drame des *Brigands*, vers l'année 1777. Quelque temps après, impatient de tout joug, il s'échappa de l'école où il était entré jadis pur et croyant. Schiller était alors en pleine révolte morale, intellectuelle et sociale.

(1) Schiller. *Lettres de Jules à Raphaël.*

III

Il faut se résoudre à le suivre dans cette seconde existence, depuis sa fuite des États du duc de Wurtemberg en 1782, jusqu'à l'époque de son mariage, en 1790. Il faut avoir le courage d'en étudier l'histoire, non-seulement dans ses lettres, mais surtout dans ses odes, dont M. de Barante a déjà remarqué l'intérêt philosophique et la douloureuse poésie :

« Ne sont-elles pas poétiques, se demande-t-il, ces joies et ces afflictions intérieures, ce calme ou ces inquiétudes qu'excite en vous la contemplation du sort de l'homme, l'avenir qui lui est réservé, sa liberté flottant entre le bien et le mal, ce temps qui passe, cette éternité qui arrive, cette idée à la fois nécessaire et incompréhensible de la divinité? N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et d'élevé dans le caractère du poëte qui s'en va mêlant toutes ses émotions à de telles idées et à de telles images? »

« De pareilles questions, ajoute-t-il ailleurs, s'emparent de toutes les facultés, troublent profondément l'âme et ne lui laissent aucun repos. « Que de « nuits sans sommeil j'ai passées, que de larmes j'ai « répandues! » disait Viéland, en racontant l'époque où l'incrédulité des esprits forts vint ébranler dans son cœur une tendance toute mystique. Nous pourrions suivre, par la poésie de Schiller, la trace de

ses sentiments et des révolutions intérieures qu'il a éprouvées (1). »

C'est qu'en effet ce n'était pas une simple fiction poétique que la douleur qu'il chantait, c'était l'épanchement d'une âme malade mais sincère; et tel Schiller se montre dans ses pièces lyriques, tel il était dans la réalité de la vie. Parfois il se débattait entre la fougue des sens et le frein de la conscience qu'il ne pouvait briser, et sa plainte s'exhalait dans l'ode du *Combat* où il dépeignait ses luttes, hélas! et sa défaite : « Non, je ne soutiendrai pas plus « longtemps ce combat, ce terrible combat du de- « voir. Si tu ne peux étouffer les agitations brûlantes « de mon cœur, ô vertu, n'exige pas de moi ce sacri- « fice. Voici ta couronne, qu'elle soit à jamais per- « due pour moi, reprends-la et laisse-moi faillir (2). »

« D'autres fois il retrouvait dans ses instincts d'honneur le courage de fuir, sinon celui de vaincre, et s'arrachant enfin au séjour désastreux et honteux de Manheim : « C'est dans une angoisse de cœur « inexprimable, dit-il, que je vous écris, mes excel- « lents amis. Je ne puis plus rester ici.... Pendant « douze jours j'ai porté partout avec moi, au dedans « de l'âme, comme une résolution de sortir de ce « monde. Les hommes, toutes mes relations, le ciel « et la terre me sont odieux. Je n'ai pas une âme « ici, pas une seule qui remplisse le vide de mon « cœur.... Près de vous, ô mes très-chers, je serai « heureux. Je ne l'ai encore jamais été (3). »

(1) M. de Barante. *Œuvres de Schiller.* Étude sur sa vie, p. 25.
(2) Schiller. *Poésies.* Trad. de Marmier, p. 228.
(3) *Vie de Schiller*, par M. Ad. Regnier, p. 58.

Enfin il y a des instants où le présent et l'avenir, le monde et les hommes lui pèsent jusqu'à l'écraser, et privé par sa faute de l'Ami divin, du seul ami qui reste quand les autres défaillent, il se livre aux accès d'une noire misanthropie et s'écrie désespéré : « J'a-« vais étreint l'humanité avec une violente ardeur, « et je trouvai à la fin que je n'avais dans les bras « qu'un glaçon. »

Les âmes qui, après avoir vécu de Dieu, se sont éloignées de lui, ont ce grand et douloureux privilége sur les autres qu'elles ne peuvent s'établir tranquillement dans le mal. La possession du bien véritable qu'elles ont aimé creuse en elles une place que rien de créé ne comble; et le vide que Dieu laisse en se retirant de ces âmes se change en une faim torturante, incessante, que l'aliment des plaisirs irrite, loin de l'apaiser. Schiller en faisait l'épreuve.

Puis, c'est encore le propre de ces apostasies de ne connaître ni de milieu ni de terme dans le mal, et de s'y précipiter de toute la force acquise dans les longues et saintes compressions de la vertu. Ainsi vit-on Schiller se porter aux extrêmes, et comme ce n'est que le premier degré de la perversion de faire le mal en le regrettant et en le condamnant, il fit ce second pas d'ériger en système sa révolte morale.

Une philosophie régnait alors, prétendant que peut-être nos idées n'avaient pas, en dehors de notre pensée, de réalité objective et subsistante. Ce scepticisme de Kant s'accommodait trop bien aux passions du jeune poëte pour qu'il ne l'embrassât pas avec empressement; et de la pratique du mal pas-

sant à la théorie, il en tira cette première conséquence morale que le devoir est une abstraction et que la vertu n'est qu'un rêve.

Maintenant lisez ses odes : ce scepticisme commode en déborde de toutes parts. Le vrai, le bien, le juste, pures idéalités, n'ont pas plus de consistance que les lueurs qui parfois flottent au-dessus de la terre, mais qui n'y tiennent pas. Il n'existe que le beau, l'art est tout, le reste n'est rien, l'*Idéal* est un rêve : « Ils sont éteints, dit-il, ces soleils qui « éclairaient le sentier de ma jeunesse. Il s'est éva- « noui ce monde idéal qui gonflait autrefois mon « cœur enivré. Elle s'est enfuie ma douce croyance « aux êtres qu'enfantaient mes rêves si beaux na- « guère, si divins (1)! »

Dès lors qu'est-ce que l'existence? Où va-t-elle? Que devient-elle? Et l'homme lui-même, qu'est-il?

Tantôt « c'est un *Pèlerin* qui, au printemps de la « vie, se met gaiement en route tandis qu'une voix « lui crie : Marche! marche! jusqu'à une porte où tout « ce qui est terrestre devient céleste et impérissable. « Tel est l'hymne du matin. Mais, hélas! le soir « se fait, les montagnes et les fleuves lui barrent le « passage, il se jette même à la mer pour atteindre « le but, mais le but fuit toujours, et le voyageur « tombe enfin en se disant : Hélas! nul chemin ne « me conduira au terme, le ciel pour moi ne se « rejoindra pas à la terre; et le lieu où je suis n'est « jamais celui où je voudrais être (2). »

(1) Schiller. Poésies. *L'Idéal*. Édition de M. Ad. Garnier, p. 390.
(2) Schiller. Poésies. *Le Pèlerin*, p. 244.

Tantôt c'est un *Fugitif* qui mélancoliquement se demande à lui-même : « Pour trouver la paix, où « dois-je m'en aller, appuyé sur mon bâton? La « terre riante avec son air de jeunesse n'est rien « pour moi qu'un tombeau. Monte, pourpre du ma- « tin, et rougis de tes baisers enflammés les bois et « les champs. Descends, pourpre du soir, et assoupis « avec ton doux murmure le monde où la vie s'é- « teint. Aurore.... hélas! tu rougis un champ des « morts, et toi, pourpre du soir, tu ne fais que ber- « cer, avec de doux murmures, un long sommeil (1). »

Mais où veulent donc en venir ces rêveries sceptiques? Lisez *les Dieux de la Grèce*, une autre pièce de Schiller, et sa pièce favorite si on l'en croit lui-même : là se révèle son but. Il avait jusqu'ici poétisé le scepticisme et il avait par là rassuré, sinon légitimé, le sensualisme. Il le divinise maintenant : car ce que le poëte glorifie et regrette de la Grèce, ce qu'il voudrait ressusciter du vieux polythéisme, ce ne sont pas ses fables, si gracieuses qu'elles soient, c'est bien sa morale facile, son culte licencieux et ses mythes sensuels. Il ose regretter le temps « où « des divinités charmantes gouvernaient le monde « et conduisaient les races fortunées des mortels « avec les rênes légères du plaisir. » C'est Vénus Amathonte dont, lui chrétien, voudrait qu'on couronnât les temples; et s'exaltant alors dans un enthousiasme qui devait faire le scandale de l'Allemagne entière : « Comme tout était autre! s'écriait-il à la « fin de ces strophes putrides, dans toute la création

(1) Schiller. Poésies. *Le Fugitif*, édit. de M. Regnier, p. 451.

« coulait la plénitude de la vie.... La gravité sombre « et le triste renoncement étaient bannis de votre « culte serein. Tous les cœurs devaient battre heu- « reux et contents, car les heureux vous étaient al- « liés. Rien alors n'était saint que le beau (1).... »

Mais Schiller devait descendre jusqu'au fond de l'abîme. Il avait glorifié d'abord le scepticisme, puis le sensualisme avait reçu ses adorations. Il ne lui restait plus qu'à chanter le néant. Le néant eut son hymne dans une pièce célèbre que le poëte appela : *Résignation*.

Un homme né pour le bonheur nous y est représenté à son dernier jour. Il s'était abstenu volontairement de la jouissance, pendant toute sa vie, dans l'espérance qu'un jour il recevrait le prix de son dur sacrifice; ce sacrifice lui avait coûté bien des sanglots, et il n'avait fallu rien moins qu'une promesse céleste pour consoler le deuil et le déchirement de son cœur. L'heure est enfin venue d'en recevoir la récompense : car « le mois de mai, dit le poëte, fleurit une fois et il ne revient plus. » Le fidèle se prosterne devant le trône de Dieu, pour réclamer le bien auquel il a constamment sacrifié tous les biens. La réponse est accablante : « J'aime tous mes enfants d'un amour égal, « s'est écrié un génie invisible.... Tu as espéré, « voilà ta récompense. Ta foi, voilà ton bonheur. Tu « peux interroger les sages, ils te diront : Ce que tu « retranches d'une minute de plaisir, l'éternité ne te « le rendra jamais (2). »

(1) Schiller. Poésies. *Les Dieux de la Grèce*, édit. de M. Regnier, p. 414.

(2) Schiller. Poésies. *Résignation*, trad. de Marmier, p. 101.

M. de Barante raconte comment Schiller composa cette ode désolante dans la crise d'une passion dont lui-même rougissait, et il montre que cette prétendue *Résignation* fut au contraire le cri d'un horrible désespoir. Quand nous ne saurions point quelle en fut l'origine, de telles œuvres se jugent elles-mêmes. Celle-ci a été de plus jugée par ses effets; car comment oublier qu'elle eut le triste honneur de perdre la jeunesse d'un homme qui fut depuis une des plus saintes conquêtes du catholicisme?

« J'avais atteint, je crois, ma quinzième année, « raconte le P. Schouwaloff, lorsque cette poésie de « Schiller me tomba sous les yeux.... Cette pièce de- « vint la base ou plutôt le prétexte de mon incré- « dulité. »

Il en cite une partie, puis s'écrie : « O déplorable ! « ô maudite doctrine ! ô sophisme désespérant qui « doit mener au suicide ! Voilà ce que je lisais avec « enthousiasme; et me laissant fasciner par le charme « d'une menteuse poésie, et par les idées d'indépen- « dance qu'elle nourrissait en moi, je l'adoptais « comme règle de conduite, sans y penser sérieuse- « ment, et me laissais entraîner par elle à la folie du « nihilisme (1). »

Le comte Schouwaloff eut le bonheur de revenir plus tard de cet égarement; et si la monstrueuse doctrine qui le trompa avait besoin d'une réfutation, je n'en voudrais pas d'autre que l'exemple et le témoignage de ce grand homme de bien, renonçant, lui aussi, à tout ce que donne le monde par l'espérance

(1) Le P. Schouwaloff. *Ma conversion et ma vocation*, p. 17.

de tout ce que promet la foi ; mais ferme dans sa confiance, traversant les tristesses et les deuils de la terre, les yeux levés au ciel ; se plongeant dans le sacrifice avec cette ardeur qui le consume avant l'âge, entrevoyant déjà le prix qui l'attendait auprès des saints qu'il s'est trop hâté de rejoindre, et le saluant de loin dans ce cri qui n'est pas celui du désespoir, mais l'hymne de l'espérance et presque de l'action de grâces : « O Seigneur, qu'ils sont grands, qu'ils « sont magnifiques les mystères que vous découvrez « à ceux qui vous cherchent et qui vous aiment! Vous « ne les découvrez pas entièrement, il est vrai; mais « vous permettez d'y jeter un coup d'œil. Alors du « milieu des nuages se fait voir une lumière incon- « nue : c'est un point lumineux, une étoile qui brille « soudainement à l'âme et la remplit d'une joie qui « est l'avant-goût du paradis (1). »

IV

Ce fut le 22 février 1790 que Charlotte de Lengefeld prit au pied de l'autel la tâche de réconcilier le poëte misanthrope avec l'humanité, et le philosophe sceptique avec l'avenir et Dieu. Il y avait déjà quelques années que Schiller écrivait à Kœrner, son confident intime : « Il faut que j'aie autour de moi quel- « qu'un qui m'appartienne, que je puisse et doive

(1) Le P. Schouwaloff. *Ma conversion et ma vocation*, p. 45.

« rendre heureux et dont l'existence ravive et rafraî-
« chisse la mienne. » Le ciel lui fit ce don, car la femme de Schiller fut une femme selon son cœur. Gœthe a dit que « l'expression de la plus pure bonté animait ses traits, et dans son regard n'éclataient que vérité et innocence. Sensée et sensible à tout ce qui est bien et beau dans la vie, elle avait dans tout son être une harmonie parfaite. »

Avant la fête nuptiale Schiller se trouvait déjà meilleur par l'espérance : « Je sens qu'au dedans
« de moi, disait-il à sa fiancée, vit une âme ouverte
« à tout ce qui est beau et bon. Je me suis retrouvé
« moi-même et j'apprécie mon être parce que je puis
« vous le consacrer. »

Enfin lorsque le prêtre eut béni leur union dans le petit village de Wenigengena, Schiller put écrire en toute sincérité : « Mon existence est entrée dans
« un harmonieux équilibre. Ces jours se sont écoulés
« pour moi, non dans une exaltation passionnée, mais
« paisibles et sereins. J'ai vaqué à mes affaires comme
« avant, et avec plus de satisfaction de moi-même. »

Schiller vérifiait en lui la parole du Dante : « L'amour pur est en nous la semence de toute vertu. » Des amours indignes avaient égaré sa foi en corrompant son cœur, un amour saint et béni fut le principe de son retour dans le vrai comme dans le bien, et ainsi se justifiait la pensée de Vauvenargues : *Comme c'est le cœur qui doute dans la plupart des gens du monde, quand le cœur se convertit, tout est fait, il les entraîne.*

Cependant la maladie avait été trop grave pour que la convalescence de Schiller ne fût pas longue, et ce ne fut que lentement, peu à peu, que les forces

morales revinrent en lui. Les vertus domestiques reparurent les premières. Autant il s'était montré misanthrope, inégal, exaspéré contre lui-même et les autres, autant on le vit bienveillant et aimable en se sentant aimé.

Quand sa santé l'attriste, il remercie Dieu encore, « de ce qu'une main dévouée lui verse plus d'amour « à mesure qu'il éprouve plus de soffurances. »

Quand le ciel lui donne un fils : « Il me semble, « écrit-il, voir le flambeau de ma vie qui s'éteint se « rallumer à celui d'un autre, et je suis réconcilié « avec le destin. »

Son père lui est enlevé; sa première pensée est pour sa vieille mère sur laquelle il reporte toute l'ardeur de sa tendresse : « Tout ce qui peut vous rendre « la vie douce, écrit-il, il faut que vous l'ayez, mon « excellente mère, et c'est désormais mon affaire de « vous préserver de tout souci. Après tant de peines « cruelles, il faut que le soir de votre vie soit serein « ou du moins paisible, et j'espère que vous jouirez « encore de plus d'un jour heureux au sein de vos « enfants et de vos petits-enfants. »

Puis après cet épanchement de piété filiale, il revient sur le souvenir de son père vénéré, il se rappelle le temps où, chirurgien dans l'armée du duc de Wurtemberg, ce chrétien ne se contentait pas de soigner les malades, mais relevait leurs âmes par ses exhortations et leur faisait réciter les prières et les cantiques de son église luthérienne. Il se rappelle cet hymne que cet homme religieux avait composé lui-même et qu'il avait coutume de dire chaque matin : « Esprit de grâce, assiste-moi,

« pour que ma conduite aujourd'hui et toujours t'a-
« grée à toi seul. Mène-moi par une voie unie, dirige-
« moi par tes chemins. Donne-moi aussi, dans l'ordre
« temporel, la nourriture, le vêtement, la protection
« et la bénédiction. Tout ce que je suis et tout ce que
« j'ai, je le remets à ta garde; fais que ma vie soit
« bonne, et bonne ma fin. » Toutes les images saintes de cette fin comme de cette vie se représentent à Schiller embellies de ses regrets, et c'est alors qu'il écrit ces lignes religieuses que je mets au-dessus de toutes les autres : « Ah ! que ne puis-je finir ma vie dans
« l'innocence et la piété où il a passé la sienne! »

Ce vœu, il commença à le réaliser, et le premier symptôme du retour de Schiller à de meilleures croyances fut une défiance marquée de la philosophie qui l'avait égaré.

Une de ses poésies d'alors est adressée à un jeune homme qui veut se consacrer à cette science fatale de laquelle il le détourne par ces vives remontrances : « Es-tu prêt, lui dit-il avec l'autorité
« de sa triste expérience, es-tu mûr pour pénétrer
« dans le sanctuaire où Pallas-Athenè garde le dan-
« gereux trésor? Sais-tu ce qui t'y attend ? à quel
« prix tu l'achètes ? Sais-tu que tu payes un bien in-
« certain d'un bien assuré? Te sens-tu assez de
« forces pour combattre le plus rude des combats,
« celui qui s'engage quand l'esprit et le cœur, le
« sentiment et la pensée se divisent? Te sens-tu as-
« sez de courage pour lutter contre l'*hydre immor-*
« *telle du doute* et pour marcher virilement à l'en-
« nemi au dedans de toi-même? Fuis, si tu n'es

« pas sûr du guide que tu portes dans ton sein, fuis « ces bords séduisants avant que l'abîme ne t'englou- « tisse. Bien d'autres ont voulu marcher vers la lu- « mière et n'ont fait que tomber dans des ténèbres « plus profondes. L'enfance chemine sûrement à la « lueur du crépuscule (1). »

Dans cette pièce la philosophie était signalée comme dangereuse; mais Schiller la signale formellement comme mortelle dans l'allégorie de l'*Image voilée de Saïs*.

On y voit un jeune homme arriver en Égypte afin de s'initier aux mystères des sages et des prêtres de ce pays. Un jour l'hiérophante du temple de Saïs lui montre une statue colossale mais voilée. C'est celle de la vérité. En vain l'oracle dénonce les malheurs qui menacent quiconque aura l'audace de soulever le voile. Le jeune homme s'obstine, il veut voir, et une nuit il se glisse furtivement dans le sanctuaire, s'approche de la statue, soulève le rideau.... « Ce qu'il « vit, dit Schiller, nul ne le sait. Mais le lendemain « les prêtres le trouvèrent pâle et sans connaissance « étendu devant le piédestal d'Isis. Il ne confessa ja- « mais ce qu'il avait vu dans ce lieu; la sérénité de sa « vie s'évanouit pour toujours, et un profond chagrin « l'entraîna au tombeau. Mais à ceux qui le pres- « saient de questions amères : « Malheur, répondait- « il, à qui va à la vérité par une voie coupable (2)! »

Sans doute cette allégorie ne peut être acceptée dans toutes ses parties, et ce que l'homme découvre *par une voie coupable*, il ne faut pas l'honorer du nom

(1) Schiller. *Poésies*. Édition de M. Regnier, p. 338.
(2) *Ibid.*, p. 322.

de la vérité, c'est le doute ou le mensonge. La vérité est bonne; elle n'abat pas l'homme, elle le relève; elle ne donne pas la mort, mais la vie. Et si elle est recouverte du voile du mystère pour ne pas éblouir les yeux des mortels, la foi nous laisse entrevoir assez de sa beauté pour que nous puissions la reconnaître et l'aimer, semblable à la statue de cette grande matrone en deuil dont le voile même dessine et accuse les traits.

Mais ce mythe révèle en Schiller le désenchantement de l'erreur, et c'est par là qu'il s'acheminait vers la vérité. Il la vit d'abord en poëte, et la première chose qui le saisit fortement dans le christianisme, ce fut la beauté morale des caractères formés à l'école religieuse. Quels types admirables ne lui emprunte-t-il pas dans les tragédies de sa dernière époque : Wallenstein, Marie Stuart, Jeanne d'Arc, Guillaume Tell! Il se rendait bien compte de tout ce qu'il lui devait; il lui donnait ouvertement, dans l'empire de l'art, la place souveraine, et écrivant à Gœthe, le grand poëte païen, il ne craint pas de lui dire, à propos de Mignon :

« Vous avez trop peu parlé des qualités particu-
« lières, et surtout de l'élévation religieuse du chris-
« tianisme. Il reste également beaucoup à dire sur ce
« qu'une pareille religion peut être pour une belle
« âme, ou sur ce qu'une belle âme peut en faire.
« Quant à moi, je trouve dans le christianisme de
« merveilleuses puissances : j'y vois le germe de ce
« qu'il y a de plus élevé, de plus noble... Le christia-
« nisme dans sa forme pure n'est que la manifesta-
« tion de la beauté morale, l'incarnation du saint,

« du sacré dans la nature humaine, c'est-à-dire la « seule religion vraiment esthétique (1). »

Comment Schiller ne voit-il pas que les prémisses ici débordent ses conclusions; et que c'est la vérité doctrinale de la religion qu'il affirme sans le vouloir? Comment ne voit-il pas qu'il y a là autre chose qu'une question d'esthétique et de littérature; que le christianisme ne peut être l'incarnation du saint et du sacré, la manifestation de la beauté morale, sans être une dérivation de la vérité divine; que la religion des belles âmes et des grandes vertus doit être la religion des croyances solides, et que le beau est ici la splendeur du vrai?

Comme il l'avait reconnu, du moins implicitement, on le voyait chaque jour faire de nouveaux pas dans les œuvres chrétiennes, prier dans ses maladies, se rendre dans les églises, élever religieusement sa jeune et chère famille, et même célébrer, dans la charmante légende du comte de Habspourg, le mystère de Jésus-Christ visitant les malades dans son Eucharistie. Sans doute il lui restait encore beaucoup à faire, et je regrette, moi aussi, que cet esprit et ce cœur ne se soient pas refait, dans la réflexion de l'âge mûr, les certitudes sereines et les habitudes heureuses de son enfance. N'oublions pas toutefois que Schiller est protestant, que dans le protestantisme la lumière n'est pas nettement séparée des ténèbres, que par conséquent la conversion ne saurait être éclatante, ni le passage très-brusque de la philosophie à la religion, particulièrement au

(1) *Correspondance de Gœthe et de Schiller*. Paris, Charpentier, 1863. Lettres de 1795, p. 272.

sein d'une religion vague qui elle-même n'est guère qu'une philosophie. Schiller resta donc, sans contradiction, philosophe et protestant, disciple de Kant et de Luther, mais en se rapprochant de plus en plus de Jésus, qu'il avait bien pu abandonner pour vivre, mais auquel il voulut s'attacher pour mourir.

V

Schiller touchait déjà à ces dernières et sombres réalités de la vie. Quoique jeune, il avait eu la tristesse de voir s'ouvrir bien des tombes près de lui, et le poëte s'inspirait non moins de ses souvenirs que de ses pressentiments, dans cette strophe mélancolique du poëme de *la Cloche :*

« Dans la tour de l'église retentissent les sons de « la cloche, les sons lugubres qui accompagnent les « chants du tombeau, qui annoncent le passage du « voyageur que l'on conduit à son dernier asile. Hé- « las ! c'est une épouse chérie, c'est une mère fidèle « que le démon des ténèbres arrache aux bras de son « époux, aux tendres enfants qu'elle mit au monde « avec bonheur, qu'elle nourrit sur son sein avec « amour. Hélas ! ces doux liens sont à jamais brisés, « car elle habite désormais la terre des ombres, celle « qui fut la mère de famille. »

Trois ans plus tard, ces vers devenaient pour Schiller l'expression trop vraie du plus grand deuil de sa vie. Sa mère quitta ce monde le 29 avril 1803.

Il n'avait cessé de l'entourer de tendresse : « Dieu te bénira, lui écrivait cette mère dans sa dernière lettre, il n'y a pas au monde un autre fils comme toi! » Deux jours avant de mourir, elle se fit apporter le portrait de ce cher enfant, baisa le médaillon qu'il lui avait donné et le pressa sur son cœur pour lui dire adieu. — Sur la simple croix de pierre qui ombrage sa tombe dans le modeste cimetière de Cheversubzbach on ne mit que ces mots : « La mère de Schiller. »

Le poëte était destiné à la suivre de près. Schiller trois fois heureux dans la famille, l'amitié et la gloire semblait n'avoir plus qu'à poursuivre le cours de ses prospérités, quand il sentit ses forces décliner et s'éteindre. Sa poitrine était ruinée, la fièvre le minait; il ne respirait plus que par un seul poumon, et cependant il se berçait encore des rêves d'avenir qui sont et le symptôme et la consolation de ces longues défaillances. Mais l'hiver de l'année 1805 ne lui permit plus l'espérance. Le malade, averti par ses évanouissements que c'en était fait de lui, se tourna vers Dieu. « Une ineffable douceur, raconte sa belle-sœur, Mme Wolzogen, pénétrait tout son être et se révélait dans tous ses jugements et ses sentiments. Une véritable paix de Dieu était en lui. »

A ses derniers instants, Schiller se préoccupa beaucoup de l'autre monde et on l'entendait dire dans un accès de fièvre : « Est-ce là votre enfer? Est-« ce là votre ciel? » Le calme lui revint ensuite, et à son dernier soir, lorsque sa belle-sœur demanda au mourant comment il se trouvait : « Toujours plus « tranquille, » lui répondit celui-ci. A partir de cet

instant il ne parla plus aux hommes; mais on l'entendait prier Dieu, pour qu'il lui épargnât une longue agonie. Enfin, le 9 mai, à six heures du soir, ses traits s'émurent tout à coup, sa tête se renversa comme par un mouvement électrique; puis il demeura immobile. Schiller venait d'expirer à l'âge de quarante-cinq ans.

« Toujours plus tranquille! C'était bien en effet l'histoire de sa vie, écrit M. de Barante. Quel spectacle peut, en effet, élever et rassurer plus que la marche constante de cette âme ardente et agitée vers la religion, la vertu et le bonheur? Quoi de plus instructif que de voir un esprit si actif et si inquiet, nourri d'abord dans toutes les habitudes de la morale et de la piété qui deviennent l'instinct de son enfance; se révoltant ensuite dans l'âge des passions contre une telle contrainte, s'enhardissant à tout attaquer, à tout braver; se livrant au doute et à l'insulte; puis ne trouvant qu'angoisse et souffrance dans cette lutte, et ramené, non par l'autorité, non par la faiblesse, non par la peur, mais par la force de la raison et l'impulsion de son cœur à la source de tout repos; et à mesure qu'elle suit cette route salutaire pouvant dire, avec la conviction de la conscience : « Toujours plus tranquille! »

M. de Barante ajoute que : « C'est la colombe de l'arche qui, après avoir erré sur les eaux de l'abîme, ne pouvant trouver pied nulle part, revient au gîte céleste. » Je voudrais que ces paroles fussent une certitude; je les accueille comme une espérance.

CHAPITRE III.

HENRI DE KLEIST.

« Ne ris pas d'un malheureux que le doute a blessé dans ce qu'il a de plus sacré. Mon noble, mon unique but s'est évanoui, et je n'en ai plus. »

(H. DE KLEIST.)

Dans le temps que Schiller écrivait ses conseils à un jeune homme qui veut se consacrer à la philosophie, et qu'il lui signalait, avec l'expérience d'un naufragé, les dangers de cette navigation où tant de passagers comme lui s'étaient perdus, un jeune homme de vingt ans s'embarquait plein d'ardeur dans ces études orageuses, et courait cette mer, sans souci des tempêtes, toutes voiles au vent.

Henri de Kleist n'est pas un de ces esprits du premier ordre qui moulent leur empreinte sur leur pays et sur leur siècle, comme Gœthe et Schiller. Mais, en lui comme en eux, il y a du philosophe et du poëte. C'est une nature allemande, rêveuse, quoique active; méditative et ardente tour à tour, opiniâtre et mobile, et allant jusqu'au bout de ses découragements comme de ses investigations.

Né à Francfort-sur-Oder en 1756, à onze ans Henri de Kleist perd son père et sa mère, et son éducation reste aux mains de sa sœur Ulrique, une belle âme qui l'aime passionnément et qui lui sera dévouée jusqu'au sacrifice. Elle le dirige peu toutefois, se contentant de le suivre de son regard et de son cœur partout où il s'égare, puis courant après lui pour le relever de ses chutes.

A dix-neuf ans, le jeune orphelin se fit soldat; mais il se dégoûta bientôt du métier des armes ; et au bout de quatre ans, dans l'année mémorable de 1789, on le retrouve dans ses foyers, où il revenait s'enfermer entre sa sœur et ses livres. Toute sa vie se partagera entre ces deux tendances : l'une qui le précipite violemment dans l'action, les camps et les voyages; l'autre qui le ramène sans cesse aux calmes méditations du poëte et du penseur.

La question que lui aussi se posait dès lors dans le sérieux de l'étude, c'était la grande question de nos rapports présents et futurs avec Dieu. Il se mit à la poursuivre avec l'ardeur fébrile et la confiance aveugle de son âge. Elle le paya mal de sa peine. Henri tomba malade; et tout ce qu'il retira de tant de livres et de veilles fut un système bizarre de *religion individuelle*, comme il l'a nommé lui-même, basée sur l'espérance d'une perfectibilité progressive et indéfinie de l'âme après la mort. Ce rêve n'était pas neuf; il avait amusé la nuit du paganisme, bercé la philosophie de Pythagore et de Platon, et il n'y avait pas progrès à y retomber en pleine lumière de l'Évangile.

Cependant la vie semblait sourire à Henri de Kleist. Sa sœur et la fiancée qui lui était engagée se parta-

geaient la tâche d'embellir ses jours, et son cœur s'ouvrait à ce bonheur promis, mais son intelligence restait inquiète : il souffrait. Combien de temps devaient durer ces joies ? Où en était la source ? Quel en était l'avenir ? L'amour sérieux a le droit de se demander ces choses, et c'était la question que le jeune homme adressait à toutes les écoles, quand les livres de Kant lui tombèrent sous la main. Sa barque allait sombrer sur ce cap des tempêtes.

La philosophie de Kant formule, comme on sait, le scepticisme objectif, scepticisme incomplet qui n'anéantit pas la pensée tout entière et qui lui conserve une valeur partielle, scepticisme dès lors moins révoltant que l'autre et qui par là ne manque pas d'une certaine séduction pour les esprits timides. Il arrive à conclure que l'entendement, *la raison pure*, ne nous donne aucune connaissance certaine ni de Dieu, ni du monde, ni d'aucun objet hors de nous. Il faut pour acquérir la certitude de ces choses recourir à la *raison pratique*, laquelle toutefois séparée de l'entendement, ainsi qu'il l'enseigne, ne peut être qu'un instinct irraisonnable, une foi aveugle, une nécessité fatale. Le scepticisme finit ainsi par devenir absolu, et la pensée n'est plus, selon le mot de Fichte, que « le songe d'un songe. »

Henri de Kleist s'était laissé entièrement conquérir aux doctrines du maître. Mais quand, après un long et consciencieux travail des jours et des nuits, il se trouva devant le vide de ses conclusions, ce fut un coup de foudre. Il lui fallut d'abord quelque temps pour se reconnaître ; mais lorsqu'il eut sondé la profondeur du gouffre, qu'il y eut vu tomber toutes ses espé-

rances, toutes ses convictions, tout son avenir et son amour, qu'il dut se dire que tout cela n'était qu'un grand peut-être, et que la vie pouvait bien n'être qu'un mirage ironique où tout se moquait de nous, il y eut dans ce jeune homme une prostration totale que ceux-là seuls peuvent concevoir qui se sont fait de la vérité un besoin et de sa recherche une passion. Pour cette âme absolue et ce caractère tout d'une pièce, ce n'était pas simple affaire d'école et de théorie, il y allait de sa vie, de sa joie, de son cœur. Une fois ses convictions minées dans leurs fondements, l'être s'écroulait en bloc, et le philosophe se sentait si malheureux de cette ruine, si dépouillé, si seul, que, cherchant beaucoup moins un esprit qui l'entende qu'un cœur qui le console, il s'adressa à sa fiancée et il lui fit ainsi confidence de ce grand revers :

« Il y a quelque temps, ma chère amie, j'appris « à connaître la philosophie de Kant, et je dois te « faire part là-dessus d'une pensée qui, j'en suis sûr, « ne te causera pas une émotion aussi profonde et « aussi douloureuse que celle qu'elle m'a causée... « Nous ne pouvons pas décider si ce que nous nom- « mons la vérité est vraiment la vérité, ou si ce n'en « est qu'une apparence. Dans ce dernier cas, la vérité « que nous chercherions ici-bas ne serait plus rien « après la mort, et il serait inutile de chercher à ac- « quérir un trésor qu'il nous serait impossible d'em- « porter dans la tombe.

« Si cette pensée ne te frappe pas au cœur, ne ris « pas d'un malheureux qu'elle a profondément blessé « dans ce qu'il a de plus sacré. *Mon noble, mon unique « but s'est évanoui, et je n'en ai plus.* Depuis que cette

« conviction est entrée dans mon âme, je n'ai plus « touché de livres. J'ai parcouru ma chambre, je me « suis mis à ma fenêtre ouverte, j'ai couru dans la « rue. Une agitation intérieure m'a entraîné dans les « tabagies et dans les cafés. Pour me distraire j'ai « été au théâtre et au concert. Pour m'étourdir j'ai « même fait une folie. Et cependant, au milieu de cette « agitation intérieure, la seule pensée qui occupât « mon âme et la remplît d'angoisses était celle-ci : « Ton but, ton noble et unique but s'est évanoui! »

Voilà un désespoir dont beaucoup ne feront que rire. Une douleur intellectuelle est chose si inouïe! Mais enfin, il y a encore des hommes que ces choses inquiètent, et qui veulent avoir raison du scepticisme. Ils l'auront cette fois, car Henri de Kleist n'est pas homme à reculer devant les conséquences extrêmes; et une grande leçon ressort de cette vie qui n'a plus de but, mais qui, comme une puissante machine lancée à toute vitesse et sortie de ses voies, ne peut plus s'arrêter et poursuit son mouvement. C'est le mouvement en effet, le mouvement libre, au hasard, désordonné et sans frein que Henri de Kleist réclame à la fin de cette lettre :

« Chère amie, laisse-moi voyager; au milieu de mon « angoisse cette pensée m'est venue. Il m'est impos- « sible de travailler, et pourquoi travaillerais-je? Je « n'en sais rien. Si je restais chez moi, je me croi- « serais les bras et je penserais... Le mouvement du « voyage me sera plus supportable que cette oisiveté. « Si c'est une erreur, elle se laisse du moins réparer, « et elle me préserve d'une autre qui serait peut-être « irréparable. Aussitôt que j'aurai recueilli une pen-

« sée qui me console, aussitôt que j'aurai un but que « je puisse de nouveau poursuivre, je te jure que je « m'en reviendrai. »

Pascal, que j'aime à citer, dit en parlant des hommes : « Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles; et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et non pas dans le tumulte; et de ces deux instincts contraires il se forme en eux un projet confus qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos. Ainsi s'écoule leur vie (1). »

C'est ainsi que s'écoula celle de Henri de Kleist. Je n'ai pas la pensée de suivre le voyageur à Paris, à Dresde, à Leipzig, à Francfort, à Berne, à Iéna, à Weimar, à Boulogne, à Mayence, dans cette fuite de lui-même et ce *divertissement de soi*, comme l'appelle Pascal. Je veux seulement noter les formes principales qu'affecte l'inquiétude du scepticisme, et les convulsions morales qu'elle inflige à la vie.

Quelquefois cette inquiétude se révèle par un retour fugitif, inattendu, vers la vérité chrétienne qui se montre un instant dans la pompe du culte. C'est

(1) Pascal. *Pensées*, ch. v.

ainsi qu'un jour, assistant à Dresde à une messe solennelle dans la chapelle royale, Henri de Kleist fut tellement saisi par la musique religieuse qu'il pensa sérieusement à se faire catholique : « Ah ! une goutte « seulement du fleuve de l'oubli, et j'aurais abjuré « avec délices ! »

D'autres fois, ce qui domine dans cette âme malade, c'est une vague rêverie empreinte de tristesse, comme dans ces lignes écrites à Mlle de Schlieben sur les fêtes de Paris : « Qu'est-ce que tout cela, se demande- « t-il? Si vous voulez vous épargner des pleurs, « attendez peu de choses de ce monde. Il ne peut « rien donner qui puisse rendre un cœur vraiment « heureux. Lorsqu'il fait nuit, regardez quelquefois « au ciel. De jour, il est vrai, nous voyons cette belle « terre ; mais la nuit, nous voyons les étoiles. »

Ailleurs la vie champêtre lui apparaît, à lui aussi, comme l'idéal, et le voilà qui se met à rêver d'une ferme dans le fond de la Suisse où il lui serait donné de vivre bourgeoisement, médiocrement, tranquillement, à côté de sa sœur, s'asseyant au soleil au bout de son sillon, regardant les feuilles tomber, sans penser à autre chose sinon que l'hiver approche. « Sais-tu, « écrit-il alors à sa fiancée, ce que les anciens font lors- « qu'ils ont brigué pendant cinquante ans la fortune « et les honneurs? Ils s'établissent à la campagne et « cultivent la terre : alors, et alors seulement, ils se « nomment sages. Dis-moi, ne serait-il pas plus « prudent d'aller tout d'abord où l'on doit se rendre « enfin ? »

Cela dit, le poëte laboureur achète un petit chalet

au bord du lac de Thun, et au-dessus de la porte il fait graver ce quatrain plein de son scepticisme :

Je viens je ne sais d'où.
Je suis je ne sais quoi.
Je vais je ne sais où.
Je m'étonne d'être si joyeux.

Mais s'il était joyeux, il n'était pas heureux. La solitude lui fut une mauvaise compagne, et sa bonne sœur Ulrique n'eut que le temps d'arriver de Francfort en Suisse pour arracher le poëte de cet Eden de son choix où il se mourait de tristesse, de maladie et d'ennui.

Il y avait des jours où il était morose, misanthrope, insociable, même avec sa sœur qui ne se rebutait de rien. Il y en avait d'autres où ce fiel se fondait en larmes d'une grande amertume, et où lui-même avouait que s'il était méchant, ce n'était pas par haine ou par mépris du présent, mais par défaut de foi et d'espérance dans l'avenir. « Mon cœur, écrivait-il, a « besoin d'épanchement, » et il raconte comment, lorsqu'il était en France, un soir ayant cru reconnaître dans l'accent d'un visiteur inconnu la voix de Pfuel, un de ses plus chers amis, une immense tristesse le saisit aussitôt. « Il me semblait, dit-il, qu'il était près de « moi, comme pendant l'été d'il y a trois ans, alors « que nos entretiens revenaient fréquemment sur la « mort comme sur l'éternel refrain de la vie. »

Puis ces derniers mots le ramenant à tous ses désenchantements : « Hélas! c'est un état pénible que « celui de la vie, dit-il. C'est une véritable fatigue, « comme vous le dites. Il faudrait une éternité pour « apprécier les expériences dont elle est entourée, et à

« peine sont-elles comprises qu'elles disparaissent « pour faire place à d'autres. »

De temps en temps il sort de là, et il semble se réveiller pour la vie active. Tantôt le poëte prend la plume, et il cherche l'oubli de la réalité dans de belles fictions : *la famille Shoffreinstein, Michel Kohllaos, la Cruche cassée, la marquise d'O, le prince de Hombourg,* œuvres d'une âme ardente qui se verse dans les livres. Tantôt c'est le soldat qui reprend le dessus, et Henri de Kleist aspire à servir la France dans ces grandes guerres de l'Empire où il est presque sûr de rencontrer la mort. « Je veux mourir, Ulrique, écrit-il de « Boulogne en 1804. Je veux mourir; mais sois tran- « quille, noble cœur, je mourrai de la mort des « braves. J'ai quitté la capitale de ce pays et je me « suis rendu sur les côtes du Nord. Je veux prendre « du service dans l'armée française. Notre perte est « assurée, et je me réjouis à la pensée de l'immense « tombeau qui nous attend. O toi, ma chérie, tu « seras ma dernière pensée. »

Henri de Kleist prit les armes, non pour la France, mais contre elle. Naguère notre alliée, la Prusse était devenue l'ennemie de l'Empereur, et Henri de Kleist, apprenant l'invasion de son pays par les armées françaises, s'était hâté d'accourir le servir et le défendre. Il n'arriva pas à temps pour se battre à Eylau; mais ayant été pris les armes à la main, il fut fait prisonnier, puis enfermé pendant six semaines dans le fort de Joux, d'où on le conduisit, comme captif de guerre, à Châlons-sur-Marne. Il avait convoité le bonheur de mourir pour sa patrie; il obtenait du moins la gloire de souffrir pour elle.

La main qui ouvrit au prisonnier prussien la forteresse de Joux et qui fit tomber ses fers, ce fut celle d'Ulrique. Elle-même écrivit au général Clarke qui commandait à Berlin une lettre si éloquente, elle fit auprès de lui de si vives instances, qu'il fallut bien qu'on élargît son frère.

C'était le bon génie de Henri de Kleis que cette femme. C'était elle qui sans cesse versait de l'huile dans cette lampe toujours prête à s'éteindre, et lui-même déclarait qu'il n'était rattaché à la vie que par elle seule. Son dévouement survivait aux fautes de l'infortuné; elle payait pour lui de sa bourse comme de son cœur, et quelles qu'aient été les boutades du frère et ses ingratitudes, on était toujours sûr de la vôir auprès de lui à l'heure de la maladie, de la solitude et de la tristesse.

Henri de Kleist le savait bien. Trompé dans son amour comme il l'avait été dans sa philosophie, il écrit à Ulrique: « Tu es la seule personne qui m'aime « véritablement, parce que tu es la seule qui me com- « prenne parfaitement. » Au moment où il partait pour combattre, il écrit dans un beau repentir : « Je « ne puis me montrer digne de ton amitié, et cepen- « dant sans cette amitié il m'est impossible de vivre. »

Enfin tombé malade après la désastreuse bataille d'Iéna : « Comme les temps sont effrayants, ma « chère Ulrique ! lui- écrit-il. Ah ! je voudrais bien « te voir assise près de mon lit et tenir tes mains « dans les miennes ! Je me sens déjà réconforté rien « qu'en pensant à toi. Il n'est pas de moment plus « heureux que celui où je te reverrai. Nous nous em- « brasserons dans le sentiment de la ruine générale,

« nous nous pardonnerons, nous nous aimerons, seule « et dernière consolation qui reste à l'homme dans « ces temps épouvantables. »

Ulrique avait suivi, dans presque toutes ses démarches, ce frère dont elle disait qu'il « était la personne qu'elle aimait le plus au monde. » Elle avait réussi à le sauver de la prison, mais elle ne l'avait pas sauvé du scepticisme, et, n'ayant plus de but, Henri de Kleist voulait mourir. Il l'avait insinué dès la première lettre que nous avons citée, et même il avait fait déjà l'essai du poison, quand il eut le malheur de rencontrer quelqu'un qui, contre-balançant l'influence d'Ulrique, partagea et fomenta ses projets de suicide.

Dans les derniers jours de l'automne de 1811, Henri de Kleist se rendit auprès du lac de Vansée, à deux lieues de Potsdam... Là il se souvint de sa sœur encore une fois. « Tu as fait, lui dit-il dans « sa dernière lettre, tu as fait pour me sauver tout « ce qui dépend non des forces d'une sœur, mais de « celles d'un homme. La vérité est que rien ne pou- « vait me venir en aide ici-bas. A présent, adieu! »

Le désespéré passa sa dernière nuit à écrire des lettres à ses amis. Henri de Kleist y parlait, avec une légèreté navrante à une telle heure, de son âme qui, « semblable à un joyeux aéronaute, allait bientôt s'élever au-dessus de ce monde, » et de ces « plaines « resplendissantes du ciel où il allait errer avec de « grandes ailes aux épaules. » Le lendemain, 12 novembre, dans la soirée, une double détonation se fit entendre dans une chambre d'auberge. C'était, pour cette âme malheureuse et coupable, le signal du départ et du jugement de Dieu.

Henri de Kleist tomba victime du scepticisme. Le soir où il écrivait : « Mon but, mon noble but s'est évanoui, » c'était son épitaphe que le disciple de Kant dictait sans le savoir, et le pistolet qui le tua était chargé de tous les doutes de cette école. Certainement tous les sceptiques ne tirent pas de leur erreur cette conséquence extrême ; toutefois c'est assez de ce fait désastreux pour juger le principe, et quand l'explosion de ce coup retentit dans l'Allemagne d'alors, on put suffisamment comprendre que la nouvelle doctrine que l'on saluait du nom de sagesse transcendante était une triste sagesse et une doctrine de mort.

CHAPITRE IV.

LÉOPARDI.

« Aimable religion, tu vivras toujours, et l'erreur ne sera jamais avec toi.... Lorsqu'elle nous assaillera, nous nous tournerons vers toi et nous trouverons la vérité sous ton manteau, et ta main nous conduira au salut. »
(LÉOPARDI.)

I

J'arrive à l'Italie. Le doute a envahi plus tardivement de ses ombres cette terre d'où la vérité se lève sur le monde. Mais elle y a subi, et à l'heure qu'il est elle y subit encore, une éclipse redoutable, dont bien des âmes souffrent, mais dont aucune n'a plus souffert que celle de Léopardi.

Giacomo Léopardi a des traits de ressemblance avec lord Byron. Il n'a pas la puissance créatrice de son génie, ses audaces sublimes, ses fougues de passion ; mais c'est la même verve dédaigneuse et amère, le même sarcasme hautain, le même scepticisme ironique ou souffrant, souvent la même langue parlée en d'autres mots, avec cette liberté fière et cette in-

dépendance des entraves vulgaires qui ont fait dire de lui :

> Sombre amant de la mort, pauvre Léopardi,
> Si, pour faire une phrase un peu mieux cadencée,
> Il eût fallu jamais toucher à ta pensée,
> Qu'aurait-il répondu, ton cœur sombre et hardi?

Tel apparaît d'abord cet infortuné de génie, si jeune par les années, si rompu à toutes les luttes de l'esprit, si éprouvé dans son âme, et devenu, à l'âge où tout sourit, un de ces amants irrités de la douleur, un de ces êtres visités par la déception, qui ont écrit pour des générations encore vivantes le poëme de la mélancolie et du deuil intime (1).

Né à Recanati le 19 juin 1798, mort à Naples le 14 juin 1837, Léopardi traîna ces trente-neuf ans comme une chaîne. On ne vit d'abord en lui qu'un petit être frêle, dont l'enveloppe semblait toujours près de se briser pour livrer passage aux rayons intérieurs. Toute son enfance se passe entre la maladie, l'isolement et l'étude ; mais l'étude l'exalte, le passionne, et le soutient même contre la maladie. A huit ans il affronte les textes grecs sans maître ; à dix-sept ans il possède, outre les langues classiques, plusieurs langues orientales, imite les lyriques grecs au point de tromper les hellénistes les plus savants, traduit la vie de Plotin sur le texte de Porphyre, recueille des fragments des Pères orientaux du second siècle, et noue

(1) *Voy.*, sur Léopardi, la belle étude de M. de Mazade : *Les souffrances d'un penseur italien* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1861). — *Giacomo Léopardi*, par M. Bourbon del Monte. *Correspondant*, juillet 1863.

des relations avec Niéburh, Boissonade et Bunsen. Plus tard il préparait un essai historique sur les erreurs populaires des anciens, qui parut dans l'année 1817. Il avait dix-neuf ans. On possédait déjà en lui le philologue, mais on ne pouvait encore que soupçonner le poëte.

Il était chrétien alors. Ses historiens ne parlent pas avec assez de détail de sa mère Adélaïde Antici, à laquelle sans doute il fut très-redevable, mais qu'il perdit fort jeune. Son père, le comte Monaldo Léopardi, aimait les choses de l'esprit, même il avait composé quelques ouvrages érudits dans sa vie retirée de gentilhomme de campagne. Catholique convaincu, il confia son fils à un prêtre de l'endroit qui, tout en faisant de lui un linguiste parfait, n'oublia pas pour cela de lui faire le catéchisme. Léopardi trouva au foyer de sa foi les premières étincelles de son génie poétique, et, tout enfant encore, il conçut un plan d'hymnes chrétiennes dont quelques traces subsistent dans ses œuvres. L'*Essai sur les erreurs populaires des anciens* était un livre religieux. Dans l'épilogue l'auteur célébrait ardemment son bonheur d'être croyant, et prenait l'engagement public et solennel de le rester toujours.

« Religion très-aimable, y disait Léopardi, il est « doux pourtant de pouvoir terminer en parlant de « toi un travail qui a été entrepris en vue de faire « quelque bien à ceux qui recueillent tes bienfaits de « chaque jour. Il est doux de pouvoir, d'une âme « ferme et assurée, conclure qu'il n'est point vrai- « ment philosophe celui qui ne te suit ni ne te res- « pecte; et que te respecter et te suivre, c'est être par

« là même assez philosophe. J'ose dire aussi qu'il n'a « point un cœur, qu'il ne sent point les doux frémisse- « ments d'un amour parfait, qu'il ne connaît point les « extases dans lesquelles jette une méditation ravis- « sante, celui qui ne sait point t'aimer avec transport, « qui ne se sent point entraîné vers l'objet ineffable « du culte que tu nous enseignes..... Tu vivras tou- « jours, et l'erreur ne sera jamais avec toi. Lors- « qu'elle nous assaillera, lorsque, essayant de couvrir « nos yeux d'une main ténébreuse, elle menacera « de nous entraîner dans les abîmes entr'ouverts sous « nos pieds par l'ignorance, nous nous tournerons « vers toi et nous trouverons la vérité sous ton man- « teau. L'erreur fuira comme le loup de la montagne « poursuivi par le pasteur, et ta main nous conduira « au salut. »

II

La première disposition qui, chez Léopardi, porta atteinte à sa foi, fut un superbe dégoût de toutes les choses natales. C'était assurément une bonne petite ville bourgeoise que Recanati, élégamment assise sur le penchant de sa montagne, entre Macerata et Loreto, dans ces lieux consacrés depuis par le sang héroïque des jeunes et pures victimes de Castelfidardo. Tout autre que Léopardi se serait fort accommodé de la paix de cette modeste ville de la Marche d'Ancône, que ne troublait jamais le frémissement d'une feuille politique ou littéraire. Mais Léopardi avait d'autres aspirations qui se conçoivent bien, et son ambition

était d'entrer en communion avec les grands esprits qui illustraient alors la Péninsule.

« Ne me parlez pas de Recanati, dit-il dans ses « lettres de ce temps. Elle m'est si chère qu'elle « me fournirait de belles idées pour un traité de la « haine de la patrie... J'aimerai ma patrie lorsque « j'en serai loin... » — « Qu'y a-t-il donc à Recanati, « dit-il ailleurs? Voyez-vous ce que je puis faire « ici, inconnu de tous, ayant toujours vécu dans un « lieu dont vous ne connaîtriez pas la position sans le « dictionnaire de géographie, méprisé comme un en- « fant! — Aujourd'hui Dieu a fait le monde si beau, « et les hommes ont fait tant de grandes choses, et il « y a tant d'hommes, que celui-là n'est pas un in- « sensé qui aspire à voir et à connaître. La terre est « pleine de merveilles, et moi, à dix-huit ans, de- « vrai-je dire que je vivrai dans cette caverne, que je « mourrai où je suis né? Croyez-vous que ce soient là « des désirs injustes, extravagants? »

Le comte Monaldo, sans trouver ces désirs extravagants ni injustes, se croyait en droit de les trouver dangereux et prématurés. Il s'inquiétait de cette émancipation précoce pour le fils dont la santé et l'âme réclamaient encore toute sa sollicitude. Ne serait-il pas temps plus tard de faire la connaissance de tous ces auteurs dont il pouvait dès maintenant interroger les œuvres? N'était-ce pas pour lui qu'il achetait des livres, encourageant son ardeur et faisant de sa bibliothèque la plus riche de l'endroit? N'était-ce pas d'ailleurs l'époque de l'effervescence révolutionnaire dans le pays, et ces absences lointaines, ces relations savantes, le contact brûlant de cette jeune

Italie ne seraient-ils pas un péril pour l'esprit, les mœurs et la religion de l'enfant?

Ces raisonnements étaient beaucoup moins tyranniques que n'ont feint de le croire les enthousiastes de Léopardi. Celui-ci n'y répondit que par les ardentes colères d'une nature froissée et par la pleine révolte d'un génie incompris : « Vous n'avez pas une idée de « mon père, écrivait-il à Brighenti. Il ne veut pas « m'entretenir hors d'ici, et il ne remuerait pas une « paille pour me procurer un moyen de subsistance « qui pût m'arracher à ce désespoir. Il serait plus « facile de remuer une montagne que de l'amener à « faire quelque chose pour moi. » Puis se redressant dans sa superbe indépendance : « Entre ne rien avoir « et demander, finit-il par dire, mon choix est fait : « je ne demande rien. » C'est ainsi que toujours, chez Léopardi, les colères finissent par se tourner en fiertés, et que les douleurs se font stoïques pour paraître.

C'était un péril moral d'une extrême gravité que cette exaspération ; car qui ne l'a compris ? Il y a un lien d'étroite parenté entre la religion et le foyer de la famille où nous l'avons apprise. Chez combien de chrétiens le culte de l'une n'est-il pas inséparable du culte et de l'amour de l'autre! C'est même le meilleur lien religieux que celui-là, car c'est le lien du cœur. Une fois rompu, l'autre se brise, et quand on a commencé par mépriser son père, on n'est pas éloigné de mépriser son Dieu.

Léopardi, forcé de s'enfermer en lui-même, s'absorba plus que jamais dans un travail opiniâtre, passionné, dévorant, qui abordait tout, et qui par malheur aussi voulait voir le bout de tout. De toutes les

issues que cherche le désespoir celle-ci est la plus noble; et il faut plaindre ces jeunes naufragés du bonheur qui, au lieu de se laisser engloutir par la fange d'un sensualisme ignoble où tant d'autres ont péri, se rattachent du moins à ce mât chancelant et nagent vers la rive! C'est le refuge de bien des esprits à qui l'on fait l'honneur de les prendre pour studieux, et qui ne sont, hélas! que des souffrants qui s'ennuient et qui voudraient se distraire et oublier pour vivre! Dédaignés comme des rêveurs par ceux qui ne connaissent rien à ces blessures chroniques, n'ayant pas même un seul compagnon de tous les jours à qui ils puissent s'ouvrir de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils souffrent, méprisés par les habiles, ils se replient sur eux-mêmes comme la sensitive et appuient sur les livres leur tête étourdie des banalités humaines qui battent leurs oreilles. Là du moins ils entendent, dans le silence de leurs veilles, la voix supérieure des idéalités dont le monde n'est pas digne; mais l'homme peut-il toujours vivre dans l'idéal? Cet isolement ne court-il pas le risque d'exalter l'esprit au détriment du cœur, de surexciter l'orgueil; et l'étude, loin de Dieu, a-t-elle jamais donné le bonheur profond et vrai?

« Non, répond Léopardi : ce qui me rend mal-
« heureux c'est la pensée. Je crois que vous savez,
« mais j'espère que vous n'avez jamais éprouvé de
« quelle façon la pensée peut crucifier et marty-
« riser une personne qui pense un peu différemment
« des autres, quand cette personne n'a d'autres dis-
« tractions que l'étude... Pour moi la pensée m'a
« donné et me donne de tels martyres, par cela seul
« qu'elle me tient entièrement en son pouvoir, qu'elle

« m'a nui évidemment, et elle me tuera si je ne « change de condition... La solitude n'est point faite « pour ceux qui se brûlent et se consument eux- « mêmes. »

Il se consumait donc, l'infortuné jeune homme, et sa frêle nature ne put tenir longtemps à cette vie de claustration et de surexcitation. Sa santé y périt bientôt, la maladie envahit tout son être et le laissa sous le coup d'irrémédiables atteintes. Ses nerfs s'irritèrent, racontent ses biographes, sa vue s'affaiblit et ses forces s'épuisèrent. Une inégalité d'épaule se déclara, l'organisme entier s'affaissa sous le poids d'un fardeau invisible, et Léopardi répétait : « Je « suis mûr pour la mort. » Mais en vain. On devait voir encore errer pendant vingt ans une ombre d'homme usé dans le travail de la pensée, condamné le plus souvent même à ne pouvoir lire, se promenant lentement sans parler à personne, mais incapable de soumettre au repos des facultés dont il n'avait plus le frein. « Le feu de son regard, son accent vibrant, le timbre pénétrant de sa parole, une sorte de fascination involontaire qui s'exerçait d'elle-même sur ceux qui l'approchaient, et dont la nature a fait une des prérogatives du génie, dit M. Sainte-Beuve, tout semblait le convier à l'expansion de la vie et au charme des relations partagées. » Mais une partie de ce charme disparut sous un voile de souffrance générale, et il ne resta de lui que ce que nous en a montré Ranieri, son compagnon fidèle : « Une taille moyenne courbée et frêle, un teint blanc presque pâle, une tête forte, un grand front carré, large, des yeux bleus et languissants, le nez fin, les traits extrêmement

délicats, la parole modeste et voilée, le sourire ineffable et presque céleste. » On eût dit que la main de la mort était sur lui; lui-même en voyait l'ombre au-dessus de sa tête, et il en écrivait ces paroles touchantes.

« J'ai cru longtemps que je devais mourir au plus « tard d'ici à deux ou trois ans. Depuis huit mois, « c'est-à-dire depuis que j'ai touché à ma vingtième « année, j'ai pu m'apercevoir, sans me flatter et sans « me rien dissimuler, qu'il n'y a point en moi de « raison nécessaire de mourir si vite et qu'avec des « soins infinis je pourrai vivre. Je pourrai vivre en « traînant la vie par les dents, en me refusant la « moitié de ce que peuvent faire les autres hommes, « et toujours exposé au plus petit accident, au plus « léger abus qui peut me tuer, parce qu'enfin je me « suis ruiné par sept années d'étude insensée et « désespérée, à l'âge où la complexion se forme et « s'affermit. Je me suis ruiné misérablement et sans « remède pour toute la vie. Je me suis fait une « apparence chétive dans cette grande partie de « l'homme que le plus grand nombre considère seule « et qui nous met en rapport avec le monde... Ainsi « ai-je brisé le cours de ma vie, en me donnant « assez d'intelligence pour comprendre que la joie « ne sied pas à mon cœur; qu'il doit se revêtir d'ha- « bits de deuil et prendre la mélancolie pour com- « pagne inséparable et éternelle. Je vois donc et je « sais que ma vie ne saurait être que malheureuse; « toutefois, je ne me décourage pas Puissent mes « efforts, pour la supporter sans lâcheté, la rendre « utile à quelque chose! »

Aux souffrances physiques si vivement ressenties s'étaient jointes des angoisses intellectuelles et morales bien autrement intenses. Nous avons vu que le cœur s'était déjà détaché de la religion de son père par la haine de tout ce qui la lui rappelait. L'exaltation de l'étude livra l'esprit au sens propre, et, de là à la révolte, la distance est petite. La foi de Léopardi ne tenait donc qu'à un fil, quand elle reçut le coup mortel d'une amitié fatale qui acheva de tout rompre.

III

Léopardi, du fond de sa retraite détestée, avait eu le malheur de nouer des relations d'abord purement littéraires, puis plus intimes, avec Pietro Giordani, qui, frappé du génie précoce de l'enfant, désira le connaître et fit même le voyage de Recanati pour le voir. Giordani était un des plus renommés rhéteurs de l'Italie, un artiste de beau langage, plus disert qu'éloquent, mais capable de séduire un jeune esprit curieux de formes élégantes et d'élocution pure. Moine bénédictin avant la Révolution, il avait du même coup dépouillé son habit et son christianisme, s'était livré corps et âme aux doctrines nouvelles; puis, quand survint l'Empire, il s'empressa de composer un éloge pompeux de Napoléon Ier, duquel il attendait des honneurs et des places. Un scepticisme léger et superficiel lui tenait lieu de principes; il en imbut bientôt l'âme de son jeune disciple, qui, dans

la solitude de cœur où il se trouvait, n'eut rien de plus pressé que de lui ouvrir ce cœur enclin à se donner. Giordani l'écouta, le plaignit, exalta ses désirs d'indépendance, ne manqua pas surtout de vanter son génie, en proclamant, ainsi qu'il l'a écrit plus tard, que « si Dante était l'étoile du matin dans le ciel de l'Italie, Léopardi y brillait comme l'étoile du soir. » Par toutes ces flatteries, l'orgueil était venu et la foi s'était enfuie par le même chemin.

On n'a pas oublié les pages émouvantes et pleines de tristesse où Jouffroy a raconté qu'une nuit, à la clarté de la lune, à la lueur vacillante des étoiles, contemplant vaguement la grande ville endormie, il sentit soudain défaillir dans son âme la croyance de sa mère, et fit cette découverte qu'un homme malheureux de plus venait de naître à la douleur et à l'angoisse morale.

Léopardi connut cette heure et cette crise. Lui-même l'a décrite dans une de ses lettres à Giordani, datée du 6 mars 1820, et quand on la rapproche du tableau que Jouffroy a tracé de sa propre souffrance en ce moment, on ne peut s'empêcher d'être saisi de l'étrange ressemblance des peintures. Ce ne sont pas seulement les mêmes inquiétudes et les mêmes souvenirs, ce sont les mêmes images jetées dans le même cadre d'une scène recueillie et d'une nuit solitaire, dont la sérénité contraste si douloureusement avec l'orage du cœur et l'invisible tristesse.

« Un de ces soirs, écrit-il, la fenêtre de ma chambre « étant ouverte, voyant le ciel pur, un beau rayon « de lune, respirant un air tiède, et entendant les « chiens qui aboyaient au loin, je crus voir m'ap-

« paraître d'anciennes images, et je sentis une se-
« cousse dans mon cœur. Je poussai un cri comme
« un forcené, demandant miséricorde à la nature,
« dont il me semblait entendre la voix. En ce mo-
« ment, jetant un regard sur ma condition passée,
« je restai glacé d'épouvante, ne pouvant comprendre
« comment on peut supporter la vie sans illusions
« et sans affections, sans imagination et sans en-
« thousiasme, enfin sans tout ce qui, un an aupa-
« ravant, remplissait mon existence et me rendait
« encore heureux, malgré mes épreuves. Aujour-
« d'hui, je suis desséché comme un roseau; aucune
« passion ne trouve plus l'entrée de cette pauvre
« âme, et la puissance éternelle et souveraine de
« l'amour est elle-même annulée en moi à l'âge où
« je me trouve. »

Que de fois Léopardi se rappela, dans la suite, cette nuit décisive! Que de fois, comme il le rapporte, « regardant, au-dessus des campagnes argentées et tranquilles, la lune descendant derrière l'Apennin ou les Alpes, ou dans le sein infini de la mer Tyrrhénéenne, tandis que la nature entière se décolorait et que le charretier saluait de sa triste chanson le dernier reflet du jour, » le poëte se disait :

« Ainsi, la jeunesse s'en va et laisse la vie mor-
« telle; les douces chimères s'enfuient avec les espé-
« rances qui furent l'appui de l'homme... Mais vous,
« collines que la lumière abandonne, vous ne reste-
« rez pas orphelines longtemps; l'aube reviendra,
« puis le soleil, puis le midi lumineux. Mais la vie
« des mortels, quand la jeunesse a fui, ne se colore

« plus désormais d'aucune aurore. Elle est veuve jus-
« qu'à la fin, *vedova è insino al fine*, et le tombeau est
« le seul terme à la nuit de notre âge (1). »

A partir de ce temps, les vers de Léopardi ne chantèrent plus que le doute, ou plutôt le désespoir de l'incrédulité.

C'est le désenchantement qu'il pleure, dans sa pièce à Angelo Maï, où, ayant célébré les grandes découvertes dont l'univers était redevable à son pays : « Où sont allés, dit-il à propos de Colomb, les songes
« fortunés qui nous montraient jadis, de l'autre côté
« des mers, des contrées ignorées peuplées d'êtres
« inconnus, ou bien l'asile qui reçoit les astres pen-
« dant le jour, ou le lit où va chaque nuit dormir le
« plus grand des astres? Maintenant, voilà le monde
« connu et dessiné sur la carte! Voilà que tout se
« ressemble, et notre découverte n'a fait qu'accroître
« le néant. Oh! fantômes chéris de notre imagi-
« nation, la vérité vous proscrit aussitôt qu'elle se
« montre. Notre raison se sépare de vous, et pour
« toujours, les âges nous enlèvent à votre magique
« puissance, et c'en est fait de tout ce qui consolait
« nos maux. »

C'est le doute pendant la vie et le néant après qu'il préconise, lorsque, employant une image familière à Jouffroy, il représente un pâtre appuyé en silence sur son bâton, pendant une belle nuit d'Orient, et, s'adressant aux astres : « O lune! dis-moi à quoi sert au
« pâtre sa vie, à toi la tienne? Quel est le but de mon
« court pèlerinage et de ta course éternelle? Mais toi,

(1) Léopardi. *Le coucher de la Lune.*

« voyageuse solitaire et immortelle, reine pensive,
« peut-être tu comprends notre vie, nos souffrances,
« nos soupirs. Peut-être comprends-tu la mort, c'est-
« à-dire la pâleur suprême, le départ de la terre et
« l'adieu des amitiés les plus douces. Sans doute tu
« comprends le pourquoi de toute chose... Mais moi,
« je ne comprends, je ne sais qu'une seule chose. Que
« d'autres retirent quelque bien de ces révolutions
« et de ces frêles existences, cela peut se faire, mais
« pour moi la vie est un mal (1). »

Après le mépris de la vie, c'est le mépris du monde et de l'humanité qu'il jette dans de beaux vers, un jour qu'assis sur les flancs du Vésuve encore recouvert de la lave, à quelques pas du cratère moins bouillonnant et moins irrité que son cœur, il regarde de là la mer, la vallée, les étoiles semées dans l'infini céleste, et pousse ce cri de dédain et d'incrédulité : « Que deviens-tu alors à mes yeux, pauvre huma-
« nité?... Et lorsque je pense que tu te crois la sou-
« veraine et la fin suprême de l'univers, et combien
« de fois il t'a plu d'imaginer que les auteurs du
« monde descendaient à cause de toi sur ce grain
« de sable qui s'appelle la terre..., je ne sais si le rire
« ou la pitié l'emporte (2). »

Enfin, il n'y a pas jusqu'à la mort elle-même qui ne reçoive son hommage. C'est pour elle qu'il réserve ses enthousiasmes, c'est à elle qu'il s'adresse dans un chant où il dit : « Belle mort miséricordieuse, toi que
« j'invoque depuis mes plus jeunes ans, si j'ai jamais

(1) Léopardi. *Chant d'un pâtre de l'Asie à la Lune.*
(2) Léopardi. *Le Genêt.*

« célébré tes louanges, si j'ai essayé de réparer les « outrages dont t'accable le vulgaire, en rendant « hommage à ta divine puissance, ferme désormais « à la lumière mes tristes yeux. Je rejette loin de moi « toute vaine espérance dont le monde se console « comme un enfant : je n'espère qu'en toi seule, je « n'attends avec calme que le jour où, endormi, j'in- « clinerai mon front sur ton sein virginal (1). »

Lamennais, qui venait d'écrire l'*Essai sur l'Indifférence*, avait-il deviné cette soif du néant quand il dictait ces lignes : « Aujourd'hui l'âme de l'homme s'est dégoûtée d'elle-même. Elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au souvenir. Cet amour immense qui fait le fond de son être, elle l'a détourné de son cours; elle s'est dit : Tu mourras, et elle a tressailli d'espérance (2). »

Telle fut donc la poésie de Léopardi; et certes ce n'était pas cette poésie morbide qui le pouvait ramener aux vérités oubliées. Au contraire, selon lui, vérité et poésie s'excluent mutuellement. « Le beau « est l'ennemi du vrai, écrit-il quelque part en pro- « testant contre la maxime de Platon; mais cette « beauté trompeuse est préférable aux vérités pro- « saïques de la terre. »

« Cultivons donc, conclut-il, les choses qui don- « nent carrière à l'imagination; elles sont les plus « utiles, parce qu'elles font oublier; les lettres sont « excellentes, elles idéalisent; l'étude est consolante, « elle charme et distrait; l'amour est un bienfait, il « rêve et aspire; l'espérance est un baume, elle par-

(1) Léopardi. *L'Amour et la Mort.*
(2) Lamennais. *Essai sur l'Indifférence.* Introd., p. 3.

« fume tout; et si de toutes ces choses la mort est la « meilleure,c 'est qu'elle surprend l'homme au sein « de ses illusions, et qu'elle ne les éteint qu'en finis- « sant aussi cette grande dérision qui s'appelle la « vie. »

IV

Maintenant, après ce poëte, c'est l'homme que je veux voir, l'homme seul, loin du théâtre où il pose et il chante, loin de la foule qui l'écoute pour le plaindre et l'applaudir, l'homme seul avec son cœur, simple, vrai, droit et sincère. C'est lui que j'interroge pour avoir le dernier mot de ce désespoir.

Les lettres de Léopardi fournissent la réponse définitive à cette question, et ce qu'elles nous apprennent c'est que ce scepticisme est tellement contre nature qu'il ne peut s'y tenir. Qu'il le sache ou ne le sache pas, Léopardi se trompe totalement sur lui-même. Il se croit saturé, il n'est qu'inassouvi; il se croit de l'expérience, il n'a que des espérances inquiètes et renaissantes; il croit avoir vécu, et il aspire à vivre. Après tous ses sarcasmes, que de belles représailles se ménage dans l'âme cette foi divine et humaine, et par quelles révélations lui fait-elle sentir qu'elle vit et règne encore!

C'est à peine si, dans ses vers, il semble croire en Dieu, et dans ses lettres le nom de Dieu se retrouve à chaque ligne : « Je me hâte, écrit-il en 1837, per- « suadé que le terme fixé par Dieu à mes jours ne

« saurait être éloigné. J'espère que mes souffrances « me conduiront bientôt au repos éternel que j'ap- « pelle chaque jour de tous mes vœux, non point par « vaine bravade, mais forcé par la violence des maux « que j'éprouve. »

Il niait la Providence, et voici qu'il l'invoque et prouve par ses appels que, si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer : « Oh ! s'écrie l'infortuné, s'il « existait au moins quelque part dans le ciel, sur « la terre et au sein des mers, un être, je ne dis pas « compatissant, mais qui fût au moins spectateur de « nos maux ! »

Il méprise la gloire, il proclame le néant des renommées humaines, et cependant un soir, à Rome, il monte la colline de Santo Onofrio, où le Tasse mourut, il s'incline devant la tombe modeste du grand poëte dans l'église des Moines, il s'assied sous cet arbre où le grand homme mourant avait coutume de s'asseoir, et d'où, il m'en souvient, Rome apparaît si petite et le ciel si grand ; et là il se dit qu'il n'y a qu'une belle chose sur terre : la gloire du génie qui se passe de monument et qui survit à tout.

Il osait proclamer éteintes dans son cœur les facultés d'aimer, et c'est dans ce temps-là que, affamé de cet amour, il écrit à son frère : « Aime-moi, pour « Dieu ! J'ai tant besoin d'amour ! Amour, amour, « feu, enthousiasme, vie ! »

Il avait dit de l'amour que c'était un songe vide, indigne d'occuper une pensée sérieuse, et voici qu'il fait de lui le dernier messager du bonheur envoyé par les dieux auprès des hommes. « Quand il vient « sur la terre, dit-il, il choisit parmi les personnes

« les plus généreuses et les plus magnanimes, les « cœurs les plus tendres et les plus délicats, et là il « se repose, et il répand en eux une douceur si « étrange, si merveilleuse, qu'ils éprouvent une « chose toute nouvelle pour le genre humain, plutôt « la vérité que l'apparence du bonheur. » Et ailleurs, parlant de lui et d'une tendre amitié qu'il avait contractée : « Elle m'a désenchanté du désenchantement, « dit-il : elle m'a convaincu qu'il y a vraiment au « monde des joies que je croyais impossibles; que je « suis encore capable d'illusions, et que mon cœur « est ressuscité après un sommeil semblable à une « mort complète de tant d'années. »

Enfin il prétend se faire l'apôtre du nihilisme; il dénonce l'inanité de nos aspirations supra-sensibles, et voici que ces mensonges, ainsi qu'il les nommait, sont devenus pour lui le côté supérieur de l'homme et le signe d'une destinée plus haute que la terre : « Ne pouvoir être satisfait par aucune chose terrestre, « ni par la terre entière; considérer la grandeur « incommensurable de l'espace, le nombre et l'im- « mensité prodigieuse des mondes, et trouver que « tout est petit et disproportionné à la capacité de « notre âme; s'imaginer le nombre des mondes « infini et l'univers infini, et savoir que notre âme « et nos désirs seraient encore plus vastes que tout « cet univers; accuser toujours l'insuffisance et la « vanité des choses, et sentir l'inquiétude, le vide et « partant l'ennui, n'est-ce pas là le meilleur signe de « grandeur et de noblesse de la nature humaine? »

Celui qui parle ainsi, remarque M. de Mazade, n'est point un sceptique vulgaire, c'est un souffrant

dont la poésie est un combat perpétuel entre les instincts de son cœur et les désabusements prématurés de son esprit. — Il n'est pas rare de voir arriver avec l'âge le doute douloureux, fruit amer de la vie. La multiplicité des spectacles humains, la mobilité des passions, les insolences de la fortune, le caprice des événements, produisent d'ordinaire un désillusionnement aiguisé d'observation et tempéré d'indulgence. Mais ce que Léopardi dans toute la verdeur et la séve de la vie prend pour une déception n'est qu'une aspiration. Il a beau souffler sur ses illusions pour les éteindre, les illusions se réveillent dans son cœur endolori. Il a beau vouloir déraciner les espérances de l'âme humaine : ces espérances, il les invoque encore et en subit le charme. Il se figure qu'il personnifie le désespoir ; il ne personnifie que l'inquiétude moderne. L'infortuné poëte se trompait : il croyait être un ancien, il l'était en effet par la précision, par la beauté de la forme, et par un certain goût de stoïcisme en face du malheur : il était, au fond, plus chrétien qu'il ne le croyait, justement parce qu'il souffrait.

V

Plusieurs des pièces de vers et des lettres que nous venons de citer de Léopardi sont écrites de diverses villes d'Italie. En effet, la rigueur du comte Monaldo s'était à la fin relâchée, et ce fut au mois d'octobre 1822 que son fils put s'arracher au séjour

de Recanati pour se rendre à Rome. Désormais soulagé du poids de l'isolement qui écrasait son âme, revenu de l'irritation qui l'avait précipité dans la révolte contre Dieu, on pouvait espérer qu'il retrouverait la foi en retrouvant la paix. Mais il était trop tard; et si le théâtre de la vie était changé, l'homme restait le même. Rome, où il demeura deux ans, ne lui fit pas subir la fascination de religieuse grandeur qui saisit malgré eux tous ceux qui cherchent là autre chose que le terre-à-terre de la vie matérielle, et le faste convenu du luxe et de la mode. Il y venait en païen et en cicéronien. Il y vit Niéburh, alors ministre de Prusse auprès de la cour de Rome, le savant Bunsen, et le ministre de Hollande M. Reinhold, qui tous apprécièrent ce jeune philologue qui marchait leur égal. Il y connut aussi le cardinal Maï ; mais ce qu'il recherchait dans cet illustre antiquaire, ce n'était pas le prêtre, mais le bibliothécaire de la Vaticane et le révélateur des Palimpsestes.

Une autre rencontre qu'il fit, dans un séjour à Florence en 1828, fut celle d'un jeune prêtre, depuis fort célèbre, et qui plus que tout autre était capable de redresser son esprit et de captiver son cœur. L'abbé Gioberti se prit d'une amitié mêlée de compassion pour Léopardi, il l'accompagna même dans un petit voyage à Recanati, et y reçut de lui des confidences intimes qu'il n'oublia jamais. Ayant dix ans plus tard publié sa *Théorie sur le surnaturel,* Gioberti rendit compte de leurs entretiens et de ses impressions dans la page peu connue que je traduis ici :

« Peut-être le lecteur sera-t-il curieux d'entendre ce que j'ai moi-même appris de Léopardi et dont je

me porte le garant. On y verra la source d'un égarement aussi extraordinaire dans un des génies les plus vastes et les plus élégants, dans une des âmes les plus généreuses et les plus aimables qui aient depuis illustré notre péninsule. L'incrédulité ne fut pas un parti spontané de son esprit, ni un fruit immédiat de ses études, comme on pourrait le croire. Léopardi était encore enfant et jouissait déjà d'une certaine célébrité parmi nous, quand un personnage d'autorité le vit et prit à tâche de le rendre incrédule. Il n'eut aucune peine à y réussir, grâce à son éloquence, laquelle devait avoir une grande force sur l'imagination d'un jeune homme qui, pour être excellent littérateur, n'en était pas pour cela également versé dans les matières philosophiques et religieuses. Il se mit plus tard à étudier ces choses et apporta dans cette étude une grande ardeur. Mais le sensualisme et l'incrédulité qui dominaient alors dans l'Italie méridionale le laissèrent par malheur dans la direction mauvaise qu'il avait reçue....

« J'estime cependant qu'une âme aussi large n'eût pas tardé longtemps à sortir de l'erreur et à changer de route, si elle avait pu continuer à lire et à méditer (1). Mais bientôt commença à se faire sentir la maladie qui l'emporta. Les trois derniers lustres de sa vie ne furent qu'une continuelle souffrance. Cette souffrance ne fit que l'affermir dans sa triste philosophie (2). »

(1) « Io stimò però che una mente cosi capace non sarrebbe indugiata grand tempo ad accorgersi dell' errore et a mutare camino, si avesse potuto proseguire a leggere e a meditare. »

(2) Gioberti. *Teorica del Sovrannaturale*, p. 370.

Ainsi la vie morale ne remonta pas en lui, non plus que la vie physique. En vain promenait-il son mal et sa tristesse de Rome à Bologne, de Bologne à Florence et de Florence à Naples, Léopardi se mourait par le corps et par l'âme. Ses os se ramollissaient et se déformaient, une maigreur extrême annonçait le tarissement des sources de la vie. Il ne digérait plus, respirait avec peine et sentait que dans ses veines se promenait lentement un sang appauvri. Il fallait travailler cependant, car la misère s'acharnait après lui; et ses articles de revues, ses mémoires philosophiques, ses poésies, lui suffisaient à peine à lui procurer l'aliment d'une pauvre et précaire existence. A bout de souffle et de forces, il eût voulu pouvoir aller essayer de revivre sous un climat plus doux, mais il était en proie à un dénûment complet, et il eût préféré mourir que de courber son âme devant la nécessité, en faisant un honteux appel à la pitié.

A toute extrémité, Léopardi préféra s'adresser à son père : « Je crois, lui écrivit-il, que vous êtes persuadé « de tous les efforts que j'ai faits pendant sept an- « nées pour me procurer les moyens de subsister par « moi-même. Vous savez que la destruction totale « de ma santé est venue des fatigues de ces quatre « ans de travaux. Réduit à ne plus pouvoir ni lire « ni écrire ni penser, je n'ai point perdu courage, « et j'ai essayé de trouver encore quelque autre « moyen.... Aujourd'hui tout est fini.... Je ne sais « si la situation de ma famille vous permettra de « m'assigner une petite somme de douze écus par « mois. Avec douze écus on ne vit pas humai-

« nement; mais je ne cherche pas à vivre hu-
« mainement. Je m'imposerai de telles priva-
« tions que douze écus me suffiront. Mieux vau-
« drait la mort; mais la mort, il faut l'attendre de
« Dieu.... Si elle était dans ma main, je prends
« Dieu à témoin que je ne vous aurais pas fait cette
« demande.... »

Le père accorda ce qu'on lui demandait. Léopardi partit pour Naples en 1833, et il y passa trois ans. Auprès de lui était Antoine Raniéri, l'inséparable ami de ses dernières années, et duquel il disait que la foudre seule eût été capable de le séparer de lui. Trop faible pour converser, Léopardi s'était condamné à ne voir et n'entendre personne, entrant déjà dans le grand silence de la tombe.

« Je suis, disait-il, un tronc qui pense et qui pâtit. » La vie ne se révélait que par l'intelligence; et quand on le voyait se promener silencieusement, au coucher du soleil, au milieu des débris des villes ensevelies de Pompéï et d'Herculanum où l'attirait une sorte de conformité de destin, on l'eût pris facilement pour un fantôme antique sorti de ces ruines pour pleurer le passé.

Il partageait son temps entre Capodimonte et un petit casino sur la pente du Vésuve. La Margellina, Portici, Pausilippe, Pozzuoli, tous ces paysages élyséens où l'on voyait le poëte s'égarer à pas lents semblaient le raviver de leur beauté et de leurs souvenirs, autant que de leur air tiède et de leur lumière sereine. Mais l'âme restait triste, et si, sur la montagne recouverte de lave, il rencontrait un pauvre genêt

qui essayait d'y fixer sa racine, le poëte se reconnaissait dans le chétif arbuste et, le prenant pour le confident de ses sombres pensées et de ses plaintes : « Et toi aussi, lui disait-il, tu céderas à la puissance « du feu souterrain; tu plieras sous le fardeau, sans « que ta tête innocente résiste; mais tu ne te courberas « pas en lâche suppliant devant l'oppresseur, et tu « ne te tourneras pas contre le ciel avec un orgueil « insensé (1). »

Mais l'orgueil insensé qu'il fallait accuser, était-ce l'effort de l'être faible qui demande et qui espère, ou celui de l'être infirme qui se roidit et se drape dans son infirmité? Léopardi s'obstina dans ce stoïcisme superbe, niant l'immortalité, protestant avant de mourir que cette philosophie qu'il nomme désespérée n'était pas le résultat de son état de souffrance, mais de sa conviction; et composant alors le chant de *l'amour et de la mort*, avec le fameux vers de Ménandre pour épigraphe : « Celui-là meurt jeune qui est aimé des dieux. » Cependant, par un contraste que nous avons déjà eu l'occasion de remarquer entre ses vers et ses lettres, il écrivait alors le 22 décembre 1836 : « Adieu, mon excellent ami; « j'éprouve un continuel et bien vif désir de vous « embrasser, mais comment et où le pourrai-je satis- « faire? Je crains fort que ce ne soit seulement κατ' « Ἀσφοδελὸν λειμῶνα (le long de la prairie d'Asphodèle). « Parlez-moi de vos études et aimez-moi toujours : « adieu de tout cœur. »

Ainsi, comme M. Sainte-Beuve en a fait la

(1) Léopardi. *Le Genêt* (*la Ginestra*).

remarque, à l'ami qu'il aurait voulu revoir et qu'il désespérait d'embrasser encore, Léopardi ne disait pas tout à fait non, et il lui donnait rendez-vous avec un sourire attendri et presque avec un peut-être d'espérance, parmi ces ombres homériques que les antiques croyances disaient être immortelles.

L'heure du départ était proche. Comme le choléra faisait de grands ravages à Naples, Ranieri se disposait à emmener son cher malade de Naples à Portici, lorsque le 14 juin 1839, à cinq heures de l'après-midi, le malade expira presque subitement des suites du mal de poitrine qui le minait sourdement depuis de longues années. Un prêtre, appelé sur-le-champ, n'eut que le temps de lui donner une absolution, que Dieu puisse avoir ratifiée dans le ciel! Son corps fut transporté dans l'église de *San Vitale*, hors de la grotte du Pausilippe, où il repose non loin de Sannazar et de Virgile.

VI

Virgile, Léopardi! Quelle étrange destinée a rapproché les tombes comme les noms de ces hommes si contrastant par leur génie, leurs œuvres et leur siècle, si pareils par de certaines fraternités de patrie, de pensées et de poésie! Tous les deux sont sortis presque de la même terre pour aller mourir au même lieu. Tous les deux ont souffert, tous les deux sont morts jeunes; et malheureusement tous les deux n'ont pas craint de fouler aux pieds ces espérances en l'autre monde, aux-

quelles ils revenaient dans leurs meilleurs instants (1). Mais Virgile écrivait au sein de la lassitude d'un siècle de ténèbres, et, parmi ses erreurs, il levait quelquefois son regard prophétique vers la vérité dont il saluait l'aurore. Léopardi au contraire, né en pleine lumière, n'a su que méconnaître ou blasphémer la foi à laquelle il avait fait serment d'être fidèle. Il a accepté le rôle de poëte du néant, non point par conviction, mais par irritation; non point par sentiment profond, mais par orgueil, et aussi par le besoin de se venger de ses maux, en en rejettant la faute sur la fatalité qui a fait naître l'homme, non pas pour vivre, dit-il, mais pour mourir. Car il en est venu là ; et l'on n'a pas l'idée de cette violence cruelle faite à tous nos instincts. si on n'a lu ce chant délirant de tristesse :

« Il semble que le but unique de l'être soit de « mourir : ce qui n'était pas ne pouvant pas mourir, « il fallait que les choses qui existent surgissent du « néant. Bien certainement la cause de l'être n'est « pas la félicité, bien que toute créature animée se « propose le bonheur pour but de ses actes, sans ja- « mais l'atteindre; et c'est ainsi que toutes ses œuvres, « ses fatigues et ses peines ne sont dirigées que vers « cette fin unique de la nature qui est de mourir.

« La mort ne nous est pas encore accordée ; seu- « lement il nous est donné par intervalles de jouir « d'un simulacre du trépas, car la vie ne pourrait

(1) Tant de vers religieux écrits par Virgile ne peuvent nous faire oublier ceux-ci pleins d'un rationalisme qui rappelle Lucrèce :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Georg., II, 490.

« pas se conserver si elle n'était pas fréquemment « interrompue. La vie est de telle sorte que, pour la « supporter, il est nécessaire de la déposer de temps « en temps pour reprendre haleine et se rafraîchir « par un avant-goût et une parcelle, pour ainsi dire, « de la mort.

« Un temps viendra où l'univers et la nature elle-« même seront éteints.... Du monde tout entier et de « ses vicissitudes et des calamités infinies des choses « créées, il ne restera nul vestige, mais un silence « nu et un calme profond rempliront l'immensité de « l'espace. Ainsi ce mystère étonnant et effroyable « de l'existence universelle, avant d'être expliqué ou « entendu, se dissipera et s'évanouira (1). »

« Non, s'écriait jadis le poëte Jean-Paul Richter, comme s'il eût deviné le paradoxe insensé de Léopardi; non, Dieu n'a pas pu nous créer uniquement pour la souffrance, encore moins pour le néant, non, il ne l'a point dû....

« Pourquoi la vertu est-elle une chose trop élevée et trop sublime pour nous rendre parfaitement heureux? Pourquoi notre impuissance à conquérir les biens de la terre s'accroît-elle en proportion d'une certaine pureté de caractère? D'où nous vient cette fièvre lente qui consume notre poitrine, amour infini d'un objet infini, passion dévorante qui n'a d'espoir que dans la mort?

« Oui, quand tous les bois de cette terre seraient de myrtes et de roses, quand toutes les vallées seraient

(1) Léopardi. *Le Chant du ccq.*

des vallées de Campan, toutes les îles des îles Fortunées, tous les jardins des Élysées, et quand la joie sereine y brillerait dans tous les yeux, oui même alors il faudrait espérer dans l'immortalité. Mais, hélas ! lorsque tant de maisons sont des maisons de deuil, tant de champs des champs de bataille, lorsque la pâleur couvre tant de visages, et que nous passons chaque jour devant tant de pauvres yeux flétris, rouges, déchirés, éteints, ah ! mon Dieu ! se pourrait-il que la tombe, ce port de salut, fût le gouffre où tout doit s'abîmer ?

« Et lorsque, après des milliers et des milliers d'années, notre terre aurait péri par le voisinage incendiaire du soleil, lorsque tout bruit vivant se serait enseveli dans ses entrailles, voyez-vous l'esprit immortel, abaissant ses regards sur ce globe muet, se dire en contemplant ce grand champ mortuaire : « Sur cette sphère en cendres d'innombrables om- « bres ont gémi, ont pleuré ; maintenant tout s'est « évanoui pour jamais !. » Non, le ver torturé se redresserait alors pour dire au Créateur : « Tu n'as « pas pu me créer pour souffrir, tu ne le devais pas. » Et celui qui donne au ver le droit de parler ainsi, c'est le Tout-Puissant lui-même qui met en nous l'esprit de miséricorde et de bonté, et qui seul éveille en nos âmes ces aspirations et ces élans d'espérance vers lui (1). »

(1) Jean-Paul Richter. *La vallée de Campan.*

CHAPITRE V.

LES POETES DU DOUTE EN FRANCE.

Et pourtant elle (*la vérité*) est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle : il faut qu'on lui réponde,
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

(A. DE MUSSET.)

I

Il faut enfin se résoudre à pénétrer au sein de ce sensualisme abject qui a été chez nous la dernière conséquence et la condamnation définitive du scepticisme; il faut qu'on sache pourtant comment, après avoir commencé par douter de tout, ces hommes et ce siècle ont fini logiquement par abuser de tout. Et certes, c'en serait assez du spectacle dégoûtant de cette abjection morale pour que le doute fût jugé par tout ce qui tient encore à quelque chose d'honnête, s'il nous était permis de pénétrer jusqu'au fond de cette littérature pour en tirer tout ce qu'elle renferme d'enseignement. Mais on m'excusera si je ne puis pas tout dire, parce que l'on comprendra

que je n'ai pas pu tout lire. Il y a aujourd'hui dans le monde littéraire certains lieux mal famés où nul ne doit entrer, pour peu qu'il se respecte. C'est la sentine du cœur et de l'esprit humain, et, ainsi que les poëtes l'ont raconté de l'Averne, il s'exhale de ces bas-fonds une telle odeur de mort qu'aucun être vivant n'en saurait approcher, même eût-il des ailes.

Je ne consacrerai donc pas à chacun de ces poëtes une étude spéciale. De leurs œuvres je ne citerai que ce que nous en révèlent les critiques honnêtes; de leurs douleurs je ne prendrai que ce que nous en livrent leurs histoires publiques. Je ne ferai pas comparaître et parler tour à tour chacun de ces témoins, qui d'ailleurs se ressemblent; je les grouperai en chœur, et quel chœur étrange que ce concert de rires et de larmes, d'ivresse et de deuil, de blasphèmes et de regrets, de folies et de désespoirs sorti de ces bacchanales de la littérature! Alfred de Musset, Henri Heine, Murger, Gérard de Nerval, Hégésippe Moreau, — pour ne parler que des morts! — Quels noms accusateurs pour le doute qui les a faits! Quelles vies, quelles mœurs! mais quelles souffrances aussi, et du sein de ces souffrances quels aveux pleins de remords! Ainsi ces malheureux témoignent-ils deux fois en faveur de la vérité, dans leurs meilleures heures comme dans leurs pires instants, par leurs retours instinctifs et subits vers le bien comme par leur profonde dégradation dans le mal. Cette dégradation fournit la contre-épreuve du christianisme, et c'est quand le scepticisme, comme les anciens Spartiates, enivre ses esclaves, que nous pouvons

comprendre quel poison il leur verse, et nous en dégoûter!

Dans toutes ces existences plus tard si bouleversées vous remarquerez presque toujours une première période de christianisme : c'est un christianisme plus ou moins pénétrant, selon que l'éducation dans laquelle il prend sa source est elle-même plus ou moins solidement religieuse. Mais très-généralement, dans ces sortes de natures poétiques, enthousiastes, sensibles à l'excès, l'impression chrétienne est vive, et même, quoi qu'il paraisse, elle est indélébile; c'est comme un sceau sacré sur un métal en fusion; plus tard on peut en profaner et en souiller l'empreinte, on ne l'efface pas, et quand Dieu a passé une fois dans une âme baptisée ou communiée, il peut en être chassé, mais il y laisse une place immense comme lui, dont le vide infini ne sera comblé jamais.

Il avait connu ce temps de christianisme pieux, cet Hégésippe Moreau élevé par des prêtres au séminaire d'Avon, auprès de Fontainebleau, et qui, dans un quart d'heure de repentir, un soir, recueillant dans l'église de Saint-Étienne du Mont ses souvenirs d'enfance, se disait à lui-même :

> Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
> D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
> Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
> Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.

Elle n'ignorait pas non plus ces douceurs de la foi et de la vie chrétienne celle qui, rappelant les joies de sa première communion, en parlait de la sorte :

« Ce jour me parut le plus beau de ma vie, tant « je me sentis plein d'effusion et en même temps de « puissance dans ma certitude. Je ne sais comment « je m'y prenais pour prier; les formules consacrées « ne me suffisaient pas, je les lisais pour obéir à la « règle, mais j'avais ensuite des heures entières où « seul, dans l'église, je priais d'abondance, répan- « dant mon âme aux pieds de l'Éternel, et avec mon « âme, mes pleurs, mes souvenirs du passé, mes « élans vers l'avenir, mes affections, mes dévoue- « ments, tous les trésors d'une jeunesse embrasée « qui se consacrait et se donnait sans réserve à une « idée, à un bien insaisissable, à un rêve d'amour « éternel.

« ....Quelle flamme ce sentiment n'allume-t-il « pas dans un cœur vierge! Quiconque a passé par « là sait bien que nulle affection terrestre ne peut « donner de pareilles satisfactions intellectuelles. Ce « Jésus est un ami, un frère, un père dont la pré- « sence éternelle, la sollicitude infatigable, la ten- « dresse, la mansuétude infinie, ne peuvent se com- « parer à rien de réel et de possible.

« Il se passa alors six mois qui sont restés dans « ma mémoire comme un rêve, et que je ne de- « mande qu'à retrouver dans l'éternité pour ma « part du paradis. Mon esprit était tranquille. Toutes « mes idées étaient riantes. Il ne poussait que des « fleurs dans mon cerveau naguère hérissé de rochers « et d'épines. Je voyais à toute heure le ciel ouvert « devant moi, la Vierge et les anges me souriaient « en m'appelant; vivre ou mourir m'était indifférent. « L'empyrée m'attendait avec toutes ses splendeurs,

« et je ne sentais plus en moi un grain de poussière « qui pût ralentir le vol de mes ailes. La terre était « un lieu d'attente, où tout m'aidait et m'invitait à « faire mon salut. Les anges me portaient sur leurs « mains comme le prophète, pour empêcher que, « dans la nuit, mon pied ne heurtât la pierre du che- « min.... Chaque fois que je priais, je retrouvais « mes élans d'amour.... Je communiais tous les di- « manches et à toutes les fêtes, avec une incroyable « sérénité de cœur et d'esprit. J'étais libre comme « l'air dans cette vaste et douce prison du couvent. « Je traînais tous les cœurs après moi : tant il est « facile d'être parfaitement aimable quand on se sent « parfaitement heureux! »

Voilà quelle est, dans la vie de ces êtres émancipés, la page primitive, la page immaculée, et le point de départ qui décide de la direction de tout le reste. Nous l'avons rencontrée dans l'histoire de Jouffroy, dans celle de Santa-Rosa, de Léopardi et de Schiller. On la retrouverait de même dans celle de Henri Heine et d'Alfred de Musset. Ainsi tous tant que nous sommes, et quoi que nous en ayons, nous sommes imprégnés d'atmosphère religieuse, c'est en elle que nous respirons et que nous vivons; quels que soient les beaux noms dont notre apostasie voudrait se colorer, nous demeurons chrétiens par une infinité d'habitudes, d'influences, d'idées et de souvenirs, qui font désormais partie de notre substance morale. C'est une sorte de baptême que nous recevons du milieu où nous avons passé nos meilleures années; personne n'y échappe, et l'on peut établir comme une loi générale que, dans l'histoire de tout

homme, comme dans l'histoire du monde, quand on veut remonter à l'origine des choses, on rencontre un âge d'or, un Éden tout rempli de la présence de Dieu, et dont la seule mémoire, conservée jusque dans le déclin de l'âge, a je ne sais quel charme mélancolique et doux qui fait notre dernière joie, quand elle ne fait pas notre regret et notre condamnation.

II

On trouve donc, dans ces livres, un témoignage d'amour en faveur de la religion. On y trouve, en second lieu, un témoignage de haine qui n'est pas moins concluant, si on sait bien l'entendre.

Que remarquez-vous, en effet, chez tous ces romanciers, poëtes, journalistes, artistes, au sortir de leur enfance? Presque uniformément, c'est un accès de colère et de violence impie; et le premier bruit qui révèle leur existence au public est une explosion contre tout ce qu'ils ont cru, adoré et aimé. Ouvrez, si vous l'osez, ces *Juvenilia* des auteurs en renom. Quelle haine implacable de Dieu et de sa loi, de son Église et de son Christ! Quel déchaînement de passions brutales ou ignobles! Le cynisme n'a pas de mesure, le blasphème n'épargne rien, et c'est une chose terrible et honteuse à la fois que le siècle qui se targue le plus de tolérance et de respect, soit justement celui où Dieu ait vu s'élever ses plus audacieux insulteurs.

Mais c'est par cette audace que l'impiété se ruine ; elle se trahit dans ses causes, se déshonore par ses violences et se condamne elle-même par ses honteux résultats.

La cause, la voici telle que nous la révèle un de ceux qui ne l'ont que trop connue :

« *La curiosité du mal* est une maladie infâme qui « naît de tout contact impur.... C'est une torture « inexplicable dont Dieu punit ceux qui ont failli. « Ils voudraient croire que tout peut faillir, et ils en « seraient peut-être désolés. Mais ils s'enquièrent, « ils cherchent, disputent. Du mal prouvé, ils en « sourient; du mal douteux, ils en jureraient; le « bien, ils veulent voir derrière. *Qui sait?* Voilà la « grande formule, le premier mot que Satan a dit, « quand il a vu le ciel se fermer. Hélas ! combien de « malheureux a faits cette seule parole ! Combien de « désastres et de morts, combien de coups de faux « terribles dans des moissons prêtes à pousser ! Com- « bien de cœurs, combien de familles où il n'y a « plus que des ruines, depuis que ce mot s'y est fait « entendre ! Qui sait? qui sait? Parole infâme ! Plutôt « que de la prononcer, on devrait faire comme les « moutons qui ne savent où est l'abattoir et qui y « vont en broutant l'herbe. Cela vaut mieux que « d'être un esprit fort et de lire Larochefoucauld (1). »

L'impiété, en outre, se déshonore par ses violences. Mais les violences de ces livres, qui oserait les redire? Qui oserait citer les blasphèmes inouïs de Bruno, de Feuerbach, de Stirner et de tous ces fu-

(1) Alfred de Musset.

rieux de la *gauche hégélienne*, qui ont fait du cynisme leur religion, du néant leur dieu? Nous avons d'ailleurs peu de chose à leur envier en France, et il y a peu de temps que l'on a signalé aux pères de famille des monstruosités dont les auteurs sont peut-être les seuls à ne point rougir (1). Les poëtes n'ont point voulu rester en arrière, et il y a eu, entre les doctrinaires et eux, une émulation de scandale qui dure encore. L'un d'eux, comme Henri Heine, se réveillait d'une orgie pour proclamer, en pleine civilisation chrétienne, que « le christianisme était la période « morbide de l'humanité, la triste religion du mer- « credi des Cendres « qui étouffe les fleurs et peuple « le monde de fantômes. » Comme conséquence pratique, il appelait de ses vœux « une révolution « allemande, drame auprès duquel la Révolution « française ne serait qu'une innocente idylle (2). » Un autre, comme M. Quinet, demandait qu'on étouffât le catholicisme dans la boue. Les impiétés de *Rolla* sont amères et lugubres. Celles de Béranger sont railleuses, celles d'Hégésippe Moreau sont obscènes. On en écrit chaque jour qui réunissent tous ces divers genres de mérite, et comme écrire n'est rien, si de plus l'on n'agit, la poésie et le roman se faisant socialistes, anarchistes, terroristes, ont demandé et demandent l'embrasement du vieux temple, se chargeant pour leur compte de fournir la torche et d'éclairer l'incendie.

Or, toutes ces colères ne prouvent qu'une chose :

(1) Voy. l'*Avertissement aux pères de famille*, par Mgr l'évêque d'Orléans.

(2) H. Heine.

la crainte; et comme, d'ordinaire, on ne craint que ce qui est fort, la rage délirante de cette littérature est ainsi premièrement un hommage forcé à la puissance de Dieu. Seraient-ils ses ennemis, ces pauvres furieux, s'il n'était, comme ils le disent, qu'une abstraction de l'esprit? L'honoreraient-ils de cette haine, si, retiré solitairement dans le ciel vide des déistes, ce Dieu avait renoncé à être leur maître dans ce monde et leur juge dans l'autre? Il vit, et c'est pour cette raison qu'ils le haïssent; il règne, et c'est pour cette raison qu'ils le redoutent.

Puis ils ne le détestent que parce qu'il est aimable, parce qu'il est parfait, parce qu'il dit le vrai et commande le bien. Sans cela, ils le mépriseraient et ne se donneraient pas la peine de lui en vouloir. Mais comme ils n'ont pas pu le convaincre d'imposture, non plus que de péché; que son procès rappelé, instruit devant chaque siècle depuis dix-huit cents ans aboutit finalement à l'aveu de Pilate : *Nullam invenio in eo causam*, que toutes les vaines idoles que nous élevons chaque jour tombent et se brisent en présence de l'arche où il réside; et qu'il demeure toujours seul la voie, la vérité, la beauté idéale, la pureté parfaite, la bonté infinie; c'est cette perfection même, cette beauté, cette pureté qui irrite les ennemis parce qu'elle les accable, et qui leur fait pousser leur *Crucifigatur!*

Enfin ils le haïssent parce qu'ils l'ont aimé, parce qu'ils l'ont trahi, et que c'est précisément ce qu'on pardonne le moins : *Chi offende non perdona.* Ils lui pardonneraient sa perfection peut-être, s'il n'avait jamais été pour eux qu'un étranger,

mais quand ils se rappellent que cette beauté sans tache fut également pour eux une bonté ineffable et miséricordieuse, qu'elle les a inondés de grâces, qu'elle les en comble chaque jour, qu'ils avaient fait le serment de ne l'oublier jamais, et que maintenant ils ne sont et ne peuvent être à ses yeux que des apostats et des traîtres ; alors l'amour aigri se tourne en haine étrange, et Dieu devient l'objet d'une irréconciliable fureur. Mais c'est une fureur qui se trahit elle-même par ses excès, se condamne par son aveuglement; et elle ne peut que grandir celui qu'elle ose attaquer, sans atteindre jusqu'à lui. Or l'honneur d'une telle haine n'est pas accordé à tous, c'est une des couronnes de Jésus-Christ sur la terre, elle est son signe divin. Par l'excès de l'outrage, elle ne fait que donner la mesure de sa grandeur, et si jamais personne ne fut haï comme Dieu, c'est qu'il n'y a personne qui puisse être aussi bon et aussi grand que Dieu.

III

Troisième témoignage qui ressort de ces âmes en faveur de la vérité : le témoignage de leurs combats intimes, de leurs propres désaveux et de leurs contradictions.

On sait le mot de Montaigne : « S'ils sont assez fous, ils ne sont pas assez forts. » C'est la même faiblesse que ces faiseurs de romans, de vers et de brochures accusent encore maintenant par leur inconséquence.

Les faux témoins finissent toujours par se couper. Un jour la rage se calme, la grâce arrive, peut-être par le chemin de la douleur; une parole s'échappe entre deux accès de haine : c'est une parole de foi, d'espérance et d'amour! D'où peut-elle sortir? C'est que le christianisme est demeuré au fond de ces cœurs révoltés, et c'est encore lui qui se rappelle à eux par de cuisantes blessures. Il se révélait hier par des cris de colère, il se trahit aujourd'hui par des regrets, des doutes, des contradictions et des larmes.

L'un d'eux n'avait reculé devant aucun abîme de folie et de débauche, il avait insulté et chansonné les prêtres qui l'avaient adopté et élevé gratuitement, il avait tout chanté : l'orgie, le blasphème grossier, l'impiété cynique, le sacrilége élégant, et il s'était vanté d'avoir fait tomber du haut des temples la croix qu'il avait déjà arrachée de son cœur :

> Complice des docteurs et des pharisiens,
> J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens;
> Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,
> Arrachant une croix à la coupole veuve,
> Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol,
> De loin sur les manteaux je veillais comme Saul.

Mais un soir, il se trouve transporté, il ne sait comment, à Saint-Étienne du Mont : « quelques rares chrétiens peuplent seuls l'ombre immense, » des enfants, un vieillard, « une pâle mère en deuil. » Hégésippe Moreau retrouve sa pieuse enfance, il hésite, il doute :

> Et de vagues remords assailli de bonne heure :
> Où puiser, ai-je dit, la paix intérieure?

Où marcher dans la nuit sans étoiles aux cieux?
Et sans guide ici-bas? Enfants insoucieux....
Combien de jeunes cœurs que le doute rongea!
Combien de jeunes fronts qu'il sillonne déjà!

Puis le poëte s'agenouille, ouvre un livre : c'est le livre de l'*Imitation ;* la rosace s'illumine de la pourpre de l'Occident, « l'orgue remplit la nef d'un long et doux murmure. »

Et je balbutiai : Seigneur, faites-moi croire!...
Le vent d'hiver pleura sous le parvis sonore,
Et soudain je sentis que je gardais encore
Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé (1).

Montaigne n'avait-il pas raison de dire : « Il n'est âme si revesche qui ne se sente touchée de quelque révérence à considérer cette vastité sombre de nos églises, la diversité d'ornements et ordre de nos cérémonies; et ouir le son dévotieux de nos orgues et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix. Ceux même qui y entrent avec mépris sentent quelque frisson dans le cœur et quelque horreur qui les met en desfiance de leur opinion (2). »

Cette impression religieuse, cette juste défiance de son opinion, M. Alfred de Musset l'éprouve également dans nos églises chrétiennes :

Les orgues se taisaient, les lampes immobiles
Semblaient dormir en paix sous les voûtes tranquilles;
Un écho prolongé répétait chaque pas...
Solitudes de Dieu, qui ne vous connaît pas?

(1) H. Moreau. *Myosotis.* Un quart d'heure de dévotion.
(2) Montaigne. *Essais*, II, ch. XII.

Dômes mystérieux, solennité sacrée,
Quelle âme en vous voyant est jamais demeurée
Sans doute et sans terreur?...

Mais c'est par-dessus tout l'aspect du Crucifix qui bouleverse le poëte et le force à se dédire. L'incroyance a beau faire effort et crier :

O Christ, je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants;
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.

C'est l'orgueil moderne qui se redresse ainsi; mais le cœur a sa revanche, et, quelques vers après, avec quelle éloquente contradiction de lui-même il fait au Crucifix son amende honorable :

Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre
Qui vivait de sa mort et qui mourra sans toi.
Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie :
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira (1)?

Est-ce là une fiction? Le peut-on croire lorsque le même sentiment anime et relève des milliers de vers semblables, lorsqu'on en trouve la trace dans une sorte de rêverie de ses jeunes années, et que

(1) A. de Musset. *Rolla.*

l'homme qui écrivait ces lignes douloureuses n'avait pas atteint vingt ans.

« Jésus, Jésus, m'écriai-je, sommes-nous frères?... « Oui, tu es sorti comme moi des entrailles d'une « femme.... — Un sourire plus doux et plus triste « encore que le premier fut sa réponse ; un inexpri- « mable regret me saisit. — T'aurais-je méconnu (1)?»

Ce regret inexprimable, il l'exprime partout. C'est lui qui corrige la molle volupté de ses vers par ce je ne sais quoi d'amer qui a le goût des larmes. Il se mêle, comme l'épine, à sa prose brillante, pénétrante, libre comme sa poésie. Dans cette *Confession d'un Enfant du siècle* qui n'est, dit-on, qu'une page détachée de son histoire, quand un jour il rencontre, sur le sein qu'il va percer, un crucifix d'ébène, ce crucifix inévitable qui le poursuit partout :

« Je reculai frappé de crainte, dit-il dans une page « émue que je n'ai pas le courage d'abréger, ma « main s'ouvrit et l'arme tomba... Je joignis les « mains tout à coup et me sentis fléchir vers la terre : « Seigneur mon Dieu, dis-je en tremblant, Seigneur «mon Dieu, vous étiez là! »

« Que ceux qui ne croient pas au Christ lisent « cette page, ajoute-t-il. Je n'y croyais pas non plus. « Ni enfant, ni au collége, ni homme, je n'avais « hanté les églises; ma religion, si j'en avais une, « n'avait ni rit ni symbole, et je ne croyais qu'à un « Dieu sans forme, sans culte et sans révélation. « Empoisonné, dès l'adolescence, de tous les écrits

(1) A. de Musset. *Le Tableau d'église*, 1830. Fragment cité par M. de Moüy. *Les Jeunes Ombres.*

« du dernier siècle, j'y avais sucé de bonne heure « le lait stérile de l'impiété. L'orgueil humain, ce « dieu de l'égoïste, fermait ma bouche à la prière, « tandis que mon âme effrayée se réfugiait dans l'es- « poir du néant.

« ... Ah! que je le sentis jusqu'à l'âme, et que je « le sens maintenant encore! Quels misérables sont « les hommes qui ont jamais fait une raillerie de « ce qui peut sauver une âme!... Comment ose-t-on « toucher à Dieu?

« Comme à un regard du soleil la neige descend « des montagnes et du glacier qui menaçait le ciel « forme un ruisseau dans la vallée, ainsi descendait « dans mon cœur une source qui s'épanchait. Le re- « pentir est un pur encens : il s'exhalait de ma souf- « france... Un seul instant m'avait rendu le calme, « la force et la raison. Je m'avançai..., je m'incli- « nai..., je baisai le Crucifix.

« Dors en paix, lui dis-je; Dieu veille sur toi...; « J'en jure par ton Christ, je ne tuerai ni toi ni « moi.... Et toi, Jésus qui l'as sauvée, pardonne- « moi, ne le lui dis pas. Je suis né dans un siècle « impie, et j'ai beaucoup à expier. Pauvre Fils de « Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer. « Je ne t'ai jamais cherché dans les temples, mais, « grâce au Ciel, là où je te trouve, je n'ai pas appris « encore à ne pas trembler. Une fois avant de mou- « rir, je t'aurai du moins baisé de mes lèvres sur « un cœur qui est plein de toi. Protége-le tant qu'il « respirera; restes-y, sainte sauvegarde; souviens- « toi qu'un infortuné n'a pas osé mourir de sa dou- « leur en te voyant cloué sur une croix. Impie,

« tu l'as sauvé du mal; s'il avait cru, tu l'aurais « consolé.

« Pardonne à ceux qui l'ont fait incrédule, puis- « que tu l'as fait repentant; pardonne à tous ceux « qui blasphèment! Ils ne t'ont jamais vu sans doute « lorsqu'ils étaient au désespoir! Les joies humaines « sont railleuses, elles dédaignent sans pitié, ô « Christ! Les heureux de ce monde pensent n'avoir « jamais besoin de toi : pardonne! Quand leur or- « gueil t'outrage, leurs larmes les baptisent tôt ou « tard. Plains-les de se croire à l'abri des tempêtes, « et d'avoir besoin pour venir à toi des leçons sévères « du malheur. Notre sagesse et notre scepticisme « sont dans nos mains de grands hochets d'enfants; « pardonne-nous de rêver que nous sommes impies, « toi qui souriais au Golgotha. De toutes nos misères « d'une heure, la pire est, pour nos vanités, qu'elles « essayent de t'oublier. Mais, tu le vois, ce ne sont « que des ombres qu'un regard de toi fait tomber.... « C'est aussi la douleur qui nous conduit à toi comme « elle t'a amené à ton père. Nous ne venons que « couronnés d'épines nous incliner devant ton image; « nous ne touchons à tes pieds sanglants qu'avec des « mains ensanglantées, et tu as souffert le martyre « pour être aimé des malheureux (1). »

(1) A. de Musset. *Confession d'un Enfant du siècle*, ch. VI, p. 345.

IV

Quelle n'est pas la grandeur et la beauté de cette foi qui arrache de tels hommages

Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi?

Mais il n'est pas le seul, et il faut continuer à raconter ces combats, à enregistrer ces aveux et ces contradictions. Qui n'a vu, par exemple, avec dégoût et tristesse, un vieillard autrefois justement honoré pour avoir jeté dans notre histoire de France la poésie de son style et l'autorité de sa science, étonner le monde littéraire par la futilité non moins que le scandale de ses derniers écrits? « A chacun sa croix « et ses stigmates, disait jadis M. Michelet, après « une tirade émouvante sur le doute. La mienne date « du jour où mon âme tomba dans ce corps misé- « rable que j'achève d'user en écrivant ceci. Pauvre « âme, qu'avais-tu fait pour traîner cette chair? « Vierge tu fus lancée, comme Ève, dans le jardin des « séductions, ignorante et passionnée, avide et timide, « toute prête à la tentation et à la chute (1). » Ève depuis n'a que trop mangé le fruit défendu; sa chute, elle s'y complaît; et n'est-ce pas un peu d'elle-même qu'elle écrit : « Puis cette âme condamnée à « l'hymen de la matière s'est matérialisée volontai-

(1) M. Michelet. *Hist. de France*, t. II, p. 639.

« rement. Elle a pris goût à son supplice, elle l'a « embrassé, elle s'y est plongée. Elle s'est mise à « voyager par la boue des carrefours, mangeant, « buvant, jouissant à chaque porte (1). » Mais, si déchue qu'elle soit, elle se ressouvient de l'Éden. M. Michelet nous racontera comment lui, le libre penseur, ne peut entendre le bruit de nos fêtes chrétiennes, voir les fidèles revenir de la table divine rajeunis et renouvelés, sans être triste et se dire : « Que ne suis-je avec eux, un des leurs, et le plus « simple, le moindre de ces enfants (2)? » Mais, lui aussi s'émeut devant un crucifix, et quand il l'a rencontré dans le lieu le plus solennel qu'il y ait en ce monde, il est allé à lui respectueusement, tendrement, et il l'a salué de ces mots qui resteront pour absoudre sa mémoire, quand trop d'autres paroles la condamneront peut-être :

« J'ai baisé de bon cœur la croix de bois qui se « lève au Colysée, vaincu par elle. De quelle étreinte « la jeune foi dut-elle la serrer, lorsqu'elle apparut « dans cette enceinte entre les lions et les léopards? « Aujourd'hui encore, quel que soit l'avenir, cette « croix, chaque jour plus solitaire, n'est-elle pas « pourtant l'unique asile de l'âme religieuse? L'au- « tel a perdu ses honneurs, l'humanité s'en éloigne « peu à peu; mais je vous en prie, oh! dites-le-moi, « si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel (3)? »

Chez d'autres, la rétractation est formelle et la contradiction est volontaire et avouée. Quelques-uns

(1) M. Michelet. *Hist. de France*, t. II, p. 639.
(2) *Voy.* Conclusion, p. 338.
(3) M. Michelet. *Introduction à l'Hist. de France*, 1re édit., p.22.

des blasphèmes de Henri Heine sont connus, mais on ne sait pas assez quelle âme combattue fut cette âme d'impie et de cynique railleur.

Il avait premièrement épuisé l'athéisme et fini par professer que le Dieu de l'homme c'est l'homme : « J'étais humilié de passer pour une simple créature, « moi à qui le philosophe Hégel avait fait croire que « j'étais un Dieu! Combien j'étais fier alors de ma « divinité! » Il avait en second lieu épuisé le sensualisme, ne cherchant d'autre paradis que celui de la terre : « Nous voulons, dès ici-bas, atteindre « sur la terre le royaume des cieux. Nous voulons « être heureux; il y a assez de myrtes et de roses « comme cela, assez de beautés et de joies; laissons « le paradis aux moineaux et aux anges (1). »

Mais voici que Henri Heine se trouble dans son athéisme. « Il me suffit, dit-il, de voir quelqu'un dis- « cuter l'existence de Dieu pour sentir en moi une « inquiétude aussi singulière, une oppression aussi « indéfinissable, que celle que j'éprouvai jadis à « Londres, quand, visitant New-Bedlam, je me vis « seul et abandonné par mon guide au milieu d'une « foule de fous. Douter de Dieu, c'est douter de la vie « elle-même; ce n'est rien moins que la mort (2). »

Puis, dans un beau mouvement de repentir et de foi, il abjure son passé, confesse ses erreurs, et dicte cette page étrange, où l'agression violente, la raillerie amère se mêlent à des expressions qui touchent au sublime.

(1) H. Heine. *L'Allemagne*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, t. IX, p. 311.

(2) Voy. *L'Allemagne. Revue des Deux-Mondes*, t. XIV, p. 25.

« Oui, si j'ai fait la paix avec la créature, je l'ai « faite aussi avec le Créateur. Et cela au grand « scandale de mes amis les philosophes, qui m'ont « reproché amèrement d'être retombé dans la vieille « superstition : c'est ainsi qu'ils nomment mon « retour à Dieu. Tout le haut clergé de l'athéisme « a prononcé sur moi l'anathème.... Oui, je suis re- « venu à Dieu comme l'enfant prodigue, après avoir « longtemps gardé les pourceaux avec les hégeliens. « Est-ce la misère qui m'y a poussé? C'est un motif « peut-être moins misérable. *Le mal du pays, le mal « du ciel,* s'est emparé de mon âme et m'a emporté, « à travers les forêts et les ravins, sur les cimes les « plus glissantes de la dialectique. J'ai rencontré en « chemin le Dieu des panthéistes; mais je n'ai pu « en faire usage. Ce pauvre être chimérique est « mêlé au tissu de l'univers; c'est dans la matière « qu'il a grandi, qu'il est emprisonné, et il est là « sans force, sans volonté, qui vous regarde en bâil- « lant. Si on aspire à un Dieu qui puisse être « secourable, et c'est là la chose essentielle, on est « bien obligé d'admettre un Dieu personnel, supé- « rieur au monde et doué de saints attributs, bonté, « sagesse et justice infinies. Alors, l'*immortalité de « l'âme* nous est accordée.... Que je n'aie point « refusé cette joie, que j'y aie, bien au contraire, « pensé sans cesse avec bonheur, tout homme sen- « sible le comprendra (1). »

Un protestant qui est d'une tout autre école, Sis-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, t. XIV, p. 30.

monde de Sismondi, avait aussi méprisé les croyances chrétiennes et encouru par là les reproches de sa mère : « Laisse en paix la Trinité, la Vierge et les saints, ce sont les colonnes qui soutiennent tout l'édifice, il s'écroulera si tu les ébranles. Et que deviendront les âmes que tu auras privées de toute consolation et de toute espérance? » Mais cette religieuse mère vient à lui être enlevée. Sismondi relit les lettres qu'elle lui écrivait, peut-être celle-là même que je viens de citer, et, sentant tout à coup chanceler sa philosophie : « Que reste-t-il de tant d'amour? s'é-
« crie-t-il en présence de ces chères reliques; serait-
« il possible qu'elle fût encore quelque part, son-
« geant à moi, veillant sur moi, mettant, comme
« elle faisait alors, tout son bonheur dans le mien et
« jouissant de l'amour que je lui garde? Que je vou-
« drais le croire, c'est-à-dire le comprendre (1) ! »

Mais pourquoi ne le croirait-il pas sans le comprendre? Et s'il lui faut des preuves, n'est-ce pas déjà une preuve de l'immortalité que ce désir unanime, cet appel universel que lui adressent les âmes, et qui, le jour des morts, arrachait à un autre et illustre protestant ce souhait, bien digne de l'âme élevée et généreuse de Léopold Robert :

« C'est aujourd'hui que l'on prie pour ceux qui ont
« été enlevés à la terre, écrivait-il de Rome peu de
« jours avant de se plonger lui-même dans la tombe.
« Hélas ! nos prières feront-elles du bien à ceux

(1) S. de Sismondi, cité par M. Scherer. *Nouv. Études sur la littérat. contempor.*, p. 155.

« que nous regrettons? Quoi qu'il en soit, je n'en « suis pas moins porté à les faire, bien que, dans « notre culte, nous n'ayons pas cette obligation. « Mais tout ce qui parle à l'âme, au cœur, devrait « être universellement reçu; et il me semble qu'il y « a quelque chose d'attendrissant dans ce commun « accord de lamentations des vivants pour ceux qui « ne sont plus. Elles nous font réfléchir à notre « destinée (1). »

Les souvenirs m'entraînent.... Mais quel serait le terme à toutes ces citations? Quel est celui de ces poëtes, artistes, historiens, romanciers, journalistes, qui n'ait eu ses combats, ses rappels, ses aveux, ses contradictions? Et n'est-ce pas même là le principal bienfait de tous ces écrits personnels, mémoires, confidences, souvenirs, confessions, qui nous ont mis à même d'étudier de plus près le travail de l'âme aux prises avec la vérité? « Oui, et c'est l'enseignement que nous en retirerons après M. Caro, oui, au fond, et malgré des apparences contraires, ce siècle a un grand instinct religieux. Les âmes les plus hautes ne jouent pas avec ce sentiment du divin, qui est la vive empreinte de l'infini sur nous. Quand elles se séparent du christianisme, c'est avec des luttes plus ou moins longues, c'est avec des angoisses. Elles le respectent, même après le divorce accompli, et longtemps le cœur saigne de ce déchirement. Quelle différence avec l'ironie légère ou l'amertume hautaine des sceptiques du dernier siècle! Ces pages resteront

(1) *Voy.* M. Feillet de Conches. *Léopold Robert*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1848, t. XXIV, p. 239.

donc comme l'expression vraie d'un grand nombre de consciences éprouvées par le même doute, frappées au même endroit, dépossédées de leur tranquille bonheur (1), » rendant à la religion, qu'elles honorent et regrettent, ce témoignage sincère et parfois éloquent, qu'elle seule est reine et mère de ceux même qui l'outragent; que l'on peut la quitter dans la première ivresse, mais que l'on est heureux de revenir vers elle à la première larme.

V

Un quatrième témoignage est celui que fournissent la satiété du mal et le dégoût de soi-même.

Cette ivresse ne dure donc point; le plaisir ne tarde pas à s'user par l'habitude; et sans que nulle leçon lui vienne du dehors, il sort de son propre fond un jugement plus sévère que celui qui lui était infligé par les hommes, la religion ou la douleur :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter son premier clou sous sa mamelle gauche !
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond !

Alfred de Musset devait, plus que tout autre,

(1) M. Caro. *Philos. contempor.* Jouffroy. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1865.

comprendre le malheur dénoncé dans ces vers. Nous avons vu des âmes s'arrêter sur la pente de leurs égarements, et se bâtir, à mi-côte, un petit idéal dont la modération ferait toute la sagesse, et la médiocrité tout le bonheur. Alfred de Musset, cœur altier, âme extrême, abhorre ces compromis :

O médiocrité! Celui qui, pour tout bien,
T'apporte à ce tripot dégoûtant de la vie,
Est bien poltron au jeu s'il ne dit : Tout ou rien.

Il ira donc au fond de l'abjection elle-même. Après la volupté poétique, élégante, il ne reculera pas devant la crapuleuse ivresse. Cette hideuse et dévorante curiosité du mal qu'il nous a décrite, il lui faut l'assouvir. Il sera le poëte de l'orgie, en attendant qu'il en devienne la victime :

Tu te gonfles, mon cœur; des pleurs.... le croirais-tu?
Tandis que j'écrivais ont baigné mon visage.
Le fer me manque-t-il, ou ma main sans courage
A-t-elle lâchement glissé sur mon sein nu?
— Non, rien de tout cela. Mais si loin que la haine
De cette destinée aveugle et sans pudeur
Ira, j'y veux aller. J'aurai du moins le cœur
De la mener si bas que la honte l'en prenne (1).

La honte l'en prend bientôt, et quand, après une folle bacchanale, le soir arrive avec ses graves conseils, son éloquente solitude, ses lumières éteintes, ses parures flétries, ses fleurs fanées, ses derniers bruits mourants, les coupes vides, le cœur souillé, c'est alors que commence la vengeance de la vérité

(1) A. de Musset. *Vœux stériles.*

et la justification de la loi : le malheureux se regarde et se méprise :

. . . . . Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier et constamment connaître,
Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi,
Un seul! Je le méprise; et cet être, c'est moi.

Ainsi, comme l'a remarqué M. de Lamartine, quand on ne veut plus combattre un destin, un penchant devenu plus fort que nous, il y a encore un moyen de se venger de lui, c'est d'en rire et de dire : « Aimons, rions, buvons, amusons-nous, tout le reste est vanité. » Il y a un amer plaisir et un âpre orgueil à chanter ainsi son propre avilissement et sa propre honte. On se venge du sort qui nous a fait fange en se barbouillant soi-même de sa propre boue et en lui disant, ainsi défiguré : « Je te défie de me mépriser plus que je ne me méprise moi-même; mais toi aussi je te méprise (1). »

A cette exaltation délirante dans le mal, à ce sentiment honteux de son avilissement qui est le premier châtiment de la débauche, en succède bientôt un autre. C'est une tristesse profonde qui remplace la colère, c'est le dégoût qui vient après le mépris, ce sont les plaintes et les larmes; et quelle plainte que celle qui s'échappe de toutes ces âmes ou brisées ou usées par l'orgueil et les sens !

« Nous sommes, s'écrie l'une d'elles, une génération infortunée, une colonie errante dans l'infini du doute, cherchant, comme Israël, une tente de repos,

(1) M. de Lamartine. *Cours familier de littérature*, entret. XII, p. 505.

mais abandonnée, sans prophète, sans guide, sans étoile, et ne sachant même pas où dresser une tente dans l'immensité du désert.

« Voilà aussi pourquoi l'ennui nous dévore, les passions nous égarent, et le suicide, démon des ténèbres, nous attend à notre chevet, ou nous attire le soir sur le bord des eaux. Nous n'avons plus de fond solide pour y jeter l'ancre de la volonté, et cette ancre inutile s'est brisée dans nos mains. Nous avons perdu la garde de nous-mêmes, l'empire de nos affections, la conscience de nos forces. Nous doutons même de notre existence éphémère, de notre rapide passage sur cette terre maudite, et l'on nous voit sans cesse arrêtés devant le spectacle de notre propre vie comme un homme qui s'agite dans la fièvre et s'éveille en criant : Que signifie ce rêve (1)? »

Vous avez vu vingt fois le tableau mélancolique où Gleyre a poétisé *le soir de la vie;* cette nef qui glisse sans l'effort de la rame, ce chœur de vierges qui chantent, sourient et applaudissent; ces voix qui semblent monter, ce jeune génie qui effeuille des roses et laisse baigner son pied dans la fraîcheur de l'eau; puis, sur le bord, un vieillard, l'œil profond, le front penché, assis près d'un arbuste à demi desséché, à côté de sa lyre muette et de son bâton gisant, qui regarde tristement passer la fête joyeuse qui ne le connaît plus, pendant que l'ombre descend, que la lune se montre, et que les hirondelles, fuyant l'hiver, traversent le sombre azur des cieux.

C'est bien l'image de ces poëtes pour qui déjà le

(1) *Lettres à Marcie.* Lettre IVe, p. 194.

plaisir n'est plus qu'un souvenir, quand ce n'est pas un objet de dégoûts et de remords. Mais, au lieu d'un vieillard, souvent celui qui s'assied fatigué sur la rive, c'est un jeune homme usé, rendu avant le temps, qui a épuisé la vie et qui rejette la coupe. C'est Henri Heine se traînant sur les bancs de nos boulevards, s'enivrant du spectacle de la vie et de la foule, où il ne se mêlait plus; ou venant s'asseoir au Louvre devant les formes plastiques de la beauté antique, et là, pleurant de regret, de dépit ou de désespoir. C'est Alfred de Musset jetant, dans ses *Nuits d'été*, des plaintes comme celles-ci :

Hélas! toujours un homme, hélas! toujours des larmes,
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front,
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes.
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond (1).

Et dans une autre *Nuit :*

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert....
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée,
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin de pleurs.
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de fruits et couverte de fleurs (2).

Dans l'épître à Lamartine :

O poëte, il est dur que la nature humaine,
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.

(1) A. de Musset. *Nuit d'août*, p. 61.
(2) *Id. Ibid.*, p. 71.

Puis, entre mille, cette plainte plus personnelle :

Oh! viens dans mon âme froissée,
Qui saigne encor d'un mal bien grand,
Viens verser ta blanche pensée
Comme un ruisseau dans un torrent.

Car sais-tu seulement pour vivre
Combien il m'a fallu pleurer?
De cet ennui qui désenivre
Combien en mon cœur dévorer?

En vérité, ne sont-ce pas là « ces âmes que la grandeur de leur mal a faites tristes, qui se traînent courbées, malades, les yeux défaillants, le cœur inassouvi, et dont le prophète ajoute qu'elles rendent témoignage de la justice de Dieu (1)? »

VI

Quelques-unes toutefois essayent de se relever. Lorsque la satiété est parvenue à son comble, lorsqu'on a bien senti le néant de la jouissance et la honte du vice, du fond même de l'abîme on regarde le ciel : Là-haut, dans cette lumière, n'y a-t-il rien qui brille pour moi? Et l'âme la plus dégradée se remonte par trois mouvements souvent trop tôt refoulés, mais dirigés vers Dieu, et d'où la vérité tire une gloire nouvelle et plus directe que l'autre.

(1) *Baruch*, ch. II.

Ce ne sont premièrement que des aspirations, des questions, des appels. Le poëte se demande :

Pourquoi le Dieu qui me créa
Fit-il, en m'animant, tomber dans ma poitrine
L'étincelle divine
Qui me consumera?
Pourquoi suis-je le feu qu'un salamandre habite?
Pourquoi sens-je mon cœur se plaindre et s'étonner,
Ne pouvant contenir ce rayon qui s'agite,
Et qui venu du ciel y voudrait retourner (1)?

Franck, ce frère de Manfred, qui, lui aussi, n'est autre que l'*Enfant du siècle*, se pose la même question :

O nature, dis-moi, dis-moi, mère imprudente,
Pourquoi m'obsèdes-tu de cette soif ardente,
Si tu ne connais pas de source où l'étancher?
Il fallait la créer, marâtre, ou la chercher!
L'arbuste a sa rosée et l'aigle a sa pâture.
Et moi, que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi?
Pourquoi les arbrisseaux n'ont-ils pas soif aussi?
Pourquoi forger la flèche, éternelle nature,
Si tu savais toi-même, avant de la lancer,
Que tu la dirigeais vers un but impossible
Et que le dard lancé de ta corde terrible
Sans rencontrer l'oiseau pourrait te traverser (2)?

Poser ainsi la question, n'est-ce pas déjà la résoudre? N'est-ce pas donner une preuve de l'immortalité que de montrer cette soif et cet imprescriptible besoin que l'on en a? Dès lors, s'étonne-t-on de voir Franck conclure aussitôt à l'espérance?

(1) A. de Musset. *La coupe et les lèvres*, dédicace, p. 207.
(2) A. de Musset. *Ibid.*, p. 258.

. . . . . Ange de l'espérance,
Sur mon cœur en partant viens encor te poser;
Donne-moi tes adieux et ton dernier baiser.
Viens à moi. Je suis jeune et j'aime encor la vie.
Intercède pour moi, demande si les cieux
Ont une goutte d'eau pour une âme flétrie.
(*Il se jette à genoux.*)

L'espérance, voilà la solution. Voilà le second mouvement qui succède au désir et par lequel se relève le pauvre être déchu. C'est à elle que de Musset veut s'attacher. C'est par elle qu'il prétend se distinguer des sceptiques, de Gœthe, de Byron, et que, se retournant vers ce dernier, l'*Enfant du siècle* dit : « O Dieu! moi qui te parle et qui ne suis qu'un faible enfant, j'ai connu peut-être des maux que tu n'as pas soufferts, et cependant je crois à l'espérance, et cependant je bénis Dieu! »

Maintenant, il aura beau désespérer et maudire, si bas qu'il descende, l'espérance veut le suivre, l'ange qu'il a salué s'attache à ses pas et lui montre partout de consolants emblèmes :

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid;
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore.
O ma muse, ne pleurez pas;
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas (1)!

Mais qu'espère-t-il donc? Que peut-il attendre de Dieu dans cette vie de désordre? Hélas! qui ne sait

(1) A. de Musset. *Nuit d'août.*

les inconséquences de notre esprit, surtout les décevantes illusions de notre cœur? A. de Musset espère le prix de l'immortalité :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier : laisse venir l'aurore;
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir!

Ton corps est abattu du mal de ta pensée,
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir;
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière,
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr;
Mais non pas ton amour. Si ton amour t'est chère,
Ton âme est immortelle et va s'en souvenir.

L'*Espoir en Dieu* couronne ces lyriques élans vers l'immortalité. C'est la plus grande poésie d'A. de Musset, celle qui, par son sujet et son sentiment profond, réalise le mieux l'idéal que Jouffroy avait conçu de la lyre telle qu'il la comprenait dans notre âge souffrant. C'est l'inquiétude moderne, c'est l'âme de l'enfant du siècle qui vit, s'agite, s'émeut, espère, prie dans ces vers. Et qui même n'a retrouvé quelque chose de la sienne dans la souffrance de cet homme jeune, plein d'illusions, qui voudrait s'arranger de la facile morale de l'épicuréisme, vivre commodément,

Et regarder le ciel sans s'en inquiéter?

Mais je ne puis, dit-il,

Je ne puis, malgré-moi l'infini me tourmente,
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne point le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire,
Si pour qu'on vive en paix il faut voiler les cieux?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre
Et renier le reste? est-ce donc être heureux?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme....

Lui dont l'âme ne voudrait pourtant pas se dégrader, interroge les philosophies et les religions pour savoir ce qu'il en est de cette vie et de l'autre. Le paganisme dit : Jouis. Le christianisme : Espère. — Mais comme le christianisme commande en même temps de craindre et d'obéir, le poëte le déclare impossible, et, secouant son joug qu'il trouve tyrannique, demande à l'indifférence son voluptueux sommeil. Celle-ci le lui refuse :

Quand Horace, Lucrèce et le vieil Épicure
Assis à mes côtés m'appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux,
Je leur dirais à tous : « Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard; le monde s'est fait vieux;
Une immense espérance a traversé la terre.
Malgré nous, vers le ciel il faut lever les yeux!

Il ne lui reste plus de recours que dans les philosophies. Tous « les faiseurs de systèmes, » Aristote, Platon, Pyrrhon, Zénon, Pythagore, Leibnitz, Descartes, Montaigne, Pascal, Spinosa, Kant, Voltaire,

Sophistes impuissants qui ne croient qu'à eux-mêmes,

défilent devant lui, confondus à ses yeux dans un mépris égal :

Voilà donc les débris de l'humaine science!
Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
Voilà le dernier mot qui nous en est resté!

Que faire donc? S'adresser directement à Celui qui a la clef des choses, voilà la ressource dernière, et c'est là la troisième et suprême démarche qui relève de son abjection le malheureux poëte et le rapproche de Dieu :

Eh bien, prions ensemble. Abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui :
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance.
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui !

Sa prière est sublime. Qu'on y regrette, je le veux bien, les vers que le syncrétisme gâte de ses mélanges monstrueux et absurdes; mais il y a des strophes d'une tendresse si douce et d'une trempe si ferme, d'une énergie à la fois si forte et si plaintive, qu'il faut y reconnaître l'hymne de la grande douleur, celle que Prométhée criait sur son rocher, et auquel le scepticisme ne fait que donner un trait de vérité plus triste mais plus fidèle :

Ah! si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir,
Si, dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir,

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création,
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon!

Chose étrange! Ce vœu par lequel la prière s'achève, c'est celui que Fénelon formulait au début de ses *Lettres sur la Religion*, presque dans les mêmes termes :

« Oh ! s'il est vrai qu'il y ait au-dessus de l'homme quelque être plus puissant et meilleur que lui, duquel il dépende, je conjure cet Être par sa bonté d'employer sa puissance à me secourir.... O Être infiniment parfait! s'il est vrai que vous soyez et que vous entendiez les désirs de mon cœur, *montrez-vous à moi*, *levez le voile qui couvre votre face*, préservez-moi du danger de vous ignorer, d'errer loin de vous, et de m'égarer dans mes vaines pensées en vous cherchant. O vérité! ô sagesse ! ô bonté suprême! s'il est vrai que vous soyez tout ce que l'on dit, et que vous m'ayez fait pour vous, ne souffrez pas que je sois à moi, et que vous ne possédiez pas votre ouvrage; ouvrez-moi les yeux, montrez-vous à votre créature! »

Entre ces deux prières si étrangement semblables, où est la différence? Les paroles sont les mêmes, ce sont les âmes qui diffèrent ! — *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt !*

VII

Quelle est la fin de ces luttes? De ces deux êtres que chacun de ces hommes porte en lui-même, et dont l'un ne cesse de livrer de rudes assauts à l'autre, lequel finalement l'emporte? — C'est la revelation de leur mort et le dernier témoignage que la vérité reçoit de cette race infortunée.

Sans doute, — et c'est le regret de ceux qui aiment les âmes, — ces prodigues affamés ne reviennent pas tous à la maison du Père. Il y en a, et beaucoup, qui succombent loin d'elle, dans l'ignoble misère que l'Évangile a décrite. Mais tous, ou peu s'en faut, reconnaissent qu'ils se sont trompés, qu'ils sont non-seulement malheureux, mais coupables; et pour que la vérité soit vengée et relevée dans son légitime honneur, il ne faut pas autre chose.

D'abord il y en a qui, comme Hégésippe Moreau, sont morts à l'hôpital, abandonnés de tous, ruinés par le vice plus que par la misère; mais une sœur de charité s'est assise à leur chevet, et ils ont réconcilié leur âme avec Dieu.

Il y en a qui, comme Murger, se sont éteints dans la sève de leur vie, dans la fougue de leurs passions; mais qui, à l'heure suprême, n'ont pas fait dire au prêtre, comme un de leurs héros : « Réponds-lui que j'ai lu Voltaire. » Il avait lu Voltaire, mais il avait lu aussi l'Évangile, ce jeune poëte du *pays latin;* et son

premier mouvement, aux approches de la mort, fut d'appeler un prêtre, de se courber sous sa main, et d'en recevoir le Dieu qui réjouit la jeunesse.

D'autres, comme Alfred de Musset, surpris par le dernier jour, n'avaient pas attendu la lumière de cette heure pour scruter leur conscience et en tirer un cri de repentir authentique. L'*Espoir en Dieu* était le testament de son âme. Le mourant n'y changea rien, et quand on le trouva mort, il y avait à son chevet ces vers écrits jadis par lui dans une heure de tristesse, et qu'il avait couverts de ses dernières larmes :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûte.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

D'autres ont désespéré, et, se jugeant eux-mêmes plus sévèrement que Dieu, sont sortis de la vie par cette porte du suicide qui a vu de nos jours passer tant de victimes. Mais ils ne l'ont pas fait sans payer leur tribut à cette sainte espérance de laquelle ils n'ont pas voulu, sans indiquer du moins et reconnaître le remède qui les aurait sauvés :

« Hélas! disait à un de ses amis Léopold Robert, « hélas! trop souvent notre raison n'est pas assez « forte pour combattre le mal qui nous arrive. Que « peut-elle si elle n'est soulevée par ce sentiment in- « time.... qui vient comme un souffle divin, et qui « est à la fois notre espérance de repos et de véritable « consolation. » — Et ailleurs : « C'est en moi un « sentiment intime que ce monde n'est pas notre « seule demeure.... Je ne vois que craintes, souf- « frances et chagrins en ce monde, ce qui me fait « désirer, avec bien trop d'ardeur et trop peu de rai- « son, le *repos* éternel. » — « Prions plutôt pour éloi- « gner de nous la coupe amère de la vie, et disons « avec notre modèle : « Mon père, fais que cette « coupe, s'il est possible, passe loin de moi, non point « comme je le veux, mais comme tu le veux (1)! »

Faut-il citer aussi Gérard de Nerval? Faut-il rappeler le souvenir de cette nuit de février 1855, où quelques passants trouvèrent cet homme, jeune encore, pendu au fond d'une rue ignoble du vieux Paris? Personne n'avait été plus que lui l'*enfant du hasard*, ainsi qu'il se nommait. Peu d'autres avaient jeté au désordre, au caprice, au rêve, à la licence, plus de richesses de goût, de sentiment et d'esprit. Mais dans ce vagabondage de pensée et d'existence, lui aussi avait fini par lever les yeux au ciel. Avant le jour funeste, il avait déposé dans son livre, *Aurélie ou le rêve et la vie*, le testament de son génie; et dans ce livre étrange, tout rempli de ces cris d'âme que le poëte

(1) Voy. *Léopold Robert*, par M. Feillet de Conches. *Revue des Deux-Mondes*.

Lucrèce appelait les voix véritables, les voix irrésistibles, *veræ voces!* il y avait cette page navrante d'émotion, quand on vient à songer que l'auteur l'écrivait au pied de sa potence :

« Elle pourtant croyait en Dieu, et j'ai surpris un « jour le nom de Jésus sur ses lèvres. Il en coulait si « doucement que j'en ai pleuré! O mon Dieu! cette « larme.... cette larme.... Elle est séchée depuis si « longtemps! Mon Dieu, rendez-la-moi (1). »

Hâtons-nous de dire que d'autres ont fait mieux que pleurer, et ont glorifié Dieu autrement que par les regrets stériles du désespoir. Je veux, en terminant, citer Paul de Molènes, soldat et écrivain, écrivain par passion et par entraînement comme il était soldat, promenant sa muse sur les champs de bataille et s'entretenant le soir avec elle, dans sa tente, non point de sang versé, de bruit et de gloire, mais d'idéal sacré, de poésie éthérée et de ces choses de l'âme qui font battre, comme les autres, les poitrines recouvertes d'une cuirasse d'acier. Dans une première époque de fougue littéraire, il avait bien laissé aussi errer sa muse dans les courants mauvais de ce siècle sensuel. Mais c'était une de ces âmes ouvertes au dévouement, labourées par le sacrifice et par la discipline, lesquelles sont un champ merveilleusement préparé pour la semence divine. « Ordonné soldat, »

(1) Gérard de Nerval ajoute : « Lorsque l'âme flotte incertaine entre la vie et le rêve, entre le désordre de l'esprit et la froide réflexion, c'est dans la pensée religieuse que l'on doit chercher le secours. Je n'en ai pas trouvé dans cette philosophie qui ne nous a jamais présenté que des maximes égoïstes. Elle lutte contre les douleurs morales en anéantissant la sensibilité, et, semblable à la chirurgie, elle ne sait que retrancher l'organe qui fait souffrir. »

comme on est ordonné prêtre et missionnaire, il porta sa vie dans les camps comme sur un autel, se battit en Afrique auprès de Lamoricière; à Paris, dans les rangs de la garde mobile; en Crimée, en Italie, où il s'est représenté « savourant tous les nobles sentiments « que la mort et le danger secouent de leurs ailes « dans les cœurs des braves, écoutant le canon avec « le recueillement d'un musicien qui entend l'*orato-* « *rio* d'un grand maître. »

Paul de Molènes devint chrétien : cela devait être. Ce qui n'avait été qu'aspiration confuse, poursuite de l'idéal, pressentiment d'une vérité et d'une beauté supérieures, prit une forme plus précise, un contour plus arrêté, et s'éclaira par le haut du côté du ciel. Il avait déjà dit dans les *Soirées de Bordj* : « Quoique « je ne sois pas aussi ennemi de la matière que je « devrais l'être pour mon salut, j'ai toujours aimé « l'idéal. Je l'ai cherché longtemps dans les rêves « des poëtes et dans mes propres songeries, je le pour- « suis encore à travers les enchantements de la na- « ture : jamais il ne m'est apparu comme à travers « les pages de l'Évangile. C'est dans ce livre sacré « que j'ai vu le divin fantôme. »

Le fantôme était vivant. Il s'approcha de lui comme de l'apôtre incrédule, se rendit visible et palpable, lui apporta la paix, et de Molènes le reconnut pour son maître et son Dieu. Je pourrais dire quelle main angélique et chère le conduisit à ses pieds. Puis un livre immortel, l'*Imitation de Jésus-Christ*, était le compagnon fidèle de ce jeune homme sur tous les chemins de la vie. Il le lisait sous la tente de l'Arabe comme auprès des tranchées de Sébastopol. Lui-même an-

notait le texte ; ce texte a reçu déjà de beaux et riches commentaires, mais je défie d'en trouver un plus grand et plus beau que celui-ci placé sous le verset du livre : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

« C'est là un de ces principes qui conviennent à la « vie militaire encore mieux qu'à la vie monacale. « Aimez le poste où l'on ne vous voit point, le coup « de fusil dans le fossé. Pratiquez l'héroïsme de la « nuit. Soyez heureux, quand perdu dans les rangs, « suivant le drapeau et les tambours, vous sentez « qu'on ne vous compte pour rien. Vous marchez « alors dans la seule gloire qui éclaire l'âme sans la « brûler (1). »

Dans un chant de son poëme, Dante a représenté, descendant dans le purgatoire, une forme blanche et ailée qui vient de la lumière, et devant laquelle Virgile crie à son compagnon : « Joins les mains, tombe à genoux, voici l'ange de Dieu. » Après quoi toutes les âmes, sentant tomber leurs chaînes, s'envolaient en chantant le psaume de la délivrance : *In exitu* (2) ! »

Paul de Molènes fut une de ces âmes délivrées. L'ange le tira des ténèbres et l'emporta dans les saintes clartés de la foi.

Telles furent ces existences divergentes dans leur cours, mais aboutissant toutes par des voies différentes à rendre hommage à Dieu et à sa vérité. C'est ce qui restera de notre littérature. Un jour, bientôt peut-

(1) Fragment inédit cité par M. Ch. de Mouy. *Les Jeunes Ombres*, p. 440.

(2) Dante. *Purgatorio*, canto II, 10.

être, elle ne laissera d'elle qu'un souvenir confus. D'autres mœurs, d'autres idées recouvriront de l'oubli ces livres de nos poëtes et de nos romanciers. Quelques pages seulement subsisteront dans la mémoire, parce qu'elles sont des fragments de l'histoire de l'âme, éternellement jeune, éternellement vraie. Ce sont celles d'où s'échappent les voix de repentir, de remords, de désespoir, d'aspiration souffrante, de satiété, d'action de grâces et d'adoration que nous avons citées. On les relira encore, on en recomposera le domaine inaliénable de la vérité, on ramènera au foyer tous ces rayons épars, et il en sortira un apologétique qui sera le monument que chaque siècle a la tâche d'élever à son Dieu. Puissé-je y avoir apporté une pierre enfouie dans les fondements, mais que Dieu regarde et bénisse !

CONCLUSION.

I

Maintenant il faut conclure; et ce qui résulte d'abord de ce malheur du doute, c'est que nul n'y peut rester sans se rendre coupable envers soi-même et Dieu, et qu'il y a un devoir impérieux d'en sortir.

En vérité, c'est là une conséquence si claire, qu'il semblerait pour le moins étrange d'y insister, s'il n'existait de nos jours ce préjugé prodigieux, que le doute est et peut être un état comme un autre, où non-seulement il est loisible de demeurer, mais où l'on peut se complaire avec un certain charme. Entre ceux qui sont le jouet de cette erreur monstrueuse, les uns se font de leur doute un titre à l'intérêt et à la sympathie; c'est une noble blessure reçue dans ces sacrés combats de l'intelligence, où il n'est pas donné à tous de porter les armes : on la montre volontiers, c'est presque une marque d'honneur et un sujet d'orgueil! Étrange orgueil, vraiment, qui indignait Pascal et qui lui faisait dire : « Celui qui doute

et qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature (1). »

Les autres, prenant prétexte de leur sincérité, ont prétendu se faire de leur malheur une justice, et de cette justice une garantie de salut. Ils se sont fait cette illusion, que, pour être digne de grâce, il suffit de souffrir de ses incertitudes, qu'on prenne ou qu'on ne prenne pas le chemin tracé par le maître pour arriver au but. Car, qu'importe le but? se sont dit les plus hardis. « Le but peut-il être pour l'homme ailleurs que dans l'effort même, et la recherche du vrai n'est-elle pas aussi bien bénie que sa profession (2)? » C'est ainsi que désormais l'intérêt s'est reporté de la foi patiente à l'incrédulité plaintive, et ceux qui, hier encore, étaient manifestement des hommes irréligieux sont devenus aujourd'hui les plus *religieux* des hommes, pourvu qu'ils doutent un peu, et qu'ils doutent sans rire (3).

Je comprends cette compassion, parce que je la par-

(1) Pascal. *Pensées*, ch. I.

(2) *Voy.* M. Scherer. *Mélanges de crit. relig.*, p. 221.

(3) M. Octave Feuillet, dans son *Histoire de Sybille*, prête ce langage à M. de Chalys, qui ne croit pas : « Ah! méprisez tant qu'il vous plaira ce qui est méprisable. Mais l'incrédulité qui souffre, qui implore, qui respecte, respectez-la! Il y a des blasphèmes, sachez-le, qui valent des prières, et il y a des impies qui sont des martyrs. Oui, je crois fermement que les souffrances du doute sont saintes et que penser à Dieu, y penser toujours, même avec désespoir, c'est l'honorer et lui plaire. »

tage. S'il est vrai que ces hommes ont cherché sincèrement, qu'ils se sont jetés à genoux, qu'ils ont lutté avec larmes, qu'ils ont essayé de tous les remèdes, recouru à tous les conseillers; encore une fois, c'est là une souffrance qui me touche. Je dis avec Pascal : « Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. » Mais j'ajoute avec lui qu'il n'est pas juste d'avoir « les mêmes sentiments pour ceux qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas *en eux* les lumières qui les persuadent, négligent de les chercher ailleurs. »

C'est en ce point que consiste la faute des sceptiques. Ils ne cherchent qu'en eux-mêmes, et ce qu'ils oublient trop, c'est que Dieu, nous ayant faits pour vivre de la vérité, a dû disposer quelque part les moyens de l'atteindre. Que si vous n'en tenez nul compte, que si vous les méprisez, si vous ne cherchez qu'en vous et dans l'orgueil de votre raison la solution des grands problèmes; si vous vous en tenez toute votre vie à votre scepticisme de collége, sans entrer dans une église, sans lire l'Évangile, vous avez bien raison de vous estimer malheureux, mais vous n'avez pas le droit de vous dire juste et sage. La vérité n'est pas ensevelie dans un puits. Si obscurcie qu'elle soit, elle conserve encore, dans notre nuit impie, des reflets assez beaux pour se révéler aux yeux qui l'aiment et qui la cherchent. Seulement, prenez les routes qui conduisent vers elle; étudiez,

méditez, écoutez et priez : « Sanctifiez votre âme comme un temple, disait Mme de Staël, et l'ange des bonnes pensées ne dédaignera pas d'y descendre. » Ce que vous n'avez pas, demandez-le. Notre père a l'oreille souverainement délicate pour ses fils qui l'appellent. « Si vous demandez du pain, nous assure l'Évangile, Dieu excellemment bon vous donnera-t-il un serpent? » Vous livrera-t-il au serpent du doute, au serpent du remords? Cela est impossible. Lui, le père des lumières et l'ami des âmes, souhaite de nous sauver tous, de nous attirer tous, et il a disposé tout pour cela sur la route. Mais si vous refusez de prendre cette route pour entrer dans des voies personnelles, solitaires, bordées de précipices, qui éloignent du terme; agir de la sorte, ce sera premièrement vous briser et vous perdre; mais ce sera aussi vous tromper. Ce sera pis qu'une erreur, ce sera une révolte, et, je vous le demande, n'aurai-je pas dès lors le droit de vous blâmer autant que le devoir de vous plaindre?

II

Mais voici le leurre des âmes et le plus misérable subterfuge du doute. C'est ce qu'ils ont appelé *la Religion de l'avenir*. « Oui, nous souffrons, disent-ils par les voix sans nombre de la littérature contemporaine; oui, nous errons tristement, le scepticisme est une nuit où tout est morne et froid, nous veillons, nous prions, nous doutons, nous gémissons. Mais

attendez l'aurore; levez-vous et regardez! Voici que déjà le matin descend parmi les fleurs, le soleil va se lever, et la terre s'émeut comme une mère qui sent tressaillir son enfant :

> Avec qui va marcher l'auréole de feu?...
> Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?

Quel est le livre, pour peu qu'il soit dans le mouvement, où ne s'aventurent quelques-unes de ces prophéties? Quel est celui de nos philosophes ou de nos poëtes qui ne s'attribue à lui-même la seconde vue, et ne se sacre apôtre, voyant et précurseur de la Religion de l'avenir? Qu'est-ce que cette religion? Que sera-t-elle? Quand sera-t-elle? C'est le secret des temps, et il y a d'ailleurs autant de religions futures que de prophètes. Pour M. Renan, ce serait peut-être l'athéisme; pour M. Scherer, ce serait l'individualisme; pour M. Littré, ce serait le positivisme; pour d'autres le socialisme, pour beaucoup le sensualisme, pour les plus respectueux un christianisme libre, dégagé de ses dogmes et de ses commandements, pour tous le rationalisme sous une forme diverse, et la Religion de l'avenir, réduite à ses termes vrais, consiste à n'avoir plus aucune religion! Voilà leur espérance, voilà la solution qu'ils proposent au doute, voilà l'apaisement qu'ils offrent aux insatiables désirs de l'âme humaine! On aurait peine à croire à cette duperie des mots, à cet ensorcellement de l'imagination et à cette fascination de la métaphore, si les faits n'étaient là avec leur éloquence; et quand on vient à se dire que c'est de ce mirage que se colore le fond de notre philosophie, que c'est de ces

phrases creuses que s'alimentent les livres les plus avidement recherchés, n'est-on pas reporté par le souvenir au malheur de ces navigateurs de la fable qu'un mauvais génie aveugle, qui prennent pour le rivage désiré de la patrie une ressemblance trompeuse, et dont le charme ne se rompt qu'au moment où ils sont jetés sur les écueils?

Cependant, il y aura une religion de l'avenir, mais elle ne peut être autre que celle du passé, parce que la religion vraie doit être une religion éternelle. « Elle recommencera, » selon la parole de M. de Maistre; elle reverdira comme le palmier, elle rajeunira comme l'aigle; et que lui manque-t-il pour qu'il en soit ainsi? Il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être plus connue pour être mieux servie et aimée davantage. On la connaîtra mieux, et peut-être aussi on l'enseignera mieux, on ira plus au fond de ces harmonies intimes de l'âme avec la foi, que nous avons beaucoup fait ressortir dans ce livre, qui frappaient déjà Leibnitz il y a trois cents ans, et qui lui fournissaient le sujet d'un de ses livres. Certaines conséquences de la révélation, certaines vérités ensevelies encore dans le trésor de la tradition, seront mises peut-être dans un jour manifeste, comme on dit qu'il y a des étoiles perdues dans les profondeurs du firmament desquelles nous n'avons pas encore aperçu la lumière. On définira et on précisera le progrès; on verra peut-être finir ce long antagonisme de l'autorité et de la liberté, qui se retrouve partout dans les conflits de notre âge, et qui est la question vitale des temps futurs. On y fera prévaloir, dans la foi et la vie, ce dogme souverain de l'amour, qui a trouvé de

nos jours un culte plus ardent et de divins emblèmes. On se rapprochera du royaume du ciel en multipliant, entre nous et notre Père, ces degrés d'intercession, ces médiations saintes qui tendent à consommer, entre toutes les âmes, la vaste unité prédite par le Seigneur, et où le culte grandissant de la Mère de Dieu tient la plus haute place. En ceci, et en d'autres choses, il y aura vraiment religion de l'avenir; en ceci, il y aura perfectibilité, rélévation graduée, nouveauté et progrès.

Mais n'en espérons pas d'autre. Et que nous apporterait un nouvel Évangile? Avons-nous épuisé le christianisme dans ses mystères et ses préceptes? En avons-nous déduit toutes ses conséquences de vérité et de charité? Son règne est-il fini? A-t-il même commencé dans sa plénitude et son universalité? Et quel dogme, quel culte, quelle morale se chargeraient de le remplacer auprès des hommes? « La croix n'est-elle pas encore l'unique asile de l'âme religieuse? Dites-moi si vous le savez, demandait M. Michelet, je vous en prie, dites-le-moi, s'est-il élevé un autre autel? »

Non, lui répond un de ceux qui lui ont succédé dans les chaires de la Sorbonne, et, développant sa pensée, M. Ed. Laboulaye conclut ainsi l'analyse d'un livre sur le scepticisme : « L'avouerai-je en finissant? Quand, à la suite de guides aussi savants, j'ai traversé cette mêlée de doctrines, au sortir de ce bruit et de cette poussière, je me trouve plus instruit sans doute, et cependant je me sens triste et découragé. Involontairement, je pense à Faust et à cette science qui, en nous enseignant que nous ne pou-

vons rien savoir, nous ôte toute croyance, toute joie, tout amour. Las et abattu comme un homme accablé par un rêve pénible, j'ouvre l'Évangile; il me semble que je sors de l'empire des ombres pour entrer dans le royaume de la vérité. Ce langage familier qui a charmé mon enfance m'étonne par sa profondeur; j'y vois, j'y sens une science qui dépasse de bien loin toutes les conceptions humaines. Après dix-huit siècles, la sagesse du siècle nous ramène aux doutes d'un monde expirant; après dix-huit siècles, le Christ nous parle de Dieu, de notre âme, du salut, de la liberté, du devoir, de la justice, de la vérité, comme s'il venait d'entendre notre voix émue, comme s'il répondait au cri de notre cœur troublé! Voyez ce que Hégel a péniblement enfanté après une vie de méditations et de recherches; étudiez ces constructions tourmentées, suivez la subtilité de ces raisonnements où les mots prennent la place des choses; et maintenant, prenez l'Évangile, et lisez au hasard un discours du Christ; cherchez-y, non pas un dogme, mais une philosophie; mettez sans crainte à côté de Spinosa et de Hégel la douce et sereine figure de Jésus. Où est l'idéal du beau, du vrai, du bien? Où est la doctrine qui puisse charmer les plus grands esprits et consoler les plus petits? Où trouve-t-on la règle des mœurs pour l'homme, la règle du devoir et de la justice pour le citoyen? Où est la vie, où est l'espoir? Encore une fois, oubliez votre église, ou votre école, et regardez froidement.

« Les systèmes de Spinosa n'ont pas survécu à leur maître. Le système de Hégel est mort et ruiné, comme toutes les œuvres humaines. Une seule philosophie

est debout; dix-huit siècles l'ont si peu usée, que c'est à peine si l'humanité commence à la comprendre. C'est la doctrine de celui qui seul a pu dire aux hommes : « Si vous vous tenez à ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » (*Joan.*, VIII, 32.) (1).

III

Et maintenant, allons donc à cette vérité et à cette liberté!

« Vous qui savez juger de l'aspect du ciel, disait « Notre-Seigneur aux Juifs, vous ne savez donc pas « connaître les signes des temps? Quand vous voyez « le soir le ciel empourpré, vous dites : Il fera beau « demain (2). » Et vous ne voyez pas que la physionomie de l'époque présente nous présage un avenir moins troublé, ou du moins plus nettement accusé dans chacun des sens extrêmes? N'est-ce pas même un signe de solution prochaine que cet excès du mal dont nous gémissons? N'est-ce pas une espérance que cette séparation totale, définitive, du mensonge absolu et de la vérité pleine?

« Le dix-neuvième siècle, écrivait dernièrement une noble femme espagnole, le dix-neuvième siècle assiste à une de ces commotions, à un de ces tressaillements qui font palpiter de joie tous les nobles

(1) M. Ed. Laboulaye. *Etudes morales et philosophiques*, p. 56.
(2) S. Matth., XVI, 4.

cœurs... Il n'y a rien dans la vie morale, sociale, politique de notre siècle qui n'ait un caractère transitoire. De quelque côté que nos yeux se tournent, ils aperçoivent le squelette de ce qui n'est plus le germe, de ce qui n'est pas encore. C'est le moment ou jamais de conclure pour l'avenir. Les idées sont en mouvement, le doute a plus d'adeptes que l'affirmation. Le volcan des révolutions a fait des intelligences quelque chose de pareil à ces métaux amollis par le feu, qui, avant de se refroidir, peuvent recevoir toutes les empreintes. Tout est en mouvement : le bien comme le mal (1). »

Je sais qu'il faut se défier d'un optimisme béat qui prend ses désirs pour des faits accomplis. Mais enfin, qu'est-ce que le doute, sinon une lutte intellectuelle entre le faux et le vrai, une lutte morale entre le mal et le bien? Or, si le mal est armé, le bien n'a-t-il pas aussi sa milice et ses conquêtes? Si l'erreur épaissit ses ombres dans les âmes, la vérité n'y fait-elle pas lever encore de beaux jours?

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

pourrions-nous dire aussi. Ce miracle de certitude qu'on appelle la foi, ce miracle d'amour qu'on nomme la charité, ces sceptiques l'ont vu. Ils ont vu les églises sortir de leurs ruines; ils ont vu les autels entourés par les fils des démolisseurs de l'ancien régime, qui venaient consoler par leurs chaudes convictions et leurs pieuses ardeurs un Dieu mieux servi

(1) Doña Concepcion Arenal. *De l'assistance publique en Espagne.*

et plus aimé que jamais. Encore n'ont-ils pu voir, de notre progrès chrétien, que les apparences sensibles. Les grands courants de la grâce qui traversent les populations, ces saintes énergies de la prière, des sacrements, de la communion surtout, qui soulèvent le monde, ils n'y comprennent rien. Mais ils sentent parfois passer sur eux des souffles célestes qui leur viennent de l'autel ou du foyer. En présence de la piété aimable de sa fille, de l'innocence de son fils, de la dignité religieuse et forte de son épouse, le moins crédule hésite. Il se demande si sa sagesse vaut cette foi féconde; il se rappelle les jours où lui-même pensait moins et où il valait mieux. Et si parfois le soir lui apporte, de l'église où il fut baptisé, la voix de l'*Angelus*, un monde de bonheur lointain se redresse devant lui, la plume tremblante hésite au bout de la page sceptique, et elle laisse tomber ces lignes trempées de larmes :

« Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de étude, dans ses âpres et solitaires poursuites; qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et leur doux reproche maternel?... Qui ne voit, sans les envier, ces fidèles qui sortent à flot de l'église, qui reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés? L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste... Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose alors la plume et ferme le livre. Il ne peut s'empêcher de dire : Que ne suis-je

avec eux, un des leurs, et le plus simple, le moindre de ces enfants (1)! »

Les cœurs sont ébranlés. Mais les esprits eux-mêmes se mettent en marche vers la lumière. C'est la raison qui les guide, c'est le besoin qui les y pousse.

Les uns qui croient au Christ voudraient croire à l'Église. — Ils ont besoin de foi, et ils sentent que la foi n'est que là où nous sommes.

« Il me semble, écrivait un des hommes les meilleurs et les plus distingués du nouveau protestantisme, il me semble qu'il suffit de descendre en soi pour comprendre combien l'Église romaine, avec les grâces dont elle dispose et sa divine autorité, trouve d'appuis dans les besoins les plus profonds de notre âme. Qui n'a désiré quelquefois, au milieu des polémiques sèches et passionnées tout ensemble qui défigurent la religion du Sauveur, ballotté par les flots de l'incertitude et du doute, trouver un port tranquille et une autorité qui pût lui dire : Ici est la vérité (2)? »

— Ils ont besoin de pardon, de grâce, d'absolution; c'est l'autre besoin de l'homme, son premier besoin moral; et, se rappelant ce bain de sanctification qu'ils ne possèdent pas, ils disent avec le même auteur :

« Qui n'a tourné des regards d'envie sur le tribunal de la pénitence? Qui n'a souhaité, dans l'amertume du remords, dans l'incertitude du pardon divin, entendre une bouche qui pût lui dire avec la puis-

(1) M. Michelet. *Hist. de France*, t. V, p. 215.

(2) M. Ernest Naville, cité par le P. Perrone : *le Protestantisme et la règle de la foi*, t. III, p. 524.

sance du Christ : Va en paix, tes péchés te sont pardonnés. Pour moi, je ne sais si je suis seul de mon avis; mais si je croyais trouver cette puissance surnaturelle que l'Église s'attribue, cette puissance source précieuse et intarissable de réconciliation, de restitutions, de repentirs efficaces, de ce que Dieu aime le plus après l'innocence, debout à côté du berceau de l'homme qu'elle bénit, debout encore à côté de son lit de mort, et lui disant au milieu des exhortations les plus pathétiques et des plus tendres adieux : *Partez;* si je croyais trouver une pareille puissance sur la terre, il est bien des moments où j'irais déposer joyeusement à ses pieds cette liberté d'examen qui parfois se présente à l'esprit comme un fardeau bien plus que comme un privilége (1). »

Les autres font cette démarche, et une fois qu'elle est faite, ils se sentent renouvelés dans une plénitude d'âme si parfaite, si calme, si ferme en même temps, qu'ils prouvent la vérité par la certitude et le bonheur qu'elle apporte, comme d'autres l'avaient prouvée par les tortures du doute.

« On s'imagine, disait un ministre anglican après sa conversion, on s'imagine que le catholique vit et agit dans l'inquiétude et le sentiment mal défini mais réel, qu'il est victime d'illusions... Pour moi, du jour de mon entrée dans l'Église romaine, je me suis trouvé comme un homme qui secoue les liens qui le captivaient dès son enfance. Je sentais pour la première fois la plénitude de ma liberté et des facultés

1) M. Ernest Naville, cité par le P. Perrone : *le Protestantisme et la règle de la foi*, t. III, p. 524.

de mon âme. Comme l'aiglon qui s'élance pour la première fois de son nid aérien, plane d'un vol assuré dans l'étendue immense, ainsi ma raison, soulevée d'une aile libre et ferme, contemplait avec bonheur ce système religieux, vaste et harmonique, qui seul entre toutes les religions de la terre est ce qu'il doit être : rien de plus, rien de moins. Je contemplais cet ensemble imposant de doctrine et de morale où tout se lie, s'enchaîne sous des règles immuables, comme celles de la pesanteur dans l'univers... Plus je le considère, plus il charme et affermit ma foi. Et si je suis esclave, c'est par la vérité que je suis subjugué ; et si je suis fasciné, c'est par l'irrésistible éclat d'une beauté sans tache (1). »

Enfin, il dit plus loin : « Comme un enfant qui se repose sur le sein de sa mère, se presse sur son cœur avec cette affection qu'on n'a que pour une mère, regarde dans ses yeux pour y lire l'amour qui est sa plus douce joie, ainsi j'aime l'Église comme la mère de mon âme. Je n'ai qu'une seule crainte, la crainte que mon cœur ne soit infidèle à celui qui m'a béni de cette bénédiction indicible. Je ne connais qu'un seul mystère, c'est que j'aie été appelé, moi, à cette béatitude du repos, tandis que des milliers d'âmes sont encore errantes sur l'océan agité du monde, s'efforçant d'atteindre le rocher et de s'abriter contre la tempête. »

Ainsi la vérité s'empare de ceux-ci par leur cœur

1. J. Moore Capes, de l'université d'Oxford, ancien curé de Saint-Jean-Baptiste, à Bridge-Water : *Quatre années d'expérience dans la Religion catholique.*

et de ceux-là par leur intelligence; la grâce fait son œuvre.

Achevez-la, Seigneur! Voici que, pareils à ces disciples qui se rendaient à Emmaüs, nous venons de dire : O maître! nos espérances en vous : *sperabamus!* Comme eux, nous vous en conjurons maintenant, ne nous quittez pas : *Mane nobiscum.* Aussi bien, le soir se fait de toutes parts dans les âmes. Le doute répand les ombres qui annoncent la nuit, et le jour de la foi sereine semble baisser à l'horizon de notre âge : *Advesperascit, et inclinata est jam dies.* C'est à peine si vous-même, qui êtes notre lumière, nous pouvons vous reconnaître au sein du crépuscule dont le scepticisme vous enveloppe; car dans ses dernières pensées, telles que nous les avons lues, vous n'êtes qu'une forme vague, une apparence humaine entièrement découronnée de l'auréole divine. Montrez-vous donc, ô Maître! dans votre éclat, faites-vous reconnaître surtout à vos bontés. Déjà ces pauvres pèlerins, quand ils vous ont rencontré par hasard sur leur route, ont pressenti votre présence aux ardeurs secrètes qui embrasaient leurs cœurs et qu'ils nous ont avouées. Faites davantage encore, entrez plus avant dans leur intimité, asseyez-vous près d'eux, expliquez-leur clairement les mystères de votre parole, acceptez-les enfin à votre table, sur votre sein, bénissez, consacrez pour eux une nourriture divine, et qu'ils vous reconnaissent à la fraction du pain.

FIN.

TABLE.

Introduction. 1

PREMIÈRE PARTIE.

Chap. I. Théodore Jouffroy. 3
Chap. II. Maine de Biran. 53
Chap. III. Santa-Rosa et Silvio Pellico. 91
Chap. IV. Georges Farcy. 133
Chap. V. M. E. Scherer. 143

DEUXIÈME PARTIE.

Chap. I. Lord Byron. 183
Chap. II. Frédéric Schiller. 221
Chap. III. Henri de Kleist. 249
Chap. IV. Léopardi. 259
Chap. V. Les poëtes du doute en France. 287
Conclusion. 329

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. Adrien Le Clere, rue Cassette, 29.